N° 390 — Tome CVI 16 Septembre 1913

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Vingt-quatrième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**

GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY,
GÉORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
PHILÉAS LEBESGUE, HYACINTHE LOYSON, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
MARCEL PAYS, LOUIS PÉRU DE LACROIX, RACHILDE, LÉON SÉCHÉ,
LAURENT TAILHADE, HENRI THUILE, A VAN GENNEP,
DOCTEUR PAUL VOIVENEL, OSCAR WILDE (GEORGES BAZILE *trad.*).

*PRIX DU NUMÉRO*

**France : 1 fr. 25** *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

# SOMMAIRE

N° 390. — 16 SEPTEMBRE 1913


| | | |
|---|---|---|
| Hyacinthe Loyson | *Les Pensées de Charles Vénient* | 225 |
| Léon Séché | *Les Amitiés littéraires d'Alfred de Vigny* | 248 |
| Henri Thuile | *Poèmes* | 283 |
| Oscar Wilde (Georges Bazile *trad.*) | *La Renaissance anglaise de l'Art.* | 286 |
| Laurent Tailhade | *Le vrai Mistère de la Passion* | 314 |
| Louis Péru de Lacroix | *Bolivar jugé par un officier de Napoléon* | 328 |
| Marcel Pays | *La Dernière Chevauchée*, conte | 345 |


## *REVUE DE LA QUINZAINE*


| | | |
|---|---|---|
| Remy de Gourmont | *Epilogues : Des pas sur le sable* | 372 |
| Georges Duhamel | *Les Poèmes* | 375 |
| Rachilde | *Les Romans* | 379 |
| Jean de Gourmont | *Littérature* | 382 |
| Edmond Barthélemy | *Histoire* | 388 |
| Docteur Paul Voivenel | *Sciences médicales* | 398 |
| Henri Mazel | *Science sociale* | 402 |
| A. van Gennep | *Ethnographie, Folklore* | 407 |
| Charles Merki | *Archéologie, Voyages* | 411 |
| Charles-Henry Hirsch | *Les Revues* | 416 |
| R. de Bury | *Les Journaux* | 424 |
| Gustave Kahn | *Art* | 428 |
| Philéas Lebesgue | *Lettres portugaises* | 431 |
| Charles Merki | *Variétés : Le Concours Lépine* | 436 |
| Guillaume Apollinaire | *La Vie anecdotique* | 441 |
| Mercvre | *Échos* | 445 |


**La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.**

**LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS**

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e^)

*Viennent de paraître :*

# LE RYTHME DU PROGRÈS

## ÉTUDE SOCIOLOGIQUE

Par **Louis WEBER**

1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*..... 5 fr.

Depuis le XVIII^e^ siècle, la question du progrès n'a cessé d'occuper les philosophes et l'opinion. Mais depuis Comte, nul ne s'est avisé de formuler une loi du progrès. Sa célèbre *Loi des trois états* est encore aujourd'hui une sorte de dogme implicite de la sociologie contemporaine. Dans le présent ouvrage M. Weber essaie de démontrer qu'elle ne correspond pas à la réalité des faits.

Ce n'est pas à une trilogie d'états, mais à un balancement rythmé entre deux tendances cardinales de l'intelligence, la tendance à l'activité technique, d'une part, et la tendance à la spéculation, d'autre part, que nous fait assister l'historien des inventions et des idées. Le patrimoine intellectuel de l'humanité s'est constitué peu à peu par les apports combinés de ces deux facteurs, le premier d'origine spécifique, le second d'origine sociale. A la loi des trois états, il conviendrait par conséquent de substituer un autre énoncé schématique, qu'on pourrait dénommer « loi des deux états », et qui exprimerait simplement la double orientation de l'intelligence, vers la pratique et vers la conscience, vers l'utilisation de la matière et vers la connaissance de l'Etre. Il serait donc impossible d'assigner aucune phase définitive au progrès ; l'état *positif* ne serait pas plus l'état final de l'humanité que l'état *théologique* ou l'état *métaphysique*. Mais l'histoire de l'intelligence, réflétant le jeu alternatif des deux tendances essentielles de l'esprit, deviendrait elle-même intelligible à la lumière de l'hypothèse qu'exprime la loi des deux états. Ce dualisme explique, au surplus, les échecs et le discrédit actuel de la métaphysique par des considérations différentes de celles qui ont guidé Comte, et dont la nouveauté ne manquera pas de frapper le lecteur.

*Du même auteur, précédemment paru :* **Vers le positivisme absolu par l'idéalisme.** 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*.... 7 fr. 50

# L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE

Par **Fr. PAULHAN**

Correspondant de l'Institut

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 14 planches hors texte..... 2 fr. 50

# L'AFRIQUE DU NORD

*Conférences faites à la Société des anciens élèves et élèves de l'Ecole des Sciences politiques*

PAR

MM. AUGUSTIN BERNARD, J. LADREIT DE LACHARRIÈRE, CAMILLE GUY, ANDRÉ TARDIEU, RENÉ PINON.

et présidées par MM. JONNART, le général LYAUTEY, E. ROUME, J. CHARLES ROUX, STEPHEN PICHON

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, av. cartes. 3 fr. 50

# LE FROID INDUSTRIEL

Par **L. MARCHIS**

Professeur à la Faculté des Sciences de Paris

1 vol. in-16 de la *Nouvelle Collection Scientifique*, avec 104 figures..... 3 fr. 50

**ÉDOUARD MAYNIAL**

**La Jeunesse de Flaubert.** Vol. in-18..... 3 50

**AUREL**

**La Semaine d'Amour.** Vol. in-18..... 3 50

**LOUIS PAYEN**

**Le Collier des Heures,** poèmes. Vol. in-18..... 3 50

**PIERRE CAMO**

**Les Beaux Jours,** poèmes. Vol. in-18..... 3 50

**ARCHAG TCHOBANIAN**

**La Vie et le Rêve,** Poèmes en prose, Contes, Fantaisies. Lettre. Préface de ÉMILE VERHAEREN. Vol. in-18..... 3 50

**ALBERT SAMAIN**

**Œuvres de Albert Samain.** Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier. 7 »

**GABRIEL MOUREY**

**Psyché,** poème dramatique en 3 actes. Vol. in-18..... 3 50

**MAURICE MAETERLINCK**

**Le Trésor des Humbles.** Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier.... 7 »

**ÉDOUARD GANCHE**

**Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres.** Préface de CAMILLE SAINT-SAENS, de l'Institut. Illustration et documents inédits. Vol. gr. in-18..... 5 »

**ALBERT DE BERSAUCOURT**

**Etudes et Recherches** (Balzac et sa « Revue parisienne ». Samain et Maeterlinck. Les Ennemis de Voltaire. Bibliothèque d'un homme de goût au XVIII^e siècle, etc., etc.). Vol. in-18..... 3 50

**GEORGES MATISSE**

**Les Ruines de l'Idée de Dieu.** (Collection Les Hommes et les Idées). Vol. in-16..... 0 75

**SAADI**

**Le Jardin des Fruits.** Traduit du persan par FRANZ TOUSSAINT. Vol. in-18..... 3 50

**ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE**
26, rue de Condé. — (Paris, VI^e^)

# Collection des plus belles pages

## Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

**L'Arétin.** Notice de Guillaume Apollinaire, avec un portrait..... 1 Vol.

**Chamfort,** avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

**Cyrano de Bergerac,** avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

**Henri Heine,** avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

**Helvétius,** avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Kéim..... 1 Vol.

**Alfred de Musset,** avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

**Gérard de Nerval,** avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

**Rétif de la Bretonne,** avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

**Cardinal de Retz,** avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

**Rivarol,** avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

**Saint-Evremond,** avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

**Saint-Simon,** avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

**Stendhal,** avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

**Tallemant des Réaux,** avec une Notice ..... 1 Vol.

## Série petit in-16, à 3 fr. le volume

**Maurice de Guérin,** avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

**Saint-Amant,** avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

**Théophile,** avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

**Tristan L'Hermite,** avec trois gravures, un portrait d'après Danet et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

# ŒUVRES DE H.-G. WELLS

**La Machine à explorer le Temps** (*The Time Machine*), roman, traduit par HENRY D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5
**La Guerre des Mondes**, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3.5
**Une Histoire des Temps à venir**, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.5
**L'Ile du Docteur Moreau**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.5
**Les Premiers Hommes dans la Lune**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol in-18..... 3.5
**Les Pirates de la Mer**, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5
**L'Amour et M. Lewisham**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5
**La Merveilleuse Visite**, roman, traduit par LOUIS BARRON. Vol. in-18..... 3.5
**Place aux Géants**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volum in-18..... 3.5
**Quand le Dormeur s'éveillera**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZA KIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5
**Miss Watters**, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5
**Anticipations**, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18.. 3.5
**La Burlesque Equipée du Cycliste**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY e B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18..... 3.5
**La Découverte de l'Avenir**, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5
**Douze Histoires et un Rêve**, traduits par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5
**Au Temps de la Comète**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Volume in-18..... 3.5
**Une Utopie Moderne**, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5
**La Guerre dans les airs**, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5
**Effrois et Fantasmagories**. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol in-18..... 3.5
**L'Histoire de M. Polly**, roman. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Volume in-18..... 3.5
**Anne Véronique**, roman. Trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5

# ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

**Le Livre de la Jungle**, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18..... 3.5
**Le Second Livre de la Jungle**, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18..... 3.5
**La plus belle histoire du monde**, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18..... 3.5
**L'Homme qui voulut être Roi**, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18..... 3.5
**Kim**, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE WALKER. Vol. in-18. 3.5
**Les Bâtisseurs de Ponts**, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume. in-18..... 3.5
**Stalky et Cie**, roman, trad. par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS. Vol. in-18. 3.5
**Sur le Mur de la Ville**, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling, par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-18..... 3.5
**Lettres du Japon**, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5
**L'Histoire des Gadsby**, roman, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18..... 3.5
**Le Retour d'Imray**, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5
**Le Chat Maltais**, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5
**Actions et Réactions**. Trad. de LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Volume in-18..... 3.5

# LES PENSÉES
# DE CHARLES VÉNIENT

—

ÉCLAIRCISSEMENT

Un jour, mon père me fit appeler dans son cabinet de travail pour me présenter M. Charles Vénient. J'entrai : nous étions seuls, mon père et moi. Il prit sur sa table un des cahiers où il avait coutume de consigner ses méditations de la journée et il m'en lut quelques passages. Charles Vénient m'était présenté : mon père et lui ne faisaient qu'un(1).

Je sais bien qu'en littérature l'emploi de cette fiction est chose courante, lorsqu'un auteur éprouve le besoin de se confesser. Il n'y avait, ici, rien de littéraire. C'était pour lui-même et pour lui seul que mon père notait les pensées de Vénient. Ne croyant pas devoir les adopter ni en conscience ni publiquement, il ne voulait non plus les esquiver : il les jugeait indispensables à entretenir cette éternelle crise intérieure, le tourment et l'objet de sa vie. Donc, ne pouvant s'en délivrer avec éclat, il s'en déchargeait dans la solitude.

Fiction, ai-je dit ? Le terme est impropre. Il s'agissait là de la plus tragique réalité. Deux âmes se disputaient un homme. Car les deux Charles n'étaient un qu'à la manière de deux lutteurs dont l'étreinte noue et confond les membres. Ils n'arrivaient pas à s'identifier. Pendant les vingt dernières années, la lutte se poursuivit intermittente, jamais tranchée, toujours plus âpre à chaque reprise. De ces deux âmes, aucune ne pouvait l'emporter sur l'autre. Vénient était la Raison qui vient et revient sans cesse à la charge. Son adversaire était l'Atavisme. La Conscience hésitait entre les deux.

Je considère les pensées de Vénient comme le suprême effort qu'ait fait mon père pour « se surmonter » une dernière fois. S'il n'y

(1) On remarquera la communauté du prénom *Charles*. *Vénient* est dérivé de *Veniens*, celui qui *venait* trouver mon père, ou peut-être l'homme de l'avenir.

a pas, à mon gré, complètement réussi, c'est que, par une intime contradiction, il n'a pas, au fond, voulu ce triomphe. Mais cet effort n'est pas perdu.

Je suis le fils de Charles Vénient.

PAUL HYACINTHE LOYSON.

—

*1894. 9 septembre.* — J'ai été chez Mme Werner, où j'ai rencontré Mme Elster et Mlle Adèle Dupont. Chemin faisant, j'ai conversé très sérieusement avec M. Charles Vénient, qui me posait cette question : « Comment pouvez-vous accorder à Jésus, d'une manière absolue, comme vous le faites, la filiation divine, quand l'histoire véritable nous donne si peu de certitude sur sa vie, sa doctrine et son caractère, et quand ce que nous en savons laisse tant à désirer au point de vue intellectuel, peut-être même moral ? »

*Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ !*

*17 septembre.* — M. Alaux a dîné avec nous. J'ai longuement conversé avec lui. Il connaît M. Charles Vénient et va encore plus loin que lui. C'est du reste une âme sincèrement et profondément religieuse avec un esprit très indépendant, trop indépendant même sous plus d'un rapport.

*1896. 5 février.* — Sainte Agathe (la pieuse sœur de M. Baudry). A l'heure présente, son passage sur la terre est probablement accompli. Elle voit la Vérité dans le Ciel, et, avec son frère, elle prie pour moi.

Mais, sur la terre, nos voies auront été radicalement et irrémédiablement séparées. *Judicia tua, abyssus multa.*

Quant à mon ami Vénient, je l'estime dans sa sincérité douloureuse, mais je ne peux le suivre. Son Dieu n'est plus le Dieu des Chrétiens. Il le croit plus grand et plus vrai. Deux grands dogmes universels, éternels, gardent leur caractère absolu, en présence du caractère relatif des différentes doctrines théologiques et des différents actes liturgiques : le Dieu personnel et la responsabilité humaine dans la vie sans fin. Tout le reste, à peu près, est discipline de la vie présente ou symbole de la vie future.

Images et sentiments, paraboles et symboles des réalités de l'au-delà, qui échappent actuellement à la perception humaine. *Arcana Verba quae non licet homini loqui.* Ce que

l'œil n'a point vu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme.

C'est à ce terme qu'ont abouti, malgré lui, tous les développements spirituels de Vénient, qui a été aussi catholique que moi. Il y voit non les épaves de son ancienne foi, mais les assises d'un édifice meilleur, les constructions d'une Eglise de l'avenir, qui pourrait être, si nous le voulions bien, l'Eglise du présent.

Encore une fois, je suis plein d'estime et de sympathie pour Vénient, mais je ne peux le suivre. *Sequere Deum* (1).

*1896. 3 juin.* — Je me suis entretenu avec mon ami Vénient. Voici ses pensées : la réforme de la théologie chrétienne doit porter avant tout sur les dogmes fondamentaux de la Trinité et de l'Incarnation. Elle peut se résumer en ces deux formules, qu'il faut expliquer, mais non atténuer. Il n'y a en Dieu qu'une seule personne, il y en a deux en Jésus-Christ.

La révélation n'est pas une parole de Dieu aux hommes, mais une parole dite, au nom de Dieu, aux hommes par d'autres hommes, les prophètes. Le tort des disciples et des maîtres eux-mêmes a été de ne pas distinguer la parole dite par Dieu lui-même et la parole dite, au nom de Dieu, par des hommes. « Tu ne prendras point en vain le nom de l'Eternel ton Dieu ! »

A vrai dire, Dieu n'a parlé que deux fois : une fois, dans la prolation éternelle de son Verbe, en disant à lui-même et à lui seul tout ce qu'il est ; une autre fois, dans la création des mondes et du monde, en exprimant quelque chose de son Verbe, soit dans les êtres de tout degré, soit aux êtres raisonnables, dans leur raison et leur conscience.

La seule révélation directement divine est faite, dans l'ensemble et le détail de la création, à la raison et à la conscience de l'homme et des autres esprits.

(1) Quinze ans plus tard, et quelques mois après la mort de sa femme, M. Loyson appréciait ainsi dans son journal ce passage, relatif à Vénient, du 5 février 1896 :

« Vénient avait raison, et Dieu, que j'ai suivi, m'a conduit jusqu'au terme. J'y suis après quinze ans. Mais pourquoi notre Dieu — grand et vrai — ne serait-il pas celui des chrétiens ? — Emilie ne disait-elle pas : « Quelle catastrophe de « se séparer de Jésus-Christ ! » et en même temps : « Il n'y a pas de plus grand « mal aujourd'hui que cette épouvantable idolâtrie qui a mis le Christ à la place « de Dieu. »

« Je reste Chrétien comme elle et avec elle : grande Chrétienne et en même temps pure Monothéiste, et fidèle ardente de la Religion de l'Inconnu. » Journal, 14 mai 1911.

Les sacrements sont institués par des hommes, mais sous l'action de l'Esprit de Dieu. Leur efficacité vient, non seulement de la foi individuelle, mais de la foi collective, sous l'action de ce même Esprit. L'Esprit de *Dieu* et de l'*Eglise*.

A laquelle des Eglises, qui sont à ma portée, rattacher de telles conceptions ? Je n'en sais rien,mais je sens que je porte une Eglise en moi. *Regnum Dei intra vos est.*

*1902. 27 juin.* — Au parc de Monrepos (1), entretien avec Vénient. — Profonde vénération et tendre amour pour la personne de Jésus. Et cependant Strada a raison, et l'on ne peut rompre avec le Christianisme sans rompre avec Jésus lui-même.

Le Christianisme a été, dès l'origine, la cause d'une des plus étranges et des plus funestes déviations de l'humanité. Il est aujourd'hui l'obstacle au progrès religieux, moral et social de cette même humanité. On n'en peut sortir par la porte du judaïsme traditionnel, qui est lui-même périmé. Il faut aller au monothéisme aryen, ou plutôt humanitaire, qui, malheureusement, n'est pas encore formulé. IL LE SERA.

On n'a pas suffisamment expliqué le fait immense et complexe du Christianisme : il appelle des études autrement sincères, autrement sérieuses et religieuses que celles dont il a été l'objet. Toutefois nous en savons assez pour cesser de voir en lui une révélation positive et surnaturelle et l'économie définitive de l'humanité. Nous en savons assez pour rompre résolument avec sa lettre historique et même avec une partie de son esprit. Qu'attendons-nous ?

Pendant que Vénient me parlait, je regardais les arbres et les gazons du parc. Que la nature est belle et bienfaisante, dans un jour d'été comme celui-ci ! plus pénétrante encore pour le vieillard que pour le jeune homme.

*28.* — « Ils oublièrent bientôt ses œuvres, ils *n'attendirent pas* l'attention de ses desseins. » Psaume 106.

Identité des contradictoires. Une vérité profonde est cachée dans ce sophisme.

L'ère chrétienne a fini le... L'ère nouvelle s'est ouverte le... Vénient ne peut pas plus se réclamer de son sacerdoce rituel que de son baptême rituel. Il est prêtre, en vertu d'une dispensation plus haute. Les origines du sacrifice semblent très

(1) A Genève.

basses. Plus tard, il a été transformé, puis aboli. (Epître aux Hébreux.)

Les deux religions les plus spiritualistes, à certains égards, n'ont pas de sacrifices : Judaïsme et Protestantisme.

*1903. 1er février.* — Voici les pensées de mon ami et contradicteur Vénient. Il me demande d'y répondre :

« Vous êtes sorti du catholicisme historique, vous n'osez sortir du Christianisme traditionnel. Ne serait-il pas plus logique, plus loyal et aussi plus heureux de le faire ? Et ainsi, nous achèverions notre évolution ensemble, comme nous l'avons commencée. Qu'est-ce qui nous empêche, en quittant le Christianisme, d'emporter tout ce qu'il renferme d'éternellement vrai et d'éternellement bon ? L'important, l'indispensable, c'est d'entrer dans un ordre absolument nouveau : *ecce nova facio omnia, obliviscentur priora, neque ascendent super cor* (1) ; dans une religion autre — nouvelle ou ancienne, peu importe, mais distincte et indépendante du christianisme : *Dominus Deus vocavit servos suos nomine alio* (2). Pour être efficace, la réforme religieuse doit être radicale. »

Vénient est un esprit éclairé, une conscience honnête, un cœur pieux. Il m'a amené, par ses entretiens ou ses messages, à modifier mes idées sur plus d'un point, car il a toujours marché devant moi. *Sa grande erreur est de ne pas savoir s'arrêter.*

Ici, Vénient se trompe décidément. La réforme radicale consiste à remonter aux origines chrétiennes, à l'enseignement et à la personne de Jésus-Christ, à l'Eglise de la Galilée.

La lutte est plus que jamais ardente entre les catholiques du passé et ceux de l'avenir. L'archevêque de Paris vient de condamner le livre de l'abbé Loisy (3), et l'auteur est appelé à Rome. Le livre d'un autre prêtre, M. Houtin, est mis à l'index (4)... Dans les deux écoles, l'idée de révélation persiste, mais le *contenant* et le *contenu* ne sont plus les mêmes.

Entends-tu ? Entends-tu les fanfares joyeuses et triomphales du monde nouveau qui s'avance? — C'est beaucoup plus

(1) Réminiscences d'Isaïe, XLIII, 19, et LXV, 17.
(2) Isaïe, LXV, 15.
(3) *L'Evangile et l'Eglise,* livre condamné par le cardinal Richard, archevêque de Paris, le 17 janvier 1903.
(4) Ce livre, *la Question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle,* ne fut proclamé mis à l'index que le 23 décembre 1903 ; mais les journaux orthodoxes en annoncèrent à maintes reprises la prohibition.

que je ne pouvais espérer en 1869. — Vénient désespère du Christianisme ; et moi, du catholicisme, je ne désespère pas entièrement.

« Alors même que nous ne pouvons rien faire, nous sommes dans le train et nous avançons. » (Emilie.)

*7 février.* — Vénient m'écrit aujourd'hui : « Je voudrais que vous en fussiez convaincu, mon cher ami, pour les esprits à la fois éclairés et sincères, il n'y a qu'un seul refuge dans cette grande crise de la foi : le théisme intégral et vivant, avec une attente très patiente et très ardente du jour de Dieu, et d'une nouvelle manifestation et d'une nouvelle organisation des choses divines, ce qui revient à dire d'une nouvelle religion et d'une nouvelle Eglise. C'est l'aube où les justes doivent se renfermer pendant le cataclysme. Souvenez-vous de ce soir de l'été de 1869, où, rentrant dans votre couvent, le long des rues désertes de Passy, et ne pouvant vous décider à briser votre chaîne, vous vous disiez à vous-même : « Quel bonheur de mourir hors de l'Eglise romaine ! » Je vous rappelle ces angoisses que vous m'avez confiées, pour vous aider à rompre d'autres chaînes, que vous portez ou plutôt que vous traînez toujours! pour vous aider à en finir avec des angoisses non moins cruelles et peut-être plus dangereuses ! Courage, mon ami, restez fidèle à la pensée et à l'amour du Christ, mais sortez résolument de l'*Eglise du Christ* pour entrer dans *l'Eglise de Dieu !* »

*1903. 28 juin.* — Reçu la visite de Vénient : longue et intime conversation : — D'après lui, ce n'est pas seulement avec le Christianisme, c'est avec le Christ qu'il faut rompre. Le salut n'est pas ailleurs. Croire à la parole et à la personne de Jésus de préférence à la révélation directe et lumineuse de Dieu dans la raison et dans la conscience, dans la nature et dans l'histoire : voilà l'essence du Christianisme, et c'est en quoi il est radicalement faux et pernicieux. Le Christianisme, loin de pouvoir se séparer de la personne de Jésus, se résume en elle.

D'après Vénient, Strada est plus dans le vrai sur Jésus que Réveillère et Renouvier. L'idée juive est plus exacte que l'idée chrétienne ou même musulmane. Jésus n'a pas été le Messie et, en réalité, il a fait dévier l'Hébraïsme et le monde.

Vénient s'est rattaché à l'Hébraïsme, comme je pourrais

m'y rattacher moi-même, non pas en adhérant au Judaïsme concret, qui *n'est pas digne* (1), mais en adhérant à la pensée juive. Le Judaïsme, doublé de philosophie, est la révélation véritable.

Vénient exagère, je le lui ai dit très nettement, mais il y a du vrai, — beaucoup de vrai dans ses idées. On ne peut plus rien attendre des vieilles Eglises. Notre *home* est peut-être à Jérusalem, mais il n'est pas au Patriarchat orthodoxe, et notre sanctuaire n'est point au Saint-Sépulcre. Nous nous serions trompés en les y cherchant (2)...

La grande lutte est toujours entre le vrai Dieu et les idoles. Jésus est une idole. Jéhovah lui-même, le Dieu partial et cruel, était une idole. La terre est pleine d'idoles. — « Dieu se lève, que ses ennemis soient dispersés et que ses adversaires fuient loin de sa face ! »

*1906. 29 août.* — J'ai sérieusement causé dans la journée avec mon fils et avec Aimé Pallière, mais je me suis surtout entretenu avec le mystérieux Charles Vénient, dont rien ne peut éloigner mon âme. Il affirme qu'il faut rompre résolument et entièrement non seulement avec l'idolâtrie chrétienne, mais avec la mythologie chrétienne qui lui est connexe. Non pour se tourner vers le Dieu trop souvent abstrait de la philosophie, mais pour s'attacher fortement au Dieu vivant de la tradition judéo-chrétienne, au Dieu de Moïse et des Prophètes, qui a été aussi le Dieu de Jésus. Le monothéisme d'Israël est la religion qu'a enseignée et qu'a vécue Jésus.

*23 décembre.* — (3) L'union du chrétien avec le Christ prend un tel caractère de subordination qu'elle va à l'adoration, et l'union du Christ avec le Père est tellement intime qu'elle s'achève dans la confusion. D'où le danger suprême du Christianisme, malgré les hautes vérités qu'il renferme et les inappréciables bienfaits qu'il apporte.—A ce point de vue, le Christianisme ne saurait être la religion pure et parfaite.

(1) Mot de Charles Renouvier, qui l'avait écrit à son ami, Hyacinthe Loyson, le 1er avril précédent : « ... où je vois une idée fausse, c'est dans la conversion au judaïsme. Non, le *corps* du judaïsme *n'est pas digne*. On serait mal interprété en s'y affiliant. C'est inévitable... »

(2) Allusion au projet qu'avaient formé M. et Mme Loyson d'aller demeurer à Jérusalem.

(3) Ceci n'est pas de *moi*, mais de *Vénient*. — Ici, comme ailleurs, ne pas confondre. — (Note de M. Hyacinthe Loyson, écrite en marge, et qui semble postérieure au texte.)

*1907. 5 mars.*— « Les mythes des anciennes religions sont souvent déraisonnables et supposent une mentalité dont nous sommes bien éloignés. Les mythes juifs et chrétiens les ont remplacés, en réalisant un progrès considérable. Mais la Bible et l'Evangile lui-même renferment bien des choses inacceptables à la raison et à la conscience modernes. Yahveh n'est pas toujours le Dieu véritable, et Jésus ne saurait être identifié avec le Logos éternel et parfait.

« La grande mentalité du XVII^e siècle pouvait accepter l'orthodoxie chrétienne : non seulement Bossuet, Fénelon, Malebranche, mais Descartes et Leibniz. La mentalité de notre époque ne le peut plus, même quand elle fait semblant ou qu'elle s'efforce d'y atteindre.

« Un jour peut-être, la rupture avec le Christianisme sera entière, ce qui constituerait un progrès, si réellement c'est plus logique et plus moral. On écarterait du temple la figure de Jésus, tout en gardant le respect et l'amour de ceux qui sauront l'apprécier et la sentir, mais on ne chercherait plus à définir ce qu'il a été, ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait. »

Voilà ce que me dit aujourd'hui *Vénient*.

A quoi je réponds que, même s'il en était ainsi, nous devrions demeurer *présentement* dans le cycle de Jésus de Nazareth. (Voir au 19 février.) (1)

Il y a deux manières d'apprécier le Christianisme : en l'envisageant tel qu'il s'est réalisé dans l'histoire, ou en le regardant du sanctuaire du Dieu très haut, dans la pensée de l'En-Sof, si supérieure aux actions des Sephirots. Les deux manières sont légitimes et vraies. La pensée juive et platonicienne se rapproche, en un sens, de la Vérité supérieure, ce qui ne l'empêche pas d'être pratiquement injuste envers la réalité terrestre.

*24 mars.* — L'Eglise de la rue d'Arras a vécu une quinzaine d'années. Elle m'a laissé quelques-uns des souvenirs les

(1) « *19 février.* — Courte, mais profonde conversation avec ma chère malade (M^me^ Loyson) sur la fidélité au christianisme et à Jésus-Christ. Serein dans la tempête déchaînée. Calme sur un cheval emporté. Quant à moi, tant qu'on ne m'aura pas montré quelque chose de supérieur au Christianisme — je ne parle pas de ses réalisations défectueuses, mais de son idéal authentique, — je continuerai à être le disciple du Christ dans son intégrité véritable. — Non tel que la chair et le sang l'ont imaginé en sens contraires, mais tel que le Père qui est dans les cieux l'a *fait* d'abord, — « Dieu l'a fait Christ », disent les Actes des Apôtres, — et l'a révélé ensuite : « Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » (Marc, I.) 19 février 1907, 9 h. du soir. Hyacinthe Loyson, prêtre. »

plus profonds et les plus purs de ma vie religieuse. Elle a exercé une action réelle et plus étendue qu'on ne l'a cru dans beaucoup de consciences. *Je ne l'ai jamais reniée.*

Par respect pour la tradition et par esprit de solidarité chrétienne (non seulement avec l'Eglise romaine, mais avec l'Eglise grecque et les Eglises protestantes), j'ai gardé, en les expliquant, des définitions défectueuses, comme celle de Nicée, ou des pratiques fausses et dangereuses, comme la communication des idiomes (où Leibniz signale un retour au monophysisme).

Encore aujourd'hui, je pourrais, avec ces explications, dire la Messe selon notre liturgie de la rue d'Arras. *Pourquoi pas, puisque je l'ai bien dite, le 10 mars dernier, selon la liturgie des Arméniens* (1)?

Je n'ai pas rejeté et enchaîné « Vénient» dans « le désert de la Lybie », mais je l'ai contraint à entrer dans mon sanctuaire, et à concilier loyalement ses points d'interrogation les plus hardis avec les doctrines et les rites de l'orthodoxie catholique. Je ne dis pas de l'orthodoxie romaine, mais de l'orthodoxie catholique.

N'est-ce pas ce que j'ai toujours fait, d'ailleurs ? par exemple au Caire, quand, après avoir montré, dans ma conférence au théâtre du Khédive, les grands côtés de l'Islamisme, j'ai communié solennellement, avec ma chère femme, dans la cathédrale des Coptes ?

Emilie et moi, nous avons relu, dans l'après-midi, nos lettres de 1867 et 1869. « Toutes ces choses sont passées, — comme l'ombre et comme le vent ! » Mais l'amour reste, l'amour éternel. — De même, me disait ma chère femme, mes travaux et mes incertitudes théologiques passeront, mais la religion demeurera leur fruit éternel après la mort.

*21 mai.* — Charles Vénient m'écrit : « L'Eglise chrétienne est tombée dans l'erreur dès son origine. Elle a institué dans le monde le plus beau et le plus dangereux système de poly-

(1) « *10 mars 1907.* — Quatre-vingts ans. Assisté avec ma chère femme à la messe des Arméniens, à laquelle je prenais part comme prêtre. J'ai même communié avant le célébrant. Après la communion et pendant la messe, l'archiprêtre m'a dit : « Vous avez 80 ans, je vous félicite », et il a appelé les autres officiants pour me baiser la main. Je rentre l'âme pleine de paix...

« Par ma communion de ce jour, mon ami *Vénient* a éprouvé une grande défaite. Mais je garde ce qu'il y a de vrai et de salutaire au milieu de ses audaces et de ses erreurs. »

théisme et d'idolâtrie, non pas, comme disent les protestants, l'adoration de la Vierge et des saints, mais l'adoration des trois personnes divines (Trinité) et surtout de l'Homme-Dieu, associé ou plutôt substitué au Dieu-Esprit (Incarnation et Rédemption). Les protestants sont tout aussi idolâtres que les catholiques, et le mal est incurable, parce qu'il est à la racine même de l'arbre et qu'il a empoisonné tous les rameaux, doctrines et pratiques. Il n'y a qu'un seul moyen de réformer le Christianisme, c'est de le détruire; un seul moyen d'éviter l'idolâtrie, sortir de toutes les Eglises chrétiennes. »

Je lui réponds : « Je crois à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, pourvu que ces belles doctrines soient entendues dans un sens conciliable avec le monothéisme. Grandiose, et sous bien des rapports fécond, le Polythéisme que vous reprochez à la chrétienté a fait les destinées de l'Occident dont je suis le fils, et aujourd'hui encore, il est notre unique rempart contre l'anarchie intellectuelle, morale et sociale qui menace de tout emporter. Quand l'heure sera venue, un monothéisme plus pur et non moins vivant sortira de ce christianisme plus ou moins vicié. En attendant, je me prosterne publiquement devant Rimmon dans son temple, après avoir sacrifié à Jéhovah tout seul sur la terre sacrée apportée d'Israël (II Rois, v). — Vous, mon cher Vénient, sous prétexte d'un culte plus parfait que vous ne verrez pas, vous ne priez nulle part, pas même dans le sanctuaire de votre conscience ou de votre chambre à coucher; moi, sans contradiction et sans hypocrisie, j'ai deux cultes, qui pourtant n'en font qu'un, j'adore à la fois dans « ces grands temples obscurs pleins d'âmes qui tâtonnent (1) », et dans cette Jérusalem nouvelle qui est *déjà* descendue du ciel, et dans laquelle il n'y a pas de temple, parce que Dieu lui-même est son temple (Apoc., XXI, 22). »

*26 juin.* — Pour M. Houtin, le Christianisme est fini, la personne même de Jésus est si peu de chose dans l'histoire qu'elle ne peut plus nous servir. Le Judaïsme vaut mieux, parce qu'il réalise le pur théisme. Les Juifs ont été les premiers à proclamer l'unité de Dieu, et ils ont eu le mérite de souffrir pour elle. — Vénient m'a souvent parlé dans ce sens, mais je

(1) Vers de Victor Hugo, cité à M. Loyson par l'abbé Mugnier.

ne peux m'associer ni à Vénient ni à M. Houtin. *Je reste chrétien.*

*11 septembre.* — Ch. Vénient m'a écrit ces jours-ci. Il a la prétention de se placer en dehors de toute religion positive, dans le pur Monothéisme, sans Bible, sans Médiateur, sans Eglise, sans Culte. Peut-être une Eglise et un culte seront-ils créés un jour pour le Monothéisme, — chose difficile, mais nullement impossible, et, ce jour-là, ce qui n'est qu'en apparence une philosophie serait une religion positive. Jusque-là, dit Vénient, nous demeurerons nécessairement à l'état inorganique, purement spirituel, quoique non pas purement philosophique, — mais cela vaut mieux que des organismes doctrinalement et pratiquement très défectueux.

La Bible, l'Imitation, les Liturgies, les Hagiographes — bien compris et bien pratiqués — n'en restent pas moins des livres d'intime et souveraine consolation, de bienfaisante édification. Et chacun peut prendre librement, et avec discernement, dans les églises existantes, ce qui répond à ses besoins religieux.

*Haec Venient.* Je lui réponds dans le sens de ce que j'écrivais hier à mon fils sur notre commune amie, M^me^ Mary-Lafon (1).

*17 septembre.* — Charles Vénient, qui m'avait écrit le 11, est venu, ce matin, me trouver en personne. « Pourquoi, m'a-t-il dit, se repaître d'illusions qui ne donnent ni la force, ni la paix, ni la joie de vivre et de mourir? Les réticences et les équivoques ne feront jamais une religion de vérité et de justice! » — Nous nous sommes quittés en bons termes, mais sans que l'un eût convaincu l'autre.

Charles Vénient : — Ce ne sont pas seulement les titres historiques qui manquent, — authenticité du Pentateuque, autorité des évangiles, — c'est la doctrine morale et religieuse de ces livres qui est défectueuse. Il s'agit moins du vase que de la liqueur, du contenant que du contenu. Le Judaïsme et le Christianisme sont à réformer, mais pris selon la lettre

(1) Voici un extrait de cette lettre : « J'estime son théisme énergique. Malheureusement il est souvent raide et rude, sans tenir compte des nuances de la pensée, des sentiments du cœur, des droits de la tradition. A force de vouloir être sincère, il tombe dans l'intolérance. Il y a chez beaucoup d'âmes sincères, ou plutôt ultra-sincères, manque de largeur et de profondeur. On l'a bien dit, la Vérité n'est pas dans les surfaces, mais dans la moëlle des choses. M^me^ Mary-Lafon est du reste une bonne et noble amie. »

des écritures, de la théologie, de la tradition, ils sont *irréformables*.

La Papauté n'est pas plus réformable que le Judaïsme et le Christianisme. Les conservateurs religieux disent partout : *Sint ut sunt aut non sint.*

Le Judaïsme et le Christianisme historiques sont fondés l'un et l'autre sur une erreur et sur une « immoralité » : la possession de la terre promise et le royaume des cieux.

Propriété légitime de ses plus anciens habitants, la terre de Chanaan est livrée, au nom de Dieu, à une conquête injuste et féroce. « Les Chananéens et les Phérésiens habitaient alors dans le pays » (Gen. XIII, 7). Malgré les promesses qui avaient lié l'existence du peuple à la terre, et qui avaient fait de la possession de la terre comme l'objet et le fondement de la religion, le peuple a surtout vécu dans la captivité et la dispersion.

Pour le Christianisme primitif, le monde et l'humanité sont livrés à Satan, ou plutôt livrés avec Satan au châtiment commun, la seconde mort, l'étang de feu et de soufre, à l'exception d'un petit nombre d'élus, et cela parce que ces élus ont cru en un pieux rabbin : guérisseur de malades et prédicateur de paysans et de pêcheurs.

Le Judaïsme et le Christianisme sont aussi particularistes et aussi exclusifs l'un que l'autre, aussi peu universalistes, aussi peu humains.

Et le résultat de toutes ces interventions de Dieu, de toutes ces révélations « positives », de toutes ces prophéties et de tous ces miracles, c'est le Judaïsme et le Christianisme, tels que nous les voyons sous nos yeux et dans l'histoire.

« Hiram sortit de Tyr, pour voir les villes que lui donnait Salomon. Mais elles ne lui plurent point, et il lui dit : Quelles villes m'as-tu données là, mon frère ? Et il les appela pays de Caboul (pays de néant) » (I *Rois*, IX, 12-13).

Du Judaïsme et du Christianisme traditionnels, on ne peut plus raisonnablement rien attendre pour l'humanité.

— Ainsi m'a parlé, ce matin, Charles Vénient, et il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il m'a dit, *mais il ne voit qu'un seul côté des choses.*

*25 septembre.* — J'ai fait avec Charles Vénient la prome-

nade d'autrefois, au Pont de Sierne (1). Nous nous sommes assez bien entendus : je remonte avec lui jusqu'à la religion du Sphinx, et il se rattache avec moi à l'Eglise des Coptes, continuatrice chrétienne du culte des Pharaons. Tous deux, d'ailleurs, nous espérons, pour un avenir encore incertain, de plus hautes manifestations divines, qui ne convaincront pas notre présent de fausseté, mais qui perfectionneront ce que nous tenons déjà. J'ai parlé à Vénient de l'Eglise des Coptes, parce que c'est la première qui nous ait admis à sa communion, ma chère femme et moi, et d'une manière très solennelle, sans nous demander toutefois de professer la théologie monophysique qui lui est propre.

*27 octobre.*— Reçu, en me levant, une missive de Vénient, l'un de mes meilleurs amis et de mes plus cruels ennemis. Il pose les thèses suivantes :

*Religion révélée, Ecriture infaillible, Tribunal infaillible, Croyances définies, Miracles, Prophéties...*

Tout cela, pris *sans équivoque*, au sens traditionnel et reçu des mots, doit être rejeté nettement par les esprits logiques et loyaux.

Le grand tort des Modernistes est de l'accepter à l'aide des équivoques.

*12 décembre.* — Vénient me l'a dit bien souvent, lorsque, d'un geste large, il me montrait l'histoire de la théologie, depuis le concile de Nicée, jusqu'à celui du Vatican, le second conséquence du premier; le premier plus coupable encore que le second. Le mal date de plus haut encore, des apparitions du ressuscité, dont la dernière a créé l'apostolat de Paul. L'illuminisme le plus dangereux marque la Pentecôte (Cf. l'illuminisme de ma sœur Claire et de ma nièce Jeanne).

En réalité, mon Eglise ne se fonde ni sur des miracles, ni sur des prophéties, ni sur un livre littéralement et exclusivement inspiré, ni sur une autorité ecclésiastique plus ou moins absolue, ni sur une incarnation proprement dite de Dieu dans l'homme.

Elle se compose de tous ceux qui croient au Dieu vivant, qui l'aiment en lui-même et le veulent servir dans leurs frères, et préparent avec ceux-là la Cité moins imparfaite de l'avenir

(1) Près de Genève.

sur la terre et la Cité parfaite et permanente de l'éternité dans le ciel.

Cette Eglise, véritablement universelle, ne peut se réaliser en une seule forme visible et organique dans le monde présent, mais elle doit se manifester en diverses sociétés plus ou moins nombreuses et plus ou moins parfaites.

Le traité *De verâ religione*, dans les séminaires, établit nettement et logiquement la base de la théologie scolastique : *Authenticité, Intégrité, Véracité des Ecritures inspirées.* — Cette base a été renversée par la critique moderne, et c'est l'événement le plus grand de notre temps. *Pour ceux qui comprennent, le christianisme théologique n'existe plus.*

Ainsi m'a parlé Vénient. Je lui ai répondu : Vous vous croyez en possession de deux vérités : *la Bible n'est pas inspirée ; Jésus, non seulement n'est pas Dieu, mais il n'est pas même le Messie, notre Sauveur.* Eh bien, admettons que ce soient là des vérités, elles sont pour les âmes d'aujourd'hui d'une nature terrible et d'un effet meurtrier qui ne permettent pas de les proclamer. Vos formules, vraies pour vous, seraient fausses pour ceux qui les entendraient fatalement dans le sens de la négation des rapports réels de Dieu avec l'homme. « Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres et ne l'écris pas ! » *Intonas super me judicia tua*, peuvent dire l'Eglise et peut-être le Christ.

Tant que le tonnerre gronde dans le mystère, nous n'avons pas le droit de l'interpréter en langage humain.

La vie de l'Eglise chrétienne est un profond mystère. Si elle n'a pas été, si elle n'est pas ce que nous la voudrions, si peut-être elle ne le doit jamais être, si même elle doit disparaître de la terre, pour un temps, comme le prétendait Charles Secrétan, ou même pour toujours, elle n'en renferme pas moins les éléments divins, dans leur essence, dans leur origine, dans leur fin, et nous faisons bien de lui rester respectueusement et tendrement attachés. Les autres éléments, terriblement défectueux, tiennent à des causes que nous ne pouvons discerner, et dont quelques-unes ont agi dans le principe. *Nigra sed formosa.*

Jésus lui-même est un mystère plus insondable encore que l'Eglise, et qu'il faut se garder de nier et surtout de *profaner.* — *In quem desiderant angeli prospicere !*

Vous le savez, Vénient, je n'ai pas craint de faire des pas considérables dans votre direction, quand j'ai été convaincu que vous étiez mieux orienté que moi vers la Vérité et la Justice. Mais,cette fois, vous vous trompez : *la Bible*, *le Christ*, *l'Eglise* sont les *réalités* qui s'imposent à nous aussi bien au nom du présent qu'au nom du passé. Nous devons y demeurer *fermement attachés*, tout en conservant dans sa plénitude la liberté de notre pensée, et en les interprétant de manière à ne jamais blesser les habitudes et les sentiments religieux des fidèles.

*21 décembre.* — SaintThomas. — Malgré tous les efforts de Vénient et de nos amis communs, *efforts dont les traces remplissent ces pages*,je me retrouve toujours au même point, point de départ et point d'arrivée, celui de 1869 :

La Réforme catholique ; l'appel du Pape mal informé et mal inspiré au Pape mieux éclairé, et d'un Concile sans œcuménicité et sans liberté à un concile vraiment universel et vraiment libre.

Dieu m'a guidé à travers les années d'une vie bien difficile, et n'a pas permis que je fisse un faux pas (1).

*1908. 12 janvier.* — Charles Vénient n'est ni chrétien comme moi, ni juif comme Aimé Pallière. Il est théiste.

*10 février.* — Reçu ce matin de Charles Vénient un long télégramme sans fil :

— « Vous n'êtes plus *chrétien*, et vous voulez rester tel à vos propres yeux comme aux yeux des autres. Là est le plus grand mal dont vous souffrez, vous qui avez mis au-dessus de tout, dans la conduite de votre vie, la logique et la loyauté, et qui hésitez maintenant devant elles, faute de courage intellectuel. A tout prix, il vous faut sortir de cette impasse.

« Vous n'êtes plus chrétien, vous n'êtes pas juif, — ce qui serait moins ; — ni déiste, ce qui serait inférieur à tous deux : vous êtes Monothéiste, adorateur du Dieu vivant et parfait, éternel, infini, étant en lui-même un seul Dieu en trois personnes distinctes, étant par rapport à nous le Créateur, le Rédempteur et le Consommateur du monde. Dites-le donc nettement, à vous-même et au monde ! »

(1) Après ces lignes, Mme Loyson a écrit sur le journal de son mari : « Que ce jour, le plus court de l'année, soit le plus béni pour mon cher Père Hyacinthe ! CAR IL A TROUVÉ. — Emilie. »

*20 avril.* — 2 h. Méditation. — La mythologie est une loi inéluctable de toutes les religions, un rayonnement pratique et populaire de la Vérité métaphysique et de la Vérité historique. Supprimer la mythologie juive ou la mythologie chrétienne (en Moïse ou en Jésus), ce serait pratiquement supprimer le Judaïsme ou le Christianisme (19 juin 1907).

La présence de la *mythologie* dans les évangiles n'empêche pas *l'empreinte historique* de la personne de Jésus (30 juin 1907).

La critique aura beau faire : nous continuerons de penser, de parler, de sentir, avec l'Evangile et avec Jésus.

Sur les grandes lignes, Vénient et moi nous sommes enfin d'accord, mais Satan— vaincu — a cessé par là-même de se servir de Vénient contre moi.

*24 février.* — Vénient me fait aujourd'hui une de ces communications dans lesquelles il dépasse toujours le but et me force à une rupture amicale, mais positive. « Le Christianisme, dit-il, est désormais sans avenir pour un véritable penseur et l'on ne tirera rien de lui, — rien d'original et de profond. Les religions de l'antiquité et même celles de l'Orient contemporain auraient une toute autre valeur, si on savait les comprendre et les exploiter. Mais la mentalité occidentale est tombée trop bas pour cela, appauvrie comme elle est depuis des siècles chez les rationalistes comme chez les orthodoxes .»

Pour les Hindous, le Mariage est le premier des sacrements; pour les catholiques, il est le dernier, et presque une concession aux passions de l'homme qu'il faut refréner et à la perpétuité de l'espèce qu'il faut sauvegarder. Pour les protestants, il est une simple bénédiction pastorale. Pour les « républicains », il est un contract civil, que les plus « avancés » veulent remplacer par « l'amour libre ». — C'est encore Vénient qui me fait cette remarque et, cette fois, il a raison.

J'ajoute que ma religion est plus compréhensive que la science, car, en conservant au christianisme la place qu'il a occupée et qu'il occupe encore dans le développement religieux de l'humanité, elle embrasse ce développement tout entier, depuis les premières ébauches qui ont marqué son enfance, jusqu'aux plus hautes manifestations que lui réserve l'avenir.

*18 mars.* — Je reçois cette communication de mon ami Vénient : — « Tyrrell parle de la profondeur dans laquelle

le fer chirurgical doit tailler pour arriver à la racine du chancre qui dévore l'Eglise (1). Je ne voudrais pas affliger votre cœur chrétien, mon cher ami, mais le mal dont souffre l'Eglise et dont elle mourra ne lui est pas survenu du dehors, et date d'avant sa naissance, de sa conception même, et tient à son essence : avorton mal conformé et sang vicié, issu des visions touchantes, mais déraisonnables des judéo-chrétiens, de l'eschatologie de Daniel autant que du Sermon sur la montagne, — tel est en réalité le Christianisme. On ne pouvait raisonnablement en rien attendre, puisqu'il ignorait Dieu et l'homme (la notion vraiment spiritualiste et religieuse de Dieu), puisqu'il ne comprenait ni la vie ni le monde. Rappelez-vous, mon cher ami, les paroles qui vous ont si souvent frappé vous-même : *Omnis plantatio quam non plantaverit Pater meus cœlestis eradicabitur*. Il ne s'agit pas de diminuer ou de détruire la religion, mais au contraire de la constituer sur des bases plus solides, inébranlables, et dans une architecture vraiment digne de l'homme et de Dieu. »

Ce qu'il y a de vrai dans la communication de Vénient, le voici : il importe souverainement de fonder la Religion et la Morale sur des principes positifs, certains, tirés de la raison et de l'expérience, répondant aux besoins et aux lois de la nature humaine.

*28 mai.* — Je viens d'avoir avec Vénient un assez long et très sérieux échange d'idées. Il me reproche de donner au Jésus des évangiles une place qui ne saurait lui appartenir, ni dans l'histoire authentique, ni dans la religion véritable.

« Une figure unique, malgré la diversité des traditions orales et primitives et des écrits aujourd'hui perdus qui les ont suivies, apparaît dans les trois synoptiques, et sans doute elle est l'œuvre du Proto-Marc, qui ne l'a pas inventée, mais reproduite et précisée. Cette figure est extrêmement belle et touchante, mais nous n'en sommes pas moins heurtés de cer-

(1) J'ai remarqué moi-même ce passage que cite Vénient, et je l'ai noté au 9 février dernier. (Note de M. Hyacinthe Loyson.) — Voici le passage noté au 9 février : « Il est peu de modernistes qui se soient fait une idée claire de la profondeur dans laquelle le fer *chirurgical* de la critique doit tailler pour arriver à la racine du chancre qui dévore l'Eglise... La difference entre Catholicisme et Jésuitisme est désormais purement académique et ce n'est que par une révolution qu'il est possible à un peuple de recouvrer la liberté qu'il a abandonnée aux mains d'un autocrate ennemi de la liberté... » Article de Tyrrell publié dans *Wochenschrift Allgemeine Zeitung* de Munich, reproduit dans *la Luce* du 6 février 1909 sous le titre de « Il distacco del Cattolicismo dall'Ultramontanismo ».

taines paroles et de certains actes, et surtout nous ne pouvons y voir le type intégral de l'humanité. Où est le citoyen ? le penseur ? l'homme de famille ?

« Admirable type mystique — d'union à Dieu, d'amour pour les hommes, de sacrifice, — mais encore n'est-ce qu'un aspect de la mysticité humaine.

« Pour beaucoup d'évangéliques, comme pour Ch. Secrétan, saint = divin, et la divinité de J.-C. = l'intégrité de l'humanité. Je veux bien que Jésus ait été un saint et même un grand saint, il n'a pas été *le saint*. Et l'eût-il été, c'eût toujours été dans la nature humaine, et dans l'homme *saint* n'égalera jamais Dieu.

« Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, si ce n'est Dieu seul. »

« Si belle que soit la figure de Jésus, inventée ou transmise par le Proto-Marc, elle n'est qu'une apparition dans l'histoire, ou pour parler plus exactement dans la poésie religieuse de l'histoire. Or une *apparition* ne peut servir de base positive à une religion. Il s'est passé quelque chose, mais quoi ? Peu à peu, le Christianisme est sorti de là, et puisque vous voulez rester chrétien, et *ne pouvez vouloir autrement*, respectez ce mystère, aimez-le, mais ne prétendez pas y trouver un terrain solide pour un édifice religieux.

« Et n'oubliez pas qu'en restant chrétien vous serez amené plus ou moins à parler le langage et à pratiquer le culte des Eglises. » *Sic* Vénient.

Au moment où j'écris ces suggestions de Venient, Aimé Pallière arrive de son voyage d'affaires, et je les lui ai lues. — Il est avec Vénient contre moi, mais il comprend et respecte mes résistances persistantes et mes sentiment si profonds. Il dit que je suis un des spécimens les plus sincères et les plus douloureux de l'âge de transition où nous sommes.

*4 juin.* — Ne cherchons pas dans l'Eglise *visible* ce que Dieu n'a pas voulu y mettre : la sainteté ou l'infaillibilité. Il y a des pécheurs et de grands pécheurs, non seulement parmi les membres de l'Eglise, mais parmi ses chefs. Aucun même n'a été exempt de péché, même dans l'exercice de sa charge.

De même il y a des erreurs nombreuses et considérables

dans les enseignements propres à chaque Eglise particulière ou communs à tout la chrétienté.

Mais tenons ferme aux vérités certaines et salutaires que, dans son infaillibilité restreinte, l'Eglise chrétienne nous communique : Dieu, l'âme, le Christ. Nous pourrions les connaître en dehors d'elle, mais il y a, dans l'action mystérieuse de la Communauté chrétienne sur chacun de nous, une persuasion plus intime et plus profonde, une sorte de révélation personnelle, comme la colombe descendant au Jourdain. Ex. : la philosophie ne produit pas la foi à l'au-delà de la mort comme le fait le témoignage de l'Eglise. *Nos autem sensum Christi habemus.*

De même, participons aux sacrements bienfaisants que l'Eglise nous transmet, non seulement au baptême et à l'eucharistie, mais aux autres : la pénitence, l'onction des infirmes, le mariage, l'ordre.

Comment ces sacrements ont surgi dans l'Eglise et comment a surgi l'Eglise elle-même, ce sont des questions qui relèvent en partie de l'histoire, en partie de la mystique. Ce qui doit nous suffire, c'est que sacrements et Eglise sont l'œuvre du Saint-Esprit.

De même pour la personne du Christ, — ce qu'il a été, ce qu'il a pensé, ce qu'il a voulu. — Nous en savons assez pour nous prosterner, en nous attachant pieusement et humblement à son Mystère. *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitae aeternae habes.* Le Mystère du Christ.

Ce mystère est tel que nous pouvons aller sans crainte jusqu'à l'union hypostatique, laquelle est tout autre chose que l'unité de nature, — hérésie monophysite, — et n'implique nullement les abus de la communication des idiomes; la véritable formule n'est pas : Jésus-Christ est Dieu, mais : Jésus-Christ, Verbe incarné, est le Fils de Dieu. « Tu es le Christ, Fils du Dieu Vivant. »

Laissez-moi, ô Vénient, laissez-moi le redire toujours avec Simon Pierre et avec l'Eglise !

*19 juillet.*— Dernière communication de Charles Vénient :

« Le monde gréco-romain allait vers le Théisme, un Théisme très élevé. L'empereur Constantin, le patriarche Athanase, le concile de Nicée ont institué le Polythéisme, le plus subtil le plus enraciné, le plus redoutable... Moins sublime que

Platon ou Lao-Tseu, moins pratique que Confucius, Moïse ou Mahomet, moins éloquent et moins entraînant qu'Isaïe ou Amos, Jésus de Nazareth n'a été, après tout, qu'un assez pauvre prophète... »

Je réponds à Vénient : En fait, Jésus de Nazareth a été notre prophète. C'est par lui que Dieu s'est révélé à nous : « le Dieu de Jésus-Christ. » C'est par le Christianisme, originairement, que nous avons été orientés vers le progrès. C'est, en bonne partie, sur des assises chrétiennes qu'a été édifiée notre civilisation.

L'œuvre par excellence est d'établir dans notre propre esprit, et ensuite dans l'esprit des autres, l'harmonie entre *la pensée finie* et *la pensée infinie*, entre l'homme et Dieu. — Le mystère des mystères est la coexistence du Fini et de l'Infini. La *religion vraie* est celle qui établit l'harmonie soit idéale, soit réelle, entre ces deux termes.

*21 août.* — Pour le mystique Pallière, comme pour le critique Houtin, le Christianisme a été une déviation de l'histoire, un égarement de l'esprit humain, un composé de vérité et d'erreur, mais plus encore d'erreur que de vérité. *Tempore hujus ignorantiae despiciens Deus.* Vénient pense comme eux. Mais moi, je ne peux renoncer à mon baptême, ni me séparer du Christ et des Chrétiens.

*1910. 17 octobre.* — En me levant. — Emilie : — Demeure prosterné devant Jésus-Christ, malgré Vénient et malgré tout le reste. Baise ses pieds sanglants. Reçois l'imposition de ses mains percées par les clous. Tu le peux, tu le dois : c'est moi qui te le dis, moi qui ai toujours été la compagne fidèle et la sage conseillère, pendant notre longue vie commune, et qui le suis encore, et plus que jamais, dans la communion des saints (1)!

Moi : — Je ferai ce que vous me dites, ô ma Sainte! C'est du reste ce que Dieu me dit, non pas toujours peut-être dans les discussions de ma conscience, mais dans les voix profondes de ma sub-conscience.

*24 octobre.* — Reçu, hier soir, une communication de mon vieil ami Vénient, dans laquelle il y a à prendre et à rejeter : — Les fêtes de l'antique Egypte supérieures aux fêtes catholiques. (Emilie me le faisait remarquer pendant notre

(1) Emilie H. Loyson était morte le 3 décembre 1909.

voyage sur le Nil.) Chez nous, tout tourne autour d'un homme miraculeux, sa naissance, sa mort, sa résurrection. Là, cette grande fête cosmique de l'harmonie des constellations revenant à leur point de départ, etc. Les dieux et les hommes dans leur rapport avec l'harmonie du Cosmos. — Quelle déchéance dans le Christianisme, ou dans le Judaïsme! Quant à l'unité de Dieu, elle était dans les sanctuaires, parmi les prêtres capables de la comprendre et de la garder. Un certain polythéisme est nécessaire au peuple : témoin le catholicisme, dont l'efficacité réside en partie dans ce qu'il a de païen...

Le caractère à part, spécifiquement différent, exclusif et surnaturel, que les orthodoxes réclament pour le Christianisme (v. g. Lettre d'Orelli, etc.) est précisément ce qui le place au-dessous des autres religions en même temps qu'en dehors. (Tyrrell.)

Le Judaïsme a été un arrêt dans la civilisation religieuse de l'humanité. Le Christianisme aussi, — n'étant qu'une prolongation et une extension du Judaïsme étroit et épuisé.

La civilisation religieuse est tombée avec l'Empire romain. Julien, qui a voulu arrêter cette chute, n'était pas de force : il regardait, non en avant, mais en arrière.

Le moyen-âge commence avec l'Empire de Constantin et l'Eglise de Nicée. Le Protestantisme le termine, mais, en le continuant, *dogmatiquement*, et le reste plus ou moins en conséquence.

Le Déisme du XVIII^e^ siècle a été impuissant et s'est achevé dans l'Athéisme ou le Positivisme. Le vieil Islam était supérieur au Protestantisme comme au Déisme, mais il était oriental et barbare. — (Signé :) VÉNIENT.

*1911. 15 septembre.* — Sans mentir à ma conscience et sans faire à toute ma nature une violence insoutenable, il m'était impossible de rester dans l'Eglise catholique-romaine. Jusqu'à mon dernier jour, je ferai — avec Emilie — « la guerre au mensonge, à l'iniquité et au despotisme (1) » !

Mon théisme si vivant est le fils du Christianisme de mon éducation et de mes aïeux. Je crois, mais en procédant de ses parents, le fils s'en distingue et parfois s'en détache.

Il y a entre ma personne et celle de Jésus-Christ, quelle

(1) Hyacinthe Loyson devait mourir cinq mois plus tard, le 12 février 1912 fidèle à cet engagement.

qu'ait été autrefois cette dernière et quelle qu'elle soit actuellement dans le monde d'outre-tombe, un lien qu'il me serait impossible de briser.

*21 septembre.* — Le 20 septembre 1869 (1) a marqué le point de départ de la grande Réforme, qui s'accomplit dans le tumulte et dans l'obscurité. Des ruines qui s'accumulent, on voit (quand on sait voir) surgir les assises du nouvel édifice.

Les vers de Racine, que je me redisais à moi-même, à 18 ans, avant d'entrer au séminaire :

> Quelle Jérusalem nouvelle
> Sort du sein du désert, brillante de clartés?
> Jérusalem renaît, plus charmante et plus belle :
> Peuples de la terre, chantez!

J'avais dès lors un profond sentiment d'une réforme nécessaire, et, je l'espérais, prochaine, dans l'Eglise catholique.

Il n'est pas nécessaire que je fasse beaucoup maintenant. Il me suffit de durer... et de bien mourir. On a voulu m'entraîner à droite ou à gauche, et j'ai tenu bon. Ni Vénient et ses amis n'ont réussi à me pousser en dehors du Christianisme; ni le pape Léon XIII, son ministre Rampolla et leur envoyé, le futur cardinal Vivès y Tuto, n'ont pu m'attirer dans leur piège doré. Je suis resté ferme et calme dans la vérité (*In veritate non stetit*, est-il dit de Satan).

*21 octobre.* — Vénient m'a entretenu aujourd'hui. Son radicalisme religieux est intraitable. D'après lui, le grand coupable n'est pas le catholicisme, mais le Christianisme lui-même. Le Christianisme, dès son début, a marqué une déviation profonde de l'humanité. Sous certains rapports, le Christianisme a été bienfaisant : toute erreur renferme en elle-même des éléments de vérité et par conséquent de bonté. Si belle que soit, sous certains aspects, la physionomie du Christ, elle est imparfaite et même défectueuse. Ce n'est pas seulement son œuvre posthume, l'Eglise, qui le juge, ce sont ses propres enseignements et ses propres exemples. L'orientation nouvelle donnée par l'Evangile à l'humanité est fausse et funeste. Il nous faut donc rompre respectueusement, mais nettement et courageusement, avec lui. Il faut cesser d'être et de nous dire *chrétiens*. — Si, dans l'enceinte de l'Empire

(1) Date de la protestation du Père Hyacinthe contre l'infaillibilité papale.

romain préservé du dissolvant chrétien et de l'invasion des barbares, la fusion entre la civilisation gréco-latine et le monothéisme dénationalisé des juifs avait pu s'accomplir, le monde aurait marché pacifiquement vers les plus hautes destinées. — Ce qu'il nous faudrait aujourd'hui, c'est un retour à la philosophie spiritualiste de Platon, de Descartes, de Leibnitz, dans un grand mouvement religieux de Monothéisme : Théisme vivant et vivifiant, non déisme mort. — *Sic* VÉNIENT.

*22. Dimanche.* — Bonne visite d'Aimé Pallière. Je me suis senti trop souffrant pour l'accompagner à l'église américaine, comme il était convenu, mais il m'a fait plus de bien que ne m'en aurait fait le service liturgique.

La conversation avec Vénient m'avait fatigué l'esprit. Emilie et Pallière sont plus dans le vrai que Vénient. « Restons dans le vrai, ne craignons rien (1)! »

HYACINTHE LOYSON.

(1) Mots de Mme Loyson écrits, le 26 mai 1909, sur le journal de son mari, qui venait de tracer ces lignes : « Dieu a voulu qu'une obscurité profonde planât, non certes, sur la *réalité* de la vie future, mais sur ses *conditions*. C'est ce qui explique le silence des livres de l'Ancien Testament, et encore aujourd'hui nous n'en savons guère davantage. »

# LES AMITIÉS LITTÉRAIRES D'ALFRED DE VIGNY

## I

### VICTOR HUGO

#### I

Si l'histoire a la réputation d'être une science inexacte, c'est que ceux qui l'écrivent ne sont pas toujours des amis de la vérité.

Jusqu'en ces derniers temps, quand on parlait des relations de Victor Hugo avec Alfred de Vigny, l'opinion courante était qu'Olympio avait eu tous les torts dans leurs brouilles successives. Moi-même en la première édition de mon livre sur Vigny, j'avoue que je me laissai influencer dans une certaine mesure par les pamphlets aussi captieux que captivants d'Edmond Biré, et que mon témoignage s'en ressentit. Mais à présent que tous les documents, ou à peu près, sont sortis des tiroirs, je m'aperçois, étant mieux informé, que Victor Hugo ne fut ni meilleur ni pire qu'un autre ; que s'il eut de mauvais côtés, il en eut de bons ; que dans le commencement du Romantisme, alors qu'il se cherchait lui-même, il fut d'un dévouement sans bornes à ses amis ; que s'il se hissa sur leurs épaules, il leur fit aussi la courte échelle, et qu'à tout prendre, dans ses rapports avec Alfred de Vigny, il donna plus qu'il ne reçut, sans aucun doute.

Pour en convaincre le lecteur, je me propose de dégager les faits de la masse des documents, d'écarter la lettre pour laisser passer l'esprit, et de dresser en quelque sorte le bilan de ce que chacun d'eux apporta dans ce que j'appellerai la communauté des intérêts. Rien n'est plus facile. Voyons d'abord quel fut l'apport de Victor Hugo.

Au mois de décembre 1820, il ouvre à Alfred de Vigny les colonnes du *Conservateur littéraire* et, du même coup, il le

met en contact avec tous ses collaborateurs, à commencer par Gaspard de Pons qui, comme Vigny, mais à son insu, était lieutenant dans la Garde royale (1).

Au printemps de 1821, il recommande à Jules de Rességuier et à M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie de Clémence Isaure, la pièce de *Symetha*, que Vigny avait envoyée aux Jeux Floraux.

En 1822, il le prie de lui servir de témoin à son mariage.

En 1824, dans les *Nouvelles Odes*, il lui dédie *Un chant de fête de Néron* ; il lui emprunte quatorze vers d'*Héléna* pour servir d'épigraphe à l'ode intitulée *le Regret*, et quatre vers de *Madame de Soubise* pour l'épigraphe de l'ode *Aux Ruines de Montfort-l'Amaury*, et il fait l'éloge d'*Eloa* dans *la Muse française*.

(1) Né à Avallon le 13 juillet 1798, Charles-Pierre-Gaspard de Pons était le petit-fils du vicomte Pierre de Pons, maréchal de camp, ancien lieutenant du roi à Hagnenau. Son père, Antoine-Louis de Pons, qui était né dans cette ville le 6 mars 1774, avait émigré, étant sous-lieutenant au régiment de Schonberg-dragons, le 6 mars 1791. Fait prisonnier par les Français en 1797, il parvint à s'échapper et fut promu le 26 novembre 1815 capitaine provisoire. Il était aide de camp du maréchal de Viomenil, quand il fut admis au traitement de réforme, avec le grade de chef d'escadron, à compter du 6 mars 1827, et nommé commandant du fort de Montjouich, à Barcelone, le 6 juin de la même année.

Gaspard de Pons, qui avait un an de moins qu'Alfred de Vigny, entra en même temps que lui au service en qualité de garde du corps surnuméraire, dans la compagnie Ecossaise. Passé dans la même qualité à la cinquième compagnie française le 12 mars 1815, il fut nommé sous-lieutenant à la légion de la Vendée, le 8 novembre suivant, sous-lieutenant du 2e régiment d'infanterie de la garde royale, le 7 mai 1817, lieutenant au même régiment le 3 octobre 1821, et passa capitaine au 7e régiment d'infanterie légère, le 14 juin 1823. Plus heureux qu'Alfred de Vigny, il fit avec distinction la campagne de 1823 en Espagne. Il se trouva à tous les combats qui furent livrés sous les ordres du lieutenant général Bourcke et du général de la Rochejaquelein, tant en Galicie qu'en Estramadure et sur les rives du Tage, fut décoré de la Légion d'honneur à l'occasion du sacre de Charles X, et admis au traitement de réforme, sur sa demande, le 18 juillet 1830. (*Arch. du ministère de la Guerre.*)

Quand ils firent connaissance au *Conservateur*, Gaspard de Pons était caserné à Versailles, et Vigny à Vincennes. Ils se lierent tout de suite, et bien que Pons n'ait pas toujours compris Vigny, celui-ci lui demeura toujours fidèle. On n'a pas oublié l'article charmant que l'auteur d'*Eloa* fit dans *la Muse française* sur le recueil poétique de Pons : *Amour — A Elle*. Treize ans plus tard, lorsqu'il perdit sa mère (1837), Vigny voulut que la déclaration de son décès fût faite à l'état-civil par le père de Gaspard, et en 1841, quand on dressa l'acte de notoriété pour la succession de sa mère, c'est encore le lieutenant-colonel en retraite de Pons et son fils qui servirent de témoins à Alfred de Vigny. Cela prouve qu'il n'avait pas gardé rancune à son camarade de son étrange attitude envers lui après *Chatterton*.

Nous n'avons pas le portrait de Gaspard de Pons, mais le distique suivant que fit un jour sur lui Emile Deschamps nous donne une idée peu avantageuse de son physique :

Et de ses dents de jaune et de vert nuancées
Il exhale l'odeur des viandes avancées.

(Inédit.)

En 1826, au frontispice de ses *Ballades*, il met ces deux vers de Vigny tirés de *la Neige :*

Quel est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé!

Le 30 juillet de la même année, en réponse à l'article sévère que Sainte-Beuve avait fait, le 8 de ce mois, sur *Cinq-Mars* dans *le Globe*, il rend compte de ce roman dans *la Quotidienne.*

En 1827, il oblige Sainte-Beuve à faire son *meâ culpâ* de cet article et il met Vigny en rapport avec tous les artistes du second Cénacle, notamment avec David d'Angers.

En 1828, il se multiplie pour que le *Roméo et Juliette* de Vigny et d'Emile Deschamps soit reçu à la Comédie-Française et, quand la chose est faite, il y applaudit par le billet suivant, du 15 avril de la même année.

« Acclamation, cher Alfred! On ne pouvait moins pour votre *Roméo ;* et malheur à qui entendrait sans acclamation la poésie de Skakespeare multipliée par la poésie d'Emile. Votre *Roméo* est admirable, c'est le *Roméo* de William, et partout c'est le vôtre. Il fallait autant de génie que le vieux poète pour le traduire ainsi. »

Enfin, en 1829, il emprunte encore deux vers à Alfred de Vigny pour servir d'épigraphe à la pièce des *Orientales* intitulée *Sara la baigneuse.*

Voilà, n'est-il pas vrai ? dans le court espace de neuf ans des témoignages d'amitié qui comptent.

Eh bien, voyons maintenant ce que dans le même laps de temps Alfred de Vigny apporta à Victor Hugo.

Jusqu'en 1823 je ne trouve rien qui vaille la peine d'être relevé, en dehors des compliments et des protestations d'amitié dont fourmille sa correspondance. Sous ce rapport il n'est pas en reste avec lui. Mais comme services rendus, c'est autre chose.

Le 3 octobre 1823, au moment où il s'apprête à partir pour l'Espagne, il écrit à Victor Hugo la lettre fameuse par laquelle il le charge, au cas où il serait tué, de publier son poème de *Satan.*

En 1826, il lui dédie *Moïse*, et en tête du chap. IX de *Cinq-Mars*, qui a pour titre *le Siège*, il met cette épigraphe empruntée à une ode de Victor Hugo :

J'aime les forts tonnans aux abords difficiles,
Le glaive nu des chefs guidant les rangs dociles,
La vedette perdue en un bois isolé,
Et les vieux bataillons qui passent dans les villes
Avec un drapeau mutilé.

Et c'est tout (1). Je sais bien que, de 1820 à 1825, tout en collaborant aux revues de la jeune école, Vigny vécut plus en province qu'à Paris. Mais il aurait pu tout aussi bien faire l'éloge, dans *la Muse française*, des *Odes* de Victor Hugo, que des poésies amoureuses de Gaspard de Pons, et il ne le fit pas. Pourquoi donc, à partir de son mariage, ou plus exactement à partir de sa mise en réforme, eut-il l'air de mettre une certaine distance dans ses relations avec Hugo ? Il était moins libre, je l'accorde, et plus d'une fois la santé de sa jeune femme le retint à la maison. Mais il devait avoir d'autres raisons que celles-là. La vérité, c'est que leur tempérament différait du tout au tout ; que Vigny, plus renfermé, n'aimait pas le bruit ; que de très bonne heure, à force de les comparer, de les opposer l'un à l'autre, la presse en fit des rivaux sinon des jaloux, et que Victor Hugo, qui, par nature, était un dominateur, manqua de tact en plusieurs circonstances et blessa sans le vouloir Alfred de Vigny, qui était d'une susceptibilité toute féminine. Ainsi, pour citer deux exemples, quel besoin avait-il, dans l'édition de 1827 de ses *Odes et Ballades*, de remplacer les deux vers de Vigny qu'il avait mis en tête des *Ballades* par ceux de Joachim de Bellay :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

Cela fut d'autant plus désagréable à Vigny qu'il avait la prétention, lui aussi, de faire œuvre de novateur et que jusqu'alors il avait été, et comme fond et comme forme, beaucoup

(1) Je n'ai garde d'oublier l'influence qu'il exerça sur Victor Hugo dans la conversation ou par ses écrits. Nous savons déjà que ce sont deux chapitres de *Cinq-Mars* qui donnèrent à Victor Hugo l'idée de *Cromwell* et de *Marion de Lorme*. Et je trouve dans *les Souvenirs* de Juste Olivier cette anecdote qui me paraît bonne à retenir :

« Nous nous promenions un jour sur les quais, Victor Hugo et moi, racontait Vigny, et nous regardions la gravure anglaise du *Festin de Balthazar*. Je lui faisais admirer la lumière. — Oh ! vous ne savez pas ce qui me frappe là-dedans, dit-il, c'est dans le fond la tour de Babel. — Non, mon ami, il s'agit ici du temps du prophète Daniel : la tour de Babel est détruite, il n'en existe plus de vestige. » — Grâce à la lecture continuelle de la Bible, Alfred de Vigny connaissait l'ancien testament comme son *pater*.

plus original que Victor Hugo. Même dans les pièces de vers où tous deux s'étaient inspirés d'André Chénier, Vigny s'était approché plus près du modèle. Où l'un se montrait abondant, facile, éloquent, lyrique, l'autre mettait une sorte de coquetterie à faire des pièces courtes, des vers pleins de pensée et d'apparence difficile. Cela est si vrai que, dès 1816, dans une épître rimée adressée au comte de Moncorps, son camarade de pension et de régiment, Vigny disait :

. . . . . Sachez de moi la haine
Que nous professons tous pour les vers faits sans peine;
Le vers le plus obscur d'un auteur sérieux
A plus de vrai mérite et vaut plus à nos yeux
Que l'inutile amas de légères paroles
Qui forme le tissu de ces œuvres frivoles
Qui sans rien peindre au cœur cherche à nous éblouir,
Qu'on dit *vers fugitifs* parce qu'ils sont à fuir (1).

Mais la contrariété qu'il éprouva de la suppression de cette épigraphe ne fut rien auprès du mouvement d'indignation qu'il eut, en 1829, quand on vint lui apprendre que le baron Taylor, son ancien camarade de régiment, s'était entendu avec Hugo pour faire passer *Hernani* avant *Othello* qui déjà était en répétition. Ce jour-là il se crut trahi, et si Emile Deschamps ne s'était interposé entre les intéressés pour arranger l'affaire, je ne sais comment elle se fût terminée. C'est Emile Deschamps, si j'en crois le *Journal* inédit de Guttinguer, qui conseilla à Victor Hugo d'écrire au directeur du *Globe* la lettre que j'ai publiée dans le *Cénacle de Joseph Delorme* et où il disait : « Je comprendrais fort bien que toujours et quelle que fût la date de sa réception, *Othello*, passât avant *Hernani* ; mais *Hernani* avant *Othello*, jamais... » — Cette lettre est du 18 octobre 1829. Six jours après, *Othello* était représenté à la Comédie-Française, et Victor Hugo se vantait le lendemain, dans une lettre à Sainte-Beuve, qui voyageait en Allemagne, d'avoir contribué, lui et ses amis, au succès de l'ouvrage de Vigny (2).

(1) Vicomte de Savigny de Moncorps, *Précieux autographes d'Alfred de Vigny*, librairie Henri Leclerc, 1904.

(2) « *Othello* a réussi, lui écrivait-il, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos Shakespeariens ; cela du moins est un bien, mais à la caverne des journaux et dans l'antre des coulisses, une double cabale s'organise contre moi et ne fait que s'aiguiser sur *Othello* pour *Hernani*. »

La paix était donc faite, mais elle devait être de courte durée, car l'incident que je viens de rapporter avait, entre les deux rivaux, laissé malgré tout son ombre.

Quelques années après —Adolphe Jullien, à qui j'emprunte cette anecdote. n'en donne pas la date, mais je m'en rapporte à lui parce qu'il est ordinairement bien informé (1) — une nouvelle affaire qui faillit se dénouer sur le terrain mit les deux amis aux prises. En ce temps-là Vigny jouissait de la confiance de Buloz. Il avait donné dès 1831 un fragment de *Stello* dans la *Revue des Deux Mondes* et le directeur de la jeune *Revue* avait pris l'habitude, pour se l'attacher davantage, de publier des extraits de ses nouveaux ouvrages — ce qu'il s'abstenait de faire pour Victor Hugo.

Celui-ci s'en plaignit un jour à Buloz, qui lui répondit : « La faveur que j'accorde à M. de Vigny s'explique tout naturellement. Quand je le reproduis il ne m'en coûte que le plaisir, tandis que, lorsque je vous cite, je suis sûr, le lendemain, de recevoir une quittance à solder. » Cette histoire, qui aurait dû rester secrète, revint aux oreilles du poète de *Moïse* qui, furieux des propos désobligeants que Victor Hugo avait tenus sur son compte à Buloz, voulut en tirer réparation par les armes. Mais les témoins, dont Renduel, traînèrent si bien les choses en longueur que l'affaire n'eut pas de suites.

## II

Cependant Victor Hugo n'attendait que l'occasion de se venger d'Alfred de Vigny. Il la trouva, en 1834, dans la publication de son livre *Littérature et Philosophie mêlées*. Ayant eu l'idée d'y réunir les principaux passages de l'article qu'il avait consacré dans *la Muse française* au poème d'*Eloa*, il se dit que ce serait jouer un bon tour à son auteur que d'effacer les noms d'*Eloa* et de Vigny et de les remplacer par ceux de Milton et du *Paradis perdu*. Et il eut la faiblesse de céder à la tentation. C'est alors que Vigny, en guise de représailles, effaça à son tour le nom de Victor Hugo de la dédicace de sa pièce de *Moïse*, dans l'édition de ses *Poèmes*, qui parut en 1837.

Cet échange de mauvais procédés ne fit qu'accentuer leur brouille.

(1) *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 125.

Trois ans après, elle durait encore, quand Emile Deschamps, qui en souffrait beaucoup pour l'un et pour l'autre, entreprit de la faire cesser. Les circonstances ne nous sont pas connues, mais ce fut la publication du livre de Victor Hugo intitulé *les Rayons et les Ombres* qui fournit à ce brave Deschamps le prétexte cherché.

Et donc, un matin du mois de décembre 1840, Emile apporta rue des Ecuries-d'Artois un exemplaire avec dédicace du dernier ouvrage de Victor Hugo. Vigny fut d'autant plus touché du présent que l'*ex-dono* évoquait leurs souvenirs de l'âge d'or (1).

Il répondit immédiatement :

Je ne veux pas attendre qu'Emile vous rende mes remerciements en retour de ce bel envoi qu'il m'apporte de votre part, Victor, et qui me rappelle le temps trop éloigné de notre amitié de première jeunesse et de nos échanges de première poésie (2). Je vais ranger votre livre parmi les plus rares de ma bibliothèque et votre écriture, si rare aussi, parmi les choses les plus précieuses que je possède (3).

Cette fois la glace fut rompue, et pendant six ans, c'est-à-dire jusqu'au coup d'Etat, leurs relations, quoique toujours un peu distantes, furent pleines de cordialité.

Les temps étaient proches, d'ailleurs, où Vigny allait avoir besoin de l'appui de Victor Hugo. N'est-ce pas au printemps de l'année 1842 qu'il sollicita pour la première fois les suffrages de l'Académie ? Nous verrons au chapitre suivant à quels ballottages il fut soumis quatre ans durant. Ce fut un véritable scandale. Rendons tout de suite cette justice à Victor Hugo qu'il ne négligea rien pour assurer la victoire de son ancien

(1) J'ai vu passer, il y a quelques années, cet exemplaire dans une vente. La dédicace était libellée ainsi : *A Alfred de Vigny, son ami des beaux jours,* Victor Hugo.

(2) Où était le temps, en effet, où les deux amis échangeaient leurs prénoms quand ils s'écrivaient ? où Vigny signait Victor et Victor Alfred ? où, en lui envoyant la seconde édition de ses *Poèmes*, le premier disait au second :

« Voici mes vieux pêches et les nouveaux avec eux, cher ami. Je n'ai pas voulu attendre que j'eusse le temps de vous les porter. J'ai toujours celui de penser à vous et de vous aimer, chose en laquelle je ne puis et ne veux jamais changer, ainsi qu'en quelques autres choses encore.

« Tout à vous.

« Alfred de Vigny. »

« Ma femme m'attend debout pour sortir. »

(Lettre inédite du 11 mai 1829, communiquée par M. Pierre Lefèvre-Vacquerie.)

(3) Communiqué par Paul Meurice.

compagnon d'armes. C'est lui qui, le jour de son élection, voulut lui apprendre la bonne nouvelle (1), et, lors de l'incident Molé, il n'hésita pas à prendre le parti de Vigny.

On a voulu me faire directeur de l'Académie, écrivait-il à la fin de décembre 1846, j'ai refusé.

On a nommé Scribe. J'ai dit : tant que l'Académie tiendra un de ses membres en pénitence (M. de Vigny), je tiendrai compagnie à ce membre. On ne veut nommer M. de Vigny ni directeur, ni chancelier, à cause de son démêlé avec M. Molé (2).

Et Victor Hugo manœuvra si bien que l'Académie finit par capituler.

Mais Vigny n'attendit pas jusque-là pour lui marquer sa reconnaissance.

Au mois de mars de l'année 1843, qui fut la plus cruelle de toute la vie d'Hugo, il lui apporta, lors de la chute des *Burgraves* (3), le réconfort de son cordial encouragement. Et l'été suivant, quand Léopoldine se noya avec son mari à Villequier, il fut un des premiers à aller s'inscrire au domicile de son malheureux ami. On connaît la touchante lettre qu'il lui adressa trois mois après cette catastrophe :

Paris, 30 novembre 1843.

Si les larmes vous ont permis de lire les noms de vos anciens amis, Victor, vous avez vu le mien à votre porte en revenant à Paris ?

Devant de telles infortunes toute parole est faible ou cruelle. Tout ce qu'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire, ou trop peu devant l'horreur de l'événement.

Si je vous avais vu, je ne vous aurais pas parlé ; mais ma main, qui *signa votre contrat de mariage*, aurait serré la vôtre, comme lorsque nous avions dix-huit ans, quand nous allions ensemble

(1) Par le petit billet que voici :

à Monsieur le comte Alfred de Vigny
de l'Académie française,
6, rue des Ecuries-d'Artois.

« Je vous écris sur le papier même du scrutin. Vous êtes nommé à 20 voix au premier tour. Je vous félicite et nous félicite.

« *Ex imo corde*
« Victor H. »

(Extrait des *Lundis d'un chercheur*, du vicomte de Lovenjoul.)

(2) Lettre inédite.

(3) Il lui écrivait trois jours après la représentation : « Laissez passer la cabale, mon cher Victor, *les Burgraves* ne peuvent tomber, c'est une œuvre immortelle. » (*Lettre inédite du 10 mars 1843, communiquée par M. Chéramy.*)

regarder le jardin de celle qui devait être votre compagne et dont vous seul pouvez à présent apaiser la douleur.

ALFRED DE VIGNY (1).

On a bien raison de dire que le malheur rapproche. Il n'est pas jusqu'à Mme Victor Hugo qui, dans ces cruelles épreuves, n'ait perdu un peu de sa morgue naturelle et n'ait répondu aux sentiments de condoléances de Vigny, aux marques réitérées de sa sympathie profonde, par des témoignages non douteux de respectueuse affection.

Monsieur, lui écrivait-elle au mois de décembre 1846, mon mari me dit que vous avez eu la bonté de vous préoccuper de la santé de notre cher enfant dans un moment où il était bien malade. Laissez-moi vous en remercier, d'autant plus que j'avais été attristée du silence qu'il me semblait que vous aviez gardé dans une circonstance si douloureuse. C'est une double reconnaissance que je vous dois, car, en sachant votre sollicitude, il me semble que nous avons retrouvé un ami qu'il nous eût été si pénible de croire refroidi. Je n'oublie pas que vous êtes mon débiteur, car, ayant commencé à me gâter, je suis en droit de solliciter la continuation de cette charmante attention. C'est votre faute, Monsieur, si je suis si exigeante.

Permettez-moi, Monsieur, de vous dire à bientôt.

Agréez, Monsieur et ami, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

LA VICOMTESSE VICTOR HUGO.

Nous avons la réponse d'Alfred de Vigny. Elle est datée du 15 décembre et rédigée en ces termes :

En vérité votre lettre m'attriste beaucoup et je ne puis me consoler de penser que pendant trois mois vous avez pu me croire bien indifférent ou bien léger, tandis que, non content des assurances que me donnait Victor, du bon espoir qu'il avait, j'ai envoyé, la veille de mon départ (2), au milieu de mes apprêts de voyage, un exprès avec une lettre pour vous, une lettre et même un livre.

Mais comment faut-il donc faire pour que mon Arc de l'Etoile communique avec votre Bastille, votre Eléphant et votre Colonne ?

Mon innocent messager passe par-dessus les malles et par-dessous la voiture, il arrive place Royale, il monte, on le fait asseoir. Il demeure plongé dans ses réflexions de domestique et considère des statuettes et des médaillons durant une heure. Il s'instruit et perfectionne son éducation. Sa conscience était en repos, il avait donné le

(1) Publié par le vicomte de Lovenjoul, dans *les Lundis d'un chercheur*.
(2) Pour le Maine-Giraud.

livre et la lettre. — La lettre n'avait rien, je crois, de désagréable. Elle vous priait de ne point me laisser partir sans nouvelles de cette affreuse fièvre. Pour le livre, je vous priais de le faire remettre à M. Vacquerie, dont je ne sais pas l'adresse. Quant au domestique, il ne demandait qu'un mot qui lui fît savoir l'état du jeune malade.

Il revint sans réponse.

Je ne savais qu'en penser. Je lui fis répéter six fois les détails de son ambassade. J'espérai un moment qu'il mentait et n'avait pas été chez vous, mais il décrivait la maison presque aussi bien qu'un somnambule. On ne pouvait douter de lui.

Je partis donc convaincu que votre inquiétude était telle qu'on n'avait pu rien vous dire, rien vous donner.

Et cependant, peu après, étant dans mon cabinet d'étude, sous mes vieux chênes, dans mes vieilles tours, à deux cents lieues d'ici, j'ai appris par un ami que votre cher enfant était parfaitement guéri. Victor me l'a confirmé.

Que penserons-nous maintenant des fatales destinées de cette lettre et de ce livre ? Est-il certain qu'ils existent? Où passent-ils leurs tristes jours? Ont-ils été emportés par la jolie petite bête du bon Dieu qui se perdait dans vos dahlias et vos tubéreuses? Sont-ils couchés sous une tapisserie ou brûlés entre les grands chenets noirs ?

Sont-ils réduits en cendres au milieu des petits canards bleus qui faisaient ma joie en jasant le soir? ou bien n'y a-t-il pas à votre porte un dragon qui intercepte tout ce qui doit vous causer quelque ennui? Je crois au dragon.

— J'y crois, mais je le braverai en portant moi-même les trois livres que je vous dois, Madame. Voyez, je me sens un peu moins triste que de coutume à l'idée de m'asseoir bientôt près de vous et je vous dis des enfantillages, comme si j'avais vos enfants à mes côtés et les voyais à vos genoux, tenant vos mains que je vous prie de me permettre de baiser comme eux avec les sentiments les plus dévoués.

ALFRED DE VIGNY (1).

Les détails aussi amusants que pittoresque dont cette lettre est émaillée prouvent que Vigny connaissait bien la maison de la place Royale. Il vint s'y reposer plus d'une fois encore, de 1847 à 1851, entre Victor Hugo et sa femme qui faisait le

(1) Cette lettre, alors inédite, me fut communiquée, en 1901, par M. Paul Meurice. Elle a pris place depuis dans la *Correspondance* du poète. M. Ernest Dupuy, qui l'a analysée dans son livre sur Alfred de Vigny (t. I, p. 261), la fait précéder d'une autre lettre de Mme Hugo, qu'il date du mois d'août 1846 et qui visiblement répond à celle-ci. On y voit, en effet, que Mme Hugo a reçu les livres de Vigny. « Je relirai souvent, lui dit-elle, ces beaux ouvrages qui raviront de nouveau cet humble esprit (il s'agit du sien). Je regarderai souvent aussi les lignes qui me rappelleront un ami dont nous sommes si heureux et si fiers. »

plus grand cas de sa « conversation unique ». Car, en femme d'esprit qu'elle était, Mme Hugo avait trouvé le moyen de l'attirer chez elle, quand il se faisait désirer trop longtemps. Elle lui disait, sachant qu'il avait toujours peur de rencontrer des figures antipathiques : « Vous ne trouverez que des personnes qui partagent nos sentiments pour vous. — *Aucun Molé* (1). »

Mais le Deux-Décembre arriva qui mit entre eux la distance — infranchissable pour l'un — de Paris à Jersey et à Guernesey, et, chose cent fois plus triste, un silence éternel.

On s'est demandé bien des fois qu'elle fut la cause réelle de leur rupture définitive. Je crois être en mesure de répondre à cette question.

## III

Depuis sa sortie de France jusqu'à l'apparition des *Châtiments*, les rapports de Victor Hugo avec l'Académie n'avaient donné lieu à aucun incident. Il touchait comme devant son indemnité mensuelle par le canal de Paul Meurice, son mandataire général, et je vois dans sa correspondance avec celui-ci qu'à la fin de l'année 1853 M. Pingard lui fit remettre 60 ou 90 volumes in-4° dont il tira trois cent vingt francs (2), car il faisait alors flèche de tout bois et argent de tout.

Je suis allé à l'Institut, lui écrivait Paul Meurice, on ne m'avait rien envoyé depuis plusieurs mois, parce que le pouvoir que vous m'aviez donné était expiré. Mais il suffira que vous me remettiez là-bas une lettre pour M. Pingard, et je pourrai toucher votre indemnité comme par le passé (2).

La publication des *Châtiments* troubla tout à coup l'atmosphère sereine de la Coupole.

Victor Hugo mandait à Meurice, le 3 avril 1864 (4) :

Ceci n'est pas sans intérêt. En regard de l'Académie Française qui a délibéré sur mon expulsion, l'Académie des Sciences de Lisbonne (espèce d'Institut portugais) vient me chercher dans l'exil.

Cette lettre, publiée tout récemment, m'a rappelé certaine page des *Souvenirs* de Jules Claretie sur Victor Hugo, qui,

(1) Lettre du 28 février 1850.
(2) *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*, p. 129.
(3) *Id.*, p. 50.
(4) Je suppose que cette lettre a été mal datée par l'éditeur de la *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice* et qu'elle est du 3 avril 1854.

voilà dix ans, fit entre lui et moi l'objet d'un échange de notes. Il faut dire que le récit de Jules Claretie, à l'encontre de la lettre de Victor Hugo, qui ne s'en prend nommément à personne, mettait en cause deux membres de l'Académie Française — Montalembert et Alfred de Vigny — dont il faisait deux compères, pour ne pas dire deux complices.

Un jour, ces deux gentilshommes étaient allés trouver Villemain, qui était secrétaire perpétuel de l'Académie, et lui avaient tenu ce langage :

— Monsieur Villemain, avez-vous lu certain livre épouvantable qui s'appelle *les Châtiments* ?

— Oui, Messieurs, répondit Villemain, et je trouve même ce livre très beau.

Il paraît que Villemain (et il n'était pas le seul, car Sainte-Beuve, quoique brouillé avec Victor Hugo, la fredonnait aussi à l'occasion dans son cabinet de travail) il paraît que Villemain avait une grande admiration pour la fameuse chanson du *Manteau Impérial* :

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lis du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !

L'opinion de Villemain n'arrêta pas Montalembert :

Monsieur Villemain, dit-il, dans ce livre plus d'un de nos confrères se trouve outragé. En pareil cas, l'Académie a le droit de se défendre, je dirai même qu'elle en a le devoir. En 1685, elle bannit Antoine Furetière, qui, élu en 1662, avait insulté Benserade et La Fontaine, en appelant le fabuliste *Arétin mitigé*. Eh bien, monsieur le secrétaire perpétuel, nous avons l'intention de demander à l'Académie d'appliquer en 1853 à l'auteur des *Châtiments* la peine qu'elle réserva à Furetière, et nous réclamons l'expulsion de M. Victor Hugo.

— Vraiment ? fit Villemain.

Et regardant Montalembert bien en face :

— Monsieur, dit-il, vous demanderez à nos confrères ce qui vous plaira, mais, sachez-le bien, le jour où Victor Hugo sera chassé de l'Académie, j'en sortirai :

Et Jules Claretie ajoute :

Victor Hugo, qui apprit le fait et le projet de M. de Montalembert écrivit une pièce relative à son bannissement de l'Académie. Elle finit par ces deux vers.

Et j'aime mieux, Molière, ennemi des pédants,
Etre avec toi dehors qu'avec Nisard dedans.

La fermeté de Villemain empêcha à la fois Montalembert de donner suite à son beau projet, et, par conséquent, la réponse versifiée de Victor Hugo d'être publiée.

Ce récit très circonstancié me parut suspect. Non que le rôle prêté à Villemain et à Montalembert fût pour m'étonner. Je savais que Villemain avait été l'ami de Victor Hugo dès le Cénacle de *Joseph Delorme*, et qu'il n'était point bonapartiste. Mais il y avait des abîmes entre lui et le poète des *Châtiments*. « Il était resté dans le convent social, dans le convent politique et dans le convent littéraire », et il y avait longtemps que Victor Hugo avait « jeté bas toutes ces cloisons entre la Vérité et lui (1) ». Quant à Montalembert, après avoir été lié avec Hugo jusqu'en 1848, la politique de la rue de Poitiers l'avait jeté de « l'autre côté de la barricade », et bien que son illusion sur l'homme du Deux-Décembre n'eût duré que quinze jours, comme il l'avoue dans son pamphlet testamentaire sur *l'Espagne et la Liberté*, il n'en avait pas moins applaudi au coup d'Etat. Rien donc de plus naturel que Victor Hugo l'eût pris à partie dans *les Châtiments*, et qu'il ait été furieux des traits que lui avait décochés ici et là le grand sagittaire. On connaît ces vers de *Nox* :

Allons, congratulons, triomphons, partageons !
Les vieux partis, coiffés en ailes de pigeons,
Vont s'inscrire, adorant Mandrin, chez son concierge.
Falstaff allume un punch, Tartufe brûle un cierge,
Vers l'Elysée en joie où sonne le tambour,
Tous se hâtent, Parieu, *Montalembert*, Sibour...
Quiconque est méprisable et désire être infâme,
Quiconque, se jugeant dans le fond de son âme,
Se sent assez forçat pour être sénateur !...

Et ceux-ci de la pièce intitulée *Splendeurs* :

Il nous faut un dévot dans ce triple païen ;
Molière, donne-moi *Montalembert*. C'est bien.

Mais une chose m'étonne, c'est qu'Alfred de Vigny n'ait pas

(1) Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice, p. 73.

reçu son sac, comme Montalembert, s'il est vrai que, dans la circonstance, il lui ait servi d'acolyte. Or, *les Châtiments* sont muets à son endroit. Faut-il en conclure que Jules Claretie a eu le tort de le nommer ? Il m'écrivait en 1902, en réponse à la lettre que je lui avais adressée : « Je me demande si Alfred de Vigny n'a pas été calomnié par quelqu'un, car Victor Hugo n'était pas là. Et les registres de l'Académie ne gardent point trace de l'incident. Ce qui est certain, c'est que Victor Hugo rappelait ce fait avec amertume. »

J'ai peine à croire, moi aussi, du moment surtout qu'il n'était pas en cause, que le poète de *Servitude et Grandeur militaires* se doit donné l'odieux de trahir ainsi, d'un cœur léger, son ancien camarade. Je sais bien que depuis trois ans la politique avait profondément séparé Victor Hugo et Alfred de Vigny (1), mais, dans les cœurs nobles, il reste toujours quelque chose de l'ancienne amitié. Et Vigny avait une trop haute idée de l'honneur et du devoir pour s'être fait de la sorte, sans nécessité aucune, le complice d'une mauvaise action.

Qui sait, cependant, si Mme Victor Hugo ne voulut pas s'en venger quand elle substitua, dans le *Victor Hugo raconté*, le nom de Soumet à celui de Vigny, sur la liste des témoins qui assistèrent le grand poète à son mariage ? L'année même où parut ce livre (1863), pendant qu'elle était à Paris, elle mandait à sa sœur, qui la remplaçait à Hauteville-House : « M. de Vigny est mort *officiellement*... (1). » — C'était dire qu'il était mort depuis longtemps pour elle.

Il est fâcheux vraiment que les registres de l'Académie ne

(1) Dans le temps même où Victor Hugo lardait de ses flèches Napoléon le Petit, Alfred de Vigny se rapprochait du prince-président et dînait avec lui à la Préfecture d'Angoulême.

« Pendant son séjour à Bordeaux, mandait-il à Mme Lachaud, au mois de janvier 1853, il (le prince) a appris que j'étais encore chez moi à la campagne, en a témoigné un vif plaisir et, en arrivant à Angoulême, m'a envoyé une lettre qui m'invitait à dîner chez lui avec l'évêque d'Angoulême, les ministres qui l'accompagnaient et quelques personnes notables de ce pays, et à venir au bal de l'hôtel-de-ville avec lui. C'était le 10 octobre et tout cela s'est fait comme il l'avait dit. Je l'ai retrouvé pour moi ce qu'il était à Londres, aussi simple, affectueux, amical, dans ses entretiens réitérés et prolongés toute la soirée, aussi calme que s'il n'eût pas entendu le bruit du triomphe qui l'entourait, cherchant le vrai de toute chose et le jugeant avec impartialité, le même enfin que je l'avais connu dans l'exil, seulement un peu plus mélancolique et sachant déjà ce que pèse le pouvoir suprême. » (*Corresp. d'Alfred de Vigny.*)

(1) Extrait d'une lettre inédite communiquée par M. Pierre Lefèvre-Vacquerie.

gardent point trace de l'incident, car le fait mériterait d'être tiré au clair (1).

Mais voici quelque chose qui m'a tout l'air de s'y rapporter. On lit dans *les Portraits contemporains*, de Sainte-Beuve, tome II, page 440 :

... J'en étais là avec M. de Montalembert, lorsque, à une séance particulière de l'Académie, quelques années après le Deux-Décembre, j'eus le regret d'avoir à le contredire directement et avec une certaine énergie. *Je raconterai peut-être un jour* cette séance, qui n'a laissé de traces nulle part et qu'on chercherait vainement dans les procès-verbaux. J'avais cependant pu espérer depuis qu'il m'avait pardonné ce qui avait été de ma part un acte de conviction et, j'oserai dire, de *sagesse*, lorsque j'ai cru m'apercevoir que sa plume ardente avait bien envie, en quelques occasions, de m'atteindre et quand je dis m'atteindre, il faudrait dire me *flétrir*, car la plume de M. de Montalembert, en fait d'attaques, n'y va jamais à demi...

On m'objectera peut-être que, dans les termes où il était depuis quinze ans avec Victor Hugo, c'est prêter à Sainte-Beuve plus d'héroïsme que son caractère n'en comportait, que de le croire capable d'avoir pris contre Montalembert la défense de Victor Hugo dans une circonstance aussi grave. Mais il convient de se souvenir que, lorsque Victor Hugo partit pour l'exil, sa femme, dans un sentiment qui honore autant la mère que l'épouse, se rapprocha de Sainte-Beuve, et que celui-ci, tout en s'abstenant, pour des raisons qu'on devine, de critiquer publiquement les œuvres d'exil du grand poète, en parlait volontiers dans l'intimité avec éloge.

Au surplus, je trouve cette note dans le journal inédit d'Ulric Guttinguer, sous la date de février 1854 :

Il paraît qu'à l'Académie Française — je tiens la chose de Sainte-Beuve — on a délibéré sur l'expulsion de Victor Hugo. Quelle honte !

On aimerait savoir pourquoi la motion de Montalembert fut rejetée ; mais étant données les idées politiques qui régnaient alors dans l'Académie, il est permis de supposer que, tout en

(1) Tout ce que je puis dire, après enquête, c'est que Vigny n'assista, en 1853, qu'à une seule séance de l'Académie, *le 22 décembre*. — Par contre, il assista, en 1854, à la plupart des séances, à partir du 5 janvier. — *Les Châtiments* ayant paru à la fin du mois d'octobre 1853, rien ne s'opposerait donc à ce qu'il eût joué le rôle que lui prêtait Victor Hugo, mais, encore une fois, jusqu'à preuve du contraire, je n'y crois pas.

condamnant les excès ce langage de Victor Hugo contre quelques-uns de ses membres, le parti constitutionnel, qui était en majorité dans la docte Compagnie, craignit, en l'expulsant, de se faire le complice des basses œuvres de Napoléon III.

## II

### SAINTE-BEUVE

—

### I

Sans vouloir pousser le repentir jusqu'à lui faire amende honorable, je dois reconnaître que je me suis montré, il y a douze ans, trop sévère aussi pour Sainte-Beuve, en écrivant qu'il avait « trahi ou trompé tout le monde, les vivants et les morts, l'amitié et l'amour (1) ».

*Tout le monde*, c'était vraiment trop dire. Parmi les morts — je parle, bien entendu, de ceux qu'avait connus Sainte-Beuve — il n'y a que Chateaubriand à qui il ait manqué de respect et d'égards pour le vain plaisir de lui tirer son masque ; — et parmi les vivants, en laissant de côté l'histoire du *Livre d'amour*, qui fut son péché, comme dit M. Jules Lemaître, Alfred de Vigny est à peu près le seul de ses anciens camarades qu'il ait maltraité d'une façon indigne.

Encore faut-il s'entendre. Il y avait deux sortes de critique en Sainte-Beuve : le critique de la conversation et du commerce intime *ad usum amicorum* et le critique professionnel, qui parlait *ex cathedrâ*.

Le premier, — par le fait seul que, dans le Cénacle, les encensoirs étaient toujours allumés et la louange naturellement hyperbolique — fut bien obligé, en y entrant, de prendre le ton de la maison, pour ne pas être traité comme un intrus. De là tous les compliments exagérés et qui sonnent faux dont sont farcies ses lettres de 1827 à 1830. Cela ne l'empêchait pas, à l'occasion, de faire entendre la vérité aux camarades, comme en témoignent ses deux mémoires à Victor Hugo sur *Cromwell* et *Notre-Dame de Paris*. Mais, dans sa pensée, l'eau

(1) Quand je m'exprimais ainsi sur son compte, je n'avais pas encore publié sa *Correspondance* avec M. et Mme Juste Olivier non plus que les *Lettres* d'Hortense Allart de Méritens et de Mme d'Arbouville, qui, pour les esprits impartiaux, lui ont fait une tout autre figure que celle qu'il avait auparavant devant l'opinion générale.

bénite qu'il distribuait à droite et à gauche n'engageait en rien ses jugements devant l'opinion, et c'est pour cela que très souvent il y a contradiction entre ses lettres et ses articles. Et quant aux cahiers de notes dans lesquels il déversait sa bile et qu'il appelait justement ses *poisons*, c'était en quelque sorte une manière de se punir lui-même des éloges qu'il était contraint par métier d'adresser à ses rivaux, car il n'était pas exempt d'envie, et par moments il devait regretter d'avoir contribué à faire leur réputation.

Mais ses articles se ressentaient rarement de ce singulier état d'esprit. Du moment qu'il faisait œuvre de juge, il était assez maître de lui-même pour refouler ses ressentiments. Aussi peut-on dire que la postérité a ratifié la plupart de ses arrêts.

En revanche, il entendait ne subir aucune pression de qui que ce fût. Il tenait par-dessus tout à son indépendance, il la voulait « parfaite, sauvage et à peu près irréconciliable », et malheur à qui s'avisait de se plaindre ou d'en appeler de ses jugements; il devenait alors féroce et sa férule, plutôt légère, se changeait en un lourd bâton.

C'est précisément pour avoir tenté de l'influencer que, par deux fois, Alfred de Vigny essuya son mécontement et sa colère. Je dois dire qu'il s'y était pris d'étrange façon. Rappellerai-je ici les faits de la cause? La première fois, c'était en 1832, à l'occasion d'une note dithyrambique, non signée, insérée par Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes* du 30 octobre sur l'auteur du *Roi s'amuse*, dont il était alors le cornac intéressé. Dans cette note on disait que les opinions de M. Victor Hugo méritaient toute attention ; qu'à peine âgé de trente ans il s'était fait dans notre littérature une place unique et immense, et que drame, roman, poésie, *tout relevait* aujourd'hui de cet écrivain, qui n'était pas moins grand prosateur que poète...

Le mot *tout relevait* fit dresser l'oreille à Vigny. On sait qu'il avait la prétention de ne relever que de lui-même et que, de peur qu'on s'y trompât, il avait pris la peine de nous dire en quel genre il avait innové. Fort du crédit dont il jouissait en ce moment auprès de M. Buloz, il courut à la *Revue des Deux Mondes* et obtint une rectification de la note du 30 octobre. Seulement, Sainte-Beuve veillait. Averti de ce qui se

passait à la *Revue*, et craignant que la plume de Buloz n'allât trop loin à droite ou à gauche, c'est lui qui se chargea de mettre les choses au point (1), mais, cela fait, il faut voir comme il arrangea Vigny :

J'ai su, mandait-il à Victor Hugo, le 13 novembre, que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance; un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire (2); mais son enthousiasme et son génie poétique sont morts. Les génies féconds sont à l'abri de ces billevesées que j'appellerai sordides.

Vigny songeait pourtant déjà aux *Destinées*.

Voilà bien les exagérations du critique *de la conservation* à qui l'on a marché sur le pied. Jamais Sainte-Beuve n'eût osé publier ces lignes sous son nom. Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de continuer à faire par devant bonne figure au poète d'*Eloa*.

La seconde fois qu'ils eurent une pique ensemble, c'était encore à propos d'un article de Sainte-Beuve. Cette fois l'article était signé. Sainte-Beuve, passant en revue, au printemps de 1840, le mouvement littéraire des dix dernières années, avait commis la faute d'oublier Vigny (3). Ici l'injure était flagrante.

Au lieu de se plaindre directement à l'auteur de l'article, Vigny s'en fut encore trouver Buloz. Mais il n'était plus à son égard dans les mêmes dispositions qu'en 1832. Il refusa de lui accorder la réparation qu'il exigeait. Alors Vigny se retourna vers Sainte-Beuve. Nous avons les billets qu'ils échangèrent dans la circonstance : ils sont aigres-doux (4). Vigny, qui, pour lui rappeler ses titres, avait jugé à propos d'envoyer à son ami un exemplaire de l'édition nouvelle de ses œuvres complètes, reçut un beau matin un petit mot de Sainte-

(1) ... Et à ce propos, disait la note, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque récemment il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n'entraient pas dans notre pensée. Le grand écrivain dont il s'agit serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention; lui-même il a toujours fait la guerre à l'Ecole. Les Lamartine, les de Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas ne *relèvent* que de leur propre direction; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils l'expriment (*Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1832).

(2) On se demande pourquoi. Je suppose que Sainte-Beuve, en écrivant ces lignes, pensait au Docteur Noir de *Stello*.

(3) *Dix ans après en littérature.*

(4) Sur ces deux incidents, voir l'article documenté publié par M. Louis Gillet dans la *Revue de Paris* du 1er septembre 1906.

Beuve lui disant que « si les plaintes indirectes qui pouvaient lui venir de son côté lui étaient sensibles, les témoignages directs de son ancienne affection le lui étaient beaucoup plus ». A quoi Vigny répliqua qu'il pensait bien que quelque commérage littéraire avait changé pour un moment son cœur et causé de sa part l'oubli volontaire dont il s'était étonné, et qu'en vue de se garantir à l'avenir « des propos redits ou empoisonnés peut-être » il le priait de lui donner un rendez-vous.

Rien de plus correct et de plus sage. Mais le mot de commérage avait piqué Sainte-Beuve au bon endroit. Il prit sa plume des grands jours, et voici la lettre très fière et très digne par laquelle il répondit à Alfred de Vigny :

Permettez-moi de vous dire qu'il n'y a aucun commérage littéraire et que je suis parfaitement au-dessus et en dehors de cela. Mais je n'ai pas pu ignorer qu'après l'article inséré à la *Revue des Deux Mondes* et intitulé : *Dix ans après en littérature*, vous étiez venu au bureau de la *Revue*, et vous étiez plaint de l'omission de votre nom dans cet article ; ceci m'a été redit de la manière la plus simple et sans qu'on ait rien empoisonné. Je me suis peu enquis des détails et des impressions, mais le seul fait de la plainte m'a suffi. J'ai l'habitude de nommer ou de ne pas nommer mes amis dans mes articles, à mon gré, et sans souffrir là-dessus d'insinuation ni de conseil : aussi les directeurs de la *Revue* étaient-ils entièrement innocents. Je ne vous avais pas nommé dans cet article, parce que je ne prétendais pas y nommer tous les écrivains que la *Revue* possédait déjà et dont elle était sûre, parce qu'enfin je vous avais nommé dans le précédent article et qu'une omission dans celui-ci ne me semblait pas pouvoir être mal interprétée. J'ai presque honte d'entrer dans ces détails; je vous avoue que j'aime mieux les vider au courant de la plume, parce qu'en paroles je ne pourrais me décider à les aborder. Il est doux de se voir, mais non pas pour traiter de ces sortes de susceptibilités. Ceci glace et, quand on est opiniâtre, comme j'ai le malheur de l'être, on en a pour longtemps des impressions qui vous en restent. Je ne vous en aurais jamais parlé, si vous ne l'aviez provoqué. L'envoi de vos volumes m'obligeait à un remerciement que j'ai fait sincère, en y mettant la réserve que j'avais à cœur. Votre réponse amène celle-ci; tâchez, je vous en supplie, que nous n'ayons pas à revenir sur ces sujets, qui me paraissent fort peu dignes, même d'explication. Croyez à mon admiration pour vos talents, à mon respect pour toutes vos nobles qualités, à mon équité

pour le reste, et aussi à mon désir d'une parfaite, sauvage et à peu près irréconciliable indépendance.

SAINTE-BEUVE.

Cette lettre mit fin à l'incident, mais nous verrons plus loin qu'il eut des suites fâcheuses.

Voilà donc Sainte-Beuve pris sur le vif en tant que critique professionnel.

Je ne connais qu'un seul cas où il soit revenu sur son jugement, c'est encore au sujet de Vigny, dont il avait traité un peu durement le roman de *Cinq-Mars* dans *le Globe* du 8 juillet 1826. Mais en cette circonstance comme en plusieurs autres, il céda au charme des yeux noirs de Mme Victor Hugo, à qui cet article était resté sur le cœur, et aussi au désir qu'il avait alors d'entrer dans les bonnes grâces d'Alfred de Vigny (1). Encore n'hésita-t-il pas, trente-huit ans plus tard, à reprendre ce premier article sur *Cinq-Mars* pour en accentuer davantage la partie critique. C'est ainsi qu'en 1864 il refusa à Vigny la première des qualités de l'historien : le sentiment et la vue de la réalité, voire cette *seconde vue* qui s'applique au passé.

Certes, l'auteur de *Cinq-Mars* a plus d'imagination que l'histoire n'en comporte, mais, outre que ce livre est un roman, je trouve, contrairement à l'avis de Sainte-Beuve, qu'Alfred de Vigny a au plus haut degré le don de *seconde vue* en matière historique. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à se rappeler les pages divinatoires de *Stello* qui ont trait au rôle du père d'André Chénier dans son procès devant le tribunal révolutionnaire (2) et l'admirable chapitre de *Servitude et Grandeur militaires* où il met en présence Bonaparte et Pie VI à Fontainebleau. Qui ne croirait lire une page d'histoire en lisant ce récit

(1) « Nous avons à nous reprocher nous-même, écrivait-il en 1835, d'avoir, dans *le Globe* d'alors, relevé soigneusement les taches de ce roman, plutôt que d'en avoir fait valoir les beautés supérieures. »

(2) Cela n'avait pas échappé à Charles Labitte, et j'admire que Sainte-Beuve, dans l'édition des Œuvres de son ami (t. II, p. 58), ait reproduit la note de Labitte sur le rôle du père d'André dans ces circonstances tragiques. Car, en ce qui concerne le don de seconde vue d'Alfred de Vigny, cette note le contredit formellement.

« Le rôle honorable et imprudent du père d'André, si fatalement égaré par sa tendresse, fut bien celui, dit Labitte, que lui a prêté M. Alfred de Vigny dans les pages les plus touchantes de son *Stello*. On a pu, en effet, retrouver récemment et publier la réclamation écrite que M. de Chénier adressa, en faveur de son fils au Comité de sûreté générale (Voir *Œuvres en prose d'André Chénier*, 1840, in-18, p. XXXVIII). En somme il se trouve qu'en cette émouvante histoire de la mort d'André et des anxiétés de Marie-Joseph, M. de Vigny avait à peu près deviné la vérité historique. *C'était un instinct de poète.* »

dramatique, tant le monologue de Bonaparte, coupé seulement de loin en loin pour l'exclamation, *comediante*, *tragediante* du Souverain Pontife, est conforme à ce que nous savons des violences calculées de l'un et de la patience inaltérable de l'autre ! Eh bien, le Richelieu et le Cinq-Mars de Vigny me semblent aussi vrais, quoiqu'ils se meuvent dans un cadre un peu trop romanesque. Nous savons, d'ailleurs, par une lettre de Pauthier, son exécuteur testamentaire, que Vigny travaillait, comme un simple romancier naturaliste, sur le document humain, et que, avant de brosser les figures du cardinal et du favori de Louis XIII, il s'était entouré de matériaux « inconnus des historiens. — *Je les ai vus*, disait Pauthier, en assistant à la levée des scellés à laquelle j'assistais en qualité d'exécuteur testamentaire. Il y avait des lettres autographes de Richelieu, et une admirable lettre de Cinq-Mars qui lui avait été donnée par son possesseur. C'est la seule connue (1). »

Victor Hugo, qui ne connaissait pas encore Sainte-Beuve, fut beaucoup plus juste que lui, quand il rendit compte de *Cinq-Mars* dans le journal *la Quotidienne* (2). Et peut-être fut-ce leur dissentiment sur ce point qui l'empêcha de présenter Sainte-Beuve à Vigny avant le mois de mars 1828. Il est vrai que Vigny et Hugo s'écrivaient a ors beaucoup plus qu'ils ne se voyaient. Leurs visites ne devinrent plus fréquentes qu'au moment des grandes lectures de *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Marion Delorme* et *Hernani* (3).

Vigny n'avait donc pas tout à fait tort, lorsqu'en 1835, en

(1) Lettre de Pauthier à Sainte-Beuve, avril 1864. — A propos de la lettre autographe de Cinq-Mars, que Vigny tenait de M. Boilesve, de Saumur — je me souviens que le P. Gratry écrivait un jour à l'auteur de ce roman : « Votre écriture est précisément celle de Cinq-Mars. » (Cf. le *Mercure de France*, n° de décembre 1900).

(2) N° du 30 juillet 1826.

(3) Il ne faut cependant rien exagérer. De ce que Sainte-Beuve adressa, le 17 mars 1828, sa première lettre au comte de Vigny, *rue de la Villévêque* (*sic*), 41, on a eu tort d'en conclure que Victor Hugo, de qui Sainte-Beuve tenait sans doute l'adresse de Vigny, ne venait plus souvent « causer de tout et de rien » chez son ami. D'abord, quoi qu'on en ait dit, Alfred de Vigny habitait encore, au mois de mars 1828, dans la rue de la Ville-l'Evêque. Il ne la quitta qu'au mois d'avril pour aller habiter au n° 30 de la rue Miromesnil. La preuve en est que dans une lettre du 18 avril 1828, Victor Hugo, parlant de *Roméo et Juliette*, écrivait à Emile Deschamps : « Ecoutez bien, et je suis sûr que de la rue Ville-l'Evêque vous entendrez les applaudissements de la rue Notre-Dame-des-Champs. » Ensuite il convient de se souvenir que depuis sa mise en réforme (mars 1827) Vigny, toujours souffrant, s'absentait assez souvent de Paris, qu'il passa à Dieppe la plus grande partie de l'été de 1827, et que sa jeune femme l'occupait beaucoup.

réponse à l'article de Sainte-Beuve sur *Servitude et Grandeur militaires*, il écrivait dans son *Journal* que, « trop préoccupé du Cénacle qu'il avait chanté autrefois, Sainte-Beuve lui avait donné dans sa vie littéraire plus d'importance qu'il n'en avait eu *dans le temps de ces réunions rares et légères...* ».

Il est certain, en effet, que, tout en faisant partie intégrante du Cénacle, Vigny ne fit guère que le traverser. Rappelons-nous ce que dit Auguste Barbier de la soirée mémorable où eut lieu, rue Notre-Dame-des-Champs, la lecture d'*Hernani !* Arrivé le dernier en tenue de cérémonie, le poète de *Moïse* partit le premier, en s'éclipsant, comme à l'anglaise. Il agit presque toujours de même. On ne le vit jamais, au beau temps des *Orientales*, se mêler à la bande joyeuse qui escaladait les tours de Notre-Dame ou se répandait dans la plaine de Montrouge pour voir tout simplement se coucher le soleil ! Il faisait déjà cavalier seul. Et de très bonne heure, au plus fort de son amitié avec Hugo, alors que Sainte-Beuve et lui se donnaient du « consolateur » et du « divin cygne », Vigny eut son petit clan personnel et sa petite cour.

On peut donc dire qu'il n'y eut jamais d'intimité entre lui et Sainte-Beuve. C'est même ce qui explique que leur amitié littéraire ait été traversée de tant de nuages et que, dans leurs rancunes, ils se soient si peu ménagés l'un et l'autre.

Quelle fut la cause réelle de leurs premiers dissentiments ? Je ne dirai pas, comme certains, que Vigny était gentilhomme et que Sainte-Beuve ne l'était pas, attendu que Sainte-Beuve, qui était de bonne noblesse, était aussi distingué de manières et d'esprit que pouvait l'être le comte de Vigny, s'il n'avait pas sa beauté physique et son grand air. Mais c'est un fait que les allures hautaines et distantes de celui-ci n'allaient qu'à moitié à Sainte-Beuve qui, par goût, aimait l'intimité et recherchait les confidences. J'ajoute qu'au point de vue politique ils étaient à cent lieues l'un de l'autre. Mais ce ne fut point la politique qui les divisa. Ce ne furent pas davantage les rivalités de théâtre, puisque Sainte-Beuve n'aborda jamais la scène. Quoi donc, alors ?

Il écrivait un jour à Emile Péhant en s'excusant de n'avoir point parlé de ses *Sonnets* au moment de leur apparition (1835) :

Je ne suis pas aussi ingrat ni aussi impoli que j'ai l'air de l'être...

Ne dites point que vous êtes pour moi un inconnu, je n'ai point oublié votre volume de *Sonnets*. Il a pu y avoir en ce temps-là je ne sais quelle raison à une abstention critique. Alfred de Vigny était un grand poète, mais qui avait bien ses travers ; jeune et enthousiaste, vous étiez son chevalier, et en cela vous obéissiez à l'admiration non moins qu'à la reconnaissance. Quant à nous, tout en continuant d'admirer chez de Vigny le poète, *nous commencions à nous séparer du théoricien et du rêveur systématique. Je crois que je mets juste le doigt sur le point de divergence* (1).

Ainsi, à entendre Sainte-Beuve, ce seraient ses théories à la Chatterton, car il ne peut être question que de celles-là, c'est son système d'économie politique sociale, qui l'auraient déterminé à s'éloigner peu à peu de Vigny. En vérité, j'ai peine à le croire. Il me semble que si quelqu'un devait appuyer Vigny dans la thèse, sujette à caution, d'ailleurs, qu'il avait portée au théâtre, c'était le poète de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, puisque cette thèse, en somme, aboutissait, comme on l'a très bien dit, à la *déclaration des droits du poète*, ou, si l'on aime mieux, à son droit de vivre. En tout cas, Sainte-Beuve serait inexcusable d'avoir pris texte du drame de *Chatterton* pour rompre avec Vigny et lui vouer, à dater de là, une de ces haines cafardes que rien ne saurait désarmer. Mais il appert de leur correspondance que *Chatterton* ne fut pour rien dans leur désaccord. Au contraire, il y eut entre eux un rapprochement visible à la suite de l'article désobligeant et injuste que Gustave Planche crut devoir consacrer à cette pièce dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est Sainte-Beuve qui rédigea la note anonyme parue dans la *Revue* du 1er mars 1835, où l'on disait :

Nous faisons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur. Tout assure, au reste, une brillante carrière au drame touchant de M. Alfred de Vigny. A l'auteur de *Stello*, la gloire d'avoir le premier tenté une réaction contre le drame *frénétique* et le drame *à spectacle* (2). Et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits.

Et le mois suivant, Sainte-Beuve écrivait encore à Vigny à propos de la brochure de sa pièce :

(1) Lettre du 14 août 1868. — Introduction à *Jeanne la Flamme*, par Emile Péhant.

(2) Cela visait Hugo, avec qui il avait rompu en 1834.

Je n'avais pas reçu *Chatterton*, mon cher ami, mais je l'ai voulu lire aussitôt et en méditer la préface ; puisque vous me dites qu'il est chez vous, s'il n'est pas chez moi, je l'irai prendre à mon premier jour de congé et causer de ces intéressantes questions que votre parole sait si délicatement orner. Tout à vous d'amitié (1).

Est-ce clair, et Sainte-Beuve pouvait-il soutenir, après cela, que les *théories du rêveur systématique* furent pour quelque chose dans la désaffection, pour ne pas dire plus, qu'il marqua un peu plus tard à Vigny ?

Il aurait mieux fait de dire à Péhant — mais il ne le pouvait pas — qu'en 1833, peu de temps après l'enlèvement par Victor Hugo de la belle princessse Négroni, alors que Sainte-Beuve ne craignait pas de s'afficher avec Adèle, il lui était revenu aux oreilles qu'Alfred de Vigny allait criant partout au scandale et parlait de prévenir Victor.

Cela est raconté tout au long dans le *Journal* inédit de Guttinguer. Il y eut même, à ce sujet, une explication entre Vigny et Sainte-Beuve. Mais comme Vigny était au fort de sa passion pour M^me^ Dorval, il n'eut pas de peine à démontrer à Sainte-Beuve qu'il n'avait pas le temps de s'occuper de ses amours avec M^me^ Hugo. Et l'on se quitta bons amis — en apparence tout au moins.

J'ai dit plus haut quel nuage de grêle avait éclaté entre eux, en 1840 ; leur brouille durait encore quand Alfred de Vigny, poussé par Guiraud et Soumet, se décida à poser sa candidature à l'Académie Française. Cela ne fit qu'envenimer les choses.

C'était au mois de février 1842. Il y avait deux sièges vacants à l'Académie, par suite du décès de M. Frayssinous et d'Alexandre Duval. Alfred de Vigny brigua le fauteuil de l'évêque d'Hermopolis et voici la lettre qu'il adressa à cette occasion à son ami Alexandre Guiraud :

7 février 1842.

Oui, mon ami, je me suis mis sur les rangs, comme vous dites, un beau soir d'hiver, après une grande discussion (car je suis toujours sur la brèche) où j'avais défendu contre des étrangers no-

(1) Lettre inédite.

tre caractère national. On prétendait que, tout en faisant les citoyens, nous étions toujours courtisans, que nous tombions en dissolution, et que les corps démentaient leur institution et se dénaturaient. On en donnait pour preuve l'humilité des auteurs qui se retiraient tous devant le Chancelier. Je me suis informé ; c'était vrai ; je n'ai pas voulu qu'il soit dit que tout le monde se prosternât ainsi, et je me suis placé tout seul, en face de lui, tenant un bras du fauteuil de l'évêque d'Hermopolis, pendant qu'il met le doigt sur l'autre. Nous verrons qui l'aura. Ce sera lui, sans doute, car il n'a pas le tort d'avoir écrit poèmes, romans, drames, et en sept gros volumes. J'ornerai donc, sans doute, son triomphe ; il me doit beaucoup de reconnaissance ; sans moi, il n'aurait personne à son char.

Si vous n'arrivez ici avant le 17 de ce mois, vous ne serez pas à la bataille, et je dirai : Pends-toi, brave Crillon.

Nous rions beaucoup aujourd'hui du mot d'un de vos collègues. M. Pasquier lui dit en entrant chez lui : « Monsieur, je désire être votre *confrère*. » — « Eh bien ! Monsieur, faites-moi pair ; il n'y a que ce moyen là. »

Nodier a été loyal, courageux et spirituel comme toujours. M. Pasquier lui demandait sa parole, il a dit : « Comme vous vous croyez certain, Monsieur, d'avoir vingt-deux voix, vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que je donne la vingt-troisième à M. de Vigny.

Je ne serais pas étonné vraiment qu'il se trouvât dix justes comme lui et plus encore, dit-on. Mais enfin c'est une loterie : on la tire trop tôt. Je ne sais trop qui a décidé ce 17 février, cela ne me regarde point. J'ai jeté mon nom dans la roue : qu'un enfant aveugle la tourne, si l'on veut. J'entrevois sur chacune de vos quarante chaises circuler des intrigues assises comme des Euménides et qui sont assez dégoûtantes. Je ferme les yeux et je pense à autre chose, c'est ma grande ressource. Je pense, par exemple, à votre incendie (1) ; je vous plains de votre procès (depuis trois ans, je sais ce que c'est) (2); je vous rends grâce du mot charmant que vous m'avez écrit du milieu des flammes. Puisque vous êtes une salamandre, faites un miracle ; venez dans le feu du combat académique. Nous pourrons ainsi retarder le moment où l'Académie ne sera plus qu'une retraite pour les députés.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

J'oubliais de vous dire que Lamartine a retiré ce que vous appelez

(1) Les fabriques de Guiraud à Limoux d'où il était originaire.
(2) Allusion aux procès qu'il soutenait au nom de sa femme pour la succession de son beau-père.

son candidat de poche, et qu'il n'y a pour le fauteuil de M. Frayssinous que M. Pasquier et moi, pour celui de Duval que Ballanche, et moi (1).

*Une retraite pour les députés* ! Le mot est à retenir, et l'on voit que ce n'est pas d'hier que la politique menace de l'emporter sur les lettres à l'Académie Française. Si Vigny vivait aujourd'hui, il pourrait dire qu'elle en a fait ou qu'elle est en train d'en faire la troisième Chambre de l'Etat.

L'élection était fixée au 17 février (2). Le chancelier Pasquier fut élu au premier tour au fauteuil de M. Frayssinous par 23 voix contre 8 au comte de Vigny. Et le même jour, Ballanche fut élu au siège d'Alexandre Duval.

L'élection de M. Alfred de Vigny se trouve donc ajournée, disait la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars ; nous espérons toutefois que l'Académie ne laissera pas longtemps hors de son sein le poète que des titres sérieux désignent à son choix, et parmi les voix qui sont d'avance acquises à l'auteur de *Stello*, on peut compter, nous aimons à le croire, celles des deux nouveaux académiciens.

Justement, ce 1er mars, mourut Roger, l'auteur comique. Alfred de Vigny, après avoir consulté de nouveau le poète des *Macchabées*, que toutes sortes d'embarras retenaient à Limoux, se remit sur les rangs, pensant bien cette fois avoir la majorité. Mais il avait compté sans l'entrée en scène de Patin et surtout de Sainte-Beuve, que son succès possible empêchait de dormir.

Sainte-Beuve ne redoutait pas, comme Alfred de Vigny, que l'Académie devînt le refuge des éclopés de la politique ; il disait ouvertement que moins elle contiendrait de gens de lettres, mieux cela vaudrait (3) ; mais il tenait, cela va sans dire, à augmenter le nombre des gens de lettres.

Si je faisais ce que je veux, et ce qui est sage, écrivait-il un jour dans un de ses cahiers de notes, je ne serais jamais de l'Académie et resterais critique, hardi, modéré et indépendant.

Mais il ne fit pas ce qu'il voulait, et je n'ose dire qu'il manqua de sagesse.

(1) Lettre inédite communiquée par Mme la Baronne de Croze.
(2) Et non au 1er février, comme le dit Ernest Dupuy, qui, dans toute la campagne académique de Vigny, n'a donné que des dates fausses.
(3) Lettre à Charles Labitte du 7 février 1842.

Voilà donc Sainte-Beuve candidat à l'Académie en concurrence avec Vigny. Désormais il ne le lâchera plus, et il manœuvrera si bien qu'il sera élu avant lui.

L'élection au siège de Roger était fixée au 4 mai 1842 (1). Elle donna lieu à quatre tours de scrutin. Patin passa au quatrième tour avec 21 voix, contre 9 à Vigny, 3 à Sainte-Beuve et 2 à Vatout. En somme c'était pour Vigny un échec honorable, et Guiraud avait raison de lui écrire le lendemain :

Consolez-vous, mon cher Alfred, le mal n'est pas grand, et consolez-nous aussi par quelque belle publication comme vous savez les faire (2).

Le malheur, en effet, était que Vigny ne publiait plus rien. Son dernier livre (3) remontait à l'année 1835. Chaque fois qu'il voyait Buloz, il lui disait : « Je travaille beaucoup, vous serez effrayé de la quantité de manuscrits que je vous porterai bientôt. » Et Buloz riait tout haut de son rire qui n'était poli que parce que Vigny ne le comprenait pas (4).

Cependant, au mois de janvier 1843, il se décida à publier quelques fragments de ses *Destinées*. Il donna coup sur coup à la *Revue des Deux Mondes* : *la Sauvage*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, et *le Mont des Oliviers*, quatre chefs-d'œuvre. Mais ces vers « tirés et figés », dit Sainte-Beuve, réussirent peu. Le quart d'heure des vers était passé (5).

Sur ces entrefaites Campenon mourut au mois de novembre 1843. Cette fois la victoire de Vigny paraissait certaine. Elle le parut bien davantage encore le 11 décembre suivant, jour de la mort de Casimir Delavigne. Quelques jours après, Vigny écrivit à son ami Guiraud :

19 décembre 1843.

Je viens de relire, ce soir, vos lettres de l'année dernière, mon ami, et je ne puis résister au désir de vous parler aujourd'hui de ce qu'elles me disaient alors, car, pour moi, les lettres vivent, les lettres parlent et sont des amis mélancoliques qui portent la date des jours écoulés et racontent des choses trop souvent oubliées. Moi j'aime à les garder pour leur faire répéter leurs bons propos. En voici une

(1) Et non au 5, comme le dit M. Dupuy.
(2) *Baudelaire et Alfred de Vigny candidats à l'Académie*, p. 35.
(3) *Servitude et Grandeur militaires*.
(4) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre du 8 juin 1838.
(5) *Id.*, lettre du 18 anvier 1843.

qui criait du fond de votre cloître de Villemartin : « Vous mettrez-vous sur les rangs ? Entrez donc ; Ballanche et vous, voilà mes deux candidats ; si j'avais dix voix, elles seraient pour vous. »

Ballanche est assis dans le fauteuil que vous lui présentiez alors et m'a dit hier qu'il m'attendait sur le fauteuil voisin. Sa voix m'est donnée, je ne varie pas. D'autres voix, en assez grand nombre, s'unissent pour prononcer mon nom et je puis espérer la majorité si vous êtes ici lors de l'élection qui se prépare. Viendriez-vous bientôt, comme vous nous le promettiez en partant ? Ai-je besoin de vous dire que votre présence peut faire pencher la balance dans un moment dangereux ; qu'il peut arriver, comme plusieurs le pensent, que M. Saint-Marc Girardin et moi venions à être appuyés par un nombre égal de voix ; que les insoucians et les incertains (il y en a partout) se portent au plus gros escadron ; qu'une seule voix dans un petit nombre d'électeurs est d'une haute importance, n'en savez-vous pas plus que moi sur tout cela ?

On s'efforce de diviser mes amis et d'affaiblir ceux qui me vantent ; on agite beaucoup plus contre moi que je ne l'aurais cru possible ; mais cela prouve peut-être que l'on sent mon arrivée prochaine. Vous dire ces menées est trop pénible, je ne puis qu'en gémir.

Une tête sensée
Se monterait souvent si je les racontais.

Je ne vous dirai donc rien de plus. Si cela vous tient au cœur tant soit peu, vous hâterez votre retour pour savoir et voir par vous-même. L'*absentéisme*, ce mot barbare que les journaux nous apportent d'Irlande, représente votre plus grand péché et votre état habituel dont nous ne cessons de nous plaindre ; et si vous ne revenez, vous mériterez qu'il s'introduise dans le dictionnaire de l'Académie, pendant que vous laisserez dans vos mœurs la triste coutume qu'il exprime.

Edmond voulait, l'autre jour, me conduire au couvent pour voir une belle personne dont vous avez l'honneur d'être le père. Vraiment je n'ai pas osé l'accompagner ; les novices m'intimident et me déconcertent, surtout quand on les voit à travers la grille. Je ne trouve jamais rien d'assez candide pour elles, tout candidat que je suis, et comme Edmond sait la langue des pères de famille, je l'ai laissé aller seul. Priez madame sa mère d'excuser ma timidité et mon innocence, et croyez, cher ami, que quand même vous seriez condamné aux champs à perpétuité, vous n'en auriez pas moins à Paris le plus sincère ami du monde en ma personne.

ALFRED DE VIGNY (1).

Dix jours après, Vigny recevait une lettre de Guiraud lui

(1) Lettre inédite communiqué par Mme la Baronne de Croze.

disant qu'il serait probablement à Paris le 18 janvier et qu'il ne négligerait rien pour assurer son élection.

... J'arriverai donc, mon ami, j'arriverai... mais sera-ce pour me faire battre ? Je le crains, car l'université est puissante à l'Académie. Elle se venge des échecs que lui font subir les évêques. Nous sommes menacés de devenir un *collège* et non plus une Académie. Nous sommes bien cependant déjà assez pédants comme ça. Disposez toujours votre armée, avec ardeur, mais avec *précaution et douceur ;* je me permets de vous le recommander, parce que je désire votre succès, et que je tiendrais cette fois (par essai) de compter parmi les vainqueurs... (1).

Cinq concurrents étaient en présence le 8 février 1844 (2), pour les deux fauteuils vacants, savoir : Alfred de Vigny, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Emile Deschamps et Vatout.

Au premier tour de scrutin, Saint-Marc Girardin fut élu au fauteuil de Campenon par 18 voix contre 7 à Vigny, 8 à Deschamps et 1 à Vatout.

Pour le fauteuil de Casimir Delavigne la lutte fut extrêmement chaude : il y eut sept tours de scrutin. Au septième, Sainte-Beuve et Vatout obtinrent chacun seize voix, et Vigny trois seulement. Il ne manqua à Sainte-Beuve que la voix d'Hugo qui « constamment et hautement la lui avait refusée en annonçant qu'il votait moins pour Vigny que contre lui (3) ». Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue (soit dix-huit voix), l'élection fut renvoyée au 14 mars, jour fixé pour le remplacement de Charles Nodier. Car j'ai oublié de dire que Nodier était mort le 27 janvier de la même année, privant ainsi de sa voix Alfred de Vigny, qui était l'élu de son cœur.

Le 14 mars arrivé, celui-ci ne fut pas plus heureux que dans les élections précédentes. Il se portait à la fois aux deux fauteuils. Le premier, qui était celui de Casimir Delavigne, fut attribué à Sainte-Beuve au second tour de scrutin par 21 voix contre 12 à Vatout et 3 à Vigny. — Le fauteuil de Nodier, après sept épreuves, fut attribué à Mérimée, par 19 voix contre 13 à Casimir Bonjour et 4 à Vigny.

(1) *Baudelaire et Alfred de Vigny candidats à l'Académie*, p. 37.
(2) Et non 1843, comme le dit M. Dupuy.
(3) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

Cela sentait le parti pris. Un autre à la place de Vigny se fût retiré sous sa tente, en attendant des jours meilleurs. Mais il avait dit à Guiraud qu'il se porterait jusqu'à ce qu'il fût élu et il tint bon. Il était d'ailleurs soutenu par la *Revue des Deux Mondes*. Dès le lendemain de cette double élection, Bulozy avait fait passer la note suivante :

L'Académie Française a nommé MM. Sainte-Beuve et Prosper Mérimée aux fauteuils laissés vacants par la mort de Casimir Delavigne et de Charles Nodier ; ce sont là d'heureux choix. Nous, surtout, nous avons à nous féliciter de voir l'Académie appeler dans son sein deux de nos amis et collaborateurs. A la première vacance, M. Alfred de Vigny sera admis, nous l'espérons, et le concours des nouveaux élus ne manquera pas à une candidature qui réunit tant de titres glorieux et incontestables.

En effet, le 13 mars 1845, Etienne étant mort, Alfred de Vigny fut élu à sa place, le 8 mai suivant et au premier tour de scrutin, par 20 voix contre 10 données à Empis et 4 à Emile Deschamps.

Mais il n'était pas au bout de ses peines, car Sainte-Beuve, quoique l'ayant battu (1), n'avait pas désarmé Et c'est lui qui, dans la coulisse, pour satisfaire je ne sais quelles rancunes inavouables, devait machiner la comédie académique qui se joua sous la Coupole, le 29 janvier 1846 (2).

Mais avant d'aller plus loin, il faut que je réponde à une question qui m'a été posée de différents côtés relativement à certain passage du discours de M. Molé qui ne se trouve que dans le *Cours familier de littérature* de Lamartine (3) et dans la biographie d'Alfred de Vigny par Anatole France.

(1) A la faveur de la petite intrigue que voici. C'est Sainte-Beuve lui-même qui va nous la raconter. Il écrivait à Ch. Labitte, le 17 mars 1844 :

« Cher ami, voici de nouveaux détails : j'ai eu MM. Villemain et Guizot au second tour ainsi que MM. Thiers et Mignet. J'ai eu tout d'abord MM. de Salvandy, Viennet, Lacretelle, avec le chancelier ; cela fait bien notre compte. De plus, je ne doute pas que, si on avait fait un troisième tour, Hugo, Lamartine, Guiraud ne me fussent venus et peut-être l'ont-ils fait, malgré mes chiffres, car il y a les mystères du scrutin. Mais pour Mérimée, certainement Hugo, Guiraud, et même monsieur votre oncle (Pongerville), tout à la fin, ont donné.

« J'avais, dimanche dernier, entamé une négociation double, tant auprès de Vigny qu'auprès de Hugo. M. de Saint-Priest m'y a aidé avec une grande obligeance et son tact diplomatique. M. Molé a fait visite officielle chez Hugo pour garantir à Vigny l'avenir. Celui-ci est pourtant un peu blessé toujours et endolori ; il a pris médecine, il sera guéri dans quelque temps. »

(*Lettre inédite.*)

(2) Et non le 26 février, comme le dit à tort M. Ernest Dupuy.

(3) Année 1863, article fait après la mort d'Alfred de Vigny.

Oui ou non, M. Molé, en recevant le poète de *Moïse*, prononça-t-il les paroles suivantes :

Vous êtes un homme de bien que j'ai voulu prendre pour un homme d'Etat, parce que la fortune, maîtresse des destinées, vous a fait illustre, riche et beau.

Vous n'avez rien écrit que quelques pages à vingt ans pour flatter le despotisme dont la faveur donnait des emplois et de l'or. Mais académiquement vous êtes trop fier de votre néant pour que je puisse vous répondre par des critiques. Où les prendrais-je? Le néant n'a pas de rival et la critique ne mord pas sur rien, je suis réduit au silence. Ce n'est pas tout d'avoir la physionomie d'un homme agréable, il faut encore avoir l'âme d'un héros ou la parole d'un orateur: sans cela, il faut être poli, si l'on ne tient pas à être juste.

Mon opinion, je le dis nettement, est que M. Molé, si hautain qu'il se soit montré à l'égard du récipiendaire, ne prononça pas ces inconcevables paroles; elles auraient scandalisé tout le monde, et Vigny n'aurait pas manqué de sortir de la salle et d'entraîner à sa suite une partie de l'auditoire. Il suffit, d'ailleurs, d'y regarder d'un peu près pour s'apercevoir que si ces paroles pouvaient s'appliquer à l'un des deux académiciens en cause, ce n'était pas à Alfred de Vigny. Car jamais, pas plus à vingt ans qu'à quarante il n'avait flatté le despotisme, et bien que son bagage littéraire fût ignoré de la plupart des doctrinaires qui siégeaient sous la Coupole, aucun d'eux ne se serait tout de même hasardé à dire qu'il échappait à toute critique par cette excellente raison qu'il n'existait pas.

Par contre, M. Molé ressemblait beaucoup au portrait que nous venons de voir. La fortune l'avait « fait illustre, riche et beau » ; il avait à vingt-six ans attiré le regard de l'Empereur avec ses *Essais de morale et politique*, et s'il n'avait pas l'âme d'un héros, comme son arrière-grand-père, il avait la physionomie d'un homme agréable et passait pour être homme de bien. C'est donc à lui plutôt qu'à Alfred de Vigny qu'auraient pu s'appliquer les paroles citées plus haut.

Mais alors quelle est cette énigme? Je ne vois, quant à moi, d'autre explication que celle-ci. Les mots que Lamartine attribue à M. Molé devaient être dans sa pensée la réplique que Vigny aurait pu lui faire après avoir reçu la douche glaciale de son discours, et c'est par suite d'une erreur de mise en pages, à moins qu'il n'ait oublié lui-même un membre de phrase, que

le grand poète les mit dans la bouche du directeur de l'Académie. La chose est d'autant plus vraisemblable que, de son propre aveu, il n'assistait pas à la réception d'Alfred de Vigny, et qu'il est le premier à les avoir lancés dans la circulation.

Quant à Anatole France, qui les a reproduits, j'attends qu'il nous dise où il les a recueillis, si ce n'est pas dans le *Cours familier de littérature*.

## III

Je reprends mon récit.

Dès le lendemain de l'élection de Vigny, Sainte-Beuve écrivait dans ses notes intimes : Voilà de Vigny à l'Académie : comment s'y prendra-t-il pour daigner descendre à la biographie, à l'éloge de son prédécesseur ? Il en sera quitte pour imiter certain début poétique de Pindare qui disait à son héros : « Je te *frappe* de mes couronnes et je t'arrose de mes hymnes. » Cette plénitude de soi-même, dans laquelle vit et se plaît de Vigny, cette présence d'esprit sans distraction en face de soi-même, j'appelle cela l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. »

Et le 8 février 1846, quelques jours après la réception de Vigny, Sainte-Beuve mandait à la *Revue Suisse* :

Il y a eu ici la réception de Vigny à l'Académie, il s'y est montré (comme dans tout ce qui a précédé) ridicule, d'une sottise, d'une fatuité qui a donné sur les nerfs durant une heure et demie passée à toute une assemblée ; de sorte qu'on a été soulagé en entendant M. Molé retrouver des notes justes et simples. Les amis de Vigny lui-même n'ont pu résister à l'ennui et à l'impatience, et M. Guiraud disait après la séance : « Mon amitié a souffert, mais ma justice est satisfaite. »

Vigny n'est qu'un Trissotin gentilhomme, le comte de Trissotin. — Il l'a prouvé solennellement. Tous ceux qui aiment la poésie devaient souffrir de la voir ainsi compromise par un pontife maladroit.

Il était séraphique, comme disait quelqu'un en sortant.

Tout en débitant lentement son discours, il avait un crayon d'or avec lequel il marquait sur son cahier les applaudissements quand il en venait.

Naturellement ces lignes cruelles et qui suent la haine n'étaient pas signées. Mais Sainte-Beuve, tout en étant plus

réservé, ne fut guère plus tendre dans le compte-rendu de la réception de Vigny qu'il donna à la *Revue des Deux Mondes*. Cela contrista même ses meilleurs amis.

Ainsi, Juste Olivier, qui se trouvait à Paris dans la circonstance, écrivait à sa femme après avoir lu l'article de Sainte-Beuve.

Mon avis tout cru à moi est celui-ci : M. Molé a fait un discours remarquable comme œuvre littéraire, vrai au fond dans ses points essentiels, mais une action qu'à sa place j'aimerais autant ne pas avoir faite. Et quant au discours de de Vigny, franchement il est prétentieux et ennuyeux. Il méritait une telle réplique, *mais non pas en face, en public et en habit de cérémonie.*

Voilà la note juste et qu'eût certainement trouvée Sainte-Beuve, s'il s'était agi d'un autre (1).

Vigny fut-il mis au courant de tout ce que son ancien camarade avait tramé contre lui ? C'est probable, car il l'a quelque peu égratigné à son tour dans ses cahiers de notes inédites.

Sainte-Beuve, écrit-il quelque part, s'il veut parler dans une assemblée, est fort plaisant à observer. Il rougit, pâlit, se trouble, se lève, marche, danse et saute. A la première contradiction, il devient furieux, perd la tête, exagère son idée, la dépasse de vingt coudées, la pousse, la monte jusqu'au ridicule et l'anéantit. La cause éclate et crève comme une bulle de savon à son calumet qui l'a soufflée trop fort. Quelques jours après, il réfléchit, mais trop tard. La peur le prend des suites qu'il entrevoit. Il s'excuse alors et se frappe la poitrine, comme Tartufe (2).

On pense malgré soi, en lisant cette note, à *l'essai de morsure d'un cygne* dont Hugo parlait après avoir pris connaissance de l'article de Lamartine sur *les Misérables*. C'est qu'en effet Vigny, comme Lamartine, n'était pas méchant.

Sainte-Beuve, au contraire, était foncièrement jaloux, et quand il avait pris quelqu'un en grippe, la mort même ne pou-

(1) Vingt ans après, Mme Victor Hugo, qui pourtant n'aimait pas Vigny, écrivait à Sainte-Beuve, après avoir lu son article sur l'auteur défunt des *Destinées* : « Ce que vous dites de la séance de réception à laquelle j'ai assisté est vivant et de la plus rigoureuse réalité, quoique suivant mon impression vous me sembliez un peu partial pour M. Molé, qui, de son côté, avait à cette séance une attitude hautaine, sentant surtout un peu trop son grand seigneur... »
(Lettre du 31 avril 1864, publiée par G. Michaut dans *le Livre d'amour* de Sainte-Beuve.)

(2) Jules Claretie, *la Vie à Paris*, du 7 juin 1912.

vait le fléchir. On le vit bien à la mort de Vigny. A peine était-il descendu dans la tombe, que le critique des *Lundis* écrivait à Victor Pavie, d'Angers :

9 octobre 1863.

Après le passionné, voilà le froid et pâle talent aux veines bleues dans l'albâtre, voilà de Vigny, après Delacroix, qui disparaît. Le connaissiez-vous ? Aviez-vous gardé quelques relations avec lui ? Il avait eu de belles parties, mais il était devenu de plus en plus précieux et concerté en vieillissant. Musset l'appelait « le vieil ange » et il avait raison. Quand on est ange et qu'on en fait profession, il faudrait mourir jeune (1).

Et au mois d'avril suivant, dans le très bel article qu'il lui consacra dans la *Revue des Deux Mondes*, à quel sentiment pouvait-il obéir si ce n'est à l'envie, quand, sous couleur de paraître bien renseigné sur l'auteur de *Cinq-Mars*, il commençait par raconter l'aventure de ce Vigny qui, se trouvant mal pris à Londres, à la fin du siècle dernier, eut recours à la bourse de Garrick pour sortir de la prison où il était détenu pour dettes ? — quand il accusait son ancien camarade de s'être rajeuni de deux ans, comme une femme, et qu'il émettait des doutes sur l'authenticité de son titre de comte ? — quand, pour expliquer son renoncement au théâtre, après le triomphe inattendu de *Chatterton*, il le représentait comme impuissant à saisir la foule, à l'enlever, à l'enlacer à elle « dans une de ces luttes athlétiques où la souplesse s'unit à la force et où les alternatives journalières se résolvent par de fréquentes victoires ? — quand, sans se permettre « de regarder dans les choix délicats qu'il avait pu faire, ni parmi les tendres beautés qu'il a célébrées sous les noms d'*Eva* et d'*Eloa*, « il le raillait d'avoir porté dévotement son cœur et son culte à une personne d'un grand talent (Marie Dorval), mais des moins préparées, à coup sûr, pour une telle offrande » ?

Mais qu'importe, après tout ? « Regarde et passe ! » dit le poète de *la Divine Comédie*. Ayant relevé ces petites vilenies qui ne font de tort qu'à leur auteur, nous pouvons d'autant mieux les mépriser, à notre tour, que Sainte-Beuve, en définitive, a racheté le mal qu'il a dit ou insinué de l'homme, avec le bien qu'il a dit de son œuvre. De ce côté-là nous n'au-

(1) *Médaillons romantiques*, par André Pavie, p. 170.

rions que quelques réserves à faire (1), et le critique des *Lundis* a vu juste, comme à peu près toujours.

Je terminerai donc par les lignes suivantes que je cueille, comme un fruit pour la bonne bouche, à la fin du portrait littéraire qu'il nous a tracé de Vigny, après sa mort :

Il est un feu sacré d'une nature particulière qui, chez quelques mortels privilégiés, accompagne et rehausse l'étincelle commune de la vie. Par malheur, ce feu divin, chez tous ceux qu'il visite, est loin d'embrasser et d'égaler la durée de la vie elle-même. Chez quelques-uns, il n'existe et ne se dégage que dans la jeunesse, à l'état de vive flamme, et il ne luit dans son plein qu'un moment. Chez la plupart il s'éclipse assez vite, il se voile trop tôt, il s'entoure de brouillards opaques; on dirait qu'il se nourrit d'éléments plus ternes, il s'épaissit. Passé la première heure si éclatante et si belle, quelque chose s'obscurcit ou se fige en nous. Il en est très peu que le feu divin illumine durant toute une longue carrière, ou chez qui il se change du moins et se distribue en chaleur égale et bienfaisante pour donner aux divers âges humains toutes leurs moissons. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir reçu le don et le rayon à une certaine heure, d'avoir atteint le jet lumineux, ne fût-ce que deux ou trois fois, des sphères étoilées et d'avoir inscrit son nom en langues de feu parmi les plus hauts, sur la coupole idéale de l'art. M. de Vigny a été de ceux-là, et lui aussi, il a le eu droit de dire à certain jour, de se répéter à son heure dernière : « J'ai frappé les astres du front. »

Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois que si Alfred de Vigny avait pu lire cet éloge posthume, il eût modifié le mot qu'on lui prête sur Sainte-Beuve. Au lieu de dire : « C'est un crapaud qui *empoisonne* toutes les eaux dans lesquelles il nage (2) », il aurait peut-être dit : « C'est un crapaud qui *purifie* les eaux malsaines dont il s'abreuve. »

Pour être moins vif, le mot eût été plus vrai de toutes les manières.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Il est étrange, par exemple, que Sainte-Beuve n'ait pas senti ce qu'il y avait d'original et de puissant dans *les Destinées*, ces sœurs immortelles de *Moïse*, et qu'il n'ait admiré sans réserves que *la Colère de Samson*.

(2) Aug. Barbier, *Souvenirs personnels*, p. 320.

# POÈMES

Espère,
— En quoi ?
— Dans le repos qui vient après que les yeux sont fermés.

PAUL CLAUDEL.

## I

*Pour toi je chanterai sur la plus haute branche*
*Cette chanson qu'un jour mon âme a composée*
*Pour qu'elle soit la fleur de ta couronne blanche,*
*Auprès de ton sommeil une ancolie posée.*

*Et que ce soit ma voix que seule tu entendes*
*Quand le soir descendra sur la cime des pins,*
*O chanteur attardé toujours là à t'attendre*
*Comme si t'éveillant tu revenais soudain !*

## II

*O petite! ma fille, toi qui es partie nue,*
*Toi dont les yeux fermés ne m'auront pas connu,*
*Tu dors entre ses bras, c'est la mort que tu tettes,*
*Toi pour qui j'ai rêvé midi, la vie en fête !*
*Tu dors entre ses bras qui ne t'ont pas bercée.*
*Doux repos, jeune avril, ô charmantes années !*
*Toutes deux vous allez dans la noire prairie*
*Et la même guirlande à vos tombeaux je lie.*
*Déjà avant le soir s'est flétrie ma journée :*
*Je vous vois tant souffrir dans la terre mouillée !*
*Près de vous étendu que je voudrais descendre*
*A mes lèvres presser vos bouches d'un lien tendre;*
*Et peut-être l'écho qui gémit en passant,*
*Douloureux à la mère ou rieur à l'enfant,*
*Pour le père accablé de cette double ruine*
*A la dure asphodèle joindrait l'humble églantine...*

III

*Ajamy, Mesrawi, le Mex, ô blanches plaines,*
*Iles de mon pays, ma patrie africaine,*
*Mes coteaux balancés sous les palmes du vent !*
*Que de fois, oubliant ma peine, le printemps*
*Enlacé qui s'en va dans les blés de la plaine,*
*Je me penchais sur vous qui me sentiez à peine,*
*J'ai tant souffert, amis, je ne vous connais plus*
*Et peut-être demain je vous aurai perdus,*
*D'autres iront vers vous comme la tourterelle,*
*Septembre, à tes palmiers que baigne une aube d'or,*
*Mais moi je n'aurai plus pour marcher auprès d'elle*
*Cette main dans la mienne et plus franche que l'or,*
*Il faudra maintenant, que quittant la colline*
*Et l'ombre du chemin qui tourne et s'y appuie*
*Vers la plaine des Morts où le soleil décline*
*Je porte, pèlerin, mon deuil et mon ennui,*
*Je veux vivre avec eux de toute leur misère*
*Et leur donner mon cœur et leur tendre mes mains,*
*Je veux être leur voix qui pleure sous la terre*
*Les rêves déchirés et les beaux jours éteints.*

IV

*J'irai vers vous, tout seul, mon père, mon épouse,*
*Et toi mon doux aïeul comme l'eau des torrents,*
*Comme l'eau déchirée au travers de sa course*
*Par les angles des rocs et les sursauts du vent.*

*Mère qui m'as porté tu me verras renaître,*
*Tu te diras de loin : le voici mon enfant,*
*Oh comme il a vieilli ! qu'il a souffert pour être*
*Autrefois si petit et maintenant si grand.*

V

*Le bonheur est posé sur la branche de lierre.*
*Tout tremble doucement et l'Eté a raison.*
*Veux-tu te reposer assise sur la pierre*
*De la Mélancolie autour de la maison ?*

*Tu reverras le temps, les songes, les orages*
*Qui brûlèrent jadis en les courbant nos fronts,*
*Et chaque passion creusée en nos visages*
*Ainsi que des pays que nous reconnaîtrons.*

HENRI THUILE.

Le Mex, 1913.

# LA RENAISSANCE ANGLAISE DE L'ART [1]

Parmi les nombreux avantages dont nous sommes redevables à la suprême faculté esthétique de Gœthe, nous ne devons pas oublier qu'il fut le premier à nous enseigner à définir la beauté en des termes aussi concrets que possible, je veux dire : à la réaliser toujours dans ses manifestations spéciales. C'est pourquoi dans la conférence que j'ai l'honneur de vous adresser, je n'essaierai pas de vous donner quelque définition abstraite de la beauté — de ces formules universelles que recherchaient les philosophes du XVIII[e] siècle, — encore moins de vous communiquer ce qui, dans son essence, ne peut se communiquer, la vertu par laquelle tel tableau ou tel poème nous remplit d'une joie unique et spéciale ; mais plutôt de vous faire remarquer les idées générales qui caractérisent la grande Renaissance Anglaise de l'Art en ce siècle, de rechercher leurs sources, autant que cela est possible, et d'estimer leur avenir, autant, encore, que cela est possible.

Je l'appelle notre Renaissance Anglaise parce que c'est en réalité une naissance nouvelle de l'esprit de l'homme, ainsi que le fut la grande Renaissance italienne du XV[e] siècle, dans

(1) On sait, que parmi les quelques œuvres d'Oscar Wilde non encore traduites en français, et qui ne furent d'ailleurs publiées en Angleterre que récemment, se trouvent les *Conférences sur l'Art* que Wilde fit au cours de sa tournée en Amérique. Bien que leur intérêt, artistique ou littéraire, n'en doive pas être exagéré au delà d'une mesure raisonnable, ces conférences ont du moins pour les nombreux amis et admirateurs du grand écrivain anglais l'avantage de fixer définitivement les idées esthétiques de l'Oscar Wilde de la première période.

Celle que nous publions ici, la principale, *la Renaissance de l'Art en Angleterre,* fut donnée pour la première fois au Chickering Hall de New-York, le 9 janvier 1882. Une partie en fut reproduite le lendemain dans la *New-York Tribune,* et, par la suite, dans d'autres journaux américains. Depuis, cette partie a été réimprimée plus ou moins exactement, de temps à autre, dans des éditions non autorisées.

Il n'existe pas moins de quatre copies originales de la conférence ; la plus ancienne est entièrement de la main de l'auteur. Les autres sont copiées à la machine à écrire et contiennent de nombreuses corrections manuscrites faites par l'auteur. Toutes ces copies ont été collationnées et le texte, traduit ci-après, contient, autant que cela est possible, la conférence dans sa forme originale.

G.-B.

son désir d'un mode de vie plus gracieux et plus seyant, ses recherches de nouveaux sujets de poésie, de nouvelles formes d'Art, de nouvelles joies intellectuelles et imaginatives; et je l'appelle notre mouvement romantique, parce que c'est notre plus récente expression de la beauté.

On l'a décrite comme un simple retour aux modes grecs de pensée, et aussi comme un simple retour au sentiment médiéval. Je dirais plutôt qu'à ces formes de l'esprit humain elle a ajouté ce que de valeur artistique l'embrouillement, la complexité et l'expérience de la vie moderne peuvent donner, prenant aux premiers leur clarté de vision et leur calme soutenu, à l'autre sa variété d'expression et le mystère de sa vision. Car, ainsi que le dit Gœthe, qu'est l'étude des anciens sinon un retour au monde réel (car c'est ce qu'ils firent) ; et, dit Mazzini, qu'est le médiévalisme sinon l'individualité ?

C'est en réalité de l'union de l'Hellénisme, dans son étendue, sa moralité d'intentions, sa possession calme de la beauté, avec l'individualisme adventif, intensifié, la couleur passionnée de l'esprit romantique, que jaillit l'art du XIXe siècle en Angleterre, de même que du mariage de Faust et d'Hélène de Troie naquit le merveilleux enfant Euphorion.

Des expressions telles que « classique » et « romantique » sont, il est vrai, souvent appelées à devenir de simples réclames d'écoles. Nous devons toujours nous rappeler que l'art ne connaît qu'une seule formule : il n'y a pour lui qu'une seule loi, la loi de la forme ou de l'harmonie — toutefois entre l'esprit classique et l'esprit romantique nous pouvons dire qu'il y a cette différence, au moins, que l'un s'occupe du type, l'autre de l'exception. Dans l'œuvre, produite dans l'esprit romantique moderne, ce ne sont pas les vérités permanentes et essentielles de la vie qui sont traitées ; c'est la situation momentanée de l'une, l'aspect momentané de l'autre que l'art s'applique à rendre. En sculpture, le type d'un esprit, le sujet l'emporte sur la situation ; en peinture, le type de l'autre, la situation l'emporte sur le sujet.

Il y a donc deux esprits : l'esprit hellénique et l'esprit romantique peuvent être considérés comme formant les éléments essentiels de notre tradition consciente intellectuelle, de notre type permanent de goût. Quant à leurs origines, en art comme en politique, il n'y a qu'une origine pour toutes les

révolutions, un désir chez l'homme d'une plus noble forme de vie, d'une méthode plus libre et d'une opportunité d'expression. Toutefois je crois qu'en estimant l'esprit passionné et intellectuel qui préside à notre Renaissance Anglaise, tout essai de l'isoler du progrès, du mouvement et de la vie sociale du siècle qui l'a produite serait la frustrer de sa vraie vitalité, possiblement même se tromper sur sa vraie signification. Et en dégageant des poursuites et des passions de ce monde moderne encombré ces passions et ces poursuites qui ont affaire avec l'art et l'amour de l'art, nous devons tenir compte de nombreux et grands événements de l'histoire qui semblent être les plus opposés à un tel sentiment artistique.

Etrangère donc à toute passion sauvage, politique, ou à la voix dure d'un peuple brutal en révolte, ainsi que notre Renaissance Anglaise doit paraître, dans son culte passionné de la beauté pure, sa dévotion entière à la forme, sa nature exclusive et sensitive, c'est dans la Révolution Française que nous devons chercher le facteur le plus primaire de sa production, la première condition de sa naissance : cette grande Révolution, dont nous sommes tous les enfants, bien que les voix de quelques-uns d'entre nous s'élèvent parfois violemment contre elle ; cette Révolution vers laquelle, à une époque où même des esprits tels que Coleridge et Wordsworth se découragèrent en Angleterre, de noble messages d'amour traversaient les mers envoyés par votre jeune République.

Il est vrai que notre sens moderne de la continuité de l'histoire nous a montré que, en politique comme dans la nature, les révolutions ne sont que des évolutions, et que le prélude de cet orage sauvage qui s'abattit sur toute la France en 1789 et fit trembler pour leurs trônes tous les rois d'Europe, se trouve dans la littérature bien des années avant que la Bastille tombât et que le Louvre fût pris. La route de ces scènes sanguinaires sur les bords de la Seine et de la Loire était pavée de cet esprit critique d'Allemagne et d'Angleterre qui habitua les hommes à éprouver toute chose par la raison ou par l'utilité, ou même par les deux, alors que le mécontentement du peuple dans les rues de Paris était l'écho qui suivit la vie d'*Émile* et de *Werther*. Car Rousseau, près du lac silencieux et de la montagne, avait rappelé l'humanité à l'âge d'or qui est toujours devant nous, et prêché le retour à la

nature, avec une éloquence passionnée dont la musique s'attarde encore dans notre air vif du Nord. Et Gœthe et Scott avaient délivré le romanesque de la prison où, depuis des siècles, il restait enfermé, — et qu'est le romanesque sinon l'humanité ?

Toutefois dans le sein de la Révolution elle-même, et dans l'orage et la terreur de cette époque sauvage, des tendances furent cachées que la Renaissance artistique plia à son propre service quand le moment fut venu ; une tendance scientifique d'abord, qui a fait naître de nos jours une race de Titans quelque peu bruyants, mais qui dans la sphère de la poésie n'a pas été sans causer quelque bien. Je ne veux pas seulement dire par cette base intellectuelle qu'elle a ajouté à l'enthousiasme et qui en fait sa force, ni par cette influence plus visible à laquelle pensait Wordsworth quand il disait très noblement que la poésie n'est que l'expression passionnée en face de la science, et que lorsque la science aura revêtu une forme de viande et de sang, le poète prêtera son esprit divin pour aider à la transfiguration. Ni je n'insisterai non plus sur la grande émotion cosmique et le panthéisme profond de la science auquel Shelley a donné sa première gloire du chant, et Swinburne sa dernière, mais plutôt sur son influence sur l'esprit artistique en conservant cette observation minutieuse et le sens de la limitation aussi bien que de la clarté de vision qui sont les caractéristiques du réel artiste.

La grande règle dorée de l'art aussi bien que de la vie, écrit William Blake, est que plus la ligne limite est distincte, accusée et définie, plus l'œuvre d'art est parfaite ; et moins elle est accusée et distincte, plus l'évidence est grande de faible imitation, plagiarisme et maladresse. « Les grands inventeurs de tous les temps connaissaient ceci, Michel-Ange et Albert Dürer sont célèbres à cause de cela, et rien qu'à cause de cela... » ; et ailleurs il écrit, avec toute la simple franchise de la prose du XIX^e^ siècle : « généraliser, c'est être un imbécile. »

Et cet amour de la conception définie, cette clarté de vision, ce sens artistique de la limite sont les caractéristiques de toute œuvre considérable et de la poésie ; des visions d'Homère comme des visions de Dante, de Keats et de William

Morris comme de Chaucer et de Théocrite. On les trouve à la base de toute œuvre noble, réaliste et romantique en opposition aux abstractions vides et sans couleur de nos propres poètes du XVIIIe siècle et des dramaturges classiques français, ou aux vagues spiritualités de l'école sentimentale allemande; en opposition aussi à cet esprit de transcendantalisme qui fut à la fois la racine et la fleur de la grande Révolution, soulignant la contemplation passionnée de Wordsworth et donnant des ailes et du feu au vol majestueux de Shelley, et qui, dans la sphère de la philosophie, bien que déplacée de nos jours par le matérialisme et le positivisme, lègue deux grandes écoles de la pensée, l'école de Newman à Oxford, l'école d'Emerson à l'Amérique. Toutefois l'esprit de transcendantalisme est étranger à l'esprit de l'art. Car l'artiste ne peut accepter aucune sphère de vie en échange de la vie elle-même. Pour lui il n'y a aucun moyen d'échapper à l'esclavage de la terre : il n'y a même pas le désir d'y échapper.

Il est en réalité le seul vrai réaliste : le symbolisme qui est l'essence de l'esprit transcendantal lui est étranger. L'esprit métaphysique de l'Asie se créera la monstrueuse idole d'Ephèse aux seins multiples, mais au Grec, artiste pur, cette œuvre est des plus déterminées par la vie spirituelle qui se conforme le plus clairement aux faits parfaits de la vie physique.

« L'orage de la Révolution, ainsi que l'a dit André Chénier, a éteint le flambeau de la poésie. » Ce n'est pas avant quelque temps qu'est ressentie l'influence réelle d'un tel cataclysme sauvage : au début, le désir de l'égalité paraît avoir produit des personnalités de stature plus gigantesque et titanesque que le monde ait jamais connu auparavant. Les hommes entendirent la lyre de Byron et les légions de Napoléon; ce fut une période de passion démesurée et de désespoir démesuré ; l'ambition, le mécontentement furent les cordes de la vie et de l'art; le siècle fut un siècle de révolte : une phase que doit traverser l'esprit humain, mais où il ne peut rester. Car le but de la culture intellectuelle n'est pas la rébellion mais la paix, les périlleuses vallées où des armées ignorantes s'entrechoquent pendant la nuit n'étant pas des endroits où peut s'arrêter celle à qui les dieux ont assigné les frais plateaux et les hauteurs claires et ensoleillées, l'air paisible.

Et bientôt ce désir de la perfection, qui se trouvait à la base

de la Révolution, trouva dans un jeune poète anglais sa réalisation la plus complète et la plus pure.

Phidias et les accomplissements de l'art grec sont représentés dans Homère ; Dante préfigure pour nous la passion, la couleur et l'intensité de la peinture italienne ; l'amour moderne du paysage date de Rousseau, et c'est chez Keats que l'on discerne le commencement de la renaissance artistique de l'Angleterre.

Byron était un rebelle et Shelley un rêveur; mais dans le calme et la clarté de sa vision, son sang-froid parfait, son sens infaillible de la beauté et sa reconnaissance d'un domaine séparé par l'imagination, Keats est l'artiste pur et serein, le précurseur de l'école pré-raphaëlite, et, par cela même, du grand mouvement romantique dont je parle.

Blake avait, il est vrai, avant lui, réclamé pour l'art une mission haute et spirituelle, et s'était efforcé d'élever le dessin au niveau idéal de la poésie et de la musique, mais l'éloignement de sa vision, tant en peinture qu'en poésie, et l'imperfection de ses facultés techniques avaient été hostiles à une influence réelle. C'est chez Keats que l'esprit artistique de ce siècle trouve d'abord son incarnation absolue.

Et ces pré-raphaëlites, qui étaient-ils? Si vous demandez aux neuf dixièmes du public britannique quelle est la signification du mot esthétique, ils vous diront que c'est le terme français pour signifier l'affectation, ou allemand pour dire un dé ; et si vous les interrogez au sujet des pré-raphaëlites, on vous répondra quelque chose au sujet d'une certaine bande excentrique de jeunes gens auxquels une sorte de perversité divine et de maladresse sacrée en peinture furent les principaux objets de l'art. Ne rien connaître au sujet de ses grands hommes est un des éléments nécessaires de l'esprit anglais.

Quant aux pré-raphaëlites, l'histoire est assez simple. En l'année 1847 un certain nombre de jeunes gens à Londres, poètes et peintres, tous admirateurs passionnés de Keats, prirent l'habitude de se réunir ensemble pour discuter sur l'art, le résultat de ces discussions étant que le public philistin anglais fut soudainement éveillé de son ordinaire apathie en entendant dire qu'il y avait en son sein une société de jeunes gens qui avaient résolu de révolutionner la peinture et la poésie anglai-

ses. Ils s'appelaient eux-mêmes la Confrérie des Pré-Raphaëlites.

En Angleterre, alors comme maintenant, il était suffisant pour un homme d'essayer de produire quelque magnifique œuvre sérieuse pour perdre tous ses droits de citoyen; et, de plus, la confrérie des pré-raphaëlites — parmi lesquels les noms de Dante Rossetti, Holman Hunt et Millais vous seront familiers — avait pour elle trois choses que le public anglais ne pardonne jamais : jeunesse, talent et enthousiasme.

La satire, toujours aussi stérile qu'elle est honteuse et aussi impotente qu'elle est insolente, leur rendit cet hommage habituel que la médiocrité rend au génie — causant, là comme toujours, un mal infini au public, le rendant aveugle à ce qui est beau, lui enseignant cette irrévérence qui est la source de toute bassesse et étroitesse de la vie, mais n'atteignant en rien l'artiste, le confinant plutôt dans la droiture parfaite de son œuvre et de son ambition. Car être en désaccord avec le public britannique sur tous les points est un des premiers éléments de sanité, une des plus profondes consolations dans tous les moments de doute spirituel.

Quant aux idées que ces jeunes gens apportèrent à la régénération de l'art anglais, nous pouvons voir à la base de leurs créations artistiques le désir qu'une valeur spirituelle plus profonde soit donnée à l'art en même temps qu'une valeur plus décorative.

Ils s'appelaient pré-raphaëlites, non pas qu'ils imitaient les maîtres primitifs italiens, mais parce que, dans leur œuvre, comme en opposition aux abstractions faciles de Raphaël, ils trouvèrent un réalisme plus fort d'imagination, un réalisme plus soigneux de technique, une vision à la fois plus fervente et plus vive, une individualité plus intime et plus intense.

Car ce n'est pas assez qu'une œuvre d'art se conforme aux besoins esthétiques de son temps; il doit y avoir aussi en elle, si elle veut nous procurer une joie permanente, l'impression d'une individualité distincte, d'une individualité éloignée de celle des hommes ordinaires, et se rapprochant de nous par la seule vertu d'une certaine nouveauté et originalité dans le travail, et par des voies dont l'étrangeté même nous rend plus prompts à les accueillir.

*La personnalité*, a dit un des plus grands des critiques modernes français, *voilà ce qui nous sauvera*.

Mais avant tout était-ce un retour à la nature cette formule qui semble convenir à tant, et à de si divers mouvements : ils ne dessineraient et ne peindraient rien d'autre que ce qu'ils verraient, ils n'essaieraient d'imaginer les choses que de la façon dont elles arrivent réellement. Plus tard, vinrent à la vieille maison près de Blackfriars Bridge, où cette jeune confrérie avait coutume de se réunir et de travailler, deux jeunes gens d'Oxford, Edward Burne-Jones et William Morris — ce dernier substituant au réalisme plus simple des premiers jours un esprit plus exquis du choix, une dévotion plus pure à la beauté, une recherche plus intense de la perfection : un maître de tout dessin exquis et de toute vision spirituelle. C'est à l'école de Florence plutôt qu'à l'école de Venise qu'il s'apparente, comprenant que l'imitation minutieuse de la Nature est un élément perturbateur dans l'art imaginatif. L'aspect visible de la vie moderne ne le trouble pas ; c'est à lui, plutôt, de rendre éternel tout ce qui est magnifique dans les légendes grecques, italiennes et celtes. A Morris nous devons une poésie dont la précision parfaite et la clarté d'expression et de vision n'a pas été dépassée dans la littérature de notre pays, et par la renaissance des arts décoratifs il a donné à notre mouvement romantique individualisé l'idée sociale et aussi le facteur social.

Mais la révolution accomplie par cette bande de jeunes gens, avec l'éloquence pure et fervente de Ruskin pour les aider, ne fut pas seulement une révolution d'idées mais d'exécution, ni une révolution de conceptions mais de création.

Car les grandes époques dans l'histoire du développement de tous les arts ont été des époques non pas de sentiment accru ou d'enthousiasme dans le sentiment de l'art, mais, premièrement et spécialement, de nouveaux perfectionnements techniques. La découverte de carrières de marbre dans les ravins pourpres du mont Pentélique et sur les petites collines basses de l'île de Paros donna aux Grecs l'opportunité de cette vitalité intensifiée d'action, cet humanisme plus sensé et plus simple auxquels le sculpteur égyptien travaillant laborieusement dans le dur porphyre et dans le granit rose du désert ne pouvait atteindre. La splendeur de l'école vénitienne commença avec

l'introduction de l'huile comme nouveau médium dans la peinture. Le progrès de la musique moderne est dû entièrement à l'invention de nouveaux instruments, et en aucune façon à une connaissance accrue de la part du musicien d'un but social plus large. La critique peut essayer d'imputer les résolutions différées de Beethoven (1) à un certain sens de l'imperfection de l'esprit moderne intellectuel, mais l'artiste répondrait, comme le fit l'un d'eux plus tard : « Laissez-les ramasser les quintes et laissez-nous tranquilles ! »

Et il en est de même dans la poésie : tout cet amour de curieux mètres français, comme la Ballade, la Villanelle, le Rondeau ; toute cette valeur accrue par des oblitérations élaborées et par des mots curieux et des refrains, tels que vous en trouverez chez Dante Rossetti et chez Swinburne, n'est qu'un essai à perfectionner la flûte, la viole et la trompette dans lesquelles l'esprit du siècle et les lèvres du poète peuvent souffler la musique de leurs nombreux messages.

Et il en a été ainsi dans notre mouvement romantique : c'est une réaction contre le travail vide et conventionnel, l'exécution relâchée de la peinture et de la poésie précédente se montrant dans les œuvres d'hommes tels que Rossetti et Burne-Jones par une splendeur beaucoup plus grande de coloris, une merveille de dessin beaucoup plus compliquée que l'art imaginatif anglais n'avait montré précédemment. Dans la poésie de Rossetti et dans la poésie de Morris, Swinburne et Tennyson, une précision parfaite et un choix de langage, un style pur et hardi, une recherche pour toutes les mélodies douces et précieuses et une connaissance soutenue de la valeur musicale de chaque mot sont opposés à cette valeur qui est simplement intellectuelle. A cet égard, ils ne font qu'un avec le mouvement romantique de France dont une note, et non la moins caractéristique, fut donnée par le conseil de Théophile Gautier au jeune poète de lire son dictionnaire chaque jour, comme étant le seul livre digne de la lecture d'un poète.

Donc, tandis que le matériel de travail est ainsi élaboré et qu'on découvre qu'il porte en lui des qualités éternelles et incommunicables qui lui sont personnelles, qualités entièrement

(1) Comme exemple de l'inexactitude des extraits publiés de cette conférence, on peut mentionner ici que toutes les versions non autorisées donnent ainsi ce passage : *L'artiste peut imputer la révolution abaissée de Bunthorne simplement au manque de moyens techniques !*

satisfaisantes au sens poétique et ne nécessitant pas pour leur effet esthétique quelque haute vision intellectuelle, quelque profonde critique de la vie, ou même quelque émotion humaine passionnée, l'esprit et la méthode de travail du poète — ce que les yeux appellent son inspiration — n'ont pas échappé à l'influence contrôlante de l'esprit artistique. Non pas que l'imagination ait perdu ses ailes, mais nous nous sommes habitués à compter leurs pulsations innombrables, à estimer leurs forces illimitées, à gouverner leur liberté indomptable.

Pour les Grecs, ce problème des conditions de la production poétique, et des endroits occupés soit par la spontanéité, soit par la conscience de soi-même dans toute œuvre artistique, avaient une fascination particulière. Nous le trouvons dans le mysticisme de Platon et dans le rationalisme d'Aristote. Nous le retrouvons plus tard dans la Renaissance italienne, qui agite les esprits d'hommes tels que Léonard de Vinci. Schiller essaya d'ajuster la balance entre la forme et le sentiment, et Gœthe d'estimer la position de la conscience de soi-même en art. La définition de Wordsworth de la poésie : « une émotion dont on se souvient dans la tranquillité », peut être considérée comme une analyse d'une des phases par lesquelles toute œuvre imaginative doit passer ; et dans cette impatience de Keats de « pouvoir composer dans cette fièvre » (je cite d'après une de ses lettres), dans son désir de substituer à l'ardeur poétique « une force plus réfléchie et plus calme », nous pouvons discerner le moment le plus important dans l'évolution de cette vie artistique. La question fit une étrange et précoce apparition dans votre littérature aussi ; et je n'ai pas besoin de vous rappeler combien les jeunes poètes du mouvement romantique français furent profondément émus et excités par l'analyse d'Egar Poe du travail de sa propre imagination dans la création de cette suprême œuvre imaginative que nous connaissons sous le nom du *Corbeau*.

Au siècle dernier, quand l'élément intellectuel et didactique se fut introduit jusqu'à ce point dans le royaume qui appartient à la poésie, ce fut contre les revendications de l'intelligence qu'un artiste comme Gœthe eut à protester. « Plus un poème est incompréhensible à l'intelligence, le meilleur il est », dit-il une fois, affirmant ainsi la suprématie complète de l'imagination en poésie et de la raison en prose. Mais en ce siècle c'est

plutôt toutes les revendications des facultés émotives, les revendications du sentiment et de la sensibilité, que l'artiste doit réagir. La simple exclamation de joie n'est pas plus de la poésie qu'un simple cri de douleur personnel, et les expériences réelles de l'artiste sont toujours celles qui ne trouvent pas leur expression directe, mais sont assemblées et absorbées en une forme artistique quelconque qui paraît elle-même complètetement étrangère à ces expériences réelles et très éloignée d'elles.

« Le cœur contient la passion, mais l'imagination seule contient la poésie », dit Charles Baudelaire. C'était aussi la leçon que Théophile Gautier, le plus subtil de tous les critiques modernes, le plus fascinant de tous les poètes modernes, ne se lassait jamais de répéter : « Chacun de nous est ému par un lever ou un coucher de soleil. » La distinction absolue de l'artiste n'est pas tant sa faculté de sentir la nature que son pouvoir de la rendre. L'entière subordination de toute faculté intellectuelle et émotive au principe poétique vital et inspirateur est le signe le plus certain de la force de notre Renaissance.

Nous avons vu l'esprit artistique au travail, d'abord dans la sphère délicieuse et technique du langage, la sphère de l'expression en opposition au sujet, puis contrôlant l'imagination du poète dans ses rapports avec son sujet. La reconnaissance d'un domaine séparé pour l'artiste, reconnaissance de la différence absolue entre le monde de l'art et le monde de la réalité, entre la grâce classique et la réalité absolue forme non seulement l'élément essentiel de tout charme artistique, mais est aussi la caractéristique de toute grande œuvre imaginative et de toutes les grandes époques de la création artistique, — du siècle de Phidias comme du siècle de Michel-Ange, du siècle de Sophocle comme du siècle de Gœthe.

L'art ne se fait aucun tort en se tenant éloigné des questions sociales du jour : au contraire, en faisant ainsi, il réalise plus complètement pour nous ce que nous désirons. Car pour la plupart d'entre nous la vie réelle est la vie que nous ne menons pas, et ainsi, restant plus vraie à l'essence de sa propre perfection, plus jalouse de sa propre beauté inaccessible, est moins susceptible d'oublier la forme dans le sentiment ou d'accepter la passion de la création en remplacement de la beauté de la chose créée.

L'artiste est en réalité l'enfant de son siècle, mais le présent ne sera pas pour lui plus réel d'un iota que le passé; car, de même que le philosophe de la vision platonique, le poète est le spectateur de tout le temps et de toute l'existence. Pour lui il n'y a point de forme surannée, point de sujet démodé; au contraire, tout ce que le monde a connu, dans les déserts de Judée ou dans les vallées arcadiennes, sur les rives des fleuves de Troie et de Damascus, dans les rues encombrées et hideuses d'une ville moderne ou sur les chemins agréables de Camelot, —tout se déroule devant lui comme sur un écran, tout est encore animé d'une vie magnifique. Il y prendra ce qui est salutaire à son esprit personnel, rien de plus, choisissant certains faits et rejetant les autres avec l'assurance calme et artistique de quelqu'un qui est en possession du secret de la beauté.

Il y a, en réalité, une attitude poétique à adopter envers toutes les choses, mais toutes les choses ne sont pas des sujets convenables de poésie. Dans la maison sûre et sacrée de la Beauté, l'artiste sincère n'admettra rien qui soit dur ou gênant, rien qui cause de la peine, rien qui soit disputable, rien de ces choses sur lesquelles les hommes discutent. Il peut se plonger lui-même, s'il le désire, dans la discussion de tous les problèmes sociaux de son époque, lois contre le paupérisme et taxes locales, libre-échange et système bimétallique, et autres, mais quand il écrit sur ces sujets ce doit être, ainsi que Milton l'a si noblement exprimé, en prose et non en vers, dans un pamphlet et non dans un poème. Cet esprit exquis du choix artistique ne se trouve pas chez Byron: Wordsworth ne le possédait pas non plus. Dans les œuvres de ces hommes, il y a beaucoup de choses que nous devons rejeter, beaucoup de choses qui ne nous donnent pas ce sens de repos calme et parfait que devrait être l'effet de toute belle œuvre imaginative. Mais chez Keats il semble avoir été incarné, et dans son admirable *Ode sur une Urne Grecque* il trouve son expression la plus certaine et la plus irréprochable; dans le spectacle du *Paradis Terrestre* et chez les chevaliers et les dames de Burne-Jones, c'est la seule note dominante.

Ce n'est d'aucun profit de demander à la Muse de la Poésie, même par un tel organe que celui de Whitman, d'émigrer de Grèce et d'Ionie et de mettre les pancartes PARTIE ET A LOUER

sur les rocs neigeux du Parnasse. L'appel de Calliope n'est pas encore terminé, ni les épopées d'Asie ne sont finies ; le sphinx n'est pas encore silencieux, ni sèche la fontaine de Castalie. Car l'art est la vie même et il ne connaît rien de la mort ; il prend soin (ainsi que je me rappelle l'avoir entendu dire avec insistance par Mr Swinburne dans un dîner) qu'Achille soit même maintenant plus actuel et plus réel que Wellington, non seulement plus noble et plus intéressant comme type et physionomie, mais encore plus positif et plus réel.

La Littérature doit toujours reposer sur un principe, et les conditions temporelles ne sont point des principes. Car pour le poète toutes les époques et tous les lieux ne sont qu'un; la matière qu'il emploie est éternelle et éternellement la même : aucun thème n'est inapte, nul passé ou présent n'est préférable. Le sifflet de la vapeur ne l'effrayera pas plus que les flûtes d'Arcadie ne l'ennuieront : pour lui il n'y a qu'une époque, le moment artistique ; qu'une loi, la loi de la forme ; qu'un pays, le pays de la Beauté, pays, en réalité, éloigné du monde réel et cependant plus sensé parce que plus endurant ; qu'un calme, ce calme qui repose sur les visages des statues grecques, le calme qui ne vient pas du rejet, mais de l'absorption de la passion, le calme que le désespoir et la tristesse ne peuvent pas troubler mais intensifier seulement. Et c'est ainsi qu'il arrive que celui-là qui semble le plus éloigné de son siècle est celui qui le reflète le mieux, parce qu'il a dépouillé la vie de ce qui est accidentel et transitoire, il l'a dépouillée de « ce nuage de familiarité qui nous rend la vie obscure ».

Ces étranges sibylles, aux yeux sauvages, fixées éternellement dans le tourbillon de l'extase, ces prophètes aux membres puissants et titanesques, travaillant avec le secret de la terre et le fardeau du mystère, qui gardent et glorifient la chapelle du Pape Sixte à Rome, ne nous disent-ils pas plus de l'esprit réel de la Renaissance Italienne, du rêve de Savonarole et du péché de Borgia, que tous les paysans querelleurs et les femmes-à-la-cuisine de l'art hollandais ne nous enseignent l'esprit réel de l'histoire de Hollande ?

Et ainsi de nos jours même, les deux tendances les plus vitales du XIX^e^ siècle — la tendance démocratique et panthéiste et la tendance à respecter la vie en considération pour l'art — trouvèrent leur expression la plus complète et la plus par-

faite dans la poésie de Shelley et de Keats qui, aux yeux aveugles de leur propre époque, paraissaient être des vagabonds, dans le désert, des prêcheurs de choses vagues et irréelles. Et je me souviens de cette parole que me dit une fois, dans une conversation, M. Burne-Jones au sujet de la science moderne : « Plus la science deviendra matérialiste, plus je peindrai d'anges : leurs ailes sont ma protestation en faveur de l'immortalité de l'âme. »

Mais ceci ne sont que les spéculations intellectuelles qui soulignent l'art. Où, dans les arts eux-mêmes, devons-nous trouver ce souffle de sympathie qui est la condition de toute œuvre noble? Où, dans les arts, devons-nous chercher ce que Mazzini aurait appelé les idées sociales en opposition aux idées simplement personnelles? Par la vertu de quelle revendication demandé-je pour l'artiste l'amour et la loyauté des hommes et des femmes de l'univers? Je crois pouvoir répondre à cela.

Quel que soit le message qu'un artiste apporte à son aide, c'est une affaire qui regarde seulement son âme. Il peut apporter le jugement comme Michel-Ange, ou la paix comme Angelico ; il peut venir en vêtements de deuil comme le grand Athénien, ou d'allégresse comme le chantre de Sicile ; quant à nous, nous n'avons rien d'autre à faire que d'accepter son enseignement, sachant que nous ne pouvons enflammer les lèvres amères de Léopardi d'un rire ou d'un chant avec notre calme serein de Gœthe mécontent. Mais comme garantie de sa vérité un tel message doit avoir la flamme de l'éloquence sur les livres qui le prononcent, de la splendeur et de la gloire dans la vision qui est son témoin, être justifié par une seule chose, la beauté pure et la forme parfaite de son expression : ceci, en réalité, étant l'idée sociale, étant la signification de la joie dans l'art.

Pas de rire où personne ne devrait rire, ni d'appel à la paix où il n'y a point de paix ; en peinture, pas le sujet et rien que le sujet, mais seulement le charme pittoresque, la merveille de son coloris, la beauté satisfaisante de son dessin.

Vous avez, pour la plupart, vu, sans aucun doute, ce grand chef-d'œuvre de Rubens qui est au musée de Bruxelles, ce spectacle rapide et merveilleux d'un cheval arrêté à son moment le plus exquis et le plus fier, quand les vents s'engouffrent dans la bannière écarlate et l'air s'illumine de l'éclat des

armures et de la lueur des panaches. Eh bien ! voilà de la joie dans l'art, bien que ce coteau doré soit foulé par les pieds blessés du Christ et que ce soit pour la mort du Fils de l'Homme que passe cette somptueuse cavalcade.

Mais notre esprit intellectuel moderne sans repos n'est pas assez réceptif de l'élément sensé de l'art ; et ainsi l'influence réelle de l'art est cachée à nombre d'entre nous : quelques-uns, seulement, échappent à la tyrannie de l'âme et ont appris le secret de ces heures élevées quand la pensée n'est pas.

Et ceci est, en réalité, la raison de l'influence que l'art oriental a sur nous, Européens, et de la fascination de toute œuvre japonaise. Tandis que le monde occidental a posé sur l'art le fardeau intolérable de ses propres doutes intellectuels et la tragédie spirituelle de ses propres tristesses, l'Orient est toujours resté fidèle aux conditions primaires et pittoresques de l'art.

En jugeant une statue magnifique, la faculté esthétique est absolument et complètement satisfaite par les courbes splendides de ces lèvres de marbre qui sont muettes à notre plainte, le noble modelage de ces membres qui sont impuissants à nous aider. Dans son aspect primaire un tableau n'a pas plus de message spirituel ou de signification qu'un exquis fragment de verre vénitien ou une tuile bleue du mur de Damascus ; c'est une surface magnifiquement colorée et c'est tout. Les voies par lesquelles toute œuvre noble imaginative doit toucher et touche l'âme ne sont pas celles des vérités de la vie ni des vérités métaphysiques. Mais ce charme pittoresque qui ne dépend pas, pour son effet, d'une simple réminiscence littéraire d'un côté, ni n'est cependant un simple résultat d'adresse technique communicable de l'autre, provient d'un certain maniement inventif et créatif de la couleur. Presque toujours dans les peintures hollandaises et souvent dans les œuvres de Giorgione ou du Titien, il est entièrement indépendant de quelque chose de poétique d'une manière définie dans le sujet, une sorte de forme et de choix dans le travail qui est elle-même entièrement satisfaisante, et est (ainsi que le diraient les Grecs) une fin par elle-même.

Et de même en poésie, la réelle qualité poétique, la joie de la poésie, ne vient jamais du sujet mais du maniement inventif du langage rythmique, de ce que Keats appelle « la vie sen-

sée du vers ». L'élément du chant dans la chanson, accompagné par la profonde joie du mouvement, est si doux que, alors que les vies incomplètes des hommes ordinaires ne portent en elles aucun pouvoir cicatrisant, la couronne d'épines du poète portera des roses pour notre plaisir ; pour notre charme, son désespoir dorera ses propres épines, et sa douleur, comme Adonis, sera magnifique dans son agonie ; et quand le cœur du poète se brisera, il se brisera en musique.

Et la santé dans l'art, qu'est-ce cela ? Cela n'a rien à faire avec une critique saine de la vie.

Il y a plus de santé dans Baudelaire qu'il n'y en a dans [Kingsley]. La santé est la reconnaissance par l'artiste des limitations de la forme dans laquelle il travaille. C'est l'honneur et l'hommage qu'il rend aux matériaux qu'il emploie — que ce soit le langage avec ses gloires, ou le marbre ou la couleur avec leurs gloires — sachant que la vraie confrérie des arts ne consiste pas à s'emprunter l'un à l'autre leur méthode, mais dans leur production, chacun d'eux par ses propres moyens individuels, chacun d'eux en conservant ses limites respectives, du même et unique charme artistique. Le charme est comme celui que nous donne la musique, car la musique est l'art où la forme et la matière ne font jamais qu'un, l'art dont le sujet ne peut être séparé de la méthode de son expression, l'art qui réalise le plus complètement l'idéal artistique, et est la condition à laquelle les autres arts aspirent constamment.

Et la critique, quelle place doit-elle avoir dans notre culture ? Eh bien ! je crois que le premier devoir d'un critique d'art est de retenir sa langue à tout moment et sur tous sujets : *C'est un grand avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.*

Ce n'est que par le mystère de la création que l'on peut gagner quelque connaissance de la qualité des choses créées. Vous avez écouté *Patience* pendant cent soirées et vous ne m'avez entendu qu'une seule. Cela rendra, sans aucun doute, cette satire plus piquante de connaître quelque chose de son sujet, mais vous ne devez pas juger de l'esthétisme d'après la satire de Mr. Gilbert. De même que vous ne jugerez point de la force et de la splendeur du soleil et de la mer d'après le grain de poussière qui danse dans les rayons, ou la bulle

qui éclate sur la vague, de même vous ne réclamerez pas de votre critique quelque saine épreuve d'art. Car les artistes, de même que les dieux grecs, ne se révèlent que l'un à l'autre, ainsi que l'a dit quelque part Emerson ; leur valeur et leur place réelle, seul le temps peut les montrer. A cet égard, l'omnipotence aussi est avec les siècles. Le vrai critique ne s'adresse jamais à l'artiste, mais au public seulement. Son travail n'est qu'avec ce dernier. L'art ne peut jamais avoir une autre revendication que sa propre perfection : c'est au critique de créer aussi pour l'art le but social, en enseignant au peuple l'esprit dans lequel il doit approcher toute œuvre artistique, l'amour qu'il doit lui donner, la leçon qu'il doit en tirer.

Tout ces appels à l'art de se mettre en harmonie avec le progrès et la civilisation moderne, et de se faire le porte-voix de l'humanité, ces appels à l'art « d'avoir une mission » sont des appels qui devraient être faits au public. L'art qui a rempli toutes les conditions de la beauté a rempli toutes les conditions, c'est au critique d'enseigner au public comment découvrir dans le calme de tel art la plus haute expression de ses propres passions les plus orageuses... « Je n'ai de respect, dit Keats, ni pour le public ni pour la moindre chose en existence, mais pour l'Etre Eternel, la mémoire des grands hommes et le principe de la Beauté. »

Tel est donc le principe qui, je crois, guide et souligne notre Renaissance Anglaise, une Renaissance magnifique et aux côtés multiples, productrice de fortes ambitions et de personnalités élevées, toutefois par ses accomplissements splendides en poésie, dans les arts décoratifs, et en peinture, par la grâce accrue et la coupe seyante du costume, de l'ameublement de la maison, et autres choses de ce genre, pas encore complète. Car il ne peut y avoir aucune grande sculpture sans une magnifique vie nationale, et l'esprit commercial de l'Angleterre a tué cela ; aucun grand théâtre sans une noble vie nationale, et l'esprit commercial de l'Angleterre a tué cela aussi.

Ce n'est pas que la pure sérénité du marbre ne puisse supporter le fardeau de l'esprit intellectuel moderne, ou être mu par le feu de la passion romantique — la tombe du Duc Lorenzo et la chapelle des Médicis nous le prouvent — mais c'est que, ainsi que Théophile Gautier avait coutume de le

dire, le monde visible est mort, *le monde visible a disparu.*

Ce n'est pas non plus que le roman a tué le théâtre, ainsi que quelques critiques voudraient nous le persuader, le mouvement romantique de France nous le prouve. Les œuvres de Balzac et de Hugo naquirent et crûrent côte à côte, furent même complémentaires l'une de l'autre, bien que ni Balzac ni Hugo ne s'en aperçurent. Alors que toutes les formes de la poésie peuvent fleurir en un âge ignoble, le splendide individualisme du poète lyrique peut, nourri par sa propre passion et éclairé par son propre pouvoir, passer comme une colonne de feu aussi bien à travers le désert qu'à travers des endroits qui sont agréables. Il n'en est pas moins glorieux parce qu'aucun homme ne le suit ; même, par la plus grande sublimité de son isolement, il peut être vivifié en une plus haute expression et intensifié en un chant plus clair. De la saleté mesquine de la vie sordide qui le limita, le rêveur d'idylle peut s'élever sur les ailes invisibles de la poésie, peut traverser avec des peaux de faon et des lances les hauteurs du Cithéron éclairées par la lune bien que les Faunes et les Bacchantes n'y dansent plus. Comme Keats il peut errer au travers des forêts du vieux monde des Latins, ou se dresser, comme Morris, sur le pont de la galère avec le Viking, à une époque ou Viking et galère sont depuis longtemps disparus. Mais le théâtre est le lieu de rencontre de l'art et de la vie ; il ne s'occupe pas, ainsi que l'a dit Mazzini, seulement de l'homme, mais de l'homme social, de l'homme dans ses relations avec Dieu et l'Humanité. Il est le produit d'une période de grande énergie nationale unie; il est impossible, sans un noble public, et appartient à ces siècles tels que les siècles d'Elisabeth à Londres et de Périclès à Athènes ; il fait partie de cette haute ardeur morale et spirituelle, telle que celle qui survint aux Grecs après la défaite de la flotte perse et aux Anglais après le naufrage de l'Armada d'Espagne.

Shelley comprit combien notre mouvement était incomplet à cet égard, et il nous a montré dans une grande tragédie par quelle terreur et quelle pitié il eût purifié notre siècle ; mais en dépit des *Cenci* le théâtre est une des formes artistiques dans lesquelles le génie de l'Angleterre de ce siècle cherche en vain à trouver l'issue et l'expression. Il n'a eu aucun imitateur digne de ce nom.

C'est plutôt, peut-être, vers vous que nous devrions nous tourner pour compléter et perfectionner notre grand mouvement, car il y a quelque chose d'hellénique dans votre air et dans votre monde, quelque chose qui respire plus vivement la joie et la puissance de l'Angleterre d'Elizabeth que tout ce que notre ancienne civilisation peut nous donner. Car, du moins, vous êtes jeunes ; « aucune génération affamée ne vous suit », et le passé ne vous fatigue pas de l'intolérable fardeau de ses souvenirs, ni ne se moque de vous avec les ruines d'une beauté dont vous avez perdu le secret de la création. Cette même absence de tradition, qui, selon Mr. Ruskin, enlèverait à vos rivières leurs rives, à vos fleurs leur lumière, est peut-être, plutôt, la source de votre liberté et de votre force.

Parler en littérature avec la rectitude parfaite et l'insouciance des mouvements des animaux, et l'irréprochabilité du sentiment des arbres dans les bois et de l'herbe sur le bord de la route, a été défini par un de vos poètes comme un pur triomphe de l'art. C'est un triomphe auquel vous, entre toute autre nation, pouvez être destiné à arriver. Car les voix qui ont leur demeure dans la mer et dans les montagnes ne sont pas seulement la musique choisie de la liberté ; il y a d'autres messages dans l'étonnement des hauteurs balayées par le vent et dans la majesté des profondeurs silencieuses — messages qui, si vous consentez à les écouter, pourront vous donner la splendeur de quelque imagination nouvelle, la merveille de quelque beauté nouvelle.

« Je prévois, a dit Gœthe, l'aube d'une nouvelle littérature que chaque peuple réclamera comme la sienne, car tous auront contribué à sa fondation. » S'il en est alors ainsi, et si les matériaux pour une civilisation aussi grande que celle de l'Europe gisent autour de vous, de quel profit, me demanderez-vous, sera pour vous toute cette étude de nos poètes et de nos peintres ? Je pourrais répondre que l'intellectuel peut être engagé sans objet didactique direct sur un problème historique et artistique ; que la demande de l'intellect est seulement de se sentir vivre ; que quelque chose qui a toujours intéressé les hommes et les femmes ne peut cesser d'être un sujet convenable de culture.

Je pourrais vous faire souvenir de tout ce que l'Europe doit à la tristesse d'un seul florentin en exil à Vérone, ou à

l'amour de Pétrarque auprès de ce petit puits dans le Midi de la France ; je pourrais même vous rappeler comment, en ce siècle triste et matérialiste, la simple expression de la simple vie d'un vieillard, passé de la clameur des grandes cités parmi les lacs et les collines brumeuses de Cumberland, a ouvert à l'Angleterre des trésors de joie nouvelle comparés avec lesquels les trésors de son luxe sont aussi nus que la mer dont elle a fait son grand chemin et que le feu dont elle voudrait faire son esclave.

Mais je crois qu'elle vous apportera quelque chose en plus de cela, quelque chose qui est la connaissance de la force réelle en art ; non pas que vous devrez imiter les œuvres de ces hommes ; mais leur esprit artistique, leur attitude artistique, voilà ce que, je crois, vous devrez absorber.

Car, dans les nations comme chez les individus, si la passion pour la création n'est pas accompagnée par la faculté critique et esthétique, elle peut être sûre de perdre sa force sans résultat, péchant sans doute dans l'esprit artistique du choix, ou en confondant le sentiment par la forme, ou encore en poursuivant de faux idéals.

Car les diverses formes spirituelles de l'imagination ont une affinité naturelle avec certaines formes sensées de l'art, et discerner les qualités de chaque art, intensifier aussi bien ses limitations que ses pouvoirs d'expressions, est un des buts que la culture pose devant nous. Ce n'est pas un sens moral accru, une surveillance morale accrue que réclame votre littérature. En réalité, on ne devrait jamais parler d'un poème moral ou immoral : les poèmes sont ou bien écrits ou mal écrits, c'est tout. Et, en réalité, tout élément de morale ou toute référence sous-entendue à un modèle de bien ou de mal en art est souvent un signe d'une imperfection certaine de vision, souvent une note discordante dans l'harmonie d'une création imaginative ; car toute œuvre bonne vise à un effet purement artistique. « Nous devons faire attention, dit Gœthe, de ne pas toujours rechercher simplement la culture dans ce qui est ouvertement moral. Toute grande chose développe la civilisation dès que nous en avons connaissance. »

Mais, dans vos villes comme dans votre littérature, c'est un canon permanent et un type du goût, une sensibilité accrue vers la beauté (si je puis m'exprimer ainsi) qui fait défaut.

Toute œuvre noble n'est pas simplement nationale, mais universelle. L'indépendance politique d'une nation ne doit pas être confondue avec un isolement intellectuel. En réalité, votre vie généreuse et votre air libéral vous donneront la liberté spirituelle. De nous vous apprendrez la limite classique de la forme.

Car tout art grand est un art délicat, la brutalité ayant bien peu à voir avec la force, et la dureté avec la puissance. « L'artiste, ainsi que l'a dit Mr. Swinburne, doit être particulièrement articulé. »

Cette limitation est pour l'artiste une liberté parfaite : elle est à la fois l'origine et le signe de sa force. C'est ainsi que tous les maîtres suprêmes du style — Dante, Sophocle, Shakespeare — sont aussi les maîtres suprêmes de la vision spirituelle et intellectuelle.

Aimez l'art pour lui-même, et alors tout ce dont vous aurez besoin vous sera donné.

Cette dévotion à la beauté et à la création des choses magnifiques est l'épreuve de toutes les grandes nations civilisées. La Philosophie peut nous enseigner à supporter avec sérénité les malheurs de nos voisins, et la science dissoudre le sens moral en une sécrétion de sucre, mais l'art est ce qui fait de la vie de chaque citoyen un sacrement et non une spéculation, l'art est ce qui rend immortelle la vie de toute une race.

Car la beauté est la seule chose à laquelle le temps ne peut causer aucun dommage. Les philosophies s'éparpillent comme du sable, et les croyances se poursuivent les unes les autres comme les feuilles flétries d'automne; mais ce qui est beau est une joie de toute saison et une possession pour toute l'éternité.

Il y aura toujours des guerres et des armées qui s'entrechoqueront, des hommes qui se rencontreront pour lutter dans les champs piétinés ou les cités assiégées, et des nations qui se soulèveront. Mais je crois que l'art, en créant une atmosphère intellectuelle commune à tous les pays — s'il ne peut recouvrir le monde des ailes d'argent de la paix — pourrait du moins faire fraterniser les hommes au point qu'ils n'iraient plus s'entretuer pour le capriee d'un roi ou d'un ministre, ainsi que cela se fait en Europe. La Fraternité ne viendra pas

plus des mains de Caïn que la Liberté du baiser de l'Anarchie; car les haines nationales sont toujours les plus fortes là où la culture est la moins développée.

« Comment le pourrais-je? demandait Gœthe, quand on lui reprochait de ne pas écrire, ainsi que le faisait Kœrner, contre les Français. Comment pourrais-je, moi pour qui les barbarismes et la culture seuls sont d'importance, haïr une nation qui est parmi les plus cultivées de la terre, une nation à laquelle je dois une grande partie de ma propre culture? »

Il y aura aussi toujours de puissants empires tant que l'ambition personnelle et l'esprit du siècle ne feront qu'un, mais l'art du moins est le seul empire que les ennemis d'une nation ne peuvent lui prendre par la conquête, mais qui est pris par soumission seulement. La souveraineté de la Grèce et de Rome n'est pas encore passée, bien que les dieux de l'une soient morts, et les aigles de l'autre fatiguées.

Et nous, dans notre Renaissance, nous cherchons à créer une souveraineté qui sera encore celle de l'Angleterre quand ses jeunes léopards se seront lassés des guerres et que la rose de son blason ne sera plus rougie par le sang des batailles ; et vous, aussi, absorbant dans le cœur généreux d'un grand peuple cet esprit artistique pénétrant, vous créerez pour vous-même des richesses comme vous n'en avez encore jamais créé, bien que votre pays soit un filet de chemins de fer et vos cités les ports de tous les vaisseaux du monde.

Je sais bien que la prescience divine de la beauté, qui est l'inaliénable héritage des Grecs et des Italiens, n'est pas notre héritage. Pour qu'un tel esprit d'art, informant et présidant, nous abrite des influences grossières et étrangères, nous autres des races du Nord, nous devons nous tourner plutôt vers cette conscience contrainte de soi-même qui, en notre siècle, parce qu'elle est la clef de tout art romantique, doit être la source de toute ou presque toute notre culture. Je veux parler de cette curiosité intellectuelle du XIX^e^ siècle qui cherche toujours le secret de la vie, qui s'attarde encore autour des vieilles formes démodées de la culture. Elle prend à chacune ce qui est profitable à l'esprit moderne. A Athènes, ses merveilles sans ses adorations, à Venise sa splendeur sans son péché. Le même esprit analyse toujours sa propre force et sa propre faiblesse, comptant ce qu'il doit à l'Orient et à l'Occident,

aux oliviers de Colonus et aux palmiers du Liban, à Gethsemani et au jardin de Proserpine.

Et cependant les vérités de l'art ne peuvent être enseignées : elles sont révélées seulement, révélées aux natures qui se sont faites réceptives de toutes les belles impressions par l'étude et la vénération de toutes les belles choses. Et de là l'énorme importance donnée aux arts décoratifs dans notre Renaissance Anglaise ; de là toutes ces merveilles du dessin qui sortent des mains d'Edward Burne-Jones, tous ces tissages de tapisseries, toutes ces teintes de verre, ces merveilleux travaux en terre, en métal et en bois que nous devons à William Morriss, le plus grand artisan que nous ayons eu en Angleterre depuis le XIVe siècle.

Ainsi, dans des années il n'y aura rien dans la maison de n'importe quel homme qui n'ait procuré quelque plaisir à son fabricant et qui ne procurera quelque plaisir à son possesseur. Les enfants, comme les enfants de la cité parfaite de Platon, grandiront « dans une simple atmosphère toute de belles choses » — je cite d'après le passage de la *République* — « une simple atmosphère toute de belles choses, où la beauté, qui est l'esprit de l'art, parviendra à l'œil et à l'oreille comme une souffle frais du vent qui amène la santé d'un clair plateau, et insensiblement et graduellement mettra l'âme de l'enfant en harmonie avec toute connaissance et toute sagesse, afin qu'il aime ce qui est beau et bon, et qu'il haïsse ce qui est mal et laid (car l'un et l'autre vont toujours ensemble) longtemps avant qu'il sache pourquoi; et alors quand viendra la raison il la baisera sur la joue comme une amie ».

Voilà ce que Platon pensait de ce que pouvait faire l'art décoratif pour une nation, comprenant que le secret non seulement de la philosophie, mais de toute existence gracieuse, pouvait être éternellement caché à quelqu'un dont la jeunesse s'était écoulée dans un entourage malséant et vulgaire, et que la beauté de la forme et même de la couleur, ainsi qu'il le déclare, dans les moindres objets de la maison, se fera un chemin jusqu'aux replis les plus intimes de l'âme et guidera l'enfant naturellement vers cette divine harmonie de la vie spirituelle dont l'art était pour lui le symbole et la garantie matérielle.

Cet amour des belles choses sera pour vous, en réalité, un

prélude à toute connaissance et à toute sagesse; toutefois, il y a des moments où la sagesse devient un fardeau et où la connaissance ne fait qu'un avec la tristesse : car de même que tout corps a son ombre, toute âme a son scepticisme.

En de tels affreux moments de discorde et de désespoir où devrions-nous, en ce siècle troublé et déchiré, tourner nos pas sinon vers cette sûre maison de la beauté, où il y a toujours un peu d'oubli, toujours une grande joie ; vers cette *citta divina*, ainsi que la vieille hérésie italienne l'appelait, la divine cité où l'on peut rester, bien que pendant un court instant, en dehors des divisions et des terreurs du monde, et du choix du monde aussi ?

C'est là cette *consolation des arts* qui est la clef de la poésie de Gautier, le secret de la vie moderne, symbolisée — et, en réalité, qu'est-ce qui ne l'est pas, dans notre siècle ? — par Gœthe. Vous vous rappelez ce qu'il dit au peuple allemand : « Ayez seulement le courage, dit-il, de vous abandonner à vos impressions, laissez-vous charmer, émouvoir, élever, et même instruire et inspirer par quelque chose de grand. »

Le courage de vous abandonner à vos impressions : oui, c'est là le secret de la vie artistique, car tandis que l'art a été défini comme une excuse à la tyrannie des sens, c'est plutôt une excuse à la tyrannie de l'âme. Mais seulement à ceux qui l'adorent par-dessus tout révèle-t-il son vrai trésor : sinon il sera ausssi impuissant à vous aider que la Vénus mutilée du Louvre l'était devant la nature romantique, mais sceptique, de Heine.

Et en réalité je crois qu'il serait impossible de trop estimer le gain qui s'ensuivrait si nous n'avions autour de nous que ce qui procure un plaisir à son fabricant et un plaisir à son possesseur, faisant de cela la plus simple de toutes les règles en matière de décoration. Une chose, au moins, nous en retirerions, je crois : il n'y a pas d'épreuve plus sûre de la grandeur d'une nation que de regarder si elle reste à proximité de ses propres poètes ; mais entre les chanteurs de nos jours et les travailleurs auxquels ils chanteraient, il semble y avoir un abîme toujours plus large, un abîme que la calomnie et la moquerie ne peuvent traverser, mais dont les deux côtés sont atteints par les ailes lumineuses de l'amour.

Et d'un tel amour je crois que la présence permanente dans

nos maisons de nobles œuvres imaginatives serait la plus sûre semence et la plus sûre préparation. Je ne veux pas parler seulement de cette expression littéraire directe de l'art par laquelle, d'après la petite burette rouge et noire d'huile ou de vin, un enfant grec pouvait apprendre la splendeur, semblable à celle du lion, d'Achille, la force d'Hector et la beauté de Pâris et l'éclat d'Hélène, longtemps avant qu'il allât s'instruire sur la place du marché encombrée ou dans le théâtre de marbre ; ou par laquelle un enfant italien du xv^e^ siècle apprenait la chasteté de Lucrèce et la mort de Camille d'après les portiques sculptés et les coffres peints. Car le bien que nous pouvons tirer de l'art n'est pas ce que nous en apprenons ; c'est ce que nous devenons grâce à lui. Son influence réelle se manifestera en donnant à l'esprit cet enthousiasme qui est le secret de l'Hellénisme, en l'accoutumant à demander à l'art tout ce que l'art peut faire en rarrangeant pour nous les faits de la vie commune, soit en donnant l'interprétation la plus intellectuelle de nos propres moments de haute passion, soit l'expression la plus sensée de ces pensées qui sont les plus éloignées du bon sens ; en l'accoutumant à aimer les choses de l'imagination pour elles-mêmes, et à désirer la beauté et la grâce en toute chose. Car celui qui n'aime pas l'art en toute chose n'aime pas l'art du tout, et celui qui n'a pas besoin de l'art en toute chose n'en a pas besoin du tout.

Je ne m'attarderai pas ici sur ce qui, j'en suis sûr, vous a charmé dans nos grandes cathédrales gothiques ; c'est-à-dire la façon dont l'artiste de cette époque, artisan lui-même de la pierre ou du verre, trouva les meilleurs motifs pour son art, toujours prêts à sa main et toujours magnifiques, dans le travail quotidien des artistes qu'il voyait autour de lui — comme dans ces merveilleux vitraux de Chartres — où le teinturier trempe dans la cuve, le potier s'assoit au tour et le tisserand à son métier : réels manufacturiers, travailleurs manuels, et charmants à considérer, et absolument dissemblables du pimpant et insipide boutiquier de nos jours, qui ne connaît rien du tissu ou du vase qu'il vend, sinon qu'il vous en demande le double de sa valeur et qu'il vous considère un imbécile de l'acheter. Et je ne puis, aussi, que noter en passant l'influence immense que le travail décoratif de la Grèce et de l'Italie eut sur ses artistes, l'un enseignant au sculpteur cette influence con-

traignante qui est la gloire du Parthénon, l'autre conservant la peinture sincère à sa condition primaire et pittoresque de noble couleur qui est le secret de l'école de Venise; car je veux plutôt, dans cette conférence du moins, m'étendre sur l'effet que l'art décoratif a sur la vie humaine — sur son effet social et son effet purement artistique.

Il y a deux sortes d'hommes au monde, deux grandes doctrines, deux formes de nature différente : les hommes pour lesquels le but de la vie est l'action, et les hommes pour lesquels le but de la vie est la pensée. Pour ces derniers, qui recherchent l'expérience elle-même, et non les fruits de l'expérience, qui doivent toujours brûler d'une des passions de ce monde aux teintes de feu, qui trouvent la vie intéressante non par son secret mais par ses situations, par ses pulsations et non par son but, la passion pour la beauté engendrée par les arts décoratifs leur sera plus satisfaisante que tout enthousiasme politique ou religieux, toute extase ou tristesse d'amour. Car l'art se révèle à celui qui professe d'abord de ne rien donner que la plus haute qualité lorsque son moment sera venu, et pour ce seul moment. Il en est ainsi pour ceux dont le but de la vie est la pensée. Quant aux autres, qui proclament que la vie est inséparable du labeur, ce mouvement leur serait particulièrement cher : car si nos jours sont vides sans industrie, l'industrie sans art est un barbarisme.

Il y aura toujours parmi nous des tailleurs de bois et des puiseurs d'eau. Notre machinerie moderne n'a pas beaucoup allégé le labeur de l'homme après tout ; mais, au moins, permettez à l'urne qui est près du puits d'être belle, et sûrement le labeur de la journée sera allégé ; permettez au bois d'être réceptif de quelque adorable forme, de quelque dessin gracieux, et il n'y aura plus de mécontentement, mais de la joie seulement pour l'ouvrier. Car qu'est la décoration sinon l'expression de joie du travailleur dans son travail ? Et non seulement de la joie — qui est une grande chose, bien que pas encore suffisante — mais cette opportunité d'exprimer sa propre individualité qui, de même qu'elle est l'essence de la vie, est la source de tout art. Je me souviens que William Morris me dit une fois : « J'ai essayé de faire de chacun de mes ouvriers un artiste, et quand je dis un artiste je veux dire un homme. » Alors pour le travailleur, artisan de quelque genre

qu'il soit, l'art n'est plus une robe pourpre tissée par un esclave et jetée sur le corps blanchi d'un roi lépreux pour cacher et parer le péché de sa luxure, mais plutôt la belle et noble expression d'une vie qui a en elle quelque chose de beau et de noble.

Et c'est pourquoi vous devez chercher avec soin votre ouvrier, et lorsque vous l'avez trouvé lui donner, autant que possible, l'entourage qui lui convient, car rappelez-vous que l'épreuve et la vertu réelles d'un travailleur n'est pas son sérieux, ni son industrie, mais simplement son pouvoir de dessin; et que « le dessin n'est pas l'enfant de la fantaisie paresseuse : il est le résultat étudié d'une observation accumulative et d'une habitude délicieuse ». Tout l'enseignement au monde ne vous est d'aucune utilité si vous n'entourez pas votre ouvrier d'influence heureuse et de jolies choses. Il lui est impossible d'avoir quelque idée juste sur les couleurs s'il ne voit intactes les adorables couleurs de la Nature; il lui est impossible de fournir l'incident et l'action magnifiques à moins qu'il ne voie l'incident et l'action magnifiques dans le monde qui l'entoure.

Car pour produire la sympathie vous devez être au milieu de choses vivantes, et penser à elles, et pour produire l'admiration vous devez être au milieu de choses magnifiques et les regarder. « L'acier de Tolède et la soie de Genève ne font que donner de la force à l'oppression et du lustre à l'orgueil », ainsi que l'a dit Mr. Ruskin; que ce soit à vous de créer un art qui est fait par les mains du peuple pour la joie du peuple, pour plaire au cœur du peuple aussi; un art qui sera l'expression de votre charme dans la vie. Il n'y a rien « dans la vie commune de trop mesquin, dans les choses communes de trop trivial qui ne puisse être ennobli par votre toucher »; rien dans la vie que l'art ne puisse sanctifier.

Vous avez entendu parler, je crois, du moins quelques-uns de vous en auront entendu parler, de deux fleurs unies au mouvement esthétique en Angleterre, et dont on a même dit (bien à tort, je vous l'assure) qu'elles étaient la nourriture de quelques jeunes esthètes. Eh bien ! laissez-moi vous dire que la raison pour laquelle nous aimons le lis et l'héliante, en dépit de ce que Mr. Gilbert peut vous dire, n'a rien à voir avec quelque nouvelle mode de légumes. C'est parce que les deux adorables fleurs sont en Angleterre les deux modèles les plus

parfaits du dessin, les plus naturellement adaptées à l'art décoratif, — la beauté fastueuse et léonine de l'une et la précieuse amabilité de l'autre donnant à l'artiste la joie la plus parfaite et la plus entière. Et de même chez vous : qu'il n'y ait aucune fleur dans vos prairies qui n'entrelace de ses vrilles vos oreilles, aucune feuille dans vos forêts titaniques qui ne prête sa forme au dessin, aucune brindille courbée de rose sauvage ou d'églantier qui ne vive à jamais dans l'arc, la fenêtre ou le marbre sculptés, aucun oiseau dans votre air qui ne donne l'iridescente merveille de son coloris, les courbes exquises de ses ailes en plein vol, pour rendre plus précieuse la préciosité du simple ornement. Car les voix qui ont leurs demeures dans la mer ou dans les montagnes ne sont pas seulement la musique préférée de la liberté. Il y a d'autres messages dans la merveille des hauteurs que balaie le vent et dans la majesté des profondeurs silencieuses — messages qui, si vous voulez les écouter, vous donneront la merveille de toutenouvelle imagination, le trésor de toute nouvelle beauté.

Nous passons nos jours, chacun de nous, à rechercher le secret de la vie. Et bien ! le secret de la vie est dans l'art.

OSCAR WILDE.

(Traduit de l'anglais par GEORGES-BAZILE.)

# LE VRAI MISTÈRE DE LA PASSION

Parmi tous les objets offerts en spectacle et donnés comme leçon à la curiosité des hommes, parmi les événements, catastrophes publiques ou malheurs privés, gestes scélérats ou magnanimes, prouesses ou forfaits susceptibles d'engendrer, ainsi que le demande Aristote, la terreur et la pitié, il n'existe rien de plus émouvant ni de plus grandiose au monde que le supplice et la mort d'un dieu.

Soit que l'animadversion de Zeus abandonne en pâture aux aigles du Caucase le grand cœur de Prométhée et déchire de clous ses mains laborieuses qui portaient la lumière ; soit que, pâmé sur un lit de fenouil et d'anémones, le chasseur Adônis, parmi les femmes tyriennes et les pleureuses de Gebel quand fument les trépieds d'où monte une vapeur de daumes, exhale sa vie adolescente que jalousaient les ténèbres de Hadès et les Ombres inquiètes; soit que, debout, parmi les tourbillons de flamme, sur son bûcher plus auguste qu'un autel, Héraklès, bienfaiteur des hommes, ayant purgé la terre, banni les miasmes et les épouvantes, prenne place et, dans une ardente apothéose, regagne les hautes demeures de son père, tous les peuples, toutes les races ont, avec une ferveur égale, magnifié de riche poésie et célébré tour à tour la mémoire des êtres jeunes ou divins sacrifiés à la destinée, à la Mort inéluctable et descendus au tombeau.

Dieux pathétiques, dieux, sanglants, dieux meurtris et ressuscités, dieux pleurés par leurs amantes, par leur mère, tantôt sur les pentes du Liban où fleurit l'asphodèle, tantôt près des fleuves hyperboréens que désole un éternel hiver! Attys, Zagreus, Tammouz et Penthée fils d'Echion, chacun eurent leur semaine sainte, leur deuil liturgique, solemnisé par un peuple fidèle, suivant le rythme des saisons. Dans la sensuelle Egypte et la Syrie ardente, de Memphis à Byblos, d'Ascalon à Damas, le mystère de la passion, la descente aux

enfers et, parmi les hommes, le retour des êtres surhumains qui traversèrent l'épouvante de Hadès et les portes maudites, ayant asservi à leur joug les Puissances ténébreuses, fut l'objet tantôt de rites pieux, tantôt de spectacles populaires. Drame par excellence de l'antiquité, Bacchus lui même joua sur le théâtre es *pathémâta* souffertes, sa divinité méconnue et prisonnière dans la maison de Cadmos ; il affirma son triomphe et sa palingénésie éternelle, menant, comme un bœuf à l'autel, vers une mort dérisoire et les pièges du Cithéron nocturne, vers les bacchantes homicides, le roi blasphémateur qui méconnut le sang des dieux. *Prométhée délié* de l'augural Eschyle, ce dénouement, ignoré des modernes, proclamait, sans doute, la délivrance du Titan, la fin de son martyre et de sa crucifixion. Mais il enseignait, en même temps, la stabilité du droit, l'imprescriptible victoire de la conscience humaine sur le caprice des tyrans. Au lendemain d'Hipparque et d'Hippias, devant Athènes rendue à ses propres lois, il couronnait les saintes révoltes du Juste, l'insurrection légitime contre le bon plaisir et l'arbitraire. En même temps qu'il rendait la vie aux légendes ancestrales, aux mythes primitifs, il instruisait les citoyens, recommençait pour eux la leçon d'Harmodios.

Mais ces drames à la fois religieux et civiques, ce théâtre d'un si profond accent et d'une ligne si pure, dont chaque héros, même dans les affres de la douleur, même dans les transports de la passion, garde une attitude sculpturale, pareil aux Niobides expirants, ce théâtre où pitié, colère, haine et désespoir toujours se meurent d'après un rythme de beauté, la cadence d'une lyre invisible, ce théâtre d'Eschyle ou de Sophocle — statuaire passionnée et vivante — ne portent à la scène que des êtres atteints par un malheur involontaire ou de fatidiques expiations.

La Fatalité, le déchaînement des forces adverses, la mystérieuse Némésis qui punit les Ephémères comme les Immortels d'avoir cru à leur propre bonheur, frappent les dieux pathétiques de l'Egypte ou de l'Asie, aussi bien que les héros à notre taille de l'Hellade. Ces victimes endurent fortement les maux appesantis sur leur tête. Hercule, de ses vaillantes mains, amoncèle en personne les hêtres du bûcher, sur la montagne thessalienne.

Et quand ils se redressent, comme le titan d'Eschyle, s'in-

surgent contre les bourreaux, c'est au nom d'un principe supérieur, sans nulle préoccupation d'égoïsme qui les enlaidisse ou les diminue.

Ils opposent au malheur une sérénité magnanime, le calme,— déjà, — du stoïcien. Ils affrontent la douleur, comme ils ont affronté les travaux qui les immortalisent. Ils gravissent d'un pied ferme et d'un front assuré le calvaire de leur passion.

Aucun d'eux cependant ne l'a sollicitée.

Avec le christianisme, tout se transforme et se métamorphose. Le dieu mourant cesse d'être la victime passive, la proie obligée et nécessaire d'un *factum* ennemi.

Lui-même voulut endurer tout ce que la Terre enfante de maux. Il a pris le rude chemin de l'humiliation et des souffrances pour obéir à la loi mystérieuse du rachat. Il a mis en balance avec les fautes, les ténèbres, les crimes et les détresses de l'Humanité, le deuil sans prix d'une douleur divine. « Heu« reux, dit Ezéchiel, ceux qui lavent leurs étoles dans le sang « de l'Agneau! » L'agneau pascal a tendu sa gorge au sacrificateur. Il s'est offert en holocauste. Il s'est rendu l'otage propitiatoire, grâce auquel, enfin racheté du fardeau qui pesa trop longtemps sur sa tête, le vieil Adam reconquerra l'innocence première et l'allégresse du Paradis perdu.

Hercule, Prométhée, Adônis n'étaient que des victimes. Jésus, parmi les dieux, est le premier martyr. Une semaine d'agonie a consommé l'œuvre de la Rédemption. De son entrée à Jérusalem, parmi les vivats et les palmes, jusqu'à la crise dernière, sous les oliviers de Gethsemani, du festin d'adieu au prétoire de Pilate, le fils du charpentier a vécu le drame salutaire. Et les jours mémoratifs de son crucifiement désormais, porteront le nom de « semaine sainte ». Ils fixeront la date choisie entre toutes, par les civilisations modernes, pour célébrer la Pâque, fête de la jeunesse, de la résurrection et de l'espoir.

Car la Pâque — la *Peçah* ou « passage» des Hébreux — est aussi pour les races indo-européennes le jour bienvenu du passage, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique aussi bien que dans l'ordre civil, passage de l'hiver au printemps, de l'enfance à la puberté, de l'ignorance à la culture intellectuelle, des ténèbres à la lumière. C'est, à présent aussi, diront les Pères, les Docteurs, les théologiens, c'est le passage de la

coulpe à l'innocence, de l'erreur à la vérité, de l'éternelle damnation au salut éternel. Ce n'est pas en vain que le sang, que les larmes du Sauveur ont humecté la terre. L'œuvre d'amour, le sacrifice du jeune dieu à la misère humaine portent déjà les fruits augustes de la réconciliation et du pardon. Le ciel est ouvert, la terre pacifique pour les hommes de bonne volonté.

Et c'est pourquoi l'officiant revêt, à la messe de Pâques, un ornement écarlate, richement orfévré. Le sang du Golgotha ouvre aux enfants des hommes le Paradis aux portes d'or.

§

Quand le théâtre du Moyen-Age eut quitté le sanctuaire ; quand le drame, assumant une vie originale et personnelle, y devint autre chose qu'une réplique de l'enseignement sacerdotal, qu'un sermon en tableaux vivants ; quand, hors de la basilique et des froids piliers de pierre grise qui supportaient son échafaud, la comédie, aussi chrétienne mais plus libre que par le passé, entra dans la cité laïque et demanda sa place aux villes du monde occidental, ce fut par des spectacles religieux qu'elle y débuta.

Certes la poésie dramatique, en France, date d'aussi loin que l'épopée ou la chanson. Depuis *la Représentation d'Adam*, antérieure aux cycles de *Perceval* et de *la Table ronde*, qui se jouait, au siècle XII^e^, en plein air, mais devant l'église métropolitaine, sur une estrade reliée au parvis, sans doute, par une sorte de praticable, car il est dit que l'acteur chargé de représenter Dieu-Le-Père, quand il n'était pas en scène, rentrait dans l'église, comme on rentre dans la coulisse ; depuis *la Représentation d'Adam*, écrite en français, jusqu'au *Vray mistère de la passion*, par les frères Gréban, joué encore à Valenciennes, en 1547, lorsque Pierre de Ronsard comptait déjà vingt ans, le théâtre mystique produisit en France des ouvrages abondants et médiocres, d'une sécheresse et d'une puérilité déconcertantes, la plupart d'une exécution si faible et tellement au-dessous de la conception primitive que le public moderne aurait quelque peine à les endurer, sur les tréteaux.

Exposer devant des spectateurs croyants l'histoire de leur foi, incarner sous leurs yeux les objets de leur adoration, réaliser devant eux, sur la scène, le geste du Messie et les espérances et les terreurs de

l'autre monde, unir dans une action commune, immense, variée, idéale en même temps que réaliste la Terre, l'Enfer, le Ciel, c'était — dit Petit de Julleville — essayer de porter le Théâtre à des hauteurs qu'il n'a pas atteintes depuis lors.

L'idée était grandiose.

Mais l'œuvre fut manquée. Avec un peu de génie et le sens de la composition, le mystère d'Arnould de Gréban aurait pu devenir un chef-d'œuvre. Cependant il n'a pas fallu moins, pour le rendre accessible aux contemporains, que l'heureuse union de MM. de La Tourasse et Gailly de Taurines, tous deux érudits et lettrés, qui, dans ce fatras de 35 mille vers, ne prenant que la fleur, ont su réduire le poème de Gréban aux dimensions d'un drame en vers par le premier faiseur venu.

Leur Passion est forte, vigoureuse, en grand relief, en grandes lignes très nettes et d'une composition harmonieuse autant que claire, de nature à faire une grande impression sur les esprits.

Tel s'affirmait, en octobre 1906, quand la pièce fut, pour la première fois, représentée à l'Odéon, l'avis de M. Faguet à qui les adaptateurs de Gréban demandèrent, avec une préface, la consécration de l'Académie et du Journal.

§

Le mystère, l'hiérodrame, ce que l'Espagne, au XVIe siècle, nommait *auto sacramental*, pour désigner ces ardentes représentations de Calderon ou de Lope, ces gestes pleins de race et de feu, ces drames où les muscles font saillie, où le sang bat sous la peau et qui ne ressemblent pas aux enfantines compositions de Gréban plus qu'un Velasquez aux enluminures de ses manuscrits, le mystère, affranchi de l'Eglise, avait pour interprètes ordinaires les troupes comiques ou, pour dire plus juste, les confréries qui s'organisaient, non par l'entente et le concours d'histrions professionnels, mais d'amateurs choisis dans les milieux sociaux les plus hétéroclites : bourgeois, écoliers, artisans et même gentilshommes, clercs tant réguliers que séculiers. En effet, la représentation des mystères passait pour œuvre pie. Agréable aux saints dont on jouait les vertus et de la plus grande efficacité pour détourner les fléaux si communs dans cet âge de ténèbres et de férocité : pestes, guerres, invasions ou maladie. Entre ces divers groupements, ces compagnonnages, le plus illustre et le mieux

réputé fut celui des *Confrères de la Passion*. Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, évoque le tableau, quelque peu artificiel et convenu, d'un gala dramatique, d'une représentation offerte par les clercs de la Basoche aux ambassadeurs flamands, sous Louis XI, quelques années après le mystère des Gréban, car ils étaient deux frères, l'un et l'autre Manceaux, l'un et l'autre chanoines et versificateurs acharnés. Ils déduisaient sans répit des mélodrames édifiants — quarante mille vers, pour eux, n'étaient qu'une vétille — que leur ami et compère, un Angevin du nom de Jean Michel, maître mire de son état, embellissait volontiers de scènes admirables. C'était « le capucin qui faisait leurs pièces ».

On jouait n'importe où, dans une grange, dans une cour de ferme, sous les piliers d'un marché couvert. On jouait en plusieurs jours ces poèmes démesurés. N'importe où, sinon, toutefois, à l'église. Car ce drame, une fois quitté l'austère décor des cathédrales et cessant de concourir aux offices liturgiques, prit bien vite un essor définitif. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût toujours intermittent et vagabond.

*Les confrères de la Passion* eurent seuls, jusqu'au XVII^e^ siècle, un théâtre stable et qui leur appartenait. Vers la fin du XVI^e^ siècle et sous l'influence des huguenots, que scandalisait la grossièreté des intermèdes comiques, le Parlement ne cessa de les persécuter. La libre expansion du génie et de la belle humeur populaires fut arrêtée en plein épanouissement par les mômiers de la Réforme et les hellénistes de la Renaissance. Bientôt, il fallut pindariser avec Ronsard, adopter le style soutenu, et se guinder, coûte que coûte, au « sublime » de collège dont les meilleurs écrivains classiques n'ont jamais pu se défaire absolument.

Le public des *mistères* faisait paraître un aspect assez tumultueux et diapré, même quand les acteurs cessèrent de jouer en plein air. Aux bourgeois sententieux et gobe-mouche, aux bavolettes, aux gens d'armes, se mêlaient, non sans profit, les tire-laine et les coupeurs de bourses. Panurge y coudoyait les stropiats de Clopin Trouillefou. Apparemment aussi, les intellectuels, amis de François Villon, gens de bel appétit et de scrupules modérés, enclins à la bouteille, quêteurs de repues franches, maigres comme des loups et comme eux endentés, forts en gueule, rouges de museaux, buvant

frais, cognant dur et crachant comme coton, dès que la soif les prend, quelque peu écoliers, quelque peu larrons, en délicatesse avec le grand prévôt, le guet et les archers, mais fort bien vu par les galloises du Glatigny et du Huelleu, bonnes filles qui, la gorge au vent et la cotte retroussée, popinaient avec eux dans les tavernes méritoires : Blanche la savetière, à danser fort adextre, Jehanneton et Catherine la bouchère, la belle heaumière, c'est-à-dire la marchande de ferraille, sans compter la grosse Margot, qui n'avait rien d'une princesse de beauté. Ce monde équivoque, rusé, malpropre et spirituel, mauvais garçons, truands, cappets en rupture de collège, fréquentait les spectacles, d'abord pour tuer le temps, ensuite, dans l'espoir d'y trouver chappe-chute. Ils se plaisaient aux *mistères*, c'est-à-dire aux solennités dramatiques, « mistère » ayant, à cette époque, le sens exact de « représentation scénique pieuse », lequel, d'après Max Müller, vient du bas latin « *ministerium* » et, par l'usage, se confond avec le mot dérivé du terme grec « mystère », secret dévoilé aux initiés. De *ministerium*, on a fait « administrer ». Donc, *mistère* au sens où l'entendait la clientèle des Gréban serait traduit on ne peut plus exactement par le vocable espagnol de *funcion*, applicable à tous les genres de divertissement public.

Voici quel spectacle attendait les Parisiens de l'an quatorze cent cinquante-deux :

Un prologue dans le ciel. A gauche de l'estrade et faisant face à la gueule de l'enfer que représente, côté cour, une tarasque violemment enluminée, ayant à ses côtés les Vertus cardinales et Miséricorde à ses genoux, Dieu le père trône sur fond d'or, en une sorte de plat que borde un filet haricot rouge du plus surprenant effet. Il écoute monter le gémissement des Limbes, le cri poussé par les anciens justes vers l'Emmanuel qui brisera leur chaîne. Car la passion de Gréban constitue une manière de poème cyclique, le geste de la Rédemption, depuis la faute d'Adam jusqu'à la mort de Jésus et la mise au tombeau. Sathan (l'adversaire) discute et se répand, comme dans le prologue de Faust ou le premier livre de Job, en remarques désobligeantes.

Soudain, la scène change, ou plutôt les acteurs se transportent sur un autre point de l'échafaud. Côte à côte, on y voit les multiples décors où la pièce aura lieu : Jérusalem

abord, la maison de Caïphe, le tribunal du procurateur que réban traite avec insistance de « prévot », le Temple, Naza-th, une pièce d'eau grande comme une serviette, qui figure mer. Or, Sathan inspire aux princes des prêtres, aux hènes en turbans verts, accoutrés à la mode sarrazine, des achinations contre Jésus. Puis, c'est la fête des rameaux, ec le joli détail d'un petit enfant qui met sa robe neuve pour clamer le prophète. Ici, tout est grâce, naïveté, simplicité. Le eu des humbles est reçu par eux à la poterne de la ville. ien ne les surprend. L'appareil populaire du visiteur ne le ontre pas moins auguste à leurs yeux.

Plus tard, la religion théâtrale et monarchique de Louis XIV indignera presque devant cet abandon et cette humilité. 'ânesse des Rameaux a besoin, pour figurer à la chapelle de ersailles et devant les anges pompeux de Coysevox, entre s balustres d'or, que le faste du discours atténue un peu sa ture et la mette au diapason des royales grandeurs :

Le prophète et l'Evangéliste, dit Bossuet, concourent à nous mon-er ce Roi d'Israël, assis, comme ils disent, sur une ânesse : *Sedens per asinam*. Chrétiens! ah! qui n'en rougirait! Est-ce là un jour triomphe? Est-ce une entrée royale? Est-ce ainsi, ô fils de David, ue vous montez au trône de vos pères et venez réconquérir leur héri-ge?

Le *Mistère* de Gréban se déroule et suit pas à pas la *Pas-ion* selon saint Mathieu.

La Cène réunit Jésus et ses disciples dans la maison d'Urion. Fleur de clémence, arbre de vie », au moment de les quit-r pour jamais, le Fils de l'Homme distribue à ses apôtres pain et le vin, la confarréation de la chair et du sang. Puis ans le jardin des Oliviers, figuré sur l'estrade, l'arrestation e Jésus, le désespoir de la Mère-aux-sept-glaives et la fein-se de Judas. Une suite de tableaux familiers et hardis mon-e le Sauveur en proie aux archers de Caïphe, aux huissiers e Pilate, à « la crapule du corps de garde et des cuisines », ui souillent le martyr d'immondices et d'outrages, qui, sans assasier la haine qu'ont les êtres d'en bas pour l'homme supé-eur, avec des cris de bêtes fauves s'acharnent à la curée d'un ieu. Comme dans le *Portement* de Van Acken, au musée de and, comme dans le *Christ aux outrages* du noble Henry de roux, les faces édentées, les bouches hurlantes des maroufles

avancent pour le mordre. La foule, d'instinct, exècre le Génie. En effet, poète, semeur d'idées, il contrevient au premier devoir social, qui est la médiocrité. D'emblée, il déchaîne contre lui toutes les boutiques et tous les bureaux. Une atmosphère de bêtise homicide flotte sur cette ruée épouvantable de la canaille contre le chercheur d'Ile fortunée et de ciels miséricordieux.

On trouve encoredans la *Passion* de Gréban des coins ingénus, pareils à ces fonds des Primitifs, situant les personnes évangéliques, tantôt dans le béguinage d'une cité flamande, tantôt dans un clair paysage de l'Ombrie, où croît le lys des vierges et qu'ennoblissent les cyprès. Les conversations du charpentier qui fournit la croix et vante sa marchandise, de Clacquedent, de Broyefort ont l'odeur caractéristique du Paris médiéval. Dans la rue où les toits se confondent presque, où le ruisseau croupit, les âmes se font obscures et sordides. Ecoutez les discours de cette ribaudaille. Ils émanent d'un atelier obscur, mal éclairé par une fenêtre succincte, aux vitraux en losange, non loin de Notre-Dame ou des Saints-Innocents. Voilà certes le Paris de la Cité, de la truanderie, avec ses carrefours, ses pignons, ses clochers, ses venelles pleines d'ombre et ses pavés humides que l'herbe déchausse lentement.

Rien ne ressemble moins à la *Passion* d'Oberammergau, ce mystère du XVIIe siècle, mis au goût d'un auditoire cosmopolite, qui, malgré les splendeurs voyantes de mise en scène, tantôt se rapproche du cinématographe, tantôt prend l'allure d'un fastidieux sermon.

Dans le *mistère* de Gréban, la vie abonde et la joie et l'entrain le plus vif. Il chemine à ras de terre, sans grand essor ni coups d'ailes, mais ne s'arrête pas.

Cela ne se passe ni à Jérusalem, ni dans les montagnes de la Bavière, mais entre la rue du Fouarre et la place Baudoyer.

Le grand poète, contemporain des Gréban, l'atteste : « Il n'est bon bec que de Paris. » Tous les personnages que l'auteur a voulus comiques aiguisent leurs propos au tranchant de ce bec-là.

Pour que nul n'en ignore, ils portent le costume des bourgeois de Paris, la robe de futaine, l'escoffion ou le bonnet

carré. Leurs femmes sont habillées de même, avec leurs manches pendantes, leurs collets « rebrassés » qui forment pèlerine et leurs béguins appliqués sur les oreilles par un nœud de rubans, tandis que la Vierge et les Apôtres gardent leurs costumes hiératiques, les ornements presque sacerdotaux des icones byzantines des Notre-Dame de Kazan ou d'Iasna-Gora. Ils ressemblent à des figures de missel chez les « compères » de Louis XI.

Mais, tandis que le drame se déroule, que la Rédemption du monde s'avère et s'accomplit, de scène en scène, de réplique en réplique, le ton s'élève, acquiert du nombre et de la majesté. Les dialogues de la Vierge mère et de son fils, malgré l'insuffisance du vocabulaire et la forme — étriquée un peu — des octosyllabes, atteignent parfois à la plus pure beauté. La passion maternelle correspondant à la passion divine, la figure de la Vierge apparaît infiniment touchante, par le conflit de sentiments contradictoires qui n'ont point marri Déméter au pourchas de Perséphone, par l'amour de la chair et du sang qu'elle porte à son fils, par l'abandon mystique de sa volonté qu'elle fait entre les mains du Rédempteur,

pâle éternellement d'avoir porté son dieu !

§

Au XV^e^ siècle, déjà, la Femme occupe, dans le Christianisme, une place éminente. Elle y règne au même titre que la Divinité. Vous ouïrez, tout à l'heure, le bon François Villon la nommer « haute déesse » et confondre ainsi le culte réservé au Dieu mâle des Hébreux avec une personnalité divine, plus tendre et miséricordieuse.

La Vierge déipare, l'Isis chrétienne qui, pareille à celle d'Egypte, enfanta le Soleil, par le fait d'une cristallisation mystique, tendant à revêtir du type humain les notions transcendantes, est devenue, en quelques siècles et pour toujours, l'égale de son fils. Elle a supplanté le Paraclet. Aux débuts du Christianisme, quand la religion nouvelle portait encore le sceau, l'empreinte de son origine sémitique, l'Eglise des Catacombes et celle de Byzance, les premiers fidèles, imbus de philosophie et de rêves néoplatoniciens, n'accordaient à la femme qu'un rôle secondaire. Sous l'influence de la théologie alexandrine, devant l'hellénisme de Plotin, de Porphyre, de Nou-

ménios et, plus tard, de Jamblique, persécutés mais écoutés, le culte nouveau se confina dans la métaphysique. Les docteurs, les évêques, les sages discutèrent l'identité du Père et du Fils, leur consubstantialité, *l'homoousios* et *l'homoïousios*. Leur dieu fut, tout d'abord, le *Logos*, le Verbe, la Parole créatrice, la *rouah* de la Genèse, incarnée et vivante dans la personne de l'Homme-Dieu. Cependant, Jésus, « rude nabi » galiléen, se transforma, devint le médiateur d'amour, celui que Diotime de Mantinée enseignait à Socrate, l'esprit indulgent qui porte à l'Etre unique, absorbé dans sa gloire, les vœux infinis et la prière ardente de l'homme prosterné.

Le culte du Saint-Esprit occupe une grande place dans les rêves du Christianisme primitif. Les récents convertis, les penseurs tels que Boëce adorent en sa personne la raison divine que Minerve — *dea consens* du panthéon latin — incarna jadis. Une métaphysique trop ingénieuse, faite d'esprits aiguisés par l'usage de la raison et l'abus du raisonnement, définit des abstractions, coupe en quatre des subtilités. Elle oublie, au milieu de son désert, que si l'Homme vit d'amour aussi bien que de pain, toute religion qui ne fait pas la part du cœur ne saurait vivre chez les enfants de la terre.

Cependant la première fête de la Vierge est instaurée, à la fin du vi^e^ siècle, par Maurice, empereur d'Orient. Elle doit être célébrée à la fin d'août,

> après que le Soleil, sur l'horizon immense,
> a franchi le Cancer de son axe enflammé,

quand la belle saison décline et que les travaux rustiques arrivent à leur fin. C'est *l'Assomption* ou, pour mieux dire, *le Sommeil* de la Vierge; car la femme ne peut s'élever, par sa propre vertu, jusqu'aux idées abstraites. C'est pendant la dormition Notre-Dame qu'un ange mâle, comme dans le tableau d'Orcagna, porte son corps inerte jusqu'au plus haut des cieux.

Mais l'axe du monde se déplace, le monachisme se propage dans l'Europe occidentale. La vie ascétique emplit de tristesses et de rêves, elle gonfle d'un ardent amour le cœur des cénobites, agenouillés sous les voûtes de pierre grise, pendant les froids matins. Et ceux qu'enivrent d'amertume *le Démon de midi, l'acedia* du cloître, la longueur mélancolique des soirs, le veuvage de l'été, dérobant un front pâle sous la bure

pénitente, cherchent, dans leur cœur, une image consolatrice, une présence féminine qui les rassérène et les imprègne de douceur. Au moment de la croisade, Bernard, abbé de Clairvaux, écrit en l'honneur de Notre-Dame une suave et mystique prière. Et soudain les poitrines se dilatent, les yeux épanchent la rosée absolvante des pleurs. Perdu là-bas, dans les marais fiévreux de la Sologne, dans les essarts inhospitaliers de la Bretagne armorique, le moine, désormais, ne se trouve plus seul et chérit son isolement : « *O beata solitudo !* « *O sola beatitudo !* O bienheureuse solitude ! O la seule béa- « titude ! » exclame l'un d'entre eux.

De siècle en siècle, de jour en jour, la figure de Notre-Dame grandit, pleine de douceur et de beauté. A la raide image, romane ou byzantine, engaînée et peut-on dire prisonnière dans les ors et les émaux, l'art gothique substituera bientôt une frêle et pudique enfant, une vierge, mère elle-même d'un nourrisson divin. C'est le schoschan de Saaron, le narcisse des campagnes, la racine de Jessé, provin d'où bientôt le Rachat du Monde va sortir. Et voici que l'anachorète éperdu sent brûler comme une flamme ardente au plus intime de son être, son cœur se liquéfier d'amour. Il tourne ses regards vers la Dame tutélaire. A ses pieds, il effeuille les ardentes roses du *Cantique*. Il remet la clef de son âme à la très douce que nul ne prie en vain. Il assemble pour elle des hymnes et des proses, des antiennes d'un goût puéril et compliqué : « Que cet *Ave* — dit-il — change pour toi le nom d'Eva ! » Une extase l'emporte, une dilection amoureuse et filiale, un élan qui se perd dans l'azur, comme ces pinacles et ces tours, comme les flèches de la haute cathédrale, entre les Iles de Paris.

Ces transports, cette fougue de tendresse pour la Mère omnipotente, pour la Dame de grâce et de bénignité, a fait naître une poésie ingénue et savante, créé tout un cycle de poèmes, un « latin mystique » plein de grâces et de talent.

Le chanoine de Saint-Victor, Adam, près d'un siècle avant l'auteur de *la Passion*, dédia son hymnaire à la Vierge déipare. Et, sur les vitraux, dans l'émail, peinte par le suave Memling, par le *Frère Angélique* ou le somptueux Quentin Metsis, elle apparaît, tantôt victorieuse, tantôt pleurant la désolation du Calvaire, tantôt enfin recevant les prières que

font, vers son trône plein d'étoiles, jaillir les cœurs souffrants des hommes éplorés.

Les humbles sont admis à la communion de sa pitié. C'est en leur faveur qu'elle se montre mère, en leur faveur qu'elle prodigue tous les biens et chasse tous les maux.

Une femme du peuple, une chrétienne sans plus, menue et courbée encore sous le poids des jours, marmonne doucement une oraison. Cette femme, illettrée et gauche un peu, tend vers la Madone des mains que le travail a faites rugueuses et la vieillesse, tremblotantes. Mais cette femme, cette humble chrétienne, elle aussi, fit naître un dieu. François Villon écrivit, pour implorer Notre-Dame, cette prière sublime que la mère du poète chuchote à deux genoux :

Dame du ciel, régente terrienne,
Emperière des infernaux palus,
Recevez-moi, votre humble chrétienne,
Ce nonobstant qu'oncques rien ne valus.
Les biens de vous, ma Dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse.
Sans lesquels biens âme ne peut mérir,
N'avoir le ciel, je n'en suis jengleresse.
En cette foi je veux vivre et mourir.

A votre fils dites que je suis sienne;
Que par lui soient mes péchés absolus!
Pardonnez-moi comme à l'Egiptienne
Ou comme il fit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absolus,
Combien qu'il eut au Diable fait promesse.
Protégez-moi; que point ne fasse cèce!
Vierge pourtant me vouillez impartir
Le sacrement qu'on célèbre à la messe;
En cette foi je veux vivre et mourir.

Femme je suis, povrette et ancienne,
Dans un missel oncques lettres ne lus.
Au moustier voir dont je suis paroissienne
Paradis painct où sont harpes et luths
Et un enfer où sont damnés boullus.
L'un me fait paour, l'autre joie et liesse.
La joie avoir fais moi, haulte déesse,
A qui mortels doivent tous recourir
Comblez de foi, sans feinte ne paresse;
En cette foi je veux vivre et mourir.

ENVOI

Vous portates, Vierge digne princesse,
Iésus régnant qui n'a ne fin ne cesse;
Le Tout Puissant, prenant notre faiblesse,
Laissa les cieux et nous vint secourir,
Offrit à mort sa très claire jeunesse.
Notre Seigneur tel est, tel le confesse :
En cette foy je veux vivre et mourir.

La si douce ballade où Villon mit toute son âme donne la floraison suprême de l'art gothique. Arnould de Gréban a tenté d'exprimer cette religion de la France médiévale dans un poème de composition imparfaite et maladroite, mais qui, filtré, décanté, réduit aux proportions d'une tragédie ordinaire par les jeunes collaborateurs de l'antique cfranoine, s'adapte aux exigences du théâtre moderne. *Les Confrères de la passion* représentèrent jusqu'à la fin du seizième siècle, malgré l'opposition du Parlement et les scrupules des réformés, quelques-uns des mystères laissés par les vieux maîtres. Mais celui d'Arnould fut le dernier qu'on ait écrit. La représentation de Valenciennes fut, peut-on dire, contemporaine de la Renaissance. La Pléiade allait imposer à la France, avec sa rude pédanterie, un sens nouveau de la Beauté. Les esprits cultivés parlent, désormais, grec et latin. Et Rabelais, qui n'est exempt ni de l'un ni de l'autre, berne avec ampleur ce parfait élève de Ronsard, l'écolier limosin. L'architecture nouvelle fait oublier la « folle cathédrale », comme le poète de Cassandre fait oublier Villon. C'est le crépuscule du Gothique, l'aurore de la Renaissance.

Donc voici, dernière goutte de ce vin léger, un peu âpre, mais cordial, que versaient aux simples âmes d'autrefois les suranés dramatistes du théâtre édifiant. Il peut sembler doux encore d'en goûter le breuvage, breuvage qui, dans la nuit du passé, revigora tout un peuple d'aïeux. Voici l'autel d'où s'exhala jadis leur âme enfantine, et passionnée. Heureux qui put croire à cette humble et forte poésie, exprimer dans ces rimes incertaines et ces dialogues maladroits l'amour des petits, l'espérance des pauvres, l'invincible foi que les peuples d'Occident gardent à l'Idéal, sans défaillance ni regret.

LAURENT TAILHADE.

# BOLIVAR
## JUGÉ PAR UN OFFICIER DE NAPOLÉON

En 1837, un jour de janvier, un homme dans la misère se suicidait à Paris dans un hôtel de la rue de Beaune. Il s'appelait Louis Péru de Lacroix. Né à Montélimar en 1780, il avait pris une part active aux événements les plus importants de son époque, soit dans le Vieux Monde, soit dans le Nouveau, et combattu sous les ordres des deux plus grands capitaines du XIXe siècle : Napoléon et Bolivar.

Sa vie est l'une des plus aventureuses et des plus mouvementées de cette époque fertile en révolutions politiques et militaires, filles plus ou moins légitimes de la Révolution Française. Une des conséquences de cette dernière fut l'Indépendance de l'Amérique du Sud. De nombreux officiers étrangers, français, allemands et pour la plupart anglais, licenciés de Wellington, de Prusse, habitués au métier des armes et que la chute de l'Empire laissait inactifs, y prirent part. Péru de Lacroix fut de ce nombre.

Dans la lettre où le suicidé de la rue de Beaune expliquait son acte on pouvait lire ceci : « Ma sépulture m'importe peu. Pourtant, si ma volonté pouvait être prise en considération, je demanderais à être enterré comme un simple soldat, car tels furent mes débuts en France dans la carrière des armes. »

Homme de valeur, le « simple soldat » avait eu l'occasion de se distinguer et de monter en grade.

De 1810 à 1812, il servit comme officier sous les ordres de Murat. Il fit ensuite la campagne de Russie aux côtés de Napoléon. Peu de temps avant la bataille de Leipzig, l'Empereur sollicita un homme de confiance que l'on dépêcherait en Angleterre et qui aurait pour mission de s'introduire auprès de Louis XVIII. Sur les indications de l'Etat-Major, Péru de Lacroix fut choisi par Napoléon qui lui adjoignit dans sa mission le lieutenant Sainte-Colombe. Faits prisonniers par le comte Frédéric d'Aldecreutz à la bataille de Leipzig, les deux officiers obtinrent, par l'entremise de Bernadotte, de passer à Stockholm, d'où il leur fut facile de gagner l'Angleterre. A force d'intelligence et d'audace, ils parvinrent à s'introduire auprès de

Louis XVIII et furent même chargés par ce prince de traiter avec le duc de Wellington.

Ils rentrèrent en France au moment de la chute de Napoléon. Sans attendre le retour du Bourbon, Péru de Lacroix s'embarqua pour l'Amérique qui, on le sait, luttait alors pour son indépendance contre l'Espagne. Nous sommes, comme on le voit, en plein roman, car quoi de plus romanesque, en somme, pour nos vies sédentaires et bourgeoises que l'existence mouvementée d'un héros qui, nouveau Don Quichotte, s'évade de chez lui en quête d'aventures ?

Au moment où Péru de Lacroix débarquait sur les plages américaines (1814-1815), Bolivar, vaincu par les Espagnols, après une lutte titanique (1), préparait aux Antilles une expédition contre le continent américain.

Quelques Français, parmi lesquels les officiers de marine Aury et Courtois, se trouvaient aux Antilles avec les vaincus. Hostiles à Bolivar, ils essayaient de jeter le trouble dans l'expédition que celui-ci s'efforçait d'organiser. Tous deux voulaient empêcher la désignation du Libertador comme chef de l'expédition. L'opinion d'Aury n'était pas sans prix, car cet officier, vaillant par ailleurs, disposait d'une escadrille. Péru de Lacroix fit cause commune avec ses compatriotes.

Bolivar partit cependant. Mais, refusant de l'accompagner, ces officiers firent voile pour le Mexique.

§

Le Libertador envahissait l'extrême nord du continent sud-américain dans les pires conditions. Son expédition semblait une folie. Il ne comptait que sur 7 goëlettes et 250 hommes dont quelques officiers et marins français tels que Morué, Pinell, Lominé, etc.. Le riche armateur hollandais Brion et le général Pétion, président d'Haïti, lui avaient fourni des subsides. Mais dans cette « croisade de la liberté — comme on l'a écrit justement — il n'y avait de grand que l'intrépidité ».

Bolivar, en effet, marchait contre le Vénézuéla, dont les habitants ne voulaient pas l'indépendance et qui favorisaient les royalistes. Une armée de 15.000 Espagnols aguerris, qui avaient triomphé contre Napoléon dans la guerre d'Espagne, et de 10.000 Américains royalistes, victorieux dans les campagnes de 1814, occupait en outre ce territoire. Une escadre, « la plus importante — nous dit le colonel espagnol Sevilla — qui eût traversé jusqu'alors l'Atlantique », défendait ses côtes.

Bolivar n'en a cure. Il envahit le Vénézuéla, soulève les masses, lève une armée, combat avec des chances diverses, occupe la Guyane

(1) V. Jules Mancini, *Bolivar et l'Emancipation des Colonies Espagnoles, des origines à 1815*. Perrin éditeur, 1912.

et bat enfin, à la tête de 7.000 hommes, le général en chef de l'expédition espagnole, Morillo, désigné par Wellington pour pacifier l'Amérique du Sud et dont les forces s'élevaient à 17.400 hommes (1818-1819).

Le Libertador traverse ensuite les Andes, en plein hiver tropical, à la tête de 3000 et quelques héros. Il envahit le vice-royaume de la Nouvelle-Grenade, défendu par une armée d'environ 10.000 hommes. Vainqueur à Gormeza, à Vargas et à la fameuse bataille de Boyaca, il entre à Bogota. Le vice-roi Samano s'enfuit. La Nouvelle-Grenade est libre (1819).

Le Libérateur réunit le vice-royaume de la Nouvelle-Grenade au Vénézuéla et fonde ainsi une république à laquelle il donne le nom de Colombie, en souvenir de Christophe Colomb.

A la bataille de Carabobo (1821), il bat les derniers 12.000 hommes qui défendaient le Vénézuéla et le délivre. La République Dominicaine et la République de Panama actuelles sont incorporées à la Colombie. Le Centre-Amérique est émancipé. Bolivar se dirige vers le Sud et entreprend la campagne de l'Equateur, dont il s'assure la conquête et qu'il ajoute à la Colombie déjà géante (1822). Il passe ensuite au Pérou, centre de la résistance espagnole dans l'Amérique du Sud (1823). Il y organise une armée de 10.000 hommes au milieu des pires difficultés et malgré cinq trahisons successives, dont celles du président Torre-Tagle et de son ministre de la Guerre Berindoaga, qui passent à l'ennemi.

L'armée espagnole au Pérou était forte de 23.000 hommes, qui pendant quatorze ans, n'avaient connu que des victoires. Une partie de cette armée était commandée par le Français Cantérac, une autre par le général Pedro de Olañeta, la dernière enfin par le vice-roi de La Serna.

Cantérac est vaincu à la bataille de Junin, Olañeta à celle de Tumusla, La Serna à la bataille d'Ayacucho, remportée par le général Sucre, premier lieutenant de Bolivar.

Les Espagnols sont forcés de reculer sur le Pacifique comme ils l'avaient fait sur l'Atlantique. Avec la prise du rempart péruvien du Callao et l'anéantissement des dernières résistances du Pacifique, l'indépendance du Chili, déjà obtenue par les généraux Carrera, San Martin et O'Higgins, se trouve assurée.

La victoire de Tumusla et l'invasion du Haut-Pérou par les troupes libératrices de Bolivar décident de la liberté des quatre provinces argentines du Nord, que les héros du Rio de la Plata n'avaient pu réussir à délivrer. Le Libertador, en enlevant à l'Argentine et au Pérou ces provinces sur lesquelles il croyait avoir des droits, forme avec leurs territoires une république nouvelle qui prend spontanément le nom de Bolivie, en l'honneur de son fondateur (1825).

L'Amérique du Sud tout entière a proclamé son indépendance. L'œuvre militaire de Bolivar est achevée. Celle du reconstructeur et de l'homme d'Etat commence. Le Libertador veut fondre tous les peuples américains, du Mexique au Chili, en une seule nation qui serait, suivant son expression, « la mère des républiques, la plus vaste nation du monde ». Il convoque dans cette intention, en 1826, à Panama, un congrès de toutes les nations américaines. Ce Congrès célèbre échoue en partie. Pour des raisons complexes et multiples, la politique grandiose de Bolivar se heurte à un idéal médiocre de petites nationalités. Plutôt que de faire violence aux tendances de la majorité et faisant preuve de la plus admirable abnégation, le Libertador se retire sur les bords de la mer Caraïbe, à Sainte-Marthe, où il meurt le 17 décembre 1830, désespéré de voir l'Amérique, pour laquelle il avait rêvé un si haut idéal, divisée en petites républiques livrées à l'anarchie.

Bolivar s'éteignait à 47 ans. Il venait de vivre l'une des plus formidables épopées de l'histoire. Il avait surmonté des obstacles inconnus d'Alexandre et de César, affranchi un nombre de colons de quatre fois supérieur au nombre de colons affranchis par Washington et « parcouru, comme on l'a écrit, plus de territoires sous l'étendard de la liberté qu'aucun conquérant asiatique ou européen sous celui de la tyrannie ».

Ses lieutenants lui avaient offert une couronne. Il la refusa. La France, l'Angleterre lui proposèrent de fonder une dynastie. « Je ne suis pas Napoléon, répondit-il, ni ne veux l'être. Je n'imiterai point César, encore moins Iturbide. Le titre de Libérateur surpasse tous ceux dont a pu se glorifier l'orgueil humain. Il ne m'appartient pas de le dégrader. »

Il fut applaudi par l'Europe libérale. Benjamin Constant écrivait : « Si Bolivar meurt sans avoir ceint une couronne, il sera dans les siècles futurs une figure singulière. Dans le passé il n'a pas son pareil. Washington n'eut jamais entre les mains, dans les colonies britanniques du Nord, le pouvoir que Bolivar a assumé parmi les peuples et les déserts de l'Amérique du Sud. »

§

En 1828, pendant les mois d'avril, de mai et de juin, le Libertador se trouvait à Bucaramanga, petite ville des Andes colombiennes. Péru de Lacroix, qui, à partir de 1822, avait quitté, pour le rejoindre, le Mexique et les Antilles, était alors son aide-de-camp. Une intimité devait forcément s'ensuivre dans ce village. En homme de talent, l'officier comprit tout le parti qu'il pourrait tirer de ce contact quotidien avec celui qui avait accompli de telles prouesses et rendu à la liberté un quart du monde. Il résolut donc de fixer

chaque soir sur le papier les propos de son général. Et ces notes, il les baptisa du nom de *Journal de Bucaramanga.*

Ces pages, du plus haut intérêt, n'eurent cependant pas le succès qu'elles méritaient. Certaines des confidences recueillies par Lacroix de la bouche du Libertador furent même jugées si compromettantes que le manuscrit de l'officier est resté, presque dans sa totalité, soigneusement caché pendant quatre-vingts ans. Conservé à l'Académie d'Histoire de Caracas, il a été copié subrepticement par un consul étranger, M. Hispano, et la maison Ollendorff l'a publié récemment. D'où fureur de l'Académie caraquenaise, qui lance à son tour une brochure contre le fonctionnaire indiscret que son gouvernement s'empresse de déplacer. Le *Journal de Bucaramanga* a eu un grand retentissement dans l'Amérique du Sud. Le lecteur français lira avec intérêt les passages que nous extrayons de ces pages écrites en espagnol par un officier français, et qui se rapportent à l'une des figures les plus étonnantes de l'histoire universelle.

R. B. F.

## JOURNAL DE BUCARAMANGA (1828)

*8 mai.*

...Le Libertador s'est montré fort gai pendant le dîner. Il nous a conté plusieurs anecdotes de sa vie, antérieures à l'année 1810 et se rapportant à l'époque de ses voyages à travers l'Europe. Il a parlé de son séjour en Italie. Il nous a dit qu'il avait assisté à une grande revue de l'armée d'Italie passée par Napoléon sur la plaine de Montechiaro, à peu de distance de Castiglione. Le trône de l'empereur avait été placé sur une petite éminence au milieu de cette grande plaine. Pendant le défilé des troupes par colonnes, devant Napoléon assis sur son trône, son compagnon et lui s'étaient portés au pied de cette éminence d'où S. E. pouvait observer l'Empereur facilement. Se sentant remarqués par Napoléon, qui les regarda à plusieurs reprises avec une petite lorgnette dont il se servait, son compagnon lui dit : « Il se pourrait que Napoléon qui nous observe nous prît pour des espions. » Cette remarque le mit sur ses gardes et le décida à se retirer. « J'avais fixé, nous dit S. E., toute mon attention sur l'Empereur et de toute cette multitude d'hommes réunis là je ne considérais que lui. Ma curiosité ne pouvait arriver à se satisfaire et j'étais bien loin de prévoir que je serais aussi un jour l'objet de l'attention, ou, si vous préférez, de la curiosité de tout un continent,

voire même du monde entier. Quel nombreux et brillant état-major avait l'Empereur, et quelle simplicité dans sa mise ! Tous ses généraux étaient couverts d'or et de riches broderies. Il n'avait, lui, que ses épaulettes, un chapeau sans galon, et un habit dépourvu de tout ornement. J'avoue que cela me plut fort et que j'eusse moi-même adopté cet usage si je n'avais craint d'être accusé d'imiter en cela Napoléon, comme on n'eût pas manqué d'ajouter par la suite que mon intention était de l'imiter en tout ».

S. E. nous a fait remarquer combien son état-major, qui n'en portait pas moins le titre pompeux d'Etat-Major Général Libérateur, était réduit. Il avait toujours considéré, parmi eux, le général Ibarra comme son Duroc, nommé grand-maréchal du Palais et duc de Frioul par Napoléon. Le général Briceno Mendez était pour lui son Clarke, ministre de la Guerre et duc de Feltre. Le général Salom pouvait se comparer à Berthier, major général de la grande armée et prince de Neuchâtel et de Wagram. Il lui serait aisé d'établir d'autres parallèles, moins exacts toutefois. « Mais quelle différence, s'est écrié le Libertador, dans l'échelle sociale des uns et des autres ! Quel abîme dans le rang, l'opulence et l'élévation ! Les uns comblés de richesses, de titres et d'honneurs; les autres ne jouissant que de leur grade et des modestes honneurs d'une république. Les premiers, sujets d'un puissant monarque, les seconds, par contre, citoyens d'un état libre. Ceux-là favoris de l'Empereur, ceux-ci amis du Libertador. Les sybarites de notre siècle envieraient certainement les premiers, mais les Lycurgue et les Caton modernes préféreraient à n'en pas douter le sort des autres. » S. E. énuméra ensuite les aides de camp attachés à sa personne depuis qu'il avait été élevé au grade de général. Comme il en oubliait quelques-uns, je lui citai Demarquet et Ducoudray. Ce à quoi le Libertador répondit que le premier avait été, en effet, son aide de camp et qu'il n'avait eu qu'à s'en louer, mais qu'il n'en était pas ainsi de Ducoudray-Holstein, qui, au surplus, n'avait jamais mérité sa confiance...

*10 mai.*

... Après le dîner, le Libertador est sorti à pied. Wilson et moi avons été les seuls à l'accompagner. S. E. m'a demandé

la date de ma naissance. Je lui ai répondu que j'étais né en 1780. « Je pensais, me dit-il, être de votre âge. Or, j'ai trois ans de moins que vous, car je suis né en 1783, et j'ai l'air plus vieux. Combien de fois vous êtes-vous marié ? — Une seule, Excellence, lui répondis-je, en 1825, avec ma femme actuelle. — Vous vous êtes donc marié à 45 ans, continua Bolivar. C'est, en réalité, l'âge où l'homme doit prendre état. Je n'avais pas 18 ans lors de mon mariage à Madrid et j'étais veuf en 1801, avant d'avoir atteint mes 19 ans. J'ai profondément aimé ma femme et je jurai à sa mort de ne plus me remarier. J'ai tenu parole. Voyez ce qu'est le destin ! Si je n'étais pas devenu veuf, ma vie peut-être eût été différente. Je ne serais à cette heure ni le général Bolivar, ni le Libérateur, bien que je ne sois pas né, j'en conviens, pour être alcade de San Mateo (1). — Ni la Colombie, ni le Pérou, répliqué-je, ni l'Amérique entière ne serait libre, si V. E. n'avait pris à sa charge l'immense et noble entreprise de la délivrer. — Non pas, poursuivit S. E., car je ne suis pas l'unique auteur de la révolution. Dans la crise révolutionnaire et dans la longue lutte entre Espagnols et patriotes, on eût certainement vu naître en mon absence quelque *caudillo*, et l'ambiance que je créai autour de moi n'eût pas nui au sort des autres en les maintenant toujours dans une sphère inférieure à la mienne. Laissons aux gens superstitieux le soin de croire que la Providence m'a choisi pour affranchir la Colombie. Ma nature, mon caractère, mes passions et les circonstances m'ont conduit sur cette voie. Mon ambition, ma constance et mon imagination fougueuse me l'ont fait suivre et m'y ont maintenu. Orphelin à 16 ans, et possédant quelque fortune, je m'embarquai pour l'Europe, après avoir visité le Mexique et la Havane. C'est alors qu'à Madrid je devins follement amoureux de la nièce du vieux marquis del Toro, Teresa Toro y Alaiza, et l'épousai. Je quittai l'Europe en 1801 et rentrai à Caracas avec ma femme. Ma tête n'était pleine que des rêves du plus violent amour et les idées politiques n'avaient pas encore frappé mon imagination. Mais Teresa mourut. Bouleversé par sa fin prématurée, je m'embarquai à nouveau pour l'Espagne et, de Madrid, je passai en France et en Italie. Je commençais déjà à m'intéresser aux affaires publiques. La

(1) Village de la Vallée d'Aragua, où le Libertador avait ses propriétés.

politique m'attirait et je suivais ses différentes manifestations. A la fin de l'année 1804, j'assistai, à Paris, au couronnement de Napoléon. Cet acte auguste me remplit d'enthousiasme. Sa pompe et les sentiments d'allégresse et d'amour qu'un peuple immense manifestait à l'égard du héros, cette effusion générale de tous les cœurs, ce mouvement spontané qu'excitaient la gloire et les lauriers de Napoléon acclamé à ce moment par plus d'un million de poitrines me parurent, pour celui qui les obtenait, le terme ultime de l'ambition d'un homme. Et bien que je fusse loin d'imaginer qu'une telle fortune dût m'échoir un jour, j'évoquai malgré moi l'esclavage de ma patrie et l'auréole dont pourrait resplendir son affranchisseur. Ce ne fut pourtant que plus tard que j'entrevis la possibilité de coopérer à son émancipation, sans espérer toutefois y tenir le premier rôle. Sans la mort de ma femme, je ne serais pas retourné en Europe et il est probable que les idées que mes voyages devaient faire germer en moi ne me seraient pas venues. Je n'aurais pas acquis en Amérique tant d'expérience et cette connaissance du monde et des hommes qui m'a été si utile dans ma carrière politique. La mort de ma femme me plaça de bonne heure sur le chemin de la politique et me fit préférer le char de Mars au sillon de Cérès. Jugez donc si elle a décidé de mon sort. »

La conversation se déroula sur le même thème jusqu'au retour. Nous trouvâmes, en rentrant, plusieurs personnes qui attendaient S. E. Le Libertador les retint jusqu'à 9 heures, puis se retira dans ses appartements.

*11 mai.*

... S. E. n'ayant aucune envie de dormir, la conversation a continué. Le Libertador nous a parlé de la franc-maçonnerie. Il nous a dit qu'il avait eu la curiosité de se faire initier pour en examiner de près les arcanes. Admis comme maître à Paris, ce grade, nous dit-il, lui a suffi pour lui montrer tout le ridicule de cette ancienne association. Il a trouvé dans les loges quelques hommes de mérite, nombre de fanatiques, beaucoup d'imposteurs et un plus grand nombre de dupes. Les francs-maçons, a-t-il poursuivi, ont l'air de grands enfants jouant avec des signes, des mots hébraïques, des rubans et des cordons. La politique et l'intrigue, il est vrai, peuvent tirer parti

de cette société secrète. Mais dans l'état de la civilisation en Colombie, au milieu du fanatisme et des préoccupations religieuses, il eût été impolitique de s'en servir, parce qu'en échange de l'appui de quelques francs-maçons il se serait attiré la haine et le blâme de toute la nation, alors excitée contre lui par les moines et le clergé, qui n'eussent pas manqué de s'en faire une arme. Il n'avait donc rien à retirer de la franc-maçonnerie, mais au contraire tout à perdre dans l'opinion en s'en servant.

*13 mai.*

Je suis entré à 7 heures dans la chambre du Libertador. S. E. prenait une tasse de thé dans son lit. L'Affranchisseur me dit qu'il se sentait l'estomac lourd et une forte migraine. Quelques instants après, son médecin, le docteur Moor, fait son entrée. S. E. rit fort de la mine inquiète du docteur. Celui-ci prescrit au Libertador un émétique, mais S. E. lui déclare qu'elle n'y touchera point. Enfin le docteur Moor se retire après avoir approuvé et préconisé l'emploi du thé. « Cet homme, s'écrie S. E., veut à toute force me faire avaler des médicaments. Or il sait fort bien que j'abhorre les drogues. Mais les médecins sont comme les évêques. Ils nous inondent d'ordonnances, comme ceux-ci de bénédictions. Le docteur Moor est mon médecin et il en tire vanité. Il lui semble que sa science en est augmentée. Je crois, en effet, qu'il a besoin de cela. C'est un brave homme. Mais sa timidité à mon égard nuit à ses connaissances, fussent-elles celles d'Hippocrate. La dignité doctorale qu'il se plaît à étaler parfois est comme un habit emprunté dont il se revêt et qui ne lui va guère. Il se trompe s'il s'imagine que je crois à sa science et à la vertu de ses ordonnances. Je lui en demande quelquefois pour ménager son amour-propre et ne pas le froisser. Mon médecin, en un mot, n'est pour moi qu'un objet de luxe. Et c'est aussi le cas de mon aumônier, que j'ai congédié. »

Quelle exactitude et quelle force de coloris dans ce portrait ! Le docteur Moor, comme l'a dit S. E., est un brave homme. Nous avons vu qu'il était attaché à la personne du Libertador. Il est aussi son chirurgien. Il tient dans l'armée l'emploi de premier commandant avec le grade de colonel et il est Anglais de naissance. S. E. cause rarement avec lui et le docteur ne

se mêle jamais aux conversations des repas ni à celles d'après dîner (1)...

*16 mai.*

... Le soir, après une courte promenade à pied, S. E. est allée chez le général Soublette, où toute la maison du Libertador se trouvait réunie. S. E. comme d'habitude s'étendit sur le hamac que le général lui céda, et voulut reprendre la conversation interrompue par son arrivée. Le Libertador tira peu après de sa poche *la Presse* de Lima. Ce journal contenait une proclamation du général Sucre, président de la Bolivie, dont nous admirâmes tous la forme. Mais S. E., l'analysant phrase par phrase, nous prouva qu'elle n'était pas aussi remarquable qu'elle en avait l'air. Cette même gazette amena la conversation sur le juge Vidaure, que le Libertador nous peignit comme un homme d'esprit, aux connaissances superficielles et d'une grande immoralité. Parlant ensuite des gouvernements théocratiques, il soutint, non sans une certaine ironie, qu'étant donnés le degré de civilisation, la culture et les coutumes de l'Amérique du Sud, telle était la forme de gouvernement qui lui convenait le mieux. S. E. en arriva à parler de Rome. Discourant sur son ancienne république, le Libertador nous fit remarquer l'immense différence qui la séparait de la République américaine. Il nous parla de César et de sa mort, établissant un parallèle entre ses assassins démagogues et les démagogues colombiens. Remontant enfin à la Grèce antique, il nous parla de la fureur révolutionnaire de ses différentes républiques et il termina en discourant sur Thalès de Milet : « Je ne suis pas le seul, dit le Libertador, à lui dénier le titre de sage. Son opinion sur la nature de Dieu est une extravagance, et il est impossible de ne pas en dire autant de sa théorie de l'âme, de son mépris des richesses, de son renoncement au mariage pour ne pas avoir d'enfants et des mille autres excentricités qu'on lui attribue. »

Le général Soublette, le colonel O'Leary et le commandant Herrera, voyant le Libertador de si bonne humeur, jugèrent le moment opportun pour intercéder à nouveau en faveur du

(1) Bolivar ne voulut jamais prendre de remèdes. Son dernier médecin, le docteur Prosper Révérend, Français né à Falaise, a laissé une brochure sur *la Dernière maladie, les derniers moments et les funérailles de Simon Bolivar, libérateur de la Colombie et du Pérou.*

N. du R.

colonel Muñoz. Mais ils n'avaient pas compté sur l'inflexibilité de S. E. qui mit fin à leurs instances en demandant froidement au général Soublette s'il avait exécuté ses ordres en vue de l'arrivée du colonel à Bucaramanga...

*23 mai.*

...Le Libertador s'est étendu après déjeuner sur son hamac et m'a fait appeler pour lui traduire des vers français. Il a pris *la Guerre des Dieux* et a lu cet ouvrage avec autant de facilité, de rapidité et d'éloquence que s'il était écrit en espagnol. Je l'écoutai dans le plus grand ravissement pendant plus d'une heure et ce n'est que bien rarement qu'il a interrompu sa lecture pour me demander le sens d'un mot. Pendant le dîner, S. E. s'est encore étendue en termes élogieux sur cet ouvrage. Le Libertador a loué ensuite les œuvres de Voltaire, son auteur favori. Il a fait la critique de quelques auteurs anglais comme Walter Scott, et il a conclu en déclarant que *la Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau ne lui plaisait guère, mais que le style en était admirable. On trouve tout dans Voltaire, a-t-il ajouté : style, profondes pensées philosophiques, fine critique et agrément.

La journée étant pluvieuse, le Libertator a renoncé à sa promenade. Mais il nous a dit qu'il aimait parfois ce temps d'averses parce que la nature, après la pluie, semblait s'être renouvelée...

*26 mai.*

... Nous n'avons eu aujourd'hui ni jeu ni promenade. Le Libertador est resté seul après dîner jusqu'à 7 heures. Je me dirigeai à ce moment vers sa chambre et le trouvai en train de lire : « Venez entendre, me dit-il, quelques passages de *la Guerre des Dieux.* » S. E. avait à peine commencé de lire qu'elle se lassa vite. Me priant de lui passer *le Cabinet de Saint-Cloud*, qui se trouvait sur sa table, le Libertador se mit à parcourir l'article concernant Napoléon. « Quelle injustice ! Comme tout cela est faux ! » s'écria-t-il tout à coup en interrompant sa lecture. Puis il se remit à lire. Enfin, jetant, du hamac où il était étendu, le livre sur la table : « Vous avez dû sans doute remarquer, me dit-il, que, dans mes conversations avec mon entourage ou avec d'autres personnes, je m'abstiens toujours de faire l'éloge de Napoléon. Bien plus, que, lorsqu'il

m'arrive de parler de l'Empereur ou de ses actes, c'est plutôt pour en faire la critique que l'éloge et que je me suis laissé aller plus d'une fois à accuser Napoléon de despotisme et à blâmer quelques-unes de ses mesures politiques et de ses opérations militaires. Or, bien que je pense autrement, tout cela a été et est encore pour moi une nécessité. Il me faut travestir soigneusement ma pensée pour qu'on ne m'accuse pas d'imiter la politique et les visées de Napoléon, d'aspirer au trône et de vouloir dominer l'Amérique du Sud comme il a dominé l'Europe. Et c'est ce qu'on n'eût pas manqué d'affirmer si j'avais laissé soupçonner mon enthousiasme et mon admiration pour ce grand homme. Mes ennemis ne s'en fussent pas tenus là. Ils m'eussent accusé de vouloir créer une noblesse et un état militaire semblable, en pouvoir, en prérogatives et en honneurs, à celui de Napoléon. Soyez persuadé que si je m'étais montré, comme je le suis, un partisan décidé du héros français, et que si l'on m'avait entendu vanter sa politique, exalter ses victoires, prôner son génie comme celui du premier capitaine du monde, comme homme d'Etat, comme philosophe et comme savant, telle eût été leur conclusion. Voilà cependant mon avis et tout ce qui se rapporte à la personne de l'Empereur constitue pour moi la lecture la plus agréable et la plus édifiante. C'est là qu'il faut étudier l'art de la guerre, celui de la politique et l'art de gouverner. »

Cet aveu singulier et inespéré m'a surpris. J'avais amené plus d'une fois la conversation sur Napoléon, mais je n'avais jamais pu obtenir du Libertador la vérité sur son jugement. Je lui avais bien entendu énoncer quelques critiques, mais sur des faits isolés, non sur leur ensemble, ni sur la vie publique ou le génie de l'Empereur. Le Libertador, ce soir, a comblé mes désirs.

*27 mai.*

### PORTRAIT PHYSIQUE DU LIBERTADOR

Le général en chef Simon-Joseph-Antoine Bolivar aura 45 ans le 24 juillet prochain (1828). Il en paraît pourtant cinquante. Mince, de stature moyenne, il a les bras, les muscles et les jambes maigres. Sa tête est longue, large dans le haut et très effilée vers le bas. Le front est vaste, dégagé, cylindrique et creusé de rides profondes quand le visage est immobile

ou dans les moments d'humeur et de colère. Le Libertador a les cheveux frisés, légèrement hérissés, abondants et grisonnants. Les yeux, qui ont perdu l'éclat de la jeunesse, conservent la vivacité du génie ; ils sont profonds, sans être ni grands ni petits. Les sourcils sont épais, séparés, peu arqués et moins grisonnants que les cheveux, le nez bien proportionné, les pommettes saillantes, les joues creuses. L'Affranchisseur a la bouche grande, la lèvre inférieure accentuée, les dents blanches et le rire agréable. Le menton, long, est effilé. Le visage hâlé s'assombrit encore dans la colère. La mine alors change, les rides du front et des tempes se dessinent, les yeux semblent rapetissés, la lèvre inférieure s'accuse et la bouche prend une expression de laideur. Nous sommes en présence d'une physionomie différente, d'un visage tourmenté par les soucis, par des pensées tristes et des idées sombres. Mais quand le Libertador est de bonne humeur, toutes ces caractéristiques disparaissent. Son visage s'éclaire et son esprit se reflète sur sa physionomie. S. E. ne porte actuellement ni favoris ni moustache. Tel est le portrait physique du Libertador. Sa physionomie (d'après les systèmes de Gall et de Lavater) est celle d'un homme extraordinaire, d'une vaste intelligence, d'un penseur profond et d'un puissant génie.

Son portrait moral permettra de juger de l'exactitude de ces signes extérieurs.

### PORTRAIT MORAL DU LIBÉRATEUR

Le général Bolivar est né avec un génie ardent et fécond, une intelligence souveraine et en rapport avec l'organe cérébral dont la nature l'a doté. Une première éducation, qui, sans être brillante, fut cependant celle d'un homme de qualité, développa vite ces facultés naturelles et les canalisa vers toutes les branches de la connaissance. Si bien que son esprit cultivé et soutenu par une mémoire admirable a pu s'exercer facilement dans les sciences, les arts, la littérature et plus profondément encore dans la politique et l'art militaire, ainsi que dans l'éloquence.

Le Libertador est énergique. Ferme dans ses desseins, il sait les soutenir avec ardeur. Ses idées ne sont jamais vulgaires, mais au contraire grandes, élevées originales. Il a les

façons affables et de bon ton des Européens des sphères aristocratiques. Il pratique la simplicité et la modestie républicaines, mais il possède l'orgueil d'une âme noble, élevée, la dignité de son rang et l'amour-propre que donne le mérite et qui pousse l'homme aux grandes actions. La gloire, voilà son ambition.

Il ne veut d'autres lauriers que ceux qu'il a obtenus en libérant dix millions d'hommes et en fondant trois républiques. A son génie organisateur il joint l'activité, la vivacité, des ressources infinies dans les idées et la constance nécessaire à la réalisation de ses projets. Il sait se montrer supérieur à l'adversité, à l'infortune et aux revers. Sa philosophie est sa consolation et son esprit lui fournit des moyens de les réparer. Il sait les tourner à son profit et s'en servir. Sa politique ne pardonne point, mais comme il connaît à fond le cœur humain, il sait accorder ou refuser son estime à ceux dont il s'est servi, selon le mobile qui les fit agir. Il est capable de grands enthousiasmes et son désintéressement n'a d'égal que sa générosité. Il aime la discussion. Il sait la dominer par la supériorité de son esprit, mais il se montre parfois trop catégorique et pas assez tolérant envers ses contradicteurs. Il méprise la flatterie et ceux dont les lèvres ne savent qu'aduler. La critique de ses actes l'affecte, la calomnie l'irrite et nul ne tient plus que lui à sa réputation. La colère chez lui ne dure pas. Quand elle éclate, c'est son cerveau qui parle et non son cœur, qui finit par reprendre le dessus et qui dissipe en un instant le mal que le premier aurait pu causer.

Tels sont les traits généraux et les caractéristiques morales du Libertador. Mais pour faire connaître à fond son caractère, quelques touches particulières sur sa nature, sa vie et ses mœurs, que je pense transcrire demain pour parfaire ce portrait, sont nécessaires.

*29 mai.*

### GÉNIE, CARACTÈRE, MŒURS ET COUTUMES DU LIBERTADOR

Son activité intellectuelle et physique maintient le Libertador dans une agitation continuelle. A le voir et à l'observer dans ces moments, on croirait se trouver en présence d'un fou. Dans les promenades à pied que nous faisons le soir avec

lui, il prend souvent plaisir à marcher très vite et à fatiguer ses compagnons. D'autres fois il se met à courir et à sauter, en laissant tout le monde derrière lui. Puis il nous attend et nous dit que nous ne savons pas courir. Il en est de même dans les promenades à cheval, mais tout ceci n'a lieu que lorsque S. E. est avec son entourage. Quand le mauvais temps l'empêche de sortir, le Libertador se rattrape sur son hamac, en se balançant très vite, ou se promène à grands pas dans les couloirs de sa maison en chantant, en récitant des vers ou en causant avec ses familiers. Quand S. E. parle, elle change aussi rapidement de conversation que de pose. On dirait alors que rien n'est stable en elle. Quel changement lorsqu'il s'agit de quelque visite! Mêlé à ses familiers, le Libertador paraît le plus gai et parfois le plus fou d'entre eux; il se montre, dans le monde, supérieur à tous par l'ingéniosité et la vivacité de ses propos, par son bon goût et sa courtoisie. Ses bonnes manières en font le plus exquis, le plus cultivé et le plus courtois de ses commensaux.

La colère du Libertador est de courte durée. Elle est quelquefois bruyante, quelquefois silencieuse. Dans le premier cas, il s'agit presque toujours d'un domestique contre lequel il peste ou de quelques jurons lancés quand il est seul. Sans pour cela être en colère, le Libertador se montre quelquefois silencieux et taciturne. Il s'agit alors de quelque projet ou de quelque souci, et tant que sa résolution n'est pas prise, ce qui généralement a vite lieu, son humeur et son inquiétude persistent.

Les questions de S. E. sont courtes et précises. Aussi le Libertador aime-t-il qu'il en soit de même des réponses. Il ne tolère aucun verbiage. Il soutient ses opinions avec force et ténacité et lorsqu'il vous contredit on l'entend dire : « Non, Monsieur, cela n'est pas ainsi, mais ainsi, etc... » Quand il parle de gens qui lui déplaisent ou qu'il méprise : « Ce c... d'un tel », dit-il. Il est très observateur et remarque jusqu'aux plus infimes détails. Il déteste les gens grossiers, les impudents, les charlatans, les malappris et les indiscrets et les dénigre en passant en revue leurs défauts.

Le Libertador est toujours mis avec élégance. Il se rase lui-même tous les jours ou au moins tous les deux jours. Il se baigne continuellement, soigne ses dents et ses cheveux. Il

s'habille ici en civil : bottes à l'écuyère, cravate noire nouée militairement, gilet blanc d'ordonnance, pantalon de même couleur, redingote ou casaque bleue et chapeau de paille.

S. E. est ambidextre. Son aide-de-camp Ibarra m'a affirmé l'avoir vu combattre des deux mains, et, fatigué de la main droite, prendre son sabre dans la main gauche. C'est ce qui lui arriva à Barquisimeto, en novembre 1813, et à la bataille de la Puerta, en 1814. S. E. se rase, découpe et manie un fleuret des deux mains. Le Libertador ne fume ni n'admet qu'on fume en sa présence. Il ne prise pas et ne prend jamais d'eau-de-vie ou de liqueur. A déjeuner, le vin est exclu de sa table. Par contre, au dîner, S. E. prend trois ou quatre petits verres de Bordeaux ou de Madère et un ou deux de vin de Champagne. Il lui arrive souvent de ne pas goûter au café. Le Libertador mange de fort bon appétit à ses deux repas et il est friand de piments d'Inde et de piments doux, mais il préfère les piments d'Inde. Je me souviens à ce propos d'une anecdote : « Au Potosi — nous contait un jour S. E. — dans un grand banquet donné en mon honneur, il y avait beaucoup de dames. J'observai que quelques-unes d'entre elles, et notamment mes voisines, ne mangeaient guère, parce que les piments, en honneur dans ce pays, avaient été supprimés dans la crainte de me déplaire. J'en fis venir sur-le-champ, et tout le monde de dîner avec appétit. Quelques dames même en prenaient avec leur pain ». Le Libertador préfère les galettes de maïs au pain le plus tendre. Il consomme plus de légumes que de viande, dédaigne les confitures, mais aime fort les fruits. Il assaisonne lui-même la salade et se pique en cela d'une grande habileté, ce dont, dit-il, il est redevable aux dames de France.

J'ai dit que le Libertador sait prendre un ton de dignité lorsqu'il se trouve avec des personnes qu'il connaît à peine, mais qu'il s'en débarrassait vite avec les siens. Il se tient à l'église avec beaucoup de retenue et de respect et n'admet point que ceux qui l'y accompagnent s'écartent de cette règle. S'étant aperçu un jour que son médecin, le docteur Moor, se tenait assis les jambes croisées, il lui envoya aussitôt son aide-de-camp pour lui faire remarquer l'inconvenance de son maintien et lui enjoindre d'avoir à prendre modèle sur lui.

Mais S. E. ignore, quand elle est à la messe, le moment de

s'agenouiller, de se tenir debout ou de s'asseoir. Jamais le Libertador ne se signe. Il parle quelquefois avec son voisin, mais à peine et tout bas.

Les idées de S. E. sont comme son imagination, pleines de fougue, d'originalité et de nouveauté. Elles donnent une grande variété à ses propos. Son esprit est plus porté vers la critique que vers l'éloge, mais il est certain que l'un ou l'autre sont toujours fondés.

Il y a toujours une pointe d'exagération dans la façon de vanter, de soutenir ou d'approuver de S. E. On peut en dire autant de sa critique ou de son blâme.

S. E. fait de nombreuses citations en parlant, mais celles-ci sont toujours amenées avec à propos. Son auteur favori est Voltaire dont elle sait par cœur force passages tant en prose qu'en vers. Le Libertador connaît à merveille les bons auteurs français, quelque peu les italiens et les anglais, et il est très ferré sur la littérature espagnole. S. E. aime beaucoup à évoquer ses premières années et elle parle volontiers de ses premiers voyages, de ses premières campagnes, de ses anciens amis et de sa famille. Jamais une calomnie n'a souillé sa bouche. Le Libertador aime la vérité, l'héroïsme, l'honneur, les considérations sociales et la moralité publique, et il déteste ou méprise tout ce qui pourrait mettre obstacle à ces grands et nobles sentiments.

LOUIS PÉRU DE LACROIX.

# LA DERNIÈRE CHEVAUCHÉE

Trois heures d'argent sonnaient quelque part, quand Don Juan quitta le lit de sa dernière maîtresse, un petit lit blanc de pensionnaire, juste assez large pour une jeune fille encore un peu petite fille.

La pauvrette dormait, dans le désordre de ses cheveux d'un blond assez fade, son visage bouffi des larmes de l'initiation, les lignes puériles de son corps à peine infléchies par les charmes naissants de la nubilité.

Pour avoir lu trop de romans, elle gisait ainsi parmi les linges foulés, avec l'air disloqué d'un pantin abandonné sur la neige par un mauvais garçon.

Don Juan, à demi vêtu et ce qui restait de ses habits sur le bras, quitta la chambre et, par les couloirs déserts, où le clair de lune animait des portraits de seigneurs gourmés dans leur fraise ou de grandes dames guindées en de roides brocarts, regagna son appartement.

Sur le seuil, il reconnut son hôte avec ennui.

— D'où venez-vous, Don Juan, si tard et fait comme un voleur ?

— La question, Don Carlos, est assez indiscrète.

— Laquelle de mes chambrières vous accorde ses faveurs ?

— Une chambrière ?... fi ! Monsieur.

— Dois-je conclure que vous sortez de chez ma femme...ou de chez ma fille ?

— Concluez comme il vous plaira.

— Fort bien.

L'hôte mit l'épée en arrêt et Don Juan se défendit de son mieux. Ses vêtements en tas lui servaient à propos de bouclier. La lame de Don Carlos s'y embarrassa et Don Juan eut beau jeu pour planter sa dague dans la gorge de l'agresseur.

L'homme, sans un cri, tournoya et chut dans les bras de son meurtrier. Don Juan mit le corps dans un fauteuil, en la posture d'un ivrogne endormi claquant des dents, et rentra chez lui.

Sganarellle l'attendait, derrière un porte-manteau, d'où il fallut le tirer à coups de pied.

— Allons, maraud, dépêche-toi ! nous n'avons plus que faire ici ! mes bottes... ma rapière... ma perruque.

— Laquelle ?

— La rousse, dont me fit présent Dona Elvire, à cause que le Christ de son couvent était rousseau.

Dans le coffre où étaient rangées les toisons, pareilles à des trophées d'indien Sioux, le valet choisit la plus blonde et la mieux annelée. Don Juan la posa sur son poing pour étudier la chute gracieuse des boucles. Il était assez chauve et son crâne poli miroitait à la clarté des cires. L'ombre de son profil, sur le mur, dessinait la silhouette d'un vautour.

Après s'être fardé avec soin, Don Juan coiffa la perruque, qui le rajeunit de trois bons lustres. Il donnait ainsi l'illusion d'un beau cavalier, encore dans la force de l'âge et à peine fatigué.

Dans le cabinet de toilette, Sganarelle bousculait des accessoires avec une hâte fébrile.

— Qu'as-tu à te dépêcher ainsi ?

— Dame, mieux vaut ne pas nous éterniser dans cette souricière...

— Te croiras-tu plus en sûreté quand nous souperons, ce soir, avec le Commandeur ?

— Comment ! vous voulez aller à Grenade,où votre tête est mise à prix ?

— Elle est mise à prix dans toutes les Espagnes.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit le valet, qu'adviendra-t-il de nous ?

— Laisse Dieu, qui n'a rien à voir dans nos affaires.

— Hélas, je crains bien que nos affaires ne soient au diable !

— Vieux poltron.

— Oui, j'ai peur de toutes les choses où je ne comprends goutte. N'est-ce pas folie de sortir d'un coupe-gorge pour se jeter dans un autre ?

— Un souper, même avec un Commandeur de pierre, n'est pas un coupe-gorge.

— Alors, cette invitation faite par une statue, vous trouvez ça naturel ?

— Il n'y a rien de surnaturel, en ce monde, hormis ta sottise t ta couardise ! Va-t'en seller mon cheval et ta mule et mène-es silencieusement vers la brèche du parc.

★

L'alchimie de l'Aube distilla bientôt les acides roses, jau-nes et verts qui corrodent le bas de la robe du matin. A cause de l'air vif, Don Juan s'était enveloppé dans sa cape usqu'aux oreilles et il gardait le silence. A côté de lui, Sganarelle, au trot léger de sa mule, agitait de tristes pen-ers.

— Cette vie d'aventures ne peut pas durer. J'y vieillis d'une emaine par jour. Je ne dors plus, je ne mange plus... à peine i je bois encore. Il serait grand temps que je quittasse le Sei-neur Don Juan. Que va-t-il se passer, ce soir ? Des choses ires que celles de cette nuit. Tout mort qu'il est, — est-il mort ant que cela ? — le Commandeur finira par se fâcher. Peut-tre vaudrait-il mieux que je fusse ailleurs, quand mon maître t lui régleront leurs comptes ? Je suis un honnête homme, noi ! et un bon chrétien ! J'ai toujours pris le parti de la mo-ale et le Seigneur Don Juan n'a reçu de moi que de bons onseils. Il s'est bien gardé de les suivre... mais ce n'est as ma faute. Ah ! si je n'étais pas obligé de courir après es gages ! Douce Vierge, intercédez auprès de votre divin ils pour qu'il ne me confonde pas avec cet impie !

Cette oraison jaculatoire, Sganarelle l'accompagna de qua-re ou cinq signes de croix, qui semblaient vouloir disperser n essaim de mouches importunes. Don Juan se retourna au ême moment et partit d'un grand éclat de rire.

— A la bonne heure ! Tu fais bien de recommander ton me à Dieu ; elle en a grand besoin.

— Quel plaisir pouvez-vous prendre à vous moquer des oses de la religion, les plus respectacles ? Ce n'est pas de on goût et je doute que cela donne plus de saveur au liber-nage. Si je ne croyais qu'à deux et deux font quatre, je enserais manquer de logique en me moquant du reste.

— Mons Sganarelle, vous sentez votre casuiste d'une lieue. Grenade, je vous adresserai à Son Eminence le Grand nquisiteur, qui vous pourvoira de fagots pour l'hiver.

Le valet se tut. Vers l'orient, le soleil, redoré à neuf, émergeait de son creuset, plein de métaux précieux en fusion. La campagne joyeuse évapora sa rosée, comme une veuve qui se hâte de sécher ses pleurs.

La chaleur ne tarda pas à devenir accablante. Il a fallu tant de bois pour les autodafé qu'il ne reste plus d'arbres pour faire de l'ombre au long des routes espagnoles. Les voyageurs chevauchaient sur un plateau inculte, couvert de broussailles roussies, crépitantes de la joie des cigales.

Sganarelle déboucha une gourde, et but à la régalade.

— N'est-ce pas du Xérès de Don Carlos que tu te rafraîchis, coquin ?

— Oh ! Monsieur, le Xérès est un vin noble. Moi, manant, je me contente de piquette étendue d'eau.

— Tu as bien la trogne à boire de la piquette ! Fais voir.

Sganarelle dut passer la précieuse gourde. Le gentilhomme s'y abreuva sans vergogne et la rendit au valet aux trois quarts vide.

— Que je te reprenne, fripon, à vouloir m'abuser.

Un tas de chiffons grouilla dans le fossé et un vagabond, sous une guenille de manteau, se dressa devant les voyageurs.

— C'est lui, votre Pauvre. Je le reconnais à sa barbe fort sale et à son regard vertueusement indigné.

— On ne rencontre plus que toi, sur les chemins, bonhomme.

— Je vous salue bien, Monsieur.

— Veux-tu gagner un nouveau louis d'or ?

— Ça dépend, que dois-je faire ?

— Tu blasphémeras Satan, cette fois... c'est bien son tour.

— Gardez votre or, Monsieur, je tiens à ne me mettre mal avec personne.

Le mendiant lança un jet de salive et leva son bâton vers le ciel pour le prendre à témoin de son mépris du vil métal. Effrayé, le cheval de Don Juan fit un écart brusque, buta contre une roche et s'abattit, envoyant son cavalier rouler dans la poussière.

Le mendiant disparut comme par enchantement, tandis que Sganarelle s'empressait au secours de son maître.

— Où est le truand maudit, que je lui coupe les oreilles !

Au milieu de la brousse, des haillons flottaient au vent l'une course éperdue. Don Juan se rua à la poursuite, mais sa anche froissée lui arracha un cri de douleur. Rageusement l déchargea ses deux pistolets sur le fugitif, qui n'en courut ue de plus belle et disparut dans un repli de terrain.

★

— Fils de chienne ! ne pouvais-tu sauter sur ce gredin ?

Cette injustice de son maître n'étonna point Sganarelle.

— Vouliez-vous que je me fisse assommer à coups de bâton? A quoi vous a servi votre fureur ? A faire du bruit et de la fumée. Nous voilà bons si les voleurs viennent à nous attaquer, maintenant que vous avez brûlé votre poudre aux moineaux !

— La peste t'étouffe ! Que ferai-je, moi, avec mon costume gâté et mon cheval boiteux ?

— A votre place, Monsieur, je n'hésiterais pas à rentrer au ogis...

— Pour m'y faire prendre, comme un renard enfumé dans a tanière ?

— On a toujours plus de ressources chez soi qu'en voyage...

— Je ne reviens jamais sur mes pas. Tu vas descendre de a mule. Je prendrai ta place, qui m'a l'air excellente, et tu onduiras mon cheval par la figure, jusqu'au bourg le plus roche.

— Quoi ! vous voulez monter à âne ?

— Une mule n'est point un baudet, que je sache.

— C'est un piètre équipage pour un gentilhomme de votre ang.

— A la guerre comme à la guerre.

— Voyez-vous que nous rencontrions une jolie femme, ous, assis sur la mule comme un moine gras ou un marchand odagre, et moi, cheminant avec votre palefroi, comme un hevalier qui a eu des malheurs ?

— Quelles femmes trouverions-nous dans ce désert ?

— Il y en a partout, hélas ! pour la perdition du genre umain.

Après mûres réflexions, Don Juan se résigna à marcher lûtôt que risquer d'être surpris en grotesque posture d'enroqué ou de courtaud de boutique. Il épousseta son habit et e mit en route, le bridon de son cheval passé à son bras.

Le soleil, haut dans le ciel, chauffait l'azur à blanc. Au ras du sol, une vibration de l'air semblait le halètement de la terre oppressée.

Au bout d'une lieue, Don Juan recru s'assit au bord du chemin. La sueur ruisselait sur son visage, délayant les fards. Son feutre empanaché lui meurtrissait le crâne. Ses pieds, comprimés par les bottes trop étroites, le faisaient horriblement souffrir. Pour éviter la congestion, il prit l'héroïque parti d'ôter sa perruque.

— Comment, tu te prélasses sur ta mule, tandis que j'use mes semelles ! Veux-tu me faire le plaisir de descendre ?

Il n'est pas humain de supporter son infortune seul quand on peut la faire partager à autrui. Sans récriminer, Sganarelle vint s'asseoir auprès du gentilhomme.

— Je meurs de soif. Passe-moi la gourde.

— La gourde ? mais elle est vide.

— Tu as tout bu ! Attends un peu...

— Mais, Monsieur, il n'y restait que deux gouttes.

— Eh bien ! cherche une source.

— Il me faudrait la verge de Moïse pour faire jaillir une fontaine au milieu de ce désert.

— Ah ! que j'ai soif !.... Tous mes souvenirs d'amour pour un verre d'eau !

Don Juan dégraffa son jabot et déboucla sa ceinture à la manière des reîtres qui se donnent de l'air; puis, la main en abat-jour sur les yeux, il scruta l'horizon.

— Sganarelle, ne vois-tu pas, au bout de la route, un nuage de poussière ?

— Ma foi, je ne vois rien, tant les paupières me cuisent de tout ce soleil !

— On dirait des cavaliers.

— Ça y est, nous sommes poursuivis !

— Mais non, imbécile. Ils sont devant nous.

— Alors, ce sont des brigands.

— Songe que le péril serait pire si nous rencontrions les gens d'armes du Prince. Mais rassure-toi. C'est une famille de paysans et il y a une femme... une jolie femme.

— Quand je vous disais qu'on trouve de cette espèce-là, même où ne poussent pas d'autres mauvaises herbes !

En hâte, Don Juan répara le débraillé de sa tenue, épongea

on visage et recoiffa sa perruque. Redressé malgré la fatigue, il bomba le thorax, cambra la taille et ranima le feu de on regard. La métamorphose fut si prompte que Sganarelle n resta ébaubi.

— Gageons que vous n'avez plus soif que de plaire ?

— N'est-ce pas mon destin ?

— Je m'en fatiguerais à la longue. Et quelle conquête digne le vous, une villageoise mal lavée ?

— Tais-toi. Tu n'entends rien aux choses du sentiment.

★

Don Juan avait donné un tour conquérant à sa moustache t il préparait son œillade la plus assassine. Mais quand il vit le plus près les voyageurs, il étouffa un juron de colère.

Dans le poudroiement argenté de la route s'avançait un beau vieillard, à la barbe de patriarche et coiffé d'un parasol le paille à la mode arabe. Il tirait par le licou un petit âne gris qui agitait ses longues oreilles pour effrayer les taons voraces.

Sur le dos du baudet s'équilibraient un volumineux bagage et une jeune femme allaitant son enfant. Un voile aux couleurs vives obombrait le visage souriant de la mère penché vers le bambin repu, qui détournait sa bouche du sein meurtri où tremblait encore une perle de lait.

— Au diable ! grommela Don Juan. C'est ma sainte famille !

— La voyageuse, pudiquement, referma sa guimpe, tandis que le vieillard, planté au beau milieu de la chaussée, toisait Don Juan avec mépris.

— Le hasard nous remet face à face, dit Don Luis sur le ton noble et un peu déclamatoire qui lui était habituel. Il fallait bien nous attendre à cette pénible rencontre. Sans doute m'avez-vous cru mort et cette pensée ajoutait-elle à votre quiétude ? J'ai eu beau fuir l'Espagne pour échapper aux scandales de votre inconduite, le bruit m'en a suivi jusqu'en Palestine, où j'allai prier sur le Saint-Sépulcre pour obtenir de ciel la faveur de votre amendement. A peine de retour, j'apprends que la grandeur et le nombre de vos crimes ont décidé le Souverain à mettre votre tête à prix. C'est bien ! Mon amour paternel ne s'interposera plus entre la justice des

hommes et votre iniquité. Je ne vous connais plus. Celle-ci, qui fut votre épouse...

— Pardon, Monsieur, l'une de mes épouses...

— Dona Elvire est ma fille, et je n'ai plus d'autre fils que cet enfant, dont je me flatte qu'il ne vous ressemblera point.

— Je l'espère, Monsieur, et pour vous et pour lui. Puisque ma bonne fortune me met encore sur votre passage, puis-je vous demander une dernière faveur ?

— Parlez.

— Je chemine depuis des lieues dans ce pays aride et je donnerais volontiers mon âme à Dieu, pour un gobelet d'eau.

— Je n'ai jamais refusé l'aumône au passant.

Dona Elvire, sans quitter des yeux son enfant, tira une outre du paquet de hardes et la tendit au vieillard, qui emplit une timbale et l'offrit à son fils.

— Monsieur, je bois à notre postérité.

Don Juan leva le gobelet et but, savourant la fraîcheur divine qui humectait sa gorge et s'épandait dans tout son être.

— Monsieur, je vous dois maintenant plus que la vie ; je ne l'oublierai pas. De tout mon cœur je vous souhaite un bon voyage. Si vous allez de ce côté, il se peut que vous entendiez encore parler de moi. Ne croyez pas tout le mal qu'on en dit.

Sans répondre, Don Luis passa son chemin, tirant l'âne derrière lui. Dona Elvire ne tourna pas la tête pour voir, une dernière fois, l'homme qu'elle avait préféré à son salut. Le groupe lentement diminua, ne fut plus qu'un point et se fondit dans le flamboiement de l'horizon.

Don Juan et Sganarelle se remirent en route, l'un menant sa mule, et l'autre son cheval boiteux dont les mouches harcelaient la plaie vive.

— Décidément, dit Don Juan avec un soupir, je joue de malheur aujourd'hui, et c'est le jour des fâcheuses rencontres.

— Comment, il vous vient un héritier sur lequel vous ne comptiez pas, et vous vous plaignez...

— Don Luis n'est-il pas de l'âge qu'il faut pour faire un défunt honoré ? son obstination à vivre, à seule fin de me faire de la morale, est tout à fait désobligeante. Je ne l'appellerai plus que le père éternel.

— Oh ! Monsieur, vous osez...

— Te mettras-tu du parti de mes détracteurs ?

— Je n'aurais garde ! Au diable les parents qui... mais, au
ait, avez-vous remarqué que Dona Elvire ne vous a même
as adressé un regard ?

Cette observation acheva de rembrunir le front de Don
uan. N'était-il plus l'Irrésistible ? Sans doute, la tendresse
oulourеuse de Dona Elvire, qui lui parut jadis la plus en-
uyeuse des femmes, lui importait peu. Mais il lui plaisait de
laire, même sans le souci d'un profit immédiat. Le temps
tait loin, où sa fougue passionnée exigeait des satisfactions
ffectives. L'amour ne lui semblait plus qu'une question d'a-
our-propre. Aussi l'indifférence de son ex-épouse lui parut-
lle la plus sanglante des injures.

— Dona Elvire ne m'aime plus qu'en la personne de notre
ls... c'est assez naturel.

Mais il ne se payait point de cette défaite et une grande
mertume l'envahit. Las d'une surhumaine lassitude, il se sen-
t fléchir sur les jarrets, comme un Atlas écrasé sous le poids
u ciel et de la terre. Pour la première fois de sa vie, il cher-
ha à évaluer son âge. Ses calculs le déçurent. Il avait tant
écu qu'il s'embrouillait dans ses souvenirs. Il conclut qu'il
evait être aussi vieux que le monde.

— Qui sait ? J'ai peut-être eu tort de croire que le plaisir
ait une raison d'être suffisante ? L'amour n'est plus l'amour
and la vanité seule s'en trouve flattée. Comment tout cela
nira-t-il, Sganarelle ?

— Fort mal, Monsieur. Tout se paye ici-bas, tôt ou tard.
omme on fait son lit on se couche.

— Je n'ai jamais fait de lit... au contraire. Je ne me cou-
herai donc pas.

— Voire !

Don Juan se reprocha sa courte incertitude comme une
cheté, et il releva son front orgueilleux.

— En somme, dit-il, je n'ai pas si mal réussi ma vie. Je m'é-
is tracé une ligne d'inconduite sévère et je ne m'en suis pas
parti un instant. Nulle bonne action ne dépare mon passé
je n'ai négligé aucun crime, même pas l'hypocrisie, qui est le
oins avouable. On ne peut pas pousser plus loin la conscience
ns le mal. Est-ce ma faute si le nombre des délits possi-
es est si limité ?

— Quel homme ! Quel homme ! Comment ne redoutez-vous

pas de voir la terre s'ouvrir sous vos pieds, après de tels blasphèmes ?

— La terre est plus solide que tu ne crois, nigaud ! D'ailleurs, j'entends ne pas mourir comme une vieille femme, qui s'endort en dévidant son rosaire. J'ai plus d'ambition...

★

Il n'est si long chemin qui ne mène quelque part. Les voyageurs, fourbus, méconnaissables sous la poussière et la sueur, arrivèrent devant une petite ville aux fortifications ruinées et qui groupait ses maisons blanches, aux toits en terrasses, autour d'un campanile élancé comme un minaret mahométan.

Au milieu de la campagne brûlée, la vieille cité sarrasine s'entourait d'une oasis et ses ruelles étroites débordaient de verdures jetées par-dessus les murailles comme des draperies.

C'était l'heure de la sieste. Toutes les demeures closes somnolaient dans la torpeur de l'après-midi torride. Don Juan et Sganarelle cherchèrent vainement une auberge.

— Ah! ça, mais tout le monde est donc mort dans ce pays?

— Dans les villes espagnoles, toutes les rues conduisent à l'église. Allons jusqu'à l'église... nous y trouverons sûrement à qui parler.

Après avoir parcouru vingt venelles d'ombre fraîche, encombrées d'immondices, le maître et le valet débouchèrent sur la grand'place aveuglée de soleil. Une manière de chapelle, écrasée sous un dôme de mosquée, laissait bâiller son porche noir, dans l'éblouissement de sa façade carrée, d'un blanc cru.

— Je n'aime guère ces églises rurales, dit Don Juan. Il y règne un air confiné où se mélangent des odeurs d'encens refroidi et de vieilles filles rances. Je n'eusse jamais joué les cagots, n'étaient les parfums de jolies femmes qu'on respire en les saints lieux de bonne compagnie. Va aux renseignements, Sganarelle.

— Et qui surveillera nos bêtes, moi parti?

Malgré sa répugnance, Don Juan pénétra sous la voûte. Un froid humide lui pesa soudain aux épaules. Néanmoins, il ôta son feutre, par courtoisie machinale. Ses yeux ne distin-

uaient rien dans la demi-obscurité de la nef. En avançant, il eurta une dévote, à genoux, effondrée dans ses voiles, et areille à un tas de nippes oubliées entre deux colonnes mau-esques.

— Oh! pardon...

Un gémissement répondit à son excuse. La dévote se re-eva et son visage flétri entra dans le rayon lumineux d'une enêtre, qui éclairait aussi le masque de Don Juan.

— Seigneur! c'est lui!... *et ne nos inducas in tentatio-em*!... c'est lui!... *sed libera nos a malo*!... Au secours! u secours!

Et la bigote terrifiée se mit à courir dans l'église, bouscu-ant les bancs, renversant les chaises. Hagarde, échevelée, sa antille au vent, elle se rua vers le portail et traversa la lace en criant, comme si elle avait eu vingt démons à ses rousses.

Don Juan, ahuri, regarda fuir la bonne femme, de qui les upes soulevées découvraient les jambes grêles, gainées de bas lancs et agitées d'un tricotement éperdu.

— Qu'est-ce qui lui prend, à celle-là?

Un rire grinçant derrière lui fit retourner le gentilhomme, ui aperçut un petit vieux, tout rabougri, au visage plissé, ù la bouche hilare semblait une fente de tire-lire sous un long ez chevauché de bésicles. Au goupillon et à la calotte, Don uan outré reconnut le bedeau.

— Hi! hi! hi! hi!...

— Tu trouves cela plaisant, rat de sacristie, cafard d'autel, raignée de tabernacle!

— Cette dame... hi! hi! hi!

— Parleras-tu, crapaud de bénitier!

— Hi! hi!... que je reconnais bien là le seigneur Don uan!... toujours le même! vous ne me remettez pas?

— La peste du fat!

— Chut! ne jurez pas. Vous me compromettriez. C'est oi, M. Dimanche... votre tailleur...

— Comment c'est vous, mon cher?... l'heureuse surprise!

— Prenez un siège... si, si... c'est bien mon tour à vous ier de vous asseoir. Et... vous vous portez bien?

— Pas mal, merci. Par quelle aventure, monsieur Dimanche, vîntes-vous homme d'église?

— C'est bien simple. Je me suis ruiné. J'avais amassé une honnête pécune en habillant des petits bourgeois. Je l'ai dissipé en habillant des grands seigneurs. L'ambition m'a perdu. Et puis, j'ai eu de la malchance, voyez-vous! ma petite Claudine, ma fille, vous savez? celle qui était si jolie? Elle est partie avec un courtisan. Et Colin, mon fils, qui faisait tant de bruit avec son tambour?... Eh bien, il s'est fait tuer à la guerre, le maladroit! Ma femme en est crevée de chagrin. Il n'est pas jusqu'à mon chien Brusquet, qui mordait si bien le monde aux jambes, qu'il n'ait fallu abattre, parce qu'il était devenu enragé. Que vouliez-vous que je fisse, tout seul et sans une peseta? Je suis revenu au pays, où j'ai trouvé cette place de bedeau. C'est une bonne place et je suis très heureux.

— Allons, tant mieux! Vous me voyez ravi, cher monsieur Dimanche. Votre nom, du moins, ne vous dessert pas dans vos fonctions sacrées. Mais, dites-moi, quelle lubie a eue cette vieille folle?

— Elle aussi, vous ne l'avez pas reconnue?

— J'espère bien ne l'avoir connue jamais. Je serais un saint si le péché était aussi laid qu'elle.

— Vous la connûtes pourtant, et même au sens propre que les Ecritures donnent au verbe : connaître...

— Quoi ! cette sorcière ?

— C'est Dona Mercedes...

— Vous radotez, cher ami !

— Non. Sans avoir l'air de rien, pour me distraire — la vie est un peu monotone, ici — j'écoute les confessions des dévotes. C'est parfois assez gai. Or, Dona Mercedes parle tout le temps de vous à Monsieur le Recteur.

Très loin, dans le passé, Don Juan évoqua l'image de sa tante Mercedes, qui eut tant de maternelle et coupable passion pour le petit page déjà pervers qu'il était en sa quinzième année.

— Bon, bon, laissons cela. Je n'entrai ici que pour m'informer de la moins mauvaise auberge du bourg.

— Allez chez maître Ignacio, à côté du marché. Vous me direz des nouvelles de son Alicante. Et maintenant, Monsieur, si c'était un effet de votre bonté ?

— Quoi ?

— Ma petite note ?...

— Ah ! ça... monsieur Dimanche, vous êtes donc incorrigible ?

Et Don Juan, après avoir embrassé le bedeau le plus affectueusement du monde, sortit en faisant sonner ses éperons.

★

La cour de l'hôtellerie de maître Ignacio était fraîche, ombragée de vignes folles et de capucines. Une servante andalouse, belle diablesse brune, en caraco léger taché de sueur aux aisselles, s'empressait autour d'une table, dont l'abondance faisait mentir le dicton qu'en les auberges d'Espagne on ne trouve que ce qu'on y apporte.

Sur le pas de sa cuisine, maître Ignacio, son ventre majestueux tendant le tablier blanc, contemplait ses hôtes. Don Juan et Sganarelle honoraient le repas chacun à sa manière. Le gentilhomme savait que la servante s'appelait Assuncion et il lui avait déjà promis le mariage et tout ce qui s'en suit. Le valet, de son mieux, dépêchait des nourritures arrosées de force rasades. Au-dessus de la nappe bourdonnaient des abeilles attirées par l'arome des vins sucrés, au fond des coupes.

— Savez-vous, ma mie, que vous êtes jolie comme un cœur ?

— On me l'a beaucoup dit.

— Vous l'a-t-on autant prouvé ?

— Plus encore !

— Fort bien, Assuncion de mon âme, je tiens à votre disposition une et même deux preuves de plus.

— Ne vous vantez pas ; je n'aime pas les gens pressés et vous ne pressez trop. Tirez vos mains de là et imitez la sagesse de votre écuyer.

— Oh ! moi, vous savez, dit Sganarelle, je suis plus porté sur la bouche que sur le cœur. Cette poularde est aussi douillettement dodue que la plus dodue des filles douillettes. Je l'aime, et j'aime aussi ce vin rouge, qui a plus de douceur que ne m'en pourraient dire les plus rouges lèvres du monde.

Assuncion rit à belles dents et le gentilhomme lui ferma la bouche d'un baiser. La fille ne se débattit que pour livrer davantage d'elle-même. Maître Ignacio, discrètement, s'éclipsa.

La tiède pesanteur d'un joli corps de femme, sur ses ge-

noux, faisait oublier à Don Juan les mésaventures du voyage. Il comprenait ainsi le bonheur, à condition qu'il se renouvelât souvent, pour donner l'illusion de l'imprévu.

L'activité se réveillait dans le bourg. Des chariots grinçaient. Des sonnailles tintaient. Des jurons de bouviers stimulaient les attelages. Au loin une enclume chanta.

Sganarelle somnolait dans la béatitude de la digestion et la servante n'avait déjà plus rien à refuser à Don Juan, quand maître Ignacio, affolé, fit irruption sous la tonnelle.

— Monsieur... Monsieur...

— Animal ! dérange-t-on ainsi ses hôtes ?

— Monsieur, si, par hasard, vous êtes le seigneur Don Juan, fuyez ! Le corrégidor vous cherche avec ses alguazils.

Le gentilhomme repoussa la fille, à demi nue et toute penaude, et sauta sur son épée. Sganarelle ne devait dormir que d'un œil, car, au seul nom du corrégidor, il avait bondi vers les écuries.

— Eh ! Messieurs, ne partez pas sans payer, cria l'aubergiste.

Traditionnellement, Don Juan jeta sa bourse et rejoignit son valet.

— Comment sortir de ce guêpier avec votre cheval éclopé et ma mule fourbue ?

Don Juan avisa deux beaux genets tout harnachés, qui semblaient là par une attention particulière de la Providence.

— Te voilà bien embarrassé, dit-il. Grimpe là-dessus, et filons.

Par chance inouïe, les communs de l'auberge donnaient sur une ruelle déserte. Au bout, c'était la pleine campagne, la liberté.

Don Juan éperonna sa monture, qui fit feu des quatre fers. Sganarelle suivait, bien que l'équitation ne fût pas son fort. Il serrait à pleins bras l'encolure de son cheval emballé sur les traces de son compagnon.

La fuite avait été si rapide que maître Ignacio et ses palefreniers n'avaient pas eu le temps de s'opposer à l'enlèvement des chevaux. Derrière eux, les fugitifs entendaient les clameurs de l'hôtelier et des hommes de police. Don Juan constata la présence de pistolets chargés, dans ses fontes, et il rit de sa bonne fortune autant que de la posture cocasse de Sga-

arelle, de qui le genet franchissait, d'un saut fantaisiste, le ossé de la route.

Un train d'enfer d'une demi-heure, et la ville inhospitaère, à l'horizon, ne fut plus qu'une blancheur indistincte, ans un petit îlot de verdure, au milieu du plateau désolé.

*

Les chevaux, couverts d'écume, ralentirent enfin l'allure et ennirent en frissonnant. L'écrasante chaleur du jour allait résoudre en orage. Le ciel s'était couvert de nuages d'arise et de cuivre. Sganarelle, congestionné par la course lle, souffla un peu.

— M'est avis que nous l'avons échappé belle! Il est dur partir ainsi, après un si bon repas!

— Ce stupide corrégidor aura été prévenu par les gens de on Carlos, qui eurent le loisir de nous rattraper, ce ma-n. Voilà bien du bruit pour une leçon d'amour à une pucelle un petit coup de dague à un père importun!

— Traite-t-on ainsi les gens qui vous reçoivent chez eux?

— Encore des remontrances ?

— C'est bon. Vous fîtes ce qu'il fallait faire, et s'il nous en rive pis encore...

— Que crains-tu? Ne suis-je pas visiblement protégé par le stin? Songe au merveilleux concours de circonstances qui us permit de prendre le large si à point!

— Oubliez-vous les mauvaises rencontres de cette journée? les sont d'un funeste présage. C'est une croyance populaire e l'homme de qui la dernière heure est proche revit d'un up tout son passé.

— Ma dernière heure n'y suffirait point. La digestion trouée te rend funèbre. J'ai grande envie de te rosser pour couer tes idées noires. En attendant, surveille ton cheval, e l'orage inquiète.

— Où allons-nous?

— Souper, de ce pas.

— Comment! vous persistez à vouloir aller chez ce Comndeur, que vous envoyâtes *ad patres* ?

— Nous n'avons pas le choix, si nous voulons souper quelpart. Le tombeau est devant nous et, derrière, nous avons

ces brutes d'alguazils. Quant à rester ici, il n'y faut pas songer.

Une goutte de pluie vint s'écraser sur le nez de Sganarelle, comme pour donner de l'évidence à ce raisonnement, et le tonnerre se mit à gronder, au loin.

— Cette fois, c'est la fin de tout.

Au même moment, un éclair livide enveloppa Don Juan. Sganarelle se signa et ferma les yeux, pour ne point voir l'œuvre de la Justice Céleste. En les rouvrant, il aperçut son maître en train de rassembler son cheval effaré par la foudre. Mais il n'eut pas le temps de s'étonner du prodige : il se sentit soudain enlevé de selle, projeté comme une pierre de fronde et rudement assis sur le sol.

Don Juan maîtrisa son genet emballé et vint au secours du domestique gémissant :

— Aïe, aïe... que j'ai mal!

— Tu cries, donc, tu n'es pas mort. Quand je te disais de surveiller ton cheval! mais tu n'écoutes jamais rien! Comment te sens-tu?

— En miettes, Monsieur!...

— Tu as fait un joli saut! Voyons, peux-tu remonter sur ta bête?

— J'ai le derrière en capilotade.

— Alors, reste là. Bonsoir.

Ces mots magiques remirent Sganarelle sur pieds. Il larmoya en frictionnant la partie endommagée de son individu :

— Comme on voit bien que vous manquez d'affection pour votre fidèle serviteur!

Don Juan prit Sganarelle par le collet et le hissa sur son cheval.

— Tu te trompes, Sganarelle. Je tiens beaucoup à toi. La preuve en est que je t'ai choisi pour compagnon de toutes mes expéditions de guerre et d'amour!

— J'y ai récolté plus de horions que de baisers...

— L'honneur t'en reste.

— Je me passe d'honneur, n'étant pas gentilhomme. Mais voilà une journée que je n'oublierai pas de sitôt!

— Tu ne dois rien oublier de ce qui me touche. N'est-tu pas le témoin de ma vie ? C'est sur toi que je compte pour léguer à la postérité mon portrait le plus poussé au noir.

— Bon, j'apprendrai le style pour écrire vos mémoires dès que vous serez mort.

— Hé ! là... pas si vite.

Une rafale de vent parcourut la plaine, stridulant parmi les broussailles tourmentées. Les nuages rampaient, crevés d'éclairs et semblables à des monstres d'Apocalypse jetant feu et flammes. Au couchant, une lumière malade luttait contre la ruée sombre de la tempête. Le soir tomba... un soir de fin du monde.

★

— Sganarelle, crois-tu toujours en Dieu ?

— Dame !... oui.

— C'est que tu as la foi solide.

— Il le faut bien.

— Explique-moi donc pourquoi le tonnerre, qui avait la partie belle, tantôt, ne m'a pas écrasé ?

— Le Ciel choisit son heure et tous les moyens ne lui semblent pas bons.

— Je ne te convaincrai donc jamais de ta sottise ?

— Jamais, Monsieur. Je suis pour le Ciel, pour l'Enfer, pour la Morale, pour tout ce qu'on ne voit pas, contre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait.

— Ecoute. Il me vient un remords.

— Non ?

— Si ! Le Commandeur était un homme à principes rigides. Son souper ne sera pas gai : ça manquera de femmes, certainement. J'aurais dû prendre en croupe la fille d'auberge qui était un beau brin de fille et d'humeur joyeuse. Elle eût proprement servi le festin et dégelé notre hôte.

Vous ne pensez qu'à ça. C'est une infériorité de croire les femmes si indispensables au bonheur de la vie.

— Tant qu'on n'aura rien trouvé de mieux...

— Voyez-vous, Monsieur, la satiété nous dégoûte des meilleures choses. Le pis est que l'on continue, par la force de l'habitude, et le moment vient où le plaisir ne vous fait plus plaisir.

— Te voilà bien pessimiste !

— C'est que les fesses me font mal et que le trot de mon

bidet est sec en diable. Je fais de la philosophie pour n'y plus penser. Dites-moi... que désirez-vous?

— Plus grand'chose.

— Et qu'espérez-vous?

— Rien.

— Eh bien! à votre place, je me méfierais. C'est mauvais signe que n'espérer et ne désirer plus rien. Moi, je désire bien boire, bien manger et bien dormir, et j'espère, en fin de compte, le paradis, pour me récompenser de n'avoir été ni pire ni meilleur qu'il convient de l'être en ce bas monde.

— Je m'étonne qu'avec de si médiocres ambitions tu sois resté à mon service.

— Hélas! Monsieur, curiosité pure!

— Comment? Curiosité...

— Avez-vous entendu parler de l'Homme qui suivait partout un danseur de corde parce qu'il tenait à ne pas manquer le spectacle le jour où, pris de vertige, son danseur perdrait pied et se romprait les os?

— Je n'aime pas cela, prends garde...

— Alors pourquoi me demander si je crois en Dieu?

— Pour te bien prouver que tu n'es qu'un entêté.

— Ah! ma religion est faite, là-dessus.

Comme un berger diligent, le vent apaisé rassemblait les nues et les parquait, pour la nuit, dans un coin de l'horizon. L'ombre devenait bleue et le paysage se modifiait. A la plaine désertique succédaient les collines boisées, qui sont les premiers contreforts de la Sierra Nevada. Derrière les monts, une pâleur annonçait la lune, et la campagne se recueillit dans l'attente de cette ascension, comme s'il ne se fût pas agi du plus banal des météores.

Sganarelle changea de conversation.

— Qu'était-ce que ce Commandeur, chez qui nous allons? Je ne l'ai guère connu et je ferai triste figure à ce souper.

— Le Commandeur, dit Don Juan, sur le ton de la narration, était un fort brave bonhomme. De toute sa carrière, assez longue, il ne fit rien de remarquable. Diplomate, il ne réussit pas à jeter le royaume dans des guerres glorieuses ou funestes. Soldat, il ne connut ni la victoire ni la défaite. C'était un gentilhomme d'intelligence médiocre et d'intransigeante moralité. Il fut tour à tour bon élève, bon sujet, bon époux, bon

ère et bon administrateur. La seule aventure de sa vie fut a mort, survenue à la suite de malheurs conjugaux. Il avait pousé en secondes noces une fille de petite condition, mais eune, rieuse et belle, et qui avait su lui inspirer une de ces assions qui rajeunissent à l'excès les hommes d'âge. Un soir u'il rentrait chez lui plus tôt que de coutume, il trouva sa emme dans le négligé le plus galant etjugea ma présence uprès d'elle injurieuse à son honneur. Nous nous battîmes le endemain. Il se jeta si furieusement sur moi qu'il s'enferra ès la première passe. J'en eus beaucoup d'ennui.

Cette mort maladroite n'eût pas suffi à immortaliser le ligne hidalgo s'il n'avait fait ériger, dans la forêt qui avoi- ine Grenade, le magnifique tombeau que tu sais, avec une tatue plus grande que nature, et qui le représente dans l'at- itude classique du bel homme, du penseur et du héros.

Mais nous voici au seuil de la forêt. Le monument n'est as loin. Cet excellent Commandeur faisait bien les choses. Je e sais, parce que j'avais mon couvert mis à sa table. Je pense ue, tout mort qu'il est,il n'aura pas moins de savoir-vivre... e ferai honneur au souper : j'ai un appétit d'enfer !

— Ah ! Monsieur, ne parlez pas d'enfer à tout propos !

— Tu crois donc aussi à l'Enfer ?

— Bien plus qu'au Paradis !

— Des contes de nourrices...

— Rien n'est plus certain que ces contes-là ! Le reste est aliverne...

— Qui sait ? l'Enfer est peut-être une source de sensations gnorées ? J'ai trop agi, au cours de mon existence, pour avoir u le temps d'approfondir certaines questions. En conscience, e crois avoir épuisé tous les moyens de s'émouvoir dont dis- ose la nature humaine !

— Erreur, Monsieur. Il est des raffinements que les hom- nes qui ont trop de santé, comme vous, ignoreront toujours.

— Ma santé, ma santé... elle n'est pas si fameuse ! En ce oment même, la faim me donne des crampes d'estomac.

— Vous voilà dans les meilleures dispositions pour croire ux miracles.

— Ah ! Sganarelle... si la crainte de l'Enfer me procurait ne sensation inédite... je ne regretterais pas le voyage !

★

La forêt striait d'argent ses profondeurs d'ombre mystérieuse. La terre mouillée, où pourrissaient les frondaisons dernières, exhalait une moiteur où se mêlaient le parfum sucré des fleurs et l'odeur amère des feuilles.

— Cela sent le cimetière, par ici.

— Tu as aussi peur des morts ?

— J'ai peur de tout, parce que je suis prudent. Dans les bois, quand il n'y a pas de voleurs, il y a des fantômes. Je voudrais bien m'en aller.

— Tu mourrais de frayeur, s'il fallait t'en aller tout seul. Ma compagnie te rassure, bien que tu la juges compromettante. Hein ! quel temps exquis ! Les orangers et les magnolias secouent des grappes de parfums et la brise est plus caressante qu'une haleine de femme amoureuse. Que n'ai-je ma guitare ? J'improviserais une sérénade.

Le linéament pâle d'une architecture s'imprécisa dans l'obscurité du sous-bois. D'un mouvement réflexe, Don Juan immobilisa son cheval. Son hésitation ne dura qu'une minute, pendant laquelle il entendit ses oreilles bruire et son cœur battre à coups précipités et sourds. Quelques rapides foulées l'amenèrent devant le tombeau.

La lune sortit d'un nuage, pareille à un visage blême et boursouflé dégagé de l'ouate de ses pansements. Le Commandeur apparut, debout sur son socle et enveloppé du grand manteau d'Alcantara, les mains posées sur la garde du glaive. Sous la perruque de rigueur, son visage avait de la noblesse et de la sévérité.

Don Juan mit pied à terre, tira son feutre et fit une belle révérence de cour.

— Seigneur Commandeur, je vous présente mes hommages. Excusez-nous de vous arriver ainsi, au débotté. Mais la route est longue, d'où nous venons, et nous dûmes mener bon train pour n'être pas trop en retard.

Sous l'averse des rayons de lune, la statue resta immobile, les yeux creux sans regard et la bouche muette. Don Juan attendait une réponse, dans l'attitude la plus polie. Un silence d'éternité pesa.

— Seigneur Commandeur, m'entendez-vous ?

Rien. L'impatience gagnait Don Juan, qui renouvela son salut par acquis de conscience.

— Seigneur Commandeur, votre refus de répondre est offensant. Je sais bien que vous dormez, parbleu ! Mais on ne fait pas venir les gens de si loin quand on a le sommeil éternel aussi dur !

Toujours rien.

— Décidément, cette figure de marbre est un visage de bois, dit Don Juan, après une pirouette désinvolte.

Sganarelle béait, la bouche et les yeux ronds. Ce Commandeur avait un air stupide et solennel. Mais alors...

— Que penses-tu de cela, Sganarelle ?

— Où souperons-nous ?

— Nous souperons à Grenade... à l'heure du déjeuner. Mais voilà bien l'aventure la plus ridicule !

Les voyageurs se remirent en selle et passèrent leur chemin. Sganarelle se retournait à chaque instant, croyant entendre des pas derrière lui. Une colère lui venait de ses terreurs vaines et il éprouvait une vague rancune contre le Commandeur, la rancune du bourgeois qui aurait loué une bonne place au théâtre de la foire et à qui l'on rendrait son argent, en lui disant que le spectacle annoncé n'aura pas lieu.

Don Juan n'avait pas le triomphe modeste.

— Te voilà bien quinaud, Sganarelle, avec ta confiance en la justice divine !

— J'avoue, Monsieur, que je ne comprends plus rien à rien s'il n'y a pas un autre monde pour expliquer celui-ci...

— L'univers est absurde ainsi qu'une maîtresse. Il y a peut-être quarante mille ans que la triste humanité prend le ciel à témoin de ses turpitudes et de ses misères, et le ciel continue à tourner de tous ses astres, sans un symptôme de mal au cœur de tant d'iniquités !

— Il est impossible qu'il n'y ait pas une conscience au milieu de tout cela...

— Impossible ! et pourquoi ?

— Cela se saurait.

— Que veux-tu que fasse au ciel ce qui se passe sur l'atome de boue mal séchée qu'est notre planète ?

— Tout de même, il y a ce qui est bien et il y a ce qui est mal !

— Erreur, il n'y a que des actes indifférents, qu'on accomplit au petit bonheur des uns et au grand malheur des autres.

— Mais les lois !

— Des usages acceptés pour les commodités de la vie en commun. Une âme un peu haute se met vite au-dessus de cette police vulgaire. Tout est permis à qui ose tout oser. Que n'ai-je osé davantage ? J'eusse soumis le monde à ma fantaisie.

— Allez, allez ! vous ne m'en ferez pas accroire !

— Voyons, s'il existait un Dieu, que diable penserait-il de lui-même et de moi ?

— Je ne me tiens pas pour battu. Rira bien qui rira le dernier.

Sganarelle, à court de logique, s'enferma dans un mutisme farouche. Il enrageait de toute son honnêteté, avec laquelle il transigea souvent, mais qui n'en était que plus intransigeante. Il avait toujours compté sur une justice supérieure, qui l'eût vengé de son médiocre destin. Peut-être s'était-il vu dans l'éternité, assis à la droite du Père, et savourant la joie de refuser à son maître, gémissant dans les flammes infernales, la goutte d'eau que le mauvais riche implore du pauvre Lazare...

★

La forêt bruissait du frisson de toutes ses feuilles et Don Juan fredonnait une ariette gaie. Il se tut parce qu'il avait du goût et qu'un chant de rossignol fusait vers le ciel pur comme un jet d'eau harmonieux éparpillé en sonorités cristallines.

Dans la brise alanguie de parfums sylvestres, une pestilence passa. Les voyageurs se bouchèrent le nez.

— Quelle horreur ! dit Don Juan, cette odeur-là vous gâte tout le plaisir de la nuit exquise.

Les chevaux refusaient d'avancer et leur robe se couvrait d'une écume blanche. Sganarelle, ressaisi de toutes ses inquiétudes, regarda autour de lui. Un cri de terreur s'étrangla dans sa gorge.

— Au diable l'animal ! grommela Don Juan, qui éperonnait vainement son genet cabré.

— Là, Monsieur, regardez !

— Quoi ? Deviens-tu fou ?

— L'arbre à droite...

Mieux que le bras tendu de Sganarelle, un vol mou de rapaces indiqua au gentilhomme une branche en silhouette sur la lune et qui ployait sous le poids d'un pendu.

— La hideuse chose, dit Don Juan. Les gens qui se tuent aussi vilainement devraient en épargner le spectacle à ceux que la vie n'a pas encore découragés. Poussons nos chevaux loin de cette charogne, Sganarelle...

— L'homme porte une pancarte accrochée à son pourpoint.

— Jusqu'où entraîne le besoin de faire parler de soi! Va voir ce qu'il y a d'écrit...

— Je n'en ai pas la curiosité...

— Je l'ai, moi, et ce doit te suffire.

— Monsieur...

— Femmelette! J'irai moi-même, pour te prouver que je n'ai peur de rien.

Don Juan fit appuyer son cheval jusqu'au pied de l'arbre, où se balançait le corps en pleine putréfaction, à demi décharné par les vautours, et, dressé sur ses étriers, lut cette épitaphe :

*Deux femmes firent mon malheur :*
*De l'une je reçus la vie,*
*De l'autre, j'appris la douleur*
*D'une amour inassouvie...*
*Passant, sur ma mort verse un pleur !*

— Médiocre, les vers, et si banale la pensée! On n'est pas plus bête! Comment peut-on mourir du chagrin que vous fait une femme quand mille autres ne demandent qu'à vous en consoler! Emportons ce testament d'imbécile!...

Don Juan tira sur le carton et la secousse fit dégringoler le pendu, qui s'écrasa sur le sol, comme un fruit trop mûr. La tête détachée du tronc roula sur la route avec un bruit creux de calebasse. Le gentilhomme sauta à bas et ramassa le crâne aux orbites vides et au rire grimaçant, comme fit Hamlet, prince de Danemark.

— Vois-tu, ce qui me fâche, Sganarelle, c'est que je serai un jour aussi laid que ça. On a beau dire, c'est vexant! Je pourrais faire là-dessus un beau monologue philosophique. Ce

serait d'un effet sûr, mais un peu facile. Surtout qu'il y a d'illustres précédents...

— Un de plus, un de moins... allez donc ! commentez le *sic transit*...

— Que dis-tu ?

— Rien. Du latin d'église...

— La force de la religion, c'est d'avoir prévu l'épouvante de l'homme devant cette ordure-là ! Ça grouille, là-dedans. Ça fait un peu le bruit d'une conque marine approchée de l'oreille. Le murmure du néant ! La voilà bien, la sensation suprême !

Sganarelle comprit qu'il devait se taire. Il s'écarta, laissant son maître à ses méditations. Don Juan le rappela.

— Entre nous, j'eusse préféré la foudre ou l'engloutissement à la mort bête et triste qui peut me surprendre, comme un vulgaire homme de bien ! Mon corps, vigoureux et beau, qui fit mon légitime orgueil et que tant de belles mains émurent de caresses, connaîtra la morsure des vers. Tôt ou tard, l'ombre creusera ses quatre trous dans mon visage, que tant de lèvres amoureuses couvrirent de baisers ! La pourriture serait-elle la revanche d'un Dieu ?

— Oh ! Monsieur, dit Sganarelle en joignant les mains, que voilà de bons sentiments et que j'ai de plaisir à vous entendre parler de la sorte !

— Tais-toi, stupide ! laisse-moi jouir d'une ivresse inconnue, laisse-moi savourer l'horreur, qui fait frissonner la chair en ses fibres les plus secrètes ! Fou que j'étais de me plaindre de la lassitude et de l'insipidité du plaisir ! La joie la plus intense et la plus atroce vient de m'être révélée. Je croyais avoir exprimé de la vie toutes les émotions, comme le jus d'une orange trop pressée. Je n'étais qu'un enfant, puisque j'ignorais l'angoisse délicieuse de la destruction, la hantise de la mort plus profonde qúe la volupté !

— Quel est ce nouveau jargon ?

— Sganarelle, nulle tête de femme renversée et pâle dans l'odorante moiteur de sa chevelure dénouée ne m'a donné la commotion ressentie au contact de ce crâne, dont les larves dévorent la folle cervelle ! Voilà le miracle vers quoi nous conduisirent les aventures ridicules de notre chevauchée d'aujourd'hui. Aide-moi à rouler ce corps et cette tête dans ma cape.

— Quoi, vous voulez ?...

— Ne cherche pas à comprendre. Obéis.

Avec un dégoût qui lui levait le cœur, Sganarelle aida son aître à sa funèbre besogne. Ils chargèrent ensuite le fardeau r un cheval.

— Connais-tu le monastère de la Caridad?

— Votre oncle en est le prieur...

— Parfaitement. C'est le terme de notre voyage.

★

En cheminant, Sganarelle songeait:

— J'ai beau faire appel à toute ma jugeote, qui est une cellente jugeote, pétrie de bon sens solide et vulgaire, je ne mprends rien à la nouvelle lubie de mon mécréant de maî-e. Naguère, il se fit cagot pour séduire les dévotes. Va-t-il faire moine pour séduire les nonnes? Elles sont en général eilles et laides, car les femmes ne choisissent guère le bon Dieu e lorsque le diable n'en veut point. Et puis, mon libertin a tout l'air fatigué du libertinage. Le goût lui en passera ant qu'il me reprenne. Seule, la vanité le doit guider. *Va-tas vanitatum*, comme on dit au séminaire, où je passai un de ma belle jeunesse, parce qu'il faut bien avoir été un peu rtout! Le seigneur Don Juan doit rêver d'étonner le monde l'éclat de sa pénitence, comme il l'épouvanta du scandale ses crimes. C'est dans l'ordre. A moins qu'il ne soit sou-inement devenu gâteux... est-ce qu'on sait ? Mais j'opine ur l'orgueil, qui est le grand mobile des actes humains. on maître est le plus comédien des comédiens du monde. Il vine le public un peu blasé de ses méfaits et veut frapper grand coup pour asseoir définitivement sa réputation. Après it, je puis bien avoir tort. Dans chaque criminel, il y a toffe d'un saint. Je ne serai jamais ni saint ni criminel. Je is trop sage. Mais le seigneur Don Juan fut toujours un peu i. Je rirais bien de le voir canonisé!...

Ainsi plongés dans leurs réflexions, les voyageurs, escor-t leur lugubre fardeau, arrivèrent au petit matin à la porte monastère. C'était une lourde construction romano-byzan-e, édifiée sur une colline, et qui servit de forteresse avan-à la chrétienté, au temps de l'invasion arabe. Prise par Sarrasins, reprise par les chevaliers du Temple, enlevée les corsaires d'Alger et reconquise par l'armée d'Isabelle

la Catholique, elle avait été donnée, avec toutes ses additions de bâtiments gothiques et mauresques, à l'ordre aristocratique des frères de la Caridad, fondé par Don Balthazar de Manara.

Don Juan heurta, du pommeau de sa rapière, le portail bardé de ferronneries puissantes et gracieuses. La bonne tête tondue et rubiconde d'un frère lai parut dans l'ouverture d'un judas.

— Qui frappe, à cette heure?

— Don Balthazar est-il toujours le prieur de ce moustier?

— Que lui voulez-vous?

— Dites-lui que son neveu, Don Juan, désir l'entretenir.

Au seul nom de Don Juan, le moinillon disparut derrière la porte, comme un diable dans sa boîte. Sganarelle ricana:

— Voilà ce que c'est qu'une gloire comme la vôtre! Jamais ces gens ne consentiront à vous ouvrir.

Don Juan haussa les épaules. Comme pour donner un démenti immédiat au valet, le portail roula sur ses gonds et l'on vit, sous le porche, un vieillard vénérable, en robe blanche, mitré d'argent, et portant crosse d'abbé, accompagné de deux moines qui soutenaient sa marche chancelante.

Don Balthazar ouvrit les bras.

— Soyez le bienvenu, Don Juan.

— Mon oncle, ma visite doit vous surprendre?...

— Nullement, vous étiez attendu. Votre cellule est prête et votre stalle, à la chapelle...

— Mon père a dû vous dire que ma tête était à prix?

— Je le savais. J'ai envoyé, aujourd'hui même, Don Luis demander votre grâce au Souverain.

— Fort bien. Croirez-vous à la sincérité de mon repentir? J'ai choisi la mort pour dernière maîtresse.

— Elle est la nôtre, à tous, et son baiser nous promet l'éternité de joie. Entrez, mon neveu, et laissez sur ce seuil la défroque de votre passé.

Don Juan se retourna vers son domestique, qui tenait les chevaux, à l'écart.

— Sganarelle, veux-tu me suivre?

— Merci, Monsieur. Je ne suis qu'un pauvre pécheur, qui n'a rien en lui de sublime. La vocation ne saurait si vite me venir...

— C'est juste. Adieu, Sganarelle. Porte-toi bien et songe ton salut.

Les vantaux du portail se refermèrent sur Don Juan et l'on tendit la cloche de matines, dans la jeune aurore.

— Si je m'attendais à cette fin, monologua le valet, je veux en être pendu ! A propos de pendu, que vais-je faire de lui-là ? Prenons toujours sa corde, afin de nous porter ance.

Sganarelle tira la cape, et le corps du suicidé roula dans le ssé, où il resta.

— C'est égal ! mon maître... je le croyais plus fort. Et mes ges ! Sang du Christ ! j'ai oublié de lui demander mes gages !

Poussé ce cri du cœur, Sganarelle s'empara des chevaux, 'il alla vendre un bon prix à Grenade. Il fit la fête dans les artiers à cabarets et à filles chaudes, tant que dura l'ar- nt, ensuite de quoi il se mit au service d'un jeune débauché i donnait les plus belles promesses, afin de le faire bénéfi- r de sa longue expérience. Et la Morale n'eut jamais de us fidèle défenseur.

MARCEL PAYS.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

*ÉPILOGUES*

## Des pas sur le sable...

Le meilleur moyen de vivre allègrement est peut-être de ne pas prendre la vie trop au sérieux. Il est vrai qu'alors, si on diminue le poids de ses peines, on diminue aussi la densité de ses plaisirs et que la vie, au total, perd en valeur. Cela a été, semble-t-il, la méthode du dix-huitième, jusqu'au moment de l'influence de Jean-Jacques, qui apprit aux hommes de son temps à laisser les sentiments peser de toute leur plénitude sur l'esprit, où ils laissent l'empreinte de leur nature. Rousseau ne sait pas jouer avec la vie. La découverte d'une pervenche dans la haie lui donne des palpitations, parce qu'il mêle aussitôt le souvenir de Mme de Warens et d'une de ses paroles. Mais quand Mme de Warens avait dit, en montant avec lui la côte : « Ah ! voici une pervenche ! », elle n'y mettait pas un monde d'intentions. Pour elle, c'était une petite fleur attardée. Pour Rousseau, c'est une étoile, un souvenir, le sentiment, la poésie même qu'elle enfonce dans son cœur.

—

Telles sont les deux méthodes. L'une permet de saisir un plaisir d'éprouver une peine dans toute leur simplicité, d'une façon presque animale et sans presque conscience. L'autre nous associe si étroitement à la sensation primitive, la fait si bien entrer dans la profondeur de notre égoïsme qu'elle y acquiert sur nous-mêmes une puissance incroyable. De là ces effusions à propos de rien, ces larmes à propos de rien, qui sont peut-être le fond de la poésie moderne.

—

Je ne puis me défendre de la comprendre ainsi, de l'aimer ainsi quoique je sente combien elle est déraisonnable. Il m'est difficile de participer à aucune autre. Les grands sentiments m'ennuient, et les grands mots et les grands raisonnements logiques. Je n'y entre que littérairement, moins encore, historiquement, et cela m'importune.

—

Si l'on me pousse, je déclarerai que celui qui a le mieux interprété le théâtre classique, c'est Daumier.

—

Le romantisme de Rousseau et de Chateaubriand nous a appris

tirer des choses beaucoup plus qu'elles ne contiennent. Il y a là un tour de physique que ne lui pardonnent pas les gens graves.

—

« Une chaumière et un cœur. » Ce n'est pas si ridicule : il y a de ces jolies chaumières ! Malheureusement, les cœurs sont rares.

—

« Il n'y a pas si loin des femmes aux hommes », me disait Sixte, féministe ironique, il n'y a jamais que la différence de Sévigné à Corneille, de Vigée-Lebrun à Michel-Ange et de Beethoven à Augusta Holmès.

—

Est-il bon ou mauvais que les lois qui régissent la vie civile soient faites par ceux qui ne vivent plus, par les vieillards, par ceux qui ne savent plus bien ce que c'est que la vie ?

—

Si Alexandre, dit sagement Bossuet, fût demeuré paisible en Macédoine, son héritage n'eût tenté personne. Et voilà ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire. Continuons : Si Jésus fût demeuré à son métier, qui était de charpentier, dit-on, il aurait épargné au monde bien des désordres, bien du sang.

—

La religion qui répugne le moins à la raison est sans doute le paganisme philosophique, tel que le connurent les anciens. Son principe est qu'il y a une puissance derrière chaque acte. Le vent se lève et c'est la puissance du vent. L'eau coule, il pleut, c'est la puissance de l'eau. L'homme est agité du désir d'aimer, c'est la puissance de l'amour. Et c'est à la fois naïf et irréfutable.

—

Il y a toujours un peu de mépris dans l'amour d'un homme pour la femme qui s'est donnée à lui. Les femmes le pressentent qui retardent instinctivement le moment de l'abandon.

—

La dissociation des sentiments est très peu avancée chez la femme et peut-être, espérons-le, impossible. Tout chez elle est physique, amour, amitié, dévouement. Et comme c'est plus fraternel à notre chair et plus émouvant !

—

Nous ne pouvons nous tenir fermes dans l'abstraction. On finit par croire que les degrés du thermomètre sont dans la nature.

—

Sur l'intelligence :

— L'homme a l'intelligence. Aussi, cherchant une solution, il arrive qu'il en trouve plusieurs et il doit choisir. Il choisit généralement la moins bonne. Dans le même cas, l'animal n'en trouve qu'une, mais c'est toujours la meilleure.

— Tous les enfants sont de petits prodiges d'intelligence avant de devenir les sots qui peuplent le monde.

— L'intelligence est une faculté d'inadaptation.

— Les animaux vivent fort bien sans intelligence, sans raison, probablement sans conscience, et même se livrent à des opérations compliquées où l'homme échouerait.

— L'intelligence a confiance en elle-même, mais elle se trompe très souvent en voulant seconder l'instinct vital.

— La conscience d'un acte suit l'acte, l'intelligence aussi.

— Quelquefois cependant elle s'exerce critiquement avant l'acte, mais cela ne sert qu'à le gauchir. Elle ne l'accompagne jamais : l'acte est inintelligent.

— Quand l'homme, dominant l'instinct, veut appliquer aux actes sa seule intelligence, il n'arrive qu'à en montrer la maladresse ingénieuse.

— Nous subissons, quant à l'importance de l'intelligence, la même illusion que pour la conscience. Nous croyons que, sans elle, l'acte ne s'accomplirait pas. Cependant elle n'a sur l'acte qu'une influence critique et d'après coup.

— L'intelligence est la forme apparente de la conscience.

— L'intelligence sert à critiquer les actes, non à les déterminer.

— La plupart des hommes intelligents agissent comme des sots.

— L'intelligence est un don naturel qu'il faut cultiver, sans illusions sur son utilité, comme un art d'agrément.

— L'intelligence est une faculté actuelle, sans expérience. Seul est vital l'instinct, intelligence anciennement accumulée.

— Avec toute son intelligence, l'homme, s'il n'avait pas son instinct de bête, ferait dans le monde une bien pauvre figure.

— Quand on est vraiment intelligent, — la plupart des écrivains sont des bottiers, — les jeux de l'intelligence fatiguent parce qu'ils s'exercent sans résistance.

— Les professions intellectuelles sont remplies de gens qui délirent à l'idée de « croix d'honneur », donc de sots et de maroufles.

— Mais quelle classe peut se dire la classe intellectuelle ?

— L'intelligence est sporadique, comme les champignons.

— On ne voit pas que les gens intelligents réussissent mieux ni comprennent mieux que les autres.

— En somme, l'intelligence ne sert à rien, dans la vie, qu'à critiquer la vie.

REMY DE GOURMONT.

## *LES POÈMES*

D'un art difficile. — Comtesse de Noailles : *Les Vivants et les morts;* Arthème Fayard et Cie, 3 fr. 50.— Louis Payen : *Le Collier des Heures*, Mercure de France, 3 fr. 50. — Henry Beaunis : *Poésies*. — Francis Carco : *Au vent crispé du matin*... Nouvelle édition nouvelle. — Pierre Boissie : *Minuits ;* Editions d'Art et Travail, 1 fr.

Nous causions, entre amis, de certaines œuvres d'art réputées comme de main de maître, et célèbres par la virtuosité dont elles font constamment preuve, quand l'un de nous aventura que de telles réussites n'étaient peut-être pas aussi difficiles qu'on veut bien le croire. A quoi il fut répondu que les travaux n'étaient, certes, pas « difficiles » qui n'étaient faits que de difficultés...

Excellente parole et dont il est souvent opportun de se souvenir! Non, les besognes ne sont pas difficiles qui ne sont faites que de difficultés. Ce qui revient à dire que toute difficulté prévue, organisée, est une difficulté morte et inefficace. On ne saurait confondre l'habitude du courage avec le courage vrai, le courage d'inspiration. De même on ne peut confondre la difficulté habituelle avec la difficulté vivante et inquiétante, celle qu'on ne connaît pas.

Toute prosodie est en apparence basée sur un certain nombre de difficultés techniques. Ces difficultés, ce sont les poètes eux-mêmes qui se sont appliqués à les faire surgir. Le succès venu, c'est-à-dire les premiers obstacles franchis, les poètes ont employé la plus grande ingéniosité à reculer sans cesse le but ; ils ont multiplié les embûches, élevé les barrières et creusé les précipices. C'est ainsi que les *règles du jeu* sont devenues de plus en plus compliquées et nombreuses.

Au dix-septième siècle, les gens du monde, qui tous faisaient des vers, ne pouvaient et ne voulaient voir dans la poésie qu'un jeu délicat, malaisé, comportant un certain nombre d'épreuves précises dont il importait de se tirer avec exactitude et, si possible, avec élégance. D'où les notions du *vers juste* et du *vers faux*, de la *rime pauvre* et de la *rime riche*, etc...

Lorsqu'un peuple se transmet, de génération en génération, la liste de difficultés d'un travail avec la manière d'en venir à bout, ces difficultés perdent peu à peu de leur force et de leur *utilité*.

Parmi les choses qui ne laissent pas d'étonner l'étranger, à Venise, on ne saurait omettre l'aisance avec laquelle le plus jeune gondolier donne ce curieux coup de rame qui doit faire filer sur les canaux sa longue embarcation. Mais est-il encore difficile ce labeur pour lequel plusieurs siècles ont façonné les membres d'une race?

Il est incontestable que les difficultés de la prosodie française, telles tout au moins que les « traités » les peuvent définir, ont depuis longtemps cessé de représenter un obstacle tonique à la faculté d'expression. Si au vingtième siècle il demeure toujours exceptionnel de

faire un « beau vers », il n'est plus difficile pour personne de faire ce qu'on appelait naguère encore un « bon vers », et il est extrêmement aisé, pour le premier sot venu, de faire en foule des « vers justes ».

De nos jours, une chose demeure cependant rare et difficile, une chose qui fut toujours telle : *être un poète*. C'est encore et c'est toujours une passionnée, une périlleuse et mortelle entreprise que de s'avancer dans la ténèbre avec, pour seul flambeau, cette âme vacillante. C'est toujours un difficile voyage que celui qui ne revient pas dans les chemins frayés et qui sans cesse connaît de nouveaux obstacles.

Pour la versification, livrée pour mille raisons sociales aux mains des maniaques et des entrepreneurs, elle n'a jamais été plus parfaitement assimilée aux petits sports d'appartement et autres distractions inoffensives recherchées par les oisifs et les gens d'occupation sédentaire.

Le nombre des personnes susceptibles de grouper les mots en vue d'édifier un sonnet correct ou une ballade redoublée est au moins aussi considérable que le nombre de celles qui se tirent heureusement d'une partie de *Nain jaune*.

Parmi ceux qui, de bonne heure, ont gagné la cocarde à cette gymnastique élémentaire, une certaine sélection s'opère. Les uns, à tout jamais émerveillés de leur adresse, n'ambitionnent rien de plus que de persévérer dans leur bonheur. Et ceux-là font toute leur vie des vers sur les sujets les plus variés en gagnant, parfois, grâce à l'entraînement, sur le temps de production. D'autres, lassés par une difficulté trop rapidement vaincue, abandonnent la partie pour de plus stimulants plaisirs. D'autres enfin devinent qu'ils n'ont pas encore abordé les premières rampes de la montagne ; et, après avoir lutté contre les mots, ils connaissent qu'il leur faut lutter contre les réalités que recouvrent ces mots et qu'il leur faut aussi engager la lutte contre eux-mêmes.

§

Le livre publié par Mme de Noailles est supérieur, à coup sûr, à la majeure partie des livres de vers parus cet été. Cela s'appelle : **les Vivants et les Morts**. Il suffit de l'ouvrir au hasard pour rencontrer, sans trop attendre, un vers qui atteste une vive intelligence fidèlement servie par une dialectique éprouvée. A la lecture régulière de cet ouvrage, on doit convenir que le talent a comblé l'auteur de bien des grâces.

Cependant, puisque mon devoir est d'exprimer sincèrement mon opinion sur l'œuvre d'autrui, je dirai que ce livre m'a semblé traduire avec une abondance exceptionnelle la sécurité d'un talent qu

ne veut plus se transformer ni s'accroître. Une certitude implacable triomphe d'un bout à l'autre de ce recueil, où il n'est question que du doute et de la mort. Est-ce bien la poésie, cette victoire élégante et sans conditions? Est-ce bien l'art difficile et terrible, cette éloquence aisée, cette opulence paisible, cette danse dont les audaces sont régulières comme l'habitude et dont les rares faux-pas sont charmants comme le péché? Je n'ose me prononcer.

Qu'on ne me parle pas de « talent dans sa plénitude ». Un mot barbare me vient plutôt à l'esprit. Je pense à quelque chose qui serait comme la *sclérose*, le durcissement du talent.

Mais je n'arrive pas à mon heure. On a beaucoup écrit, et les choses les plus flatteuses, sur le livre de Mme de Noailles. A quoi bon faire entendre des réserves au milieu de ce concert d'éloges?

§

M. Louis Payen, un des écrivains contemporains les plus féconds, vient de publier **le Collier des Heures**. C'est sans doute la lecture de cet ouvrage qui m'a inspiré le long préambule qu'on peut lire en tête de cette chronique. M. Louis Payen excelle dans la « poésie à sujets », dont j'ai dit, à maintes reprises, trop de mal pour devoir y revenir encore. Tous les artifices d'une versification prolixe permettent à M. Payen de recouvrir tout ce qu'il touche d'une poésie anodine, onctueuse et lubrifiante. Le plaisir qu'il en éprouve est à coup sûr plus grand que l'ennui que j'en ressens.

§

Un singulier hasard m'amène à dire quelques mots, aujourd'hui même, des **Poésies** publiées par M. Henry Beaunis cette année, et composées de 1850 à 1913.

M. Henry Beaunis, qui s'est acquis une grande réputation dans le monde scientifique, n'a pas dédaigné de venir cueillir — et ce n'est pas la première fois — quelques lauriers sur le Parnasse. Cette démarche, qui le place au rang de *simple poète*, le livre pieds et poings liés aux rigueurs de la critique littéraire. Qu'y pouvons-nous?

M. Beaunis me semble se ranger parmi les personnes lettrées qui considèrent la poésie comme une distraction sereine et organisée. Un certain nombre de règles, un sujet bien choisi ou heureusement rencontré, du temps et de la chance. Tout est là. Je veux bien reconnaître que la réunion de toutes ces conditions peut faire passer certaines heures de la vie d'une façon agréable.

M. Beaunis, dans un *Appendice* plein de subtiles et, dirai-je, de naïves considérations sur *le vers français et le mécanisme cérébral de la versification*, émet cependant cette opinion que « le vers est une forme naturelle du langage... qui se produit spécialement quand un certain état émotif s'empare de nous ». Cette définition ne

me semble pas sans justesse; mais je prie qu'on ne confonde pas l'émotion qui commande d'écrire avec le plaisir qui résulte de l'écriture et des petites difficultés heureusement vaincues.

§

Après beaucoup d'insupportables livres qui, malgré leur odeur de pâte fraîche, sentent la poussière et le rat de bibliothèque, j'avoue que la plaquette de M. Francis Carco : **Au Vent crispé du Matin**, évoque pour moi un pays de connaissance. Voilà au moins un écrivain qui a lu Baudelaire, Verlaine et Rimbaud. Ce point commun que nous avons ensemble me procure quelque soulagement. L'ignorance et la platitude démodée de la plupart des noircisseurs de papier irrite autant et plus qu'elle fatigue. Il y a dans le petit livre de M. Carco de curieuses pages de prose — dont il ne m'appartient pas de parler. — Il y a aussi certains des poèmes d'un recueil dont j'ai eu naguère quelque bien à dire. Il y a en outre certaines *Chansons aigres-douces* que j'aime assez. J'en cite volontiers quelques strophes.

III

Un ciel affaibli d'automne
Se lève, dans tes yeux gris,
Comme un désert monotone
Dont tu ne sais pas le prix.

Le jour luit dans la fenêtre,
Haute et vide, désormais...
Ah! sauras-tu reconnaître
De quel amour je t'aimais ?

IV

Pars!... Tu n'es jamais venue :
J'entends, contre le volet,
Frémir une aile inconnue.
Il faut déjà t'envoler...

Mais fais que ta plainte — dure,
Fausse et rauque — en me quittant,
Au ciel retentisse et dure,
Tout l'hiver, jusqu'au printemps !

§

Est-ce encore Verlaine, dont je reconnais la voix sous les accents de M. Pierre Boissie? Des vingt poèmes auxquels le poète a donné le titre commun de **Minuits**, il n'en est, je crois, pas un qui ne contienne un vers concis, parfois expressif, souvent inquiétant. M. Boissie n'écrit presque qu'en octosyllabes; c'est une façon péremptoire de mettre fin à toute indécision métrique; c'est aussi une

façon de créer l'unité par la discipline. On ne peut citer quelques strophes de M. Boissie sans montrer nécessairement les faiblesses de cet écrivain. J'attendrai donc, pour satisfaire le désir que j'ai de donner exemple de ses qualités, qu'il nous offre un nouveau recueil d'une inspiration moins mêlée.

GEORGES DUHAMEL.

## *LES ROMANS*

Canudo : *Les Transplantés*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Alphonse Georget : *La Transplantée*, Lemerre, 3 fr. 50. — Ferdinand Bac : *Vieille France*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Alexandre Hepp : *L'Affreuse étreinte*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Nicolas Tô : *Notre Elod*, Sansot, 3 fr. 50. — Abel Hermant : *La Fameuse comédienne*, Lemerre, 3 fr. 50. — Edmond Lepelletier : *Rivale de Marie-Louise*, J. Tallandier, 3 fr. 50. — Bruno Ruby : *Mme Cotte*, P. Lafitte, 3 fr. 50. — William Lequeux : *Sous la griffe du monstre*, A. Méricant, 3 fr. 50. — Jeanne de Lacrousille ; *Le Vertige*, H. Grantier, 3 fr. 50. — André Joussain : *La Légende du chevalier noir*, Société d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50. — Georges Ohnet : *Le Partisan*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Léon Bloy : *Le Désespéré*, Georges Crès.

**Les Transplantés**, par Canudo. Il n'y a guère que les étrangers pour nous faire bien connaître Paris ! Voici Trismat, jeune et pauvre Italien, qui vient dans notre capitale, après avoir vu rouge à Rome, pour parler d'or, parmi toutes les grisailles de cette somptueuse ville où il pleut toujours, été comme hiver, et nous décrire, surtout, ses côtés illuminés par les plus fastueuses orgies. (Dans orgie il y a or, même quand on n'a pas le sou !) Le pauvre Trismat promène avec lui sa vie intérieure, une belle hallucination poétique le tenant toujours en éveil devant les possibles fabuleux. Un monome d'étudiants lui paraît la pittoresque reconstitution d'une généreuse émeute. Il rencontre des courtisanes dans les moindres petites femmes, voit des déesses assises aux tables de café, des dieux tonnants dans le plus vulgaire des pitres de brasserie et des débauches impériales du temps des Césars dans un bal de rapins. Le journal, le très ignoble quotidien, lui semble l'agora, le forum, un minaret d'où le muezzin aux amples poumons crie au peuple la volonté de l'heure qui passe et quand il s'aperçoit qu'on y égare les manuscrits, ça ne le décourage pas trop. Il aime les roses, les couchers de soleil ensanglantés, *l'Homme qui marche* de Rodin (dont la tête s'est d'ailleurs perdue à trop contempler le siècle des machines) et les salons d'aviation bien supérieurs aux salons de peinture. Je ne pense pas qu'il puisse devenir fou, perdre la tête comme le marcheur célèbre, mais il transplante en notre pays un peu terne une fleur brillante d'exagération qui nous donnera la force de respirer certains miasmes sortis des trop promptes germinations du futur chez nous. Il y a des engrais très suffoquants. Que si on y ajoute des parfums de roses latines, ça sera probablement plus agréable, sinon moins désagréable. L'Italie est en train de rénover la France. Voyez les écoles futuristes, toutes les

étranges évolutions du dessin nous arrivant des pays où l'on avait l'habitude, la trop ennuyeuse coutume de puiser aux traditions antiques ! Et lorsqu'on aura enfin anéanti des deux côtés les chefs-d'œuvre classiques, nous aurons un âge d'or, je veux dire un renouveau si complet de tous nos sens que le portrait d'une danseuse dansera réellement au milieu de son cadre et que chaque fois que le soleil se couchera, du pont des Arts nous verrons tout Paris s'incendier très véritablement, ce qui fournira bien du travail aux ouvriers maçons sans ouvrage le lendemain. Et que vous dirai-je de l'intrigue du Transplanté ! Elle est une *interaction*, pour parler la langue de l'auteur ? Naturellement le héros Trismat ne pouvait que voir Hélène dans chaque femme, pour parler la langue du Satan de Faust. Hélène Saïvine est une de ces créatures extraordinaires, transplantée du salon où l'on cause dans les saturnales des Quat-Z'arts et fort capable d'y montrer ses jambes. (Le pendant du marcheur de Rodin !) Elle est belle, fière, généreuse, et tombe noblement si on peut tomber ainsi. Elle mourra d'aller trop vite comme il convient à la femme moderne et elle sera brûlée... comme elle aura brûlé toutes les étapes. J'aimerais, parce que j'ai le caractère mal fait, un brin moqueur, en ma qualité de vieux Français, très entiché de la petite existence *comme dans un fauteuil*, à démontrer au jeune Trismat que son Hélène est une simple aventurière beaucoup plus capable de mettre à mal des fils de famille que de diriger le temple de la musique; mais après tout s'il la connaît mieux que moi (j'entends au sens de la Bible), je ne vais pas chercher à le désillusionner. Paris, en sa qualité de ville de plaisir, plaît aux étrangers amoureux de bruits et de lumières artificiels. Paris fait oublier la nuit. Alors, les étrangers dorment le jour, ils ne voient peut-être pas les détails qui nous choquent. Voici donc Paris, le Paris hospitalier qui nous montre en chaque étranger un Dieu bienfaiteur de notre misérable humanité, un Trismat halluciné, illuminateur et joli poète.

**La Transplantée**, par Alphonse Georget. Daisy est une Américaine qui vient chercher en France un nom et un cœur. En réalité, elle y trouve facilement ces deux choses, accessoires de sa beauté et de sa fortune, sans trop se déranger, car elle parcourt les différents mondes français en amateur, sinon en censeur de nos mœurs. Durant cette promenade sentimentale, nous voyons défiler des parlementaires, des industriels, des aristocrates et quelques gens de sac et de corde. Daisy se laisse enfin tenter par un très noble rejeton d'une vieille famille, le ramène à sa grand'mère en lui faisant remarquer qu'elle s'est simplement souvenue de leur famille première, les de *l'Estrange*, souche de son américaine beauté. Où allons-nous ? Les Italiens nous communiquent leurs manières d'y voir un peu rouge et les Américaines nous prennent nos nobles rejetons ! Je me demande ce qui

pourra bien nous rester... car le bon sens ça ne fait vivre personne!

**Vieille France**, par Ferdinand Bac. Ceci est un feston ajouté aux nombreux portiques de l'art français en tous les genres, une fleur sur un écusson, un collier dans une panoplie. Colinet, c'est l'enfant du peuple, le petit bourgeois naïf et judicieux que tant de révolutions ont affiné pour le plus grand plaisir de ceux ou de celles qui en jouent. Colinet est un savant, il triture les papiers jaunis et il lui reste, à l'usage de ces grimoires, un sens rassis des choses, une timidité comme avertie de toutes les méprises possibles. Avec un peu plus d'à propos ou d'esprit vraiment libre, sinon libertin, il unirait sa clairvoyance naturelle, sa sagesse au caprice de la belle marquise; mais ne serait-ce pas la fin d'un aimable rêve, d'un conte charmant où chacun fait assaut d'esprit ? Nous ne visiterions pas en détail ces vieux châteaux forts, ces anciennes villas où la pierre elle-même savait avoir d'adorables fantaisies. Chemin faisant, j'ai rencontré un *oursin* qui aimait le miel. Une coquille sans doute? Ce sont les ours et leurs oursons qui sont friands de cette confiture des abeilles, et puis... mais non, ce sont des coquilles et, parmi les festons, les coquilles forment aussi des ornements.

**L'Affreuse étreinte**, par Alexandre Hepp. Drame douloureux se passant entre l'époux bien portant et la femme malade. Le résultat de leurs étreintes est condamné fatalement et le mari ne s'est pas marié pour seulement aimer sa femme. Lui demander de l'aimer sans résultat est, paraît-il, lui faire une injure, au moins selon l'humanité ; alors, cela commence par un enterrement et cela finit de la même façon.

**Notre Elod**, par Nicolas Tô. Cette histoire, pleine de fautes de goût, racontée avec des vulgarités semblant voulues, est cependant intéressante. On y trouve un type d'enfant gâtée, de jeune fille bien moderne, qui suffirait à dégoûter du mariage l'homme le plus épris d'existence conjugale. De plus des paysages de Saint-Malo très bien situés et une originale appréciation de la petite intrigue provinciale.

**La Fameuse comédienne**, par Abel Hermant. Une satire amusante et terriblement réaliste de la grande émancipation dite du génie. Nous la connaissons tous ou nous la reconnaissons. Elle est tour à tour la femme légitime ou la maîtresse des principaux directeurs de théâtre parisiens. Et puis, quoi, elle est si bonne mère, si sincèrement une créature du peuple, fleurant à la fois le pot au feu de notre concierge ou le ruisseau de Montmartre !

**Rivale de Marie-Louise**, par Edmond Lepelletier. La mort passe et les écrits restent ! A peine la tombe s'est-elle refermée sur l'auteur que le voici revivant dans son œuvre, toujours alerte, toujours l'aimable historien qui nous pare les drames sombres de notre histoire de France des roses de son imagination. *La Rivale de Marie-*

*Louise* aura pour suite: *Le Triomphe de Marie-Louise* et ainsi peut se réaliser l'éternité de l'écrivain. On ne meurt jamais tout entier quand on a su penser pour l'édification des autres.

**Mme Cotte**, par Bruno Ruby. Très à la mode, ces études de jeunes personnes innocentes nous reposent un peu de la femme adultère, jadis plus en honneur. Mais cette petite fibre mûrie par le soleil algérien, déjà très avertie de toutes les discussions conjugales, pourrait bien nous préparer des drames, car elle n'épouse pas le héros de ses rêves et elle a beaucoup d'esprit, trop d'esprit !

**Sous la griffe du monstre**, par William Le Queux. Le monstre est une association de maîtres chanteurs qui a des ramifications dans le meilleur monde. Je vous recommande un certain escalier à bascule du plus effroyable effet sur les imaginations peureuses.

**Le Vertige**, par Jeanne de Lacrousille. Il s'agit de la vengeance d'une coquette. Cela se complique d'un procès de haute trahison et nous rencontrons le brave officier français en butte aux persécutions d'un juif allemand. Agréable feuilleton, mieux écrit que beaucoup de livres à grandes prétentions littéraires. Ajoutons que ce roman, classé dans la *Bibliothèque de ma fille*, peut être mis dans toutes les mains, selon la naïve formule.

**La Légende du chevalier noir**, par André Joussain. Une étude de psychologie au temps des cottes de mailles et des hennins. Le chevalier noir fait triompher le droit à la vertu durant l'époque où l'on accordait tout au droit du plus fort.

**Le Partisan**, par Georges Ohnet. Illustrée de jolies gravures de Myrbach, c'est l'histoire, plus ou moins historique, du beau jeune homme royaliste qui se bat avec les révolutionnaires pour le plaisir de se battre, plaisir aristocratique s'il en fut.

**Le Désespéré**, par Léon Bloy. Une superbe réédition du chef-d'œuvre du maître catholique pour les bibliothèques de luxe. La page d'ouverture montre la multiplication des couronnes d'épines qui couronnèrent l'auteur durant sa vie et qui, au jour du jugement dernier, où chacun sera jugé selon ses œuvres, se changeront tout naturellement en roses d'or. Je me réserve de parler de Marchenoir (après tant d'autres illustres critiques, que pourrais-je ajouter qui puisse être à la hauteur de la glorieuse palme du martyre de Léon Bloy?) lorsque le *Mercure* rééditera ce livre un peu moins somptueusement, c'est-à-dire à la portée de toutes les bourses.

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE*

G. Noël: *Madame de Grafigny. Une « Primitive » oubliée de l'Ecole des « Cœurs-Sensibles », 1695-1758*, avec 1 portrait, 1 vol. in-8°, 7.50, Plon. — L'Abbé Pierre Dubois: *Victor Hugo, ses idées religieuses de 1802 à 1825*, 1 vol. in-8°, 7.50, Cham-

pion. — L'Abbé Pierre Dubois : *Bio-Bibliographie de Victor Hugo de 1802 à 1825*, 1 vol. in-4°, 10 fr., Champion.— Mme de Girardin, le Vicomte de Launay : *Lettres choisies, avec une introduction* de F. Roger-Cornaz et des vignettes de Will Heer, 1 vol. in-8°, 3.50, Payot.— Georges Pioch : *Les Dieux de chez nous*, 1 vol. in-18, 3.50, Ollendorff.

**Madame de Grafigny**, par G. Noël. La renommée littéraire qu'avait acquise Mme de Grafigny s'est éteinte et il ne reste plus que le souvenir, la fumée de cette gloire. Les *Lettres péruviennes* eurent leur moment de vogue, et on trouve encore parfois ce petit volume sur les quais. J'ai lu ce roman, ce que peu de personne ont fait, et j'y ai trouvé quelque plaisir et quelque ennui. Qu'il demeure ce qu'il est devenu : un titre, et une date. Mais ce n'est pas une réhabilitation littéraire qu'a entreprise M. G. Noël dans cet ouvrage ; il a seulement voulu, d'après des documents qu'il possède, nous conter la vie de cette femme qui n'avait jamais été écrite. Et puis, dit-il, « beaucoup plus au point de vue humain qu'au point de vue littéraire, cette pauvre femme paraît digne de quelque intérêt et aussi d'un peu de pitié. Mme de Grafigny, en un siècle frivole et frivole elle-même, fut une déracinée et une désemparée. » Et M. Noël nous la montre à l'avant-garde des cœurs-sensibles : « On croit entendre dans son œuvre le premier bégaiement de cette sensibilité que nous avons laissée se développer jusqu'à la névrose. »

Mme de Bradi écrivait à l'article *Grafigny*, dans le *Dictionnaire de la Conversation* : « La réputation d'esprit et de talent de Mme de Grafigny ont eu un peu à souffrir de la publication de ses lettres datées de Cirey que l'on publia en 1820. Ces lettres ne contiennent qu'un commérage insipide, qu'aucune grâce de style ne rachète. »

C'est pourtant là, observe M. Noël, suivant notre goût moderne, « le seul débris qui soit à peu près debout de l'œuvre de Mme de Grafigny, le seul qu'on ait pu rééditer de nos jours et que les curieux lisent encore ».

Ces lettres ont en effet beaucoup aidé les érudits qui ont étudié la figure de son amie, Mme du Chatelet. A cette correspondance publiée par le Comte Orloff, M. Noël a ajouté deux lettres, qui racontent le voyage du couple Desmarets-Grafigny de Cirey à Paris et les derniers souvenirs de leur séjour à Cirey.

De ces lettres plaisantes que les deux amis adressent à leur correspondant habituel à Lunéville, Devaux dit Panpan, j'extrais ce récit d'une représentation théâtrale à Cirey. C'est Desmarest qui tient la plume.

Pour *Zaïre*, voici les rôles :

| | |
|---|---|
| Madame du Chatelet | Zaïre. |
| La Grosse [Mme de Grafigny] | Lusignan. |
| La Grosse, avec un voile | Fatime. |
| Voltaire | Orosmane. |

| | |
|---|---|
| Monsieur du Chatelet..... | Nerestan. |
| Son fils..... | Corasmin. |
| Moi..... | Chatillon. |

Voltaire ne sait pas son rôle, pas deux vers de suite, sans exagérer. Mme du Chatelet joue à faire vomir, sans âme, tout sur le même ton et scandant les vers pied à pied.

M. du Chatelet, à la lettre, n'a pas dit un vers qui en fût un et qu'il ne bégayât. On soufflait le rôle, mot à mot, au petit Corasmin; je jouai le papier à la main ; tout le reste allait fort mal, Voltaire habillé comme un chienlit.

Et, malgré cela, de ma vie je n'ai jamais tant pleuré à une tragédie parce que le peu qu'il jouait était divin. Il savait fort peu ou point son rôle ; il était impatienté de ne le point savoir, et il s'en prit tout à coup à son valet de chambre qui était notre souffleur. Il imagina que c'était la faute de ce pauvre diable. Enfin, après l'avoir bien grondé de ce qu'il soufflait trop, du haut de la fierté ottomane, il lui cracha au nez avec fureur, et les acteurs et les spectateurs se mirent à rire aux éclats. Ce n'est pas une plaisanterie, ce que je vous dis là.

Mais il faut donner un peu de la prose de *la Grosse*. Mme de Grafigny continue la lettre :

Je vais te faire une autre confidence encore. C'est que Dorothée (Mme du Chatelet) se tuait en lorgnerie pour Desmarets et que cela allait le meilleur train du monde, au point que le dernier soir c'était sans ménagement, comme aurait fait une petite sotte sans expérience. Le bonhomme Voltaire en a été furieux ; il a lâché des brocards à l'un et à l'autre, tant qu'il a pu. Pour moi je haussais les épaules, car les coquets et les coquettes ne valent que cela.

Ces confidences sont amusantes. Dans la suite de la lettre, Desmarets, qui a repris la plume, nous montre Voltaire lisant « l'apologie de son *Mondain*, qui est charmante et qu'il nous a débitée dans l'appartement du bain pendant que Mme du Chatelet se baignait. Nous soupâmes ce jour-là dans ce voluptueux appartement à deux heures après minuit ; nous étions servis par ses femmes de chambre et elle l'était par son fils, qui, ce jour-là, s'était déguisé en amour à cause du carnaval. » Desmarets termine par cette réflexion : « Le désordre voluptueux qui règne dans cette maison me la fait considérer comme un paradis terrestre. L'aimable et la charmante vie !... »

Ces révélations sur Voltaire et Mme du Chatelet forment le chapitre le plus curieux de ce volume ; mais revenons à Mme de Grafigny. M. Noël a vraiment réuni ici tout ce qui paraissait vrai dans le peu que l'on sait de cette femme oubliée.

M. Noël conclut : « Mme de Grafigny devint auteur sur la fin de ses jours, surtout par besoin de vivre et d'exhaler les amertumes de son cœur. Ayant donc interrogé ce cœur, qui était sensible et malheureux, que la religion ni la philosophie n'avaient jamais consolé, elle tira

de cet instrument lassé et vieilli déjà, le seul son qu'il pût rendre : la plainte indéfinie et triste d'une pauvre âme meurtrie à qui la destinée n'avait presque jamais fourni la grâce d'un sourire. »

§

M. l'Abbé Pierre Dubois consacre un gros volume aux *idées religieuses* de **Victor Hugo** de 1802 à 1825. L'auteur étudie d'abord, à ce point de vue, le père et la mère de Hugo et se demande quelle influence ils ont pu exercer l'un et l'autre sur la formation des idées religieuses du poète : sa mère, Marie Trébuchet, était voltairienne ; son père, le général Hugo, était indifférent à toute idée religieuse et souvent même hostile aux prêtres.

C'est dans Chateaubriand que Victor Hugo eut la première révélation d'un catholicisme littéraire. On sait que, dans la Bible, il ne chercha pas la foi, mais des images et des histoires. Pendant plusieurs années, observe l'auteur, il semble que Victor Hugo ait été hésitant. Il entendait dire autour de lui, dans les revues et les journaux, de 1819 à 1825, que les royalistes seuls avaient du talent, « qu'on ne pouvait être royaliste sans être catholique, que royalisme et religion étaient les deux seules conditions du succès ». Ses amis, Guiraud, Soumet, Rocher, Lamartine, Chateaubriand, étaient religieux, et Adèle était croyante. Mais ces influences furent contrebalancées par des exemples d'indifférence qu'il voyait aussi autour de lui, et aussi par son état d'esprit. Victor Hugo, par tempérament et par caractère, était trop personnel pour se laisser guider à l'aveugle et imposer des dogmes qu'il n'avait pas étudiés et qu'au fond il ne connaissait pas. Si parfois il a exprimé poétiquement certains dogmes, s'il a paru chrétien et même catholique aux yeux de la foule, il ne fut en réalité, comme le disait Sainte-Beuve, qu'un chrétien littéraire. Il a cru en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la vie future, mais, conclut M. l'abbé Dubois, avec une parfaite honnêteté critique, à le voir tel que nous le révèlent les œuvres de sa jeunesse, nous n'avons pas le droit d'affirmer qu'il fut un catholique, mais bien « tout simplement un déiste ». Et l'auteur se demande en terminant si certains ne lui en voudront pas d'avoir arraché à Victor Hugo son auréole de poète catholique. Elle ne tenait plus beaucoup.

§

Comme appui à son étude sur les idées religieuses de Victor Hugo, M. l'abbé Pierre Dubois nous donne une **Bio-Bibliographie de Victor Hugo**, de 1802 à 1825. Après avoir analysé les ouvrages de MM. Gustave Simon, Ed. Biré et Souriau et d'autres encore sur Victor Hugo, le critique constate qu'on ne trouve pas chez ces auteurs une véritable biographie et bibliographie du poète. M. Biré a prouvé que l'auteur du *Victor Hugo raconté* s'était amusé souvent à

induire le lecteur en erreur, mais on ne sait plus la part de vérité et la part d'imagination contenue dans cette sorte d'auto-biographie. MM. Biré et Souriau ont signalé les transformations d'idées et de date que Victor Hugo a fait subir à ses articles de jeunesse dans *Littérature et Philosophie mêlées*. Au hasard du travail entrepris, ils ont noté les changements opérés, sans toujours indiquer les références exactes entre *le Conservateur littéraire* et *Littérature et Philosophie*, etc... M. l'abbé Dubois a voulu fixer les événements de la jeunesse de Victor Hugo et la date de ses premières œuvres: odes, poésies, articles divers, lettres, etc., et fournir ainsi à ceux qui voudraient étudier les premières années du poète un instrument de travail. L'auteur a divisé les pages de son livre en deux colonnes: l'une est biographique, on y a mis aussi la date correspondante de la composition des œuvres ; l'autre est purement bibliographique ; on y a mis la date d'impression des œuvres, les notes, toutes les variantes, les articles de critique concernant le poète. En appendice, de nombreuses lettres inédites des familles Hugo et Trébuchet ; des lettres aussi de Victor Hugo, mais dont la plus grande partie a paru naguère dans *le Figaro;* des lettres d'Abel Hugo sur ses premiers volumes et ceux de son illustre frère. Ce sont surtout des lettres de la famille Trébuchet.

C'est une contribution très importante à l'étude la jeunesse de Victor Hugo. L'auteur s'est arrêté à l'année 1825, parce qu'il faut bien, dit-il, se fixer une limite et aussi parce que, à partir de cette date, la bio-bibliographie du poète est moins troublée et moins incertaine : « Beaucoup, écrit-il, pour connaître Victor Hugo, se sont contentés d'étudier ses œuvres dans des éditions récentes ou de l'écouter narrant sa vie, mais ses œuvres ont subi des changements ; il n'a pas tout dit et ses biographes non plus. Pour savoir le reste il faut le demander aux éditions primitives, aux revues, aux journaux, aux contemporains qui nous montrent un autre côté de sa vie. »

Victor Hugo, comme Chateaubriand, a pris l'inutile soin de composer son personnage : les érudits ont refait le tableau, d'après des instantanés. Mais la confession primitive demeure comme un témoignage de l'idée qu'ils se firent d'eux-mêmes.

Ce volume nous renseigne encore sur les relations épistolaires du Général Hugo et Sophie Trébuchet. Voici une lettre inédite de Hugo adjudant-major à la 20e de ligne... Armée du Rhin... à son beau-frère Trébuchet, 30 sept. 1799. On y verra combien le royalisme et le catholicisme de Victor avaient de profondes racines ancestrales :

... Nos départements sont tranquilles, très tranquilles, on y acquitte bien les contributions, on y fournit à toutes les réquisitions, mais il faut y veiller sur les prêtres. Ils avaient déjà formé des rassemblements à des fontaines miraculeuses, ils en avaient formé sur la chaîne des Vosges, les

premiers ont été dissipés par la persuasion, les derniers par des détachements de troupes qui les ont dispersés, de sorte qu'à présent il n'en est plus du tout question...

... Vous êtes donc toujours entouré du vos vilains chouans, quand donc finiront-ils leurs brigandages ?

Victor Hugo royaliste, c'est un peu le bourgeois-gentilhomme.

§

**Mme de Girardin, Le Vicomte de Launay (Lettres choisies)**, avec une introduction de F. Roger-Cornaz. L'œuvre du Vicomte de Launay, ce sont pensées légères développées avec grâce: broderie sur un canevas. C'est là vraiment ouvrage de dame : on devine la main qui écrit baguée d'opale, le poignet cerclé d'un bracelet d'or (c'était la mode) ; on voit la bouche qui sourit, la poitrine qui se soulève (elle était un peu forte) et on a envie de s'approcher et de mettre un baiser sur l'épaule (qui était très belle).

On retrouve surtout dans ces pages légères des renseignements sur le monde, sur le Tout-Paris littéraire — et celui qui ne l'est pas — du moment, des détails sur les modes, sur l'amour, car l'amour a ses modes, comme la mode elle-même qui n'est d'ailleurs que le vêtement de l'amour : « La mode, comme la Fortune, a une roue qui tourne sans cesse et ramène alternativement les mêmes choses. Avoir été est une raison pour redevenir. » Remarque qui est à la fois banale et psychologiquement exacte.

On tirerait de ces lettres quelques aphorismes fins et amusants : « Le regard ment, le sourire est perfide, la parure ne trompe jamais. » Et ceci : « Eh ! mon Dieu ! est-ce la faute de M. de Balzac si l'âge de trente ans est aujourd'hui l'âge de l'amour ? M. de Balzac est bien forcé de peindre la passion où il la trouve ; et certes on ne la trouve plus dans un cœur de seize ans... Julie aimait Saint-Preux à dix-huit ans ; à vingt-deux ans, elle épousait par obéissance M. de Volmar ; aujourd'hui le cœur attend plus tard pour s'attendrir. Aujourd'hui Julie, ambitieuse et vaine, commence par épouser volontairement M. de Volmar ; puis, à vingt-cinq ans, revenue des illusions de la vanité, elle s'enfuit avec Saint-Preux par amour. Car les rêves du jeune âge maintenant sont des rêves d'orgueil... »

Est-ce encore vrai ? Qu'en pensent les jeunes filles d'aujourd'hui ? Cela m'amuserait d'être directement renseigné sur cette grave question.

Cependant Mme de Girardin continue pendant quatre pages à tirer sur cette idée, sur ce peloton de fil, et c'est ce qu'il y a d'admirable dans ces petits articles (c'est elle qui a créé ce genre où des hommes ont réussi), c'est que c'est fait d'un fil léger, mais qui ne casse pas.

Quand on songe à Delphine, on se prend parfois à regretter, ce

qui est vain, qu'elle n'ait pas épousé la poésie avec Vigny ; peut-être fit-elle mieux d'épouser le journalisme avec Girardin. Elle a écrit elle-même, et c'est un aveu pénible pour une muse, mais c'est aussi une preuve qu'elle ne manquait pas de jugement et qu'elle savait justifier son divin bovarysme ; elle a écrit : « Nous découvrons cette affreuse vérité : c'est que, de tous nos ouvrages écrits avec soin, avec prétention, le seul qui ait quelque chance de nous survivre est précisément celui dont nous faisons le moins de cas. Et pourtant, rien n'est plus simple : nos vers, ce n'est que nous ; nos commérages, c'est vous, c'est votre époque, si grande, quoi qu'on dise, si extraordinaire, si merveilleuse, et dont les moindres récits, les plus insignifiants souvenirs auront un jour un puissant intérêt, un inestimable prix. » Il faut bien dire, en effet, que ses souvenirs sur la période romantique sont d'un « inestimable prix ». Mais tout de même, elle se faisait une illusion, nécessaire, sur sa poésie, et ce nouveau recueil de ses petits articles nous montre que le chroniqueur seul a résisté au temps. Il restera d'elle, encore une jolie comédie : *la Joie fait peur*... et d'avoir été aimée et chantée par Vigny.

§

Dans ce livre, qui se souvient du Laforgue des *Moralités légendaires* : **Les Dieux chez nous**, M. Georges Pioch nous dit l'éternité du paganisme : il le découvre dans l'intimité de notre vie quotidienne. Les dieux et les déesses de l'Olympe vivent parmi nous ; Vénus ne dédaigne pas de s'exhiber aux Folies-Bergères, et que de Lédas attendent le divin Cygne, que d'Andromèdes qui tendent leurs mains vers Persée qui ne vient jamais... Notre vie actuelle fait perpétuellement revivre les mythes du paganisme, et notre christianisme n'est, en somme, qu'un des visages de ce paganisme éternel.

JEAN DE GOURMONT.

## *HISTOIRE*

*Quelques pièces relatives à la vie de Louis I, duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme*, publiées par M. F. Graves. Honoré Champion, 7 fr. 50. — Raymond Clauzel : Fanatiques, II : *Philippe II d'Espagne*. Société française d'imprimerie et de librairie, 3 fr. 50. — *Paris sous Louis XV*. Rapports des inspecteurs de police au roi, 4e série, publiés et annotés par Camille Piton, « Mercure de France », 3 fr. 50. — *Casanova à Paris*, avec notes, additions et commentaires de Gaston Capon. Jean Schmit, 7 fr. 50. — Faur : *Vie privée du Maréchal de Richelieu*. Nouvelle édition, publiée avec introduction, notes et éclaircissements historiques, par Fernand Mitton. H. Daragon, 15 fr. — E. Rodocanachi : *Etudes et fantaisies historiques*. Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

Dans la « Bibliothèque du XVe siècle », chez l'éditeur Honoré Champion, voici, publiées par M. F.-M. Graves, **Quelques Pièces relatives à la vie de Louis I, Duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme.** Ce recueil de documents

s'ajoute utilement à ceux précédemment formés par L. Delisle, Drouët d'Arcq et J. Roman. (Il reproduit quelques pièces de ces derniers.) Puisque nous citons les noms de ces érudits, rappelons, pour l'utilité bibliographique, ceux aussi des plus récents historiens qui se soient signalés par leurs recherches sur la vie du frère de Charles VI et sur sa famille : Durrieu, Jarry, de Circourt, Faucon, pour les entreprises politiques de Louis d'Orléans en Italie, puis dans le Luxembourg à travers terres et susceptibilités bourguignonnes ; Marcel Thibault et L. Collas, pour la partie biographique; Pierre Champion, pour l'histoire de la première maison d'Orléans (documents sur Charles d'Orléans).

Parmi ces historiens, Marcel Thibault et L. Collas nous rappelleront surtout celui des traits du caractère de Louis d'Orléans dont il faut le plus se souvenir , je crois, en feuilletant ce recueil de document : à savoir, la prodigalité du prince. Sur les 144 pièces reproduites, bon nombre sont des états de dépenses. A côté de ces états de dépenses, pleins de détails sur la maison de Louis d'Orléans, l'on trouve des documents retenant trace de quelques notables circonstances de la vie du duc. Sur les affaires d'Italie, citons (n° XLIII) les « Instructions des ambassadeurs français envoyés vers le pape pour la création d'un royaume d'Italie pour le Duc d'Orléans, 1393 » ; et sous le n° LXXXVII, le « Don fait par Charles VI au duc d'Orléans d'une somme de 300.000 francs d'or, en dédommagement des villes de Gênes et de Savone, 1396 ». Sur les affaires des apanages : Translation et don en apanage de « la Duchie d'Orliens » (XLII). Sur la rivalité avec le duc de Bourgogne : Traité de Paris entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, ménagé par la reine, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourbon, 1402 (CXX) ; Pleins pouvoirs donnés à la reine pour traiter avec les parties d'Orléans et de Bourgogne, et pour le gouvernement des finances (CXXII). Cette dernière disposition, que rappelle le texte donné ici, ne fut pas très heureuse pour les finances du royaume, la reine ayant laissé la haute main au duc d'Orléans, bourreau d'argent là comme ailleurs. Les dernières pièces, postérieures à l'assassinat du duc d'Orléans par Jean sans Peur, se rapportent à l'administration de la duchesse. Quelques-uns des documents ayant une portée politique avaient été déjà donné, par Drouët d'Arcq. Mais la plupart des pièces comptables, si curieuses, sont données ici pour la première fois. M. F. M. Graves a ajouté des Extraits des « Inventaires de Jursanvault » et du « Registre III d'Aubron », ainsi que des tables généalogiques. La « Table des Pièces », analytique et chronologique, et un index copieux rendent facile le maniement de ce recueil, utile contribution à l'histoire du règne de Charles VI, dont les érudits sauront gré à M. F.-M. Graves.

§

En considérant ce sombre quoique nuancé portrait de **Philippe II d'Espagne**, que M. Raymond Clauzel, l'auteur d'un « Robespierre » dont nous avons parlé en son temps, vient d'ajouter à sa galerie de « Fanatiques », nous pensons à certaine voix modérée qui se fit entendre, il y a un an ou deux, dans la littérature historique, sur ce sujet. Les lecteurs de cette rubrique n'ont peut-être pas oublié notre critique du livre de M. Ch. Bratli, livre curieux, quoique incomplet, comme document sur l'homme privé en Philippe II. Un homme doux, paisible, patient, modeste, timide même. J'ai sous les yeux le portrait du « Démon du Midi », en tête de ce volume de M. Bratli. Je lui trouve un air de ressemblance avec le Comte de Chambord. Je note simplement cela, sans, bien entendu, me livrer à des parallèles physiognomoniques, ni chercher des rapprochements entre le Mystique de la Monarchie espagnole et le Mystique (1) de la Monarchie française. Je rappelle surtout, au moment de parler de l'intéressant ouvrage de M. Clauzel, ce qui ressort du livre de M. Bratli en ce qui concerne Philippe II. On vient de le voir. J'ajoute que l'imputation de dol, la plus pénible et la plus insupportable qui soit lorsqu'il s'agit de juger un caractère, paraît écartée des appréciations de M. Bratli.

M. Raymond Clauzel a lu le livre de M. Bratli. Il en a utilisé la documentation (en la contestant toutefois sur ses disculpations quant à la nature dolosive de Philippe) pour placer ce que le portrait d'un Philippe II peut, parmi ses ombres redoutables, comporter de touches adoucies. Mais cela, de la part de M. Clauzel, reste en surface, et, sous cette placidité immédiate, le fond demeure sombre, tourne définitivement au noir. Non que ces indications modérées que l'érudition peut, de nos jours, fournir à un biographe de Philippe II, M. Clauzel les suive pour la forme seulement. Il paraît trop avoir le sens de la vie pour ne pas chercher à saisir vraiment les modalités de caractère qu'elles désignent ; et cela, je l'ai déjà dit, et j'y reviendrai bientôt, suffit pour nuancer le portrait. Mais, somme toute, s'il ne néglige pas les modalités sus-dites, il oublie encore moins les autres parties de la personnalité, les sombres, les noires, si estompées chez un érudit du détail comme M. Bratli, et ce sont celles-là qu'il traite en dominantes. Voici, pour ce faire, le procédé de M. Clauzel : il est fondé sur ce raisonnement bien simple (et, peut-être, en partie spécieux), à savoir : les diverses parties d'une personnalité entrent en action *successivement*. (D'après l'expérience personnelle, on ne peut refuser cela, encore que le fin du fin fût, peut-être, de

(1) Ce mot a été prononcé par le duc de Broglie, lors de l'affaire du drapeau blanc.

montrer toutes les parties concourant, dans les profondeurs de l'être, *simultanément* à l'action : mais, dis-je, ce serait là le fin du fin, — bien que la vérité même, probablement, — et l'on risquerait de s'y perdre.) Ayant donc raisonné ainsi, M. Clauzel conclut que, successives, ces diverses parties psychiques ont, par conséquent, « un ordre d'importance et une valeur de fréquence appréciables » dans une destinée. Pour Philippe II, l'érudition et l'analyse découvrent, dans son idiosyncrasie, la série de caractéristiques primitives que voici : « L'une... paisible, patiente, laborieuse, endurante et indulgente; une autre, tout illuminée de passion sacrée; une autre, poétique, rêveuse, aimant le chant du rossignol et la paix bucolique des champs; une autre encore, enfermée, bureaucratique, compassée, celle du commis principal d'un vaste Etat, se débrouillant lentement au milieu d'immenses affaires; enfin, l'ultime, celle que l'histoire connaît surtout, sombre, tragique et fatale. » Aucune de ces « physionomies » diverses ne « peint » totalement et exclusivement Philippe II; mais, de ces physionomies, celle où se manifeste *le plus* de la personnalité, la plus importante par conséquent, est la plus *fréquente*. Or, « du commencement jusqu'à la fin », ce qu'il y a de plus fréquent chez Philippe II, c'est ce qui, chez lui, procède d' « une subjectivité ardente, jalouse, dominatrice », autrement dit du fanatisme.

Cette « subjectivité », M. Clauzel l'étudie tout d'abord. (Il commence toujours par là dans ses portraits; vient ensuite l'exposition des faits où elle se manifeste.) C'est dans cette partie spéculative qu'on peut trouver les nuances dont j'ai parlé. L'on a, en cent pages, — (« Portraits externes », « le Tempérament de Philippe II », « l'Ame », « le Roi », « le Fanatique ») — une analyse psychologique évidemment ferme et arrêtée sur le fait du fanatisme, mais toutefois suffisamment *poussée* pour ce qui est, d'autre part, des satisfactions de l'esprit de finesse, — je veux dire développée en délicatesse, portée jusqu'à ce point suggestif où les appréciations trop tranchées hésitent devant la complexité entrevue du jeu psychique. Un vice peut très bien être la rançon de maintes vertus. Soyez, dans la description de ce vice et de ces vertus, assez complet pour me faire pressentir la mystérieuse connexité de deux états en apparence contraires, et je serai, en ce qui les touche, quelque peu réservé en fait de condamnations ou de justifications sans appel. C'est là, devant la vie réelle, l'état d'esprit le plus adéquat à elle, l'état d'esprit critique; et c'est l'état d'esprit où m'inclineraient assez, dans leur partie spéculative, les biographies historiques de M. Clauzel (celle de Philippe II, plus que celle de Robespierre, ajouterai-je). Il y a de l'art, du tact, dans ces évaluations psychologiques, même pessimistes. Ainsi M. Clauzel peut prononcer quelque part, sur ce Philippe II pris de

la sorte par le dedans, le mot de « demi-saint », — et cela (ce qui fait la valeur de cette nuance), sans que les conditions morales où se constitue cette demi-sainteté cessent de nous être montrées strictement pour ce qu'elles sont, des choses que M. Clauzel n'est guère porté à louer. Certes, nous l'avons vu, M. Clauzel, dès cette introduction psychologique, conclut d'une façon fort dure. Mais il a eu le bon esprit de semer des nuances, ce qui peut nous faire admettre que M. Clauzel s'est acheminé à cette conclusion par des voies assez peu systématiques et par des observations suffisamment objectives pour nous donner l'illusion, l'impression, que, dans tout ceci, c'est bien, devant nous, Philippe II qui vit, et non M. Clauzel qui raisonne.

Je crois qu'en effet il raisonne, il abstrait assez peu ; car à peine l'analyse psychologique s'achève-t-elle d'après les données documentaires, que M. Clauzel passe à l'ordre des faits. Il pourrait s'arrêter un peu pour quelques considérations et réflexions personnelles. Point. Les faits, sans transition, entrent en scène et l'occupent toute. Et même je le regrette un peu; oui, je regrette un peu cet intermède possible, ces réflexions personnelles de M. Clauzel, qui n'eussent pu manquer d'avoir de la finesse, et d'ajouter peut-être au portrait une stylisation dernière. Tandis que les faits ! Dame ! Ils sont brutaux. Très brutaux. Sans nuances, eux ! Vu du côté des pures espèces psychologiques, un caractère comme celui de Philippe II peut encore, on l'a constaté, donner lieu de s'exercer, dans l'appréciation qu'on en fait, à l'esprit de finesse. Vu du côté des faits, — et bien que ceux-ci soient, exactement sans doute, l'envers ou plutôt l'endroit de celles-là, — il n'est plus qu'une force qui détruit. C'est, nous dira M. Clauzel, l'éternelle histoire, l'éternelle mésaventure des fanatiques. Robespierre rêve de vertu, et se réveille, — probablement sans en être aussi surpris qu'on l'a pu prétendre, le dur pédant ! — la main sur le ressort de la guillotine. Philippe II rêve d'absolu divin, d'universalité catholique, et ceci se traduit par des événements qui, même lorsqu'ils ont leur justification politique (et cela est arrivé, quoi qu'en dise M. Clauzel), se distinguent tous par un caractère antihumain. M. Clauzel dit ainsi la mort de Don Carlos, l'affaire sanglante de la Princesse d'Eboli et d'Antonio Pérez; la mort de Berghes, de Montigny et de Guillaume le Taciturne, la tyrannie du duc d'Albe aux Pays-Bas ; l'oppression de l'Aragon (ceci, peut-être, inévitable, nécessaire, du point de vue de l'unité nationale espagnole, l'Aragon ayant été un peu la Catalogne de cette époque), l'expulsion des Maures, les vastes dévastations de l'Inquisition. La remarque suivante peut indiquer, de la manière la plus générale et avec le maximum de modération critique possible chez M. Clauzel, le lien de cause à effet en ces choses : Essentiellement subjectif, « Philippe

était incapable de discerner la loi des intérêts en cause, matériels ou moraux (1), aussi bien que de se subordonner aux idées collectives de son époque ». Ne faudrait-il pas objecter, comme correctif, que ces idées collectives, Philippe II ne pouvait en prendre un aperçu en Espagne, où il restait confiné, au contraire de Charles-Quint, qui fut européen? Quoi qu'il en soit, conclut M. Clauzel, c'est là ce qui rendit, malgré toute l'envergure qu'on ne peut lui refuser et dont les Espagnols aujourd'hui encore gardent la fierté, la politique de Philippe II si stérile, si anti-humaine. — Le livre de M. Raymond Clauzel, fruit de sérieuses études, présente un tableau rapide mais complet de ce règne. Tour à tour énergique et souple, s'essayant à combiner le fait historique avec le fait psychologique, et visant de la sorte à la synthèse, cet exposé paraît aussi exempt que possible de parti-pris, quoique non pas sans doute de quelque passion généreuse; et ce n'est probablement pas tout à fait la faute de l'auteur, si, en définitive, son ouvrage, avec toutes ses nuances, ajoute encore à ce que l'on peut dire de pis du solitaire de l'Escurial.

§

De Philippe II au XVIIIe siècle parisien, le passage a quelque chose de transcendantal. Nous ne prétendons pas le franchir, l'ordre infini des transitions s'étendant, en pareil cas, sur tout le champ de la vie. Nous ne prétendons pas non plus dire si ce transcendantalisme, ici, va du haut au bas. Le fond du démérite envers le genre humain, où a-t-il été touché, dans l'Escurial plein de fanatisme ou dans le Versailles plein d'égoïsme? Je serais très accablé par la lecture d'un procès-verbal de l'Inquisition espagnole; mais, d'autre part, si je lis les Rapports des inspecteurs de police au roi Louis XV, je n'en suis pas plus fier pour l'espèce humaine.

Cela ne veut pas dire que l'on n'ait pas raison, ici comme là, en tâchant d'arriver à une « compréhension plus nette de la vie », et qu'il ne faille pas faire très bon accueil à M. Camille Piton, par exemple, qui nous apporte, en ce qui concerne **Paris sous Louis XV**, une nouvelle série (la 4e) de notes de police.

Ces notes, on l'a déjà dit et il faut le répéter, n'ont rien de commun avec ce qui peut se voir, de nos jours, en ce genre. Les agents de M. le Lieutenant de police étaient loin d'être sans orthographe; et ils avaient, avec les moyens de s'exprimer, une sorte de curiosité intellectuelle, et non pas seulement professionnelle, des mœurs qu'ils observaient. Tant, que cela pouvait ranimer l'intérêt concupiscent du Mammon social Louis XV. Tout ceci est moins que rien, d'un certain point de vue ; mais, pour la curiosité, pour la curiosité his-

(1) Même des intérêts catholiques, va jusqu'à dire M. Clauzel, ce qui est un peu paradoxal, tout de même, mais ce qui achève le portrait du « Subjectif ».

torique, c'est quelque chose. Ces observations sont prises dans tous les endroits mondains du Paris de Louis XV : à l'Opéra et dans ses entours, très souvent, et, d'une façon générale, dans des milieux brillants, jouisseurs, mêlés, fort bohêmes par le bas, fort rentés par le haut, où l'on trouve l'homme de cour, l'homme de robe et d'épée, l'homme en place, le haut et le moyen bourgeois, et le déclassé.

Le rapport sur la Camargo, cette fameuse ballerine, très laide fille, devenue, dans le recul des temps, comme une poétique figure du folk-lore galant, est parmi les bons spécimens de la précision réaliste qu'apportent, en ces choses, les documents patiemment recueillis par M. Camille Piton. Ailleurs, je lis ceci : « Antoinette Dunant, femme Claude, marchande de modes, a été entretenue pendant deux ans par M. de Razilly, capitaine aux Gardes, qu'elle a quitté parce qu'il voulait la sodomiter. » Chacun en a pu ouï dire de pareilles et même de pires sur notre galanterie actuelle. L'hypocrisie seule a augmenté, et peut-être aussi la dureté. Et nous n'avons plus d'exempts en manchettes, comme Marais et comme Meusnier (ai-je dit que ce sont les rapports de ce dernier qu'édite ici M. Camille Piton ?), pour conter la chosette.

Voici, recueillie par l'érudition de M. Gaston Capon, la chronique des exploits d'un des plus notables et ingénieux bambocheurs de ce Paris galant du dix-huitième siècle : Casanova, Casanova lui-même, type légendaire, sorte d'Hercule-Arlequin, Hercule pour la galanterie, Arlequin pour l'intrigue. Ou encore Scapin-Priape. J'imagine que M. G. Capon a tiré ce choix de souvenirs, étiqueté par lui : **Casanova à Paris**, du fatras posthume primitivement publié en 10 volumes à « Leipsick ». Se souvient-on que ce fatras « licencieux » fut mis à l'Index à Rome ? Vers 1830, époque où cette publication battait son plein, ils avaient assez peu d'esprit à Rome pour faire cela. A moins que quelque coup de batte posthume de notre Arlequin n'ait amené, pour des raisons n'ayant rien de commun avec la religion, les prélats de la Sacrée Congrégation à prendre cette mesure. Avec un tel diable, — même en terre, — on ne sait jamais. Ce serait à voir. M. Gaston Capon a, pour sa part, et dans le cadre qu'il s'est choisi, vu, vérifié maintes choses de ce Casanova. Il y en avait, dans ces choses, d'assez fortes, d'assez extraordinaires, même, et comme inventées à plaisir en apparence, pour faire suspecter la véracité des Mémoires. Le labeur critique auquel s'est livré M. Gaston Capon, pour la partie relative aux séjours à Paris, procure à l'histoire et aux lecteurs aimant que leur plaisir ne soit pas frelaté le bénéfice d'une identification aussi complète et constante que possible, en ce qui concerne les détails de cette existence parisienne de Casanova. Ces détails peuvent prendre ainsi, sous le rapport de l'histoire des mœurs, une valeur de caractère certaine, et c'est surtout ce ser-

vice rendu par l'édition savante de M. Gaston Capon que je devais signaler, — l'amusement, ici, se recommandant de lui-même, ce qui est fort heureux.

Voici encore un livre qui, sous ce rapport spécial, parle tout seul : **Vie privée du Maréchal de Richelieu**. Le dramaturge Faur publia cet écrit en 1791, expressément pour faire connaître cette existence privée, trop négligée, prétendait-il, par les Mémoires de Soulavie. Chacun sait que le Maréchal de Richelieu fut le plus intrépide et le plus heureux chasseur de cotillons de son temps. A quatre-vingt-quatre ans, la chasse, commencée vers la quinzième année, durait encore : le Lovelace octogénaire épousait sa troisième femme, et il la trompait! A moins qu'il n'ait payé pour faire dire cela. L'homme de cour et d'intrigue fut à la hauteur de l'homme à bonnes fortunes, si bien que les gens que cela amuse sont assurés, ici, de passer continuellement des cabinets de Versailles aux alcôves d'un peu partout. Il y a aussi, dans cette « vie privée », un peu d'histoire à travers tout cela, le diable d'homme, — assez le type de l'homme complet du XVIIIe siècle, — ayant trouvé le moyen de jouer entre temps les premiers rôles aussi dans les événements de son temps. — Quelle créance faut-il accorder à l'écrit de Faur ? Jusqu'ici, le faux et le vrai passaient pour s'y mêler en proportions équitables. Les circonstances de sa publication, rappelées par M. Fernand Mitton, qui a préparé cette édition nouvelle, paraissent quelque peu suspectes : l'ouvrage vit le jour parmi des disputes de libraires, et, avec lui, la question historique se doubla d'une question de boutique. On ne trouve pas de renseignements dans la préface de la première édition, ni dans celle de M. Mitton, ni, sauf inadvertance, dans les notes du même, sur le personnage de qui Faur tiendrait les documents originaux utilisés par lui. Cependant, reconnaissons-le, le travail de révision accompli par M. Fernand Mitton a de quoi rassurer. Ses notes, quoique souvent biographie pure, apportent çà et là des précisions. Sa critique s'est exercée en ce qui concerne la véracité des faits, la preuve en est dans de certaines suppressions, lesquelles augmentent notre confiance quant à ce que l'on a maintenu.

§

Je lis, — non sans avoir lu, pour commencer, des pages du livre même, — les premières lignes de la prière d'insérer accompagnant ce volume de M. E. Rodocanachi, **Etudes et fantaisies historiques** : « M. Rodocanachi a montré que l'érudition la plus sûre et la plus nourrie pouvait se rendre séduisante... » Ceci est mieux que de la critique de prière d'insérer, car c'est, par hasard, l'exactitude même. Forme riante, c'est-à-dire amusement, à commencer par l'écrivain lui-même, c'est cela. Ce livre-ci ressemble bien à

son auteur, à l'homme que je vis, certain soir de jadis, chez le regretté Edouard Rod. Il avait l'air libéral de quelqu'un qui, dans sa vie, aurait accueilli force bourdes avec placidité. Je ne trouve pas d'autres mots pour rendre l'impression que me fit cette physionomie comme approbative et adhésive quand même. On ne sait quoi d'imperceptiblement mais certainement facétieux s'y composait de la sorte. Que si mon impression fut inexacte, j'en demande bien pardon à M. Rodocanachi, mais je crois le voir encore en lisant certaines de ces pages. Parlant, dans un érudit morceau sur « les Voyages dans l'Antiquité », de la badauderie des anciens, il rappelle celle des modernes et qu'on « montre aujourd'hui à Montpellier la robe de Rabelais ; à Ferney, la canne de Voltaire, et je ne sais où le crâne de Shakespeare enfant ». Si on proposait à M. Rodoconachi de le lui montrer, gageons que bénévolement il y courrait, et moi aussi, à supposer que le fou rire qui m'a pris à cette calembredaine dite avec équanimité ne m'ôtât point l'usage de mes jambes. Puis encore : les Romains avaient le mal de mer comme on ne l'a pas : « Plutôt que de s'y exposer, Cicéron, on le sait, préféra se faire assassiner ; il serait difficile de le redouter plus. » Un peu plus loin, parlant des remèdes infaillibles contre la fatigue connus des voyageurs de l'Antiquité, M. Rodocanachi, obligeamment, en cite un ou deux entre autres : « porter sur soi une baguette de myrte », ou encore : « boire une décoction d'anis bouillie dans de l'huile et puis saupoudrée de salpêtre. » Essayez.

Dirai-je que le même humour se manifeste dans les autres morceaux ? Dans les pages sur « le sifflet au théâtre » à toutes les époques, on ne saurait manquer de l'y retrouver, le sujet s'y prête ; et aussi, titre oblige, dans celles consacrées aux « Bêtes dans l'Histoire ». (Pourquoi M. Rodocanachi fait-il honneur à Franklin, — la bête noire de Baudelaire, dans l'histoire ou non, — d'une anecdote qui revient à Newton ?)

On abordera d'une humeur un peu plus grave, — pas trop, — les morceaux composant le reste du volume. Là nous ne sommes plus dans la « fantaisie », mais bien dans les « études », ainsi que l'annonce le titre. Là non plus, du reste, M. Rodocanachi ne veut qu'on se frappe : il lui suffit, dans ces études, de se montrer ce qu'il est, le familier des régions élégantes de l'histoire, ce qui se sentira bien aux pages sur les sujets pris dans les temps de la Renaissance italienne : « Une Phèdre italienne », « Une courtisane vénitienne », « Un aventurier florentin ». Et l'on reviendra encore au livre, à quelque autre moment pour lire ces chapitres d'histoire curieuse : « Pie VII à Paris », « l'Origine du nom de Napoléon », et enfin ce chapitre de l'histoire de l'humanisme : « Les voyageurs français à Rome », depuis Montaigne, indifférent et utilitaire comme Machiavel, jusqu'à

Stendhal, toujours sec, quoique non sans justesse à l'occasion, une justesse qui, parfois, mieux qu'aux mélancoliques tels que Chateaubriand et surtout Lamartine, lui fait retrouver la véritable ampleur des souvenirs *durs*, comme au Colisée.

Memento. — *Royales Amours d'une petite modiste*, par François Castanié (Jules Tallandier, 6 fr., ill.) La petite modiste, c'est Madame du Barry. Livre agréable, où l'anecdote n'est point ménagée. M. Castanié, avec un savoir aisé, a tiré de la littérature historique louis-quinzième tous les ingrédients possibles dans le sens de l'aimable. Je lirais bien son livre d'un bout à l'autre, si j'en avais le temps. C'est par de tels délassements que la littérature historique parviendra à supplanter le banal roman, pour le plus grand bien du goût public. — J'en dirai autant du livre de M. M. C. Poinsot : *La Vie romanesque de la Duchesse de Berry* (Librairie des « Annales politiques et littéraires », 3 fr.50). On a souvent écrit sur la mère du Duc de Bordeaux (en ce moment même, l'on fouille des archives, de par l'Europe, touchant certains côtés politiques de l'aventure vendéenne). Il y a déjà maintes spécialités sur ce sujet. D'autant plus bienvenu sera un ouvrage d'ensemble comme celui-ci, bien fait, qui vise à l'agrément, en se bornant aux surfaces du sujet, qu'on trouve là complètes, unies et solides.

*François-Désiré Bancel* (1822-1871), par H. Monin (Edouard Cornély, 4 fr.). Biographie, d'après une correspondance inédite, de ce politicien de 48, statufié il y a quelques années, on ne sait pourquoi, à moins qu'on ne sache trop pourquoi. Jamais parti ne fut plus encombrant, plus vulgaire, que le parti républicain dans la célébration vaille que vaille des siens. Il suffit d'un coup de chance électoral (en 1869, à Paris, contre Emile Ollivier) pour rendre celui-ci *tabou*. La plupart des lettres ici reproduites sont datées de Bruxelles, où Bancel, après le coup d'Etat, professait à l'« Université libre ». D'un pot-pourri d'histoire littéraire se détachent certaines indications documentaires, utiles pour l'histoire du parti républicain, dans une période comprise entre 1857 et 1871.

*Histoire politique du XIX^e siècle*, tome I^er, par Paul Fayel (Bloud, 6 fr., ill.) Bon *manuel* où l'auteur a voulu « présenter l'état de nos connaissances sur la politique générale telle qu'elle est résultée de la liquidation napoléonienne ». Ce premier volume « explique les essais d'organisation européenne que les souverains, les ministres et les diplomates ont tenté d'imposer aux peuples après 1815, puis les révolutions nationales et les mouvements de races qui ont successivement bouleversé leur œuvre ». L'auteur étudie ensuite les deux grandes créations qui se sont dégagées de ces bouleversements : l'unité allemande et l'unité italienne. Il finit par un exposé des conditions résultées de là, après 1870, par rapport à la France. Le second volume contiendra l'histoire immédiatement contemporaine. L'illustration est abondante, ingénieuse, mais d'une exécution insuffisante.

*Revue du Midi*, 15 juillet 1913. Le Culte de la Raison et de l'Etre suprême à Uzès en 1791 et 1795, par Marcel Fabre. — *Id.*, 15 août 1913 : Une tapisserie de Gênes et la Fontaine de Nîmes (avec cliché), par Adolphe Reinach. *Suite* du Culte de la Raison, etc., par Marcel Fabre. La chapelle de Saint-Michel d'Anjou, par C. Cantaloube. Dans les deux n^os : *suite* de l'étude de M. Prosper Falgairolle : Le château et la baronnie de Vauvert

EDMOND BARTHÈLEMY.

## SCIENCES MÉDICALES

Dr Paul Mersey : *L'Amour de la mort chez les Habsbourg*. Contribution à la pathologie historique. Ollier Henry, éd., 1912. — Dr G. Génil-Perrin : *Histoire des origines et de l'évolution de l'idée de dégénérescence en médecine mentale*. A. Leclerc, éd., 1913, 6 fr. — Professeur Félix Garrigou : *La Chimie hydrologique depuis trois quarts de siècle*. Gazette des eaux, 15 août 1913. — Professeur Gilbert Ballet : *La Psychose hallucinatoire chronique et la désagrégation de la personnalité*. Encéphale, juin 1913. — Professeur Bernheim : *Des hallucinations physiologiques et pathologiques*. Encéphale, juin 1913.

La thèse de M. Paul Mersey, **l'Amour de la mort chez les Habsbourg**, aborde un point de détail très intéressant dans une famille que les cliniciens de l'histoire ont étudiée, avec d'autant plus d'ardeur que les tares en sont bien connues. Remonter l'hérédité d'un individu quelconque n'est pas chose facile; pour les rois, au contraire, les plus lointaines racines sont mises à nu. Dans le cas actuel, l'auteur a pu trouver des documents assez précis pour affirmer que le père de chaque personnage envisagé fut toujours celui « quem nuptiæ demonstrant ». A défaut de vertu des reines ou princesses, « alors que chez les particuliers la légitimité des enfants est impossible à démontrer, dans les familles dynastiques, on le sait, la réalité de la descendance est beaucoup plus certaine, en Espagne surtout, *en raison de la très grande surveillance* ». O l'irrespectueuse remarque!

L'auteur est un admirateur d'Auguste Brachet dont la *Pathologie mentale des Rois de France* est l'ouvrage le plus remarquable de cette médecine spéciale. C'est dire qu'on ne saurait lui reprocher, comme à Moreau (de Tours) et à Ireland une trop grande facilité à enregistrer un fait comme acquis. Il a borné son étude à la branche directe des Habsbourg d'Espagne, dont le premier représentant fut Charles-Quint et qui s'éteignit en 1760, à la mort de Charles II. Il découvre, chez tous les personnages, un amour singulier de la mort et des cérémonies funèbres, transmis avec une fidélité qui n'étonne pas dans la famille des Habsbourg, quand on songe que le prognatisme inférieur, si marqué chez Alphonse XIII, a pu être retrouvé déjà au XIVe siècle chez Hernest de Fer.

L'étude de Jeanne la Folle a servi de base au travail de M. Mersey. Cette reine fut, d'après l'auteur, atteinte de psychose périodique « ayant très probablement revêtu la forme de mélancolie intermittente ». Eperdûment amoureuse de son mari, Philippe le Beau, elle eut deux crises de folie puerpérale, la première fois à l'occasion du départ de son époux pour les Pays-Bas, la seconde fois après la mort de Philippe le Beau.

Elle fit embaumer le corps et ne voulut plus le quitter, elle le traîna à sa suite et chaque jour fit ouvrir le cercueil et enlever les linges qui enveloppaient le cadavre dont elle baisait les pieds et les mains;

puis, elle le fit retirer du tombeau et porter dans son propre appartement, sur un lit de parade, jalouse encore de ce macchabée au point qu'elle ne permit à aucune de ses femmes de s'en approcher. A la fin de sa vie, elle eut des idées de persécution et des hallucinations ; les quelques jours qui précédèrent sa mort, elle manifesta cet apparent retour à la raison assez fréquent chez les aliénés et dont nous aurons à parler plus tard.

Son fils, Charles-Quint, extériorisa de très bonne heure ses préoccupations funèbres. A partir de 1555 il assista tous les jours à deux messes mortuaires, l'une pour l'impératrice et l'autre pour la reine sa mère ; il fit faire de solennelles obsèques aux personnes importantes de la Cour ; il passa des heures entières dans sa chambre drapée de noir et éclairée de sept flambeaux pour y méditer sur la mort de sa mère, enfin, il fit, de son vivant, célébrer avec éclat ses propres funérailles.

Cet amour de la mort se retrouve chez Juana, princesse de Portugal, chez Philippe II, chez don Carlos, chez Philippe III, chez Philippe IV. Il est fréquent chez les dégénérés ; ici, il est intéressant, autant à cause de la famille qui le présente qu'à cause de la précision avec laquelle on peut en fixer l'origine au trauma affectif de Jeanne la Folle au cours de sa deuxième grossesse.

§

M. Génil Perrin, habitué aux longues recherches philosophiques, n'a pas craint de résumer dans sa thèse inaugurale **l'Histoire des origines et de l'évolution de l'idée de dégénérescence en médecine mentale**. Il fallait à l'auteur une compétence en philosophie historique qu'ont rarement les nouveaux docteurs en médecine. L'idée de dégénérescence est en effet, comme le dit M. Génil-Perrin, le grand témoin de l'affranchissement de la psychiatrie, c'est-à-dire de l'application à la médecine mentale des méthodes de la science positive. Il est classique de commencer son étude bibliographique par l'œuvre de Morel dont le *Traité des dégénérescences* date de 1857, mais « son histoire est indissolublement liée à l'histoire du développement de la pensée humaine, qui, progressivement affranchie des tendances religieuses et métaphysiques, a enfin été conquise par la science positive. Une théorie, pour si géniale qu'elle soit, ne naît pas tout armée de la tête de l'homme. Il se fait dans le courant de l'humanité une longue gestation qu'il ne faut pas oublier. Les notions mères de l'idée de dégénérescence se retrouvent dans les cosmogonies antiques, se précisent dans l'œuvre de Socrate et de Platon, dans la philosophie aristotélicienne.

Mais l'affranchissement, retardé pendant des siècles, s'affirme dans la méthode baconienne. Cette méthode s'essaya timidement pendant deux cents

ans, jusqu'à ce que le dix-huitième siècle lui assure enfin la domination absolue du monde scientifique. Dès lors, rien ne peut arrêter le mouvement qui fera du dix-neuvième siècle une période glorieuse dans l'histoire de la pensée humaine.

Au mot γένος (race) la langue grecque opposait δυσγενής, δυσγένεια, formés de γένος et du préfixe péjoratif δυς. Le latin dit : *degenerare*, *degener*, *degeneratio*. En français, Ambroise Paré écrit : « Cette glande s'apostème et ulcère, et quelquefois *se dégénère* en fistule. » Le terme pénètre dans le langage des naturalistes, enfin, en 1842, Bertulus exprime par le mot *dégénération* la déchéance physique et morale du peuple des grandes villes. L'idée de dégénérescence est dans les livres de Pinel, d'Esquirol, de Marc, de Falret, de Baillarger et surtout de Lucas. Morel polarise et développe toutes ces idées et, ce qui démontre que le milieu scientifique en était en quelque sorte saturé, c'est que, au même moment, Moreau (de Tours) écrit que les accouplements consanguins chez les animaux donnent en général des produits « dégénérés » et dans sa *Psychologie morbide* reconnaît l'unité étiologique de la famille névropathique dont il énumère les signes physiques.

L'œuvre de Morel provoqua l'isolement d'un nouveau groupe morbide, celui des *folies héréditaires*. Ses successeurs, Magnan et ses élèves en France, Schüle et Krafft-Ebing en Allemagne, ont exagéré la portée nosologique de l'idée de dégénérescence, et il se fait à l'heure actuelle contre eux une réaction à la tête de laquelle est le Professeur Gilbert-Ballet, réaction que M. G. Perrin expose fort bien.

Cette importante thèse est clairement exposée et élégamment écrite. Le problème est vu d'assez haut pour donner une idée d'ensemble qui n'exclut pas la précision des principaux détails. Malheureusement — et c'est un défaut qu'il était difficile d'éviter dans un sujet si large — le lecteur qui, négligeant la vue d'ensemble, veut apprendre certains chapitres de la dégénérescence comme : *les rapports de la dégénérescence et du génie; de la D. et du crime* , ne trouve dans les chapitres spéciaux de la thèse de M. Genil-Perrin que des indications. Ainsi 23 pages suffisent à l'auteur pour traiter : « *La dégénérescence dite supérieure et le génie* », et ces 23 pages prennent un peu trop la forme « catalogue ».

Cette remarque permet de se faire une idée des qualités et des défauts de la thèse, d'ailleurs tout à fait excellente, d'un des élèves les mieux doués du Professeur Gilbert-Ballet.

§

Le Professeur Garrigou qui tient la tête de l'Hydrologie européenne résume, dans la Gazette des eaux, les Progrès de la **Chimie Hydrologique depuis trois quarts de siècles**. Avec sa

loyauté si connue, il nous dit — lui, qui, âgé de 78 ans, a analysé toutes nos eaux pyrénéennes — que toutes les analyses d'eaux minérales doivent être refaites. La méthode des flammes de Bunsen, la méthode toute récente de MM. Bardet père et fils qui utilisent le spectroscope modifié par Urbain (méthode prévue par Garrigou qui, dès 1886, projetait les raies spectrales des résidus d'eaux minérales, sur un tableau blanc) ont permis de déceler la présence de nombreux métaux dans les eaux thermales. Ces métaux y sont à l'état de particules extrêmement ténues, à *l'état colloïdal*. Chose curieuse, ils agissent par leurs propriétés physiques, dynamiques, beaucoup plus que par leurs propriétés chimiques. Ils agissent comme des ferments, et ceci joint aux qualités électriques et radioactives de certaines sources, nous explique qu'on ait pu les comparer à des êtres vivants qui *meurent* en bouteille. Les premières découvertes, en France, furent faites par le Professeur Garrigou dans la source sulfurée bitumeuse de Saint-Boës et dans la source vieille des Eaux-Bonnes. L'éminent hydrologue pyrénéen eut des détracteurs nombreux ; aujourd'hui il triomphe, et c'est justice.

Les métaux à l'état colloïdal produisent sur l'organisme — comme l'a montré le Professeur Albert Robin — des effets tout à fait inattendus et absolument remarquables, « à tel point que, dans certaines maladies aiguës des plus graves et réputées mortelles, ils font souvent cesser le mal comme par enchantement ». Ils servent à fixer dans l'économie sur la cellule vivante les éléments utiles. C'est dire l'importance de leur présence dans les eaux minérales. Les anciennes analyses les ayant méconnus doivent être considérées comme inexistantes.

§

Les recherches sur les hallucinations à l'état pathologique et à l'état physiologique sont à l'ordre du jour. Nous ne discuterons ici ni leur mécanisme ni leur séméiologie. Nous rappellerons cependant que les hallucinations peuvent apparaître chez des sujets *absolument normaux*. Les publications les plus récentes ne font que confirmer la théorie de Taine, pour qui l'hallucination est la base même de notre vie mentale. Toute image intérieure a tendance à se *situer* et à *s'extérioriser* et il faut, pour qu'on en reconnaisse la nature purement imaginative, une *correction* consécutive faite par les sens et notre raisonnement. Les deux ordres de phénomènes s'accomplissent avec une rapidité telle que nous n'en avons pas conscience. Nous sommes tous hallucinables et hallucinés pendant une grande partie de notre existence. Nos rêves sont des perceptions sans objet, c'est-à-dire des hallucinations. Psychologues et médecins, sous des vocables divers, ont exprimé cette loi que : toute idée évoquée ou acceptée par le cerveau tend à se faire acte.

L'idée devient sensation. L'idée de sel évoque l'image gustative du sel, l'idée de vinaigre actionne la muqueuse pituitaire; l'idée d'une cloche réveille l'image auditive de la sonnerie. L'idée qu'on a des puces produit des démangeaisons... Pour que l'idée devienne spontanément acte, pour que l'image sensorielle qu'elle évoque devienne réelle, c'est-à-dire hallucinatoire, il faut un état d'âme spécial, et cet état consiste précisément dans la diminution du contrôle cérébral. Tout ce qui atténue ce contrôle augmente l'automatisme cérébral, c'est-à-dire l'intensité des représentations mentales spontanées et leur transformation en actes ou images.

Dans le sommeil, dans le demi-sommeil qui crée les hallucinations dites hypnagogiques, le contrôle cérébral est *primitivement* supprimé ; mais, dans maintes circonstances, c'est l'idée elle-même qui devient tellement puissante qu'elle prend possession du cerveau, supprime d'elle-même, *secondairement*, le contrôle et devient image. La suggestion religieuse et mystique crée de cette manière un grand nombre d'hallucinations.

Quand le Tasse conversait à haute voix avec son génie familier ; quand Pascal, à la suite d'une chute de voiture sur le pont de Neuilly, conserva cette impression terrifiante et se voyait sur le bord d'un précipice, avec la vision de l'enfer ; quand Van Helmont voyait sa propre âme sous forme d'une lumière homogène cristalline et brillante contenue dans une enveloppe, et entendait une voix; quand Luther avait des colloques avec le diable, qu'il voyait et entendait, quand, gravissant sur ses genoux l'escalier de Pilate à Rome, il entendit tout à coup une voix de tonnerre terrifiante proférer à ses oreilles : « Le juste vivra par la foi ! » ; c'étaient des hallucinations dans des cerveaux de premier ordre, évoquées par des idées mystiques.

On comprend combien ces hallucinations sont facilement provoquées chez des paysans ou des enfants naïfs et crédules. Et c'est là l'explication des phénomènes qui se passent à Alzonne, village de l'Aude. Deux petites paysannes *voient* Jeanne d'Arc. La foule stupide s'agite autour ; en ces temps de forte chaleur, l'hallucination devient collective, comme jadis, lorsque, au cours des épidémies, les gens voyaient des spectres. Dans le midi, pays du soleil, les visions sont colorées et agréables. Elles aident à passer le temps en attendant les vendanges.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Joseph Danel : *Les Idées sociales de Ruskin*, Bloud, 3 fr. 50. — Emerson : *Essais politiques et sociaux* (trad. Dugard), A. Colin, 3 fr. 50 — Michel Bakounine : *Œuvres*, tome VI, Stock, 3 fr. 50. — Pierre Kropotkine : *La Science moderne et l'anarchie*, Stock, 3 fr. 50. — André Lebey : *Sur la route sociale*, Figuière, 3 fr. 50. — Daniel Zolla : *L'Agriculture moderne*, Flammarion, 3 fr. 50. — Memento.

Puisque en ce moment de l'année les malades eux-mêmes prennent

des vacances, — les médecins le savent bien! — nous pouvons donner *campo* aux questions d'actualité syndicaliste ou régionaliste et accorder quelque attention sympathique aux grands écrivains ou penseurs sociologues dont les œuvres pâtissent trop souvent de ces petits au jour le jour fugaces. Pourtant un homme comme Ruskin, dont Joseph Danel nous entretient dans son livre **Les Idées sociales de Ruskin**, est autrement important que nos stratèges de la C. G. T. et du P. O. S. et de toutes les initiales possibles de l'alphabet. On le connaît surtout comme esthète, et c'est en effet en tant qu'infatigable propagateur de la religion du beau qu'il mérite de passer à la postérité, mais tout se tient dans le domaine humain, et, vraiment, un critique d'art qui ne se serait jamais préoccupé de politique ou de sociologie serait un bien piètre esprit. Dans son amour de la beauté, il y avait d'ailleurs chez Ruskin une part d'altruisme; il voulait à la fois accroître la quantité de bonheur spirituel dont bénéficient les hommes en leur apprenant à savourer de nouvelles jouissances et accroître aussi leur richesse d'affection réciproque en les faisant communier dans de collectives admirations pour les chefs-d'œuvre de la nature et de l'art. Et l'on voit, du coup, dans quel esprit ce grand exaltateur des âmes a abordé les questions sociales. Il est allé naturellement à tout ce qui est beau, c'est-à-dire à tout ce qui est magnanime, intense et fécond, et il a prêté le secours de sa grande voix à tout ce qui pouvait provoquer, exalter et harmoniser la vie. C'est ce qui l'a fait prendre pour un socialiste, car les économistes orthodoxes de son temps étaient bien loin de ces ambitions passionnées, et leur sécheresse s'effarait des violences presque mystiques de l'apôtre, comme un peu plus tard, chez nous, les pontifes de l'école devaient s'étonner des hardiesses, dans leurs champs respectifs, d'un Proudhon ou d'un Le Play. Mais, au fond, il n'y avait rien de commun entre les théoriciens dogmatiques à la Louis Blanc ou à la Karl Marx et le héraut de la vie sociale intégrale que fut Ruskin; bien qu'il ait essayé de faire marcher des ateliers ou des usines, seulement d'ailleurs pour produire des œuvres d'art industriel plus pur, il s'est toujours défendu de nourrir des plans de réorganisation économique et même de constitution politique ; il s'est contenté de prêcher toujours et partout le respect et l'amour de la vie, de la santé, de la beauté, de la morale (tout cela entendu largement se tient) et il est en somme récompensé de cette attitude désintéressée et noble, puisque ses directives n'ont rien perdu de leur prix et que son nom reste attractif et glorieux alors que ceux des socialistes de 1848, ses contemporains (il avait 31 ans cette année-là), n'excitent plus chez nous qu'un sourire, si ce n'est un haussement d'épaules.

§

Tel est aussi le sort d'Emerson, qui n'ambitionna jamais de rôle

politicien, et dont pourtant l'influence se maintient sur les vrais esprits politiques. M. Dugard, qui s'est si louablement consacré à faire connaître ce penseur, nous donne un nouveau volume d'essais traduits, **Essais politiques et sociaux**, où se trouve condensé le meilleur de ses idées. Ruskin était plus esthète que moraliste, Emerson est plus moraliste qu'esthète, et c'est à juste titre que son traducteur a choisi, pour fermer le volume, sa conférence sur la *Souveraineté de l'éthique* qui en forme en effet un digne couronnement. Sa glorification de la morale ne serait pas du goût, chez nous, des partisans de l'intelligence différenciée, mais il resterait à savoir si ce sont eux qui voient juste, ou lui : « L'intelligence supérieure, affirme-t-il avec énergie, ne fait absolument qu'un avec la nature morale. La pensée est incarnée en un sentiment et l'essai pour détacher et répandre la pensée est comme une pluie de fleurs coupées. La moralité est la mesure de la santé, et dans la voix du génie j'entends invariablement l'accent moral, même quand les mots le désavouent — la santé, l'harmonie et une vue plus large sont inhérents au sens moral. » En vérité, il faut reconnaître d'abord que cela est fort bien dit, et en outre que cette morale souveraine n'a rien de commun avec la niaiserie de notre sénateur Bérenger. Non pas d'ailleurs qu'Emerson, ni même Ruskin, quoique esthète, soient exempts de tout scrupule puritain en matière de représentation de la figure humaine, mais enfin ce n'est là qu'un détail bien secondaire dans le vaste domaine éthique, et ceux qui font consister tout le beau dans un corps de Vénus sont plus étroits que ceux qui se détournent à demi d'une contemplation un peu troublante pour admirer la beauté dans ses autres manifestations. Il y a en effet — Alphonse Germain a écrit là-dessus de fortes pages — un beau moral frère du beau formel, et si Ruskin a surtout célébré celui-ci, Emerson a de préférence prêché celui-là. Aussi bien sur l'aristocratie que sur la guerre ou l'éducation, et sur l'homme d'église que sur l'homme d'étude ou l'homme d'action sociale, Emerson n'a émis que des considérations magnanimes et saines, écrites dans une langue colorée et animées d'une flamme intérieure aussi sincère et désintéressée que celle qui brûlait dans les âmes de ses amis Ruskin et Carlyle. L'esthète, le moraliste et le mystique, belle triade de grands Anglo-Saxons qui me semble obscurcir celle d'Allemands qu'on pourrait lui opposer, Schopenhauer, Schleiermacher et Nietzsche, et en regard de laquelle nous serions assez embarrassés pour dresser à notre tour une triade correspondante : Jouffroy, Taine et Renan peut-être... il est vrai que ces jeux d'opposition et de massacre sont bien puérils !

§

Ruskin est très anglais par son amour de la vie et de la beauté, par

sa poursuite aussi des réalisations pratiques, et Emerson est tout à fait américain par l'intensité de sa foi au bien qui le fait ressembler à un débarqué du *Mayflower ;* Bakounine à son tour rappelle certains côtés de l'âme russe par sa révolte contre un pouvoir trop dur, sa foi d'illuminé souriant dans la bonté de l'homme et son fanatisme destructeur qui le situe juste entre le tolstoïsme et le nihilisme. Une main pieuse poursuit l'édition complète de ses **Œuvres**, et c'est le tome VI qui vient de paraître avec, en contenu, des articles de polémique sans intérêt. Mais le personnage psychologique que fut Bakounine garde son caractère. Pour juger l'anarchisme dont il fut le fondateur, il vaudrait mieux d'ailleurs s'adresser à Pierre Kropotkine, dont vient aussi de paraître un important ouvrage synthétique, **La Science moderne et l'Anarchie**. Ce n'est pas, comme l'autre, un pur fakir, c'est un savant, un observateur aigu, parfois un critique très judicieux et de l'état de choses actuel et de celui que les socialistes introniseraient à sa place si on les laissait faire. Les esthètes à la Ruskin, les moralistes à l'Emerson, et même les libéraux à la Bastiat, qui ne seront jamais, ni les uns ni les autres, d'accord avec les socialistes, marcheront assez longtemps côte à côte avec les anarchistes. Où ils s'en sépareront, c'est quand leurs voisins tomberont dans la frénésie massacreuse ou seulement dans le gagaïsme optimiste et attendri, ces deux formes de la paralysie générale qui coexistent d'ailleurs si facilement chez les victimes de la syphilis révolutionnaire. Celles-ci n'en continueront pas moins leur route, les yeux dans les étoiles et le cœur débordant, systole, d'amour, diastole, de haine. Les passants n'ont qu'à se garer soigneusement de ces « dévoués » et à surveiller de près leurs crises. Quant à les guérir, ce qui reviendrait à les convaincre de leur tort d'être tour à tour trop confiants dans la bonté humaine et trop irrités contre la résistance humaine, ce n'est vraiment pas la peine d'essayer.

§

A défaut d'un grand nom historique pour représenter ici le socialisme contre son frère ennemi l'anarchisme, l'actualité nous fournit celui de M. André Lebey, l'auteur de **Sur la route sociale**, lequel du moins est très supérieur à la moyenne de ses congénères. M. André Lebey, poète qui a collaboré jadis à nos revues, *Mercure*, *Ermitage*, *Plume*, est par conséquent un esthète lui aussi, bon écrivain, penseur sincère, et trouvant moyen de rendre sympathique jusqu'à la franc-maçonnerie qu'il prend par le côté théosophique et occultiste, ce que je croyais absolument désuet dans nos loges politiciennes. Mais, cet hommage rendu au mérite littéraire personnel de l'auteur, comme la mentalité socialiste orthodoxe sort, de la lecture de ce recueil d'articles pourtant intéressants, inférieure à celle

des ruskiniens, des émersoniens et même des kropotkiniens, dynamite à part ! Notre socialisme donne raison à ceux qui prétendent que les orthodoxies ne sont que machines à abrutir les cérébres ; il est difficile de rêver une atmosphère plus étouffée que celle qu'on respire dans cette église, avec des vues plus étroites et une méconnaissance plus complète de la grande réalité vivante qui, il est vrai, c'est sa vengeance souriante, emporte comme des fétus de paille les théorèmes de Karl Marx, les apocalypses de Jules Guesde, les homélies de Jaurès et les « maranathas » de leurs zélotes. Mais là encore comment convaincre ces pauvres fidèles ? Tout le socialisme tient dans cette affirmation que si les uns avaient moins, les autres auraient davantage, et personne, dans la secte, n'a l'air de voir que tout se tient ici-bas, et que si les riches étaient moins riches, certainement les pauvres seraient plus pauvres.

§

Aussi, est-ce avec un vrai plaisir qu'au sortir des divagations de socialistes même lettrés on prend un simple livre de science technique, comme **l'Agriculture moderne**, de M. Daniel Zolla. Enfin ! Voici des faits, des chiffres, des données, des expériences, des statistiques. Nous voyons comment la science a renouvelé les procédés agricoles, comment on supplée à l'infertilité ou à la sécheresse d'un sol, comment l'homme peut agir sur la plante et sur le bétail, et comment en s'associant les agriculteurs savent faciliter leur besogne et accroître leurs produits. Et tout cela ne peut être détaillé ici, d'autant que ce ne serait plus de la science sociale mais de la science agronomique ; toutefois, pour rester dans la ligne de cette causerie, il est bien permis de constater que si le sol nous donne ses fruits plus généreusement aujourd'hui qu'autrefois, ce n'est pas à Karl Marx et à Jaurès que nous le devons, mais à de nombreux, puissants et modestes savants de laboratoire ou de ferme. Qu'on se rappelle, de même, que ce n'est pas le socialisme même révolutionnaire qui a fait avancer d'un pas l'œuvre d'accroissement du bonheur que l'humanité poursuit depuis des siècles, bonheur moral avec les philosophies consolatrices et les religions exaltatrices, bonheur matériel avec les découvertes scientifiques, de tout ordre, à commencer par l'anesthésie qui vaut tout le reste, et pour Dieu, qu'on nous fiche la paix avec l'anarchisme, le socialisme, l'interventionisme, le politicianisme et toutes les autres machines à décerveler les pauvres bougres !

Memento. — Maurice Barrès : *Autour des églises de village*, Société des Trente, Messein, 5 fr. C'est de l'actualité politique, mais d'un ordre relevé, on le reconnaîtra. Ni Ruskin ni Emerson n'auraient blâmé l'effort qu'a fait Barrès pour conserver au pays sa blanche robe d'églises, comme disait le vieux chroniqueur Raoul Glaber, et à ses habitants le seul endroit où de

temps en temps ils se laissent aller à des rêveries nobles dans une atmosphère parfumée, musicale et lumineuse. — Alexandre Zévaès : *Notes et Souvenirs d'un militant*, Rivière, 3,50. Autre exemple d'actualité politicienne traitée de façon intelligente et intéressante. Dès la première page, « *l'Ermitage* d'Henri Mazel » y est traité « d'un peu fermé, un peu tour d'ivoire, un peu aussi faubourg Saint-Germain ». Tant de choses ! Et comme tout cela est déjà loin, 25 ans presque ! Des mots latins me montent aux lèvres... la ferme ! — André François-Poncet : *Ce que pense la jeunesse allemande*, Oudin, sans prix. Toujours de l'actualité, mais celle-ci point amusante. Il n'y a peut-être pas eu dans l'histoire de changement de psychologie nationale plus profond et rapide que celui qui a transformé l'Allemagne d'avant 1789, débonnaire, sentimentale, jouisseuse et pacifique, en l'Allemagne d'aujourd'hui, arrogante, cupide, brutale et militariste. Reverrons-nous jamais ces bons Bavarois et ces aimables Mayençais qu'ont connus nos pères ? Pour l'instant, toutefois, voyons nos voisins comme ils sont, comme nous les montre M. Poncet, et adoptons l'attitude conseillée par Roosevelt : parler avec politesse, une bonne canne à la main. — Yves Guyot : *L'A.B.C. du Libre-échange*, Alcan, 2 fr. Il est certain que le libre-échange est l'idéal dont il faut se rapprocher. Ceci posé, avouons d'abord qu'il y a des cas où la protection se comprend, au moins transitoirement, ensuite qu'il serait imprudent de faire passer un pays d'un coup de baguette du régime protectionniste au régime libre-échangiste, et enfin que la richesse d'un pays, même de ses ports de commerce, ne tient pas au libre-échange. M. René Boissière l'a démontré dans un travail sur la *Prospérité des ports français* (Challamel), mais au génie de ses savants, au mérite de ses patrons et au goût du travail de ses ouvriers.

HENRI MAZEL.

## *ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE*

Le tissage aux cartons ; le problème de ses origines et sa répartition géographique. — Dom J. Baudot : *Les Cloches*, 1 vol. de la série *Liturgie*, Bloud et Cie, 0, 60. — K. Hœrmann : *Herdengeläute und seine Bestandteile*, Tir. à part des Hessische Blätter für Volkskunde, 1903, Giessen. — *Führer durch das Museum für Völkerkunde zu Leipzig*, in-16, Leipzig, au musée, 50 pf. — *Handbooks of the American Museum of Natural History* ; I. *North American Indians of the Plains* ; II. *Indians of the South-West*, 50 cents chaque. — Ville d'Anvers, *Guide illustré au musée de Folklore*, 8°, 70 pages nombreuses grav. sur bois et sur zinc.

Comme le *Mercure de France* a des lecteurs un peu partout en ce bas monde, de la Finlande au Cap et du Labrador à la Terre de Feu, je me permets de leur signaler ici une enquête que j'ai en train et à laquelle je leur serais reconnaissant de collaborer. Il s'agit d'un procédé particulier du tissage de bandes, sangles et rubans, appelé **tissage aux cartons**, en allemand *Brettchenweberei*, c'est-à-dire : tissage aux planchettes.

La première mention de cette technique apparaît dans la *Description de l'Egypte* (pl. XIV des Arts et Métiers) rédigée par la Commission que Bonaparte avait instituée pour l'étude des industries

indigènes et qui constitue une œuvre ethnographique de tout premier ordre : ce fut la première enquête systématique, et elle est le vrai point de départ de notre ethnographie scientifique moderne. Puis apparaît, dans *la Nature* de 1886, un article de P. Pagnan sur le même procédé au Caucase. Ignorant ces deux publications, Mlle Lehmann Filhès découvre ce tissage en Islande en 1898 et prouve que les « filles des Huns tissaient des ceintures avec des planchettes ». Depuis, l'enquête comparée a fait de grands progrès. Après avoir à mon tour étudié la même technique en Algérie, puis en avoir discerné l'existence au Maroc et en Tunisie, j'en ai dressé une carte provisoire de répartition dans mes *Etudes d'Ethnographie Algérienne* (1912).

Mais depuis quelques mois le problème de l'origine et de la diffusion s'est brusquement compliqué. Avec l'aide de mon ami, l'égyptologue G. Jéquier, j'ai découvert sur les statues des pharaons de l'Ancien Empire et sur les tombeaux ornés de stèles-fausses portes peintes des décors d'origine textile dont aucun autre procédé que le tissage aux cartons ne peut expliquer la contexture et la formation. J'ai fait moi-même des reconstitutions de ces rubans anciens, en conservant autant que possible les couleurs originales, et j'ai montré les documents égyptiens et mes rubans et ceintures au Congrès des Anthropologistes allemands à Nuremberg, au commencement d'août dernier. Si mes démonstrations sont exactes, le tissage aux cartons apparaît en Egypte, déjà perfectionné et compliqué, dès la IVe dynastie, ce qui permet d'en localiser l'invention pendant la IIIe dynastie au moins, donc vers 3.000-3.400 avant J.-C.

Voilà pour la chronologie. Or, à ce même congrès de Nuremberg, se sont trouvés deux explorateurs revenant l'un de Birmanie, l'autre de l'Amérique du Sud. Le premier, M. Schermann, directeur du Musée ethnographique de Munich, nous a montré des rubans tissés aux cartons en Birmanie et dans les états shan ; or pour l'Extrême-Orient je n'avais qu'un ruban de Tien-Tsin. Mais on doit supposer que notre technique est aussi en usage au Siam, au Cambodge, en Annam, au Tonkin, dans la Chine méridionale et centrale, qui constituent des blancs sur ma carte actuelle.

Le deuxième explorateur, le Dr Aichel, de Halle, revient du Chili : il nous a montré des ceintures qu'il a vu tisser lui-même avec des cartons dans une certaine région du Chili Méridional. C'est la première rencontre de ce procédé en Amérique : y a-t-il été importé par les Espagnols ou y a-t-il été inventé par les indigènes ? Voilà le problème. Il se complique aussitôt : car si la technique existe en ce moment au Chili, ne peut-on supposer que les Péruviens et les Mexicains l'ont connue aussi et que d'autres indigènes américains que ceux du D. Aichel l'utilisent également ? Plusieurs conservateurs de

Musées m'ont donc envoyé des morceaux de sangles et ceintures péruviennes, etc., anciennes (donc antérieures à la découverte de l'Amérique), pour en étudier la technique de fabrication. Mes résultats actuels sont négatifs. Mais j'ai trouvé au musée de Neuchâtel une ceinture Aymara (Bolivie) manifestement tissée aux cartons. Nous avons ainsi deux cas modernes. Voilà pour la diffusion : deux points seulement pour l'Amérique entière et un grand blanc pour la France, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Indo-Chine, la Chine et l'Afrique centrale et méridionale.

Le principe de la technique est très simple : des planchettes ou des cartons rectangulaires sont troués de trous aux quatre angles ; à travers ces trous passent des fils de laine, coton, soie, etc. En tournant ces cartons autour de leur axe horizontal, les quatre fils s'enroulent les uns autour des autres et forment une cordelette. Si on met l'un à côté de l'autre 10, 12, 16, 20, etc., cartons et qu'à chaque quart de tour de carton on passe un fil servant de trame, on réunit ces cordelettes et on les empêche de se détordre, c'est-à-dire qu'on obtient un ruban.

Il est impossible d'entrer ici dans plus de détails : il suffit de dire que, selon qu'on arrange les cartons d'une manière ou d'une autre, on obtient comme décors des chevrons, des losanges, des carrés, etc. L'habitude permet de discerner si un ruban ou une sangle ont été faits avec des cartons ou avec un métier horizontal étroit ordinaire, plus ou moins primitif. Si donc quelques lecteurs du *Mercure de France* voient travailler avec des planchettes ou des cartons, je leur serais reconnaissant de m'en aviser, et de m'envoyer quatre ou cinq de ces planchettes ou cartons, ainsi que dix à quinze centimètres des divers modèles de rubans ainsi obtenus ; le mieux serait de m'envoyer (Université de Neuchâtel, Suisse) des échantillons de rubans et des ceintures même si on ignore la technique de fabrication, exception faite, naturellement, des rubans obtenus par les métiers mécaniques modernes.

La question de l'origine et de la diffusion de ce procédé de tissage est d'une importance particulière, car sa singularité permet, mieux encore qu'avec la céramique, d'acquérir des points d'appui pour une théorie générale de l'origine et de la forme des facteurs qui conditionnent la formation et la diffusion des civilisations matérielles. N'est-il pas étrange, par exemple, que le métier aux cartons se rencontre au Maroc, en Egypte, en Asie-Mineure, au Caucase, dans la Grèce méridionale, mais que pour l'Europe on ne le discerne que dans les civilisations lacustres néolithiques de la Suisse, puis dans les tourbières du Schleswig-Holstein (IIe siècle après J.-C.), et de nos jours dans tous les pays scandinaves au Nord et en Espagne au Sud, mais non dans l'Europe centrale, sauf que j'ai découvert au Musée Ger-

manique de Nuremberg un galon du XVe siècle, en soie, fait aux cartons ; mais je le crois d'importation persane.

§

La monographie de Dom Baudot sur **Les Cloches** est fort bien faite, tout autant que les monographies précédentes du même auteur sur divers éléments liturgiques. Toute la partie relative à l'histoire des cloches, jusqu'au XIe siècle, fait justice de bien des erreurs; plus tard, les documents historiques sont déjà assez abondants pour que le sol soit plus ferme. On lira aussi avec utilité le bon chapitre sur le mécanisme des rites de la bénédiction des cloches, qui apparaît dès la fin du VIIIe siècle.

Pour les clochettes, et surtout les cliquettes et campanes en bois, la monographie de Dom Baudot se complétera à l'aide de l'excellent mémoire de M. Hömann, sur **Les Cloches de troupeaux et leurs parties composantes**, où se trouvent utilisées également la méthode historique et la méthode ethnographique. Aux pages 43-48, on trouvera le tableau des types classés d'après la forme du dos (droit, ou en forme de selle, ou en forme de toit, etc.), et d'après celle de la plaque découpée, puis recourbée et soudée. Cette étude consciencieuse permet de voir comment les types palestinien, ou italien méridional, ou nordique, etc., se sont diffusés en Europe et maintenus jusqu'à nos jours en pays d'élevage. Le problème qui intrigue encore M. Lormann et sur lequel il désire des documents nouveaux est le suivant : où, en Europe, utilise-t-on encore, pour les troupeaux ou animaux isolés, des clochettes et sonnailles en bois ? Il possède des cas actuels allemands, comparables à ceux que livrent les nègres de l'Afrique occidentale et du Congo ; je crois bien que la clochette en bois, en forme de cylindre allongé, était en usage chez les lacustres de la Savoie et de Neuchâtel. Mais n'y a-t-il pas des clochettes de ce genre en Auvergne, dans les Pyrénées, en Espagne ?

§

Ce qui prouve que le folklore et l'ethnographie intéressent de plus en plus le grand public, c'est que les Musées spéciaux peuvent se risquer dès maintenant à publier des **Guides** détaillés et illustrés de dessins et de photogravures, c'est-à-dire qui reviennent assez cher. A la série inaugurée par les Musées Ethnographiques de Berlin et de Cologne s'ajoute depuis peu le guide du Musée Ethnographique (Grassi-Museum) de Leipzig, que dirige M. Weule. Chaque section est introduite par des renseignements généraux, faisant office de petits manuels. A New-York, au Museum of Natural History, on fait mieux : en plus du guide, on publie de vrais **Manuels**, d'un format commode, avec nombreuses illustrations, une bibliographie, etc.; le pre-

mier, rédigé par Clark Wissler, était consacré aux Indiens des Plaines ; le deuxième, dû à Pliny Earle Goddard, traite des Indiens du Sud Ouest, c'est-à-dire du groupe de sédentaires appelés Indiens-Pueblos (anciens et actuels) et des nomades (Athapascanes, Shoshones, etc.); d'autres manuels du même genre sont sous presse. A quand un guide détaillé et illustré du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ?

Pour le folklore, signalons le guide du Musée d'Anvers, si riche, mais bien à l'étroit : la ville d'Anvers se doit de construire pour ces collections locales, si curieuses et d'une valeur inestimable, un beau musée bien compris, avec reconstitution de chambres rurales et d'intérieurs bourgeois anciens et actuels.

A. VAN GENNEP.

## *ARCHÉOLOGIE, VOYAGES*

Gustave Fougères : *Athènes*, Collection des Villes d'Art Célèbres ; Laurens, 4 fr. — Paul Biver : *L'Eglise abbatiale de Westminster*, D. A. Longuet, 5 fr. — Louis Bréhier : Les provinces françaises : *l'Auvergne*, Laurens, 5 fr. — Pierre Marge : *Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro*, Plon, 3 50. — X. Eude : *Le Corps Royal du Génie et les projets d'agrandissement de Granville au XVIII^e siècle*, Granville, R. Déchamp, 2 fr. — Boisserie de Masmontet : *Maisons-Laffitte et son château*. H. Chevrier, 53, Boul. Saint-Michel, 1 fr. — Memento : les remparts de Beaune, etc.

Je ne crois pas avoir l'enthousiasme de l'antiquité, comme tels vieux professeurs ou des académiciens de naguère, toujours embabouinés de latin et de grec, et il se pourrait fort bien que je n'aie jamais envie de faire le voyage de l'Attique. Je suis donc très heureux que M. Gustave Fougères, avec les qualités requises, — membre de l'Ecole française et professeur adjoint à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris — ait donné le volume substantiel, abondant, — et presque enthousiaste — que publie la librairie Laurens à propos d'**Athènes**.

L'art grec, — l'art athénien surtout, dit-il, — fut le triomphe de la la raison sur la sensibilité ; la sérénité olympienne exaltant la maîtrise de soi, l'austérité dans la grâce et la mesure dans la force. Athènes sut imposer aux expansions du tempérament méridional le frein d'un intellectualisme réfléchi : la dignité par la discipline morale, le triomphe dans l'ordre de la matière comme dans celui de la conscience. — La grande époque d'Athènes fut celle de Périclès ; après lui commence la décadence et bientôt la barbarie ; vint la domination des Romains ; puis les Byzantins, les Francs, les Vénitiens, puis les Turcs, — jusqu'à la résurrection de l'Hellénisme au XIX^e siècle. — Je dois dire d'ailleurs que M. G. Fougères dépense beaucoup d'érudition et de talent à décrire les monuments d'Athènes, — et autant leur aspect actuel que leurs dispositions anciennes, d'après les travaux laborieux des archéologues ; il donne ainsi l'état primitif de

l'Acropole, — l'Acropole avant Périclès, aux édifices de tuf polychromé, aux statues et groupes bariolés et enluminés grossièrement. Ce n'est que sur la fin du VIe siècle que le marbre se substitue au calcaire et au tuf; l'invasion perse, en 480, cause l'incendie de l'Acropole, la destruction des temples et sanctuaires, qui furent repris par Thémistocle, continués par Cimon et surtout par Périclès. — C'est de ce moment que date le Parthénon, — toujours debout dans sa ruine admirable — mais dont il est difficile d'apprécier les sculptures, car il n'en reste guère que des trognons,— surtout au Musée Britannique de Londres — et de médiocres dessins du XVIIe siècle. — L'Erechtéion fut rebâti ensuite avec des préoccupations diverses : guerre extérieure, ménagements à garder envers le sacerdoce, souvenirs religieux à *recouvrir sans les déplacer*, sanctuaires à englober dans les constructions, — même situés à des niveaux différents. L'architecte a créé quand même un édifice harmonieux et dont nous admirons encore des parties : le portique Nord et le portique des Cariatides. — Un chapitre ensuite donne, à propos du petit musée de l'Acropole, des indications sur la sculpture archaïque. Il y avait, du reste, bien d'autres sanctuaires dans cet enclos consacré; mais la plupart ont disparu et l'on ignore même leur emplacement. Dans la ville, de même, il reste de vagues morceaux et des décombres; des ruines du théâtre, et quelques monuments choragiques dont celui de Lysicrate (IVe siècle), que notre époque classique appelait *la lanterne de Démosthènes;* l'Asklépéion, l'Odéon d'Hérode Atticus; puis, dans la ville basse, dont la topographie est encore discutée, le Théséion, presque intact et d'autant plus remarquable, — à côté de ruines lamentables comme le portique romain « des Géants », dont il subsiste deux ou trois piliers, quelques pierres éparses dans une fosse qu'entoure une grille et dont l'aspect rappelle surtout celle des ours au Jardin des Plantes. — On peut indiquer encore les restes du portique donné par Attale II, roi de Pergame; de la bibliothèque d'Hadrien; de l'Agora romaine, avec « la tour des Vents », horloge hydraulique bâtie par le Syrien Andronikos; puis, au delà de la porte Dipyle, les tombeaux du Céramique... M. G. Fougères indique ensuite les transformations de la ville à l'époque byzantine; l'occupation franque, qui laissa jusqu'en 1874 un donjon carré dominant les Propylées. Avec les Turcs, qui fortifièrent de nouveau l'Acropole, le Parthénon devint une mosquée; une attaque des Vénitiens, en 1687, au cours des guerres contre l'Islam, ne réussit qu'à faire sauter une partie du temple, qui fut encore massacré lors de la guerre du Péloponèse (1821-1827). — Dernier outrage, Lord Elgin en déménagea les sculptures mutilées, et qui, depuis, sont en exil sous les brumes d'Angleterre.

Ce volume est sans doute intéressant et, je le répète, bien présenté.

Nous regretterons seulement que la librairie Laurens n'ait pas publié déjà un travail analogue sur la Grèce primitive : *Troie*, *Tyrinthe* et surtout *Mycènes*, qui feraient aussi bonne figure dans cette collection qu'autrefois dans l'*Histoire de l'art Antique* (*l'Art Mycénien*) de Perrot et Chipiez.

L'éditeur D. A. Longuet a eu l'heureuse idée de placer, dans sa collection de *Notions historiques et archéologiques sur les grands monuments*, un volume de M. Paul Biver sur l'**Eglise abbatiale de Westminster et ses tombeaux**. — Westminster, c'est à la fois le Saint-Denis et le Panthéon des Anglais, l'église où sont venus reposer au soir de la mort leurs Rois et leurs grands hommes. Le monument primitif semble remonter au roi Offa (785) et fut reconstruit en 1050 par Edouard le Confesseur, sur le modèle, a-t-on affirmé, de l'abbatiale de Jumièges. C'est là que furent sacrés les rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant. Mais en 1245, sous Henri III, on entreprit une réédification de l'église, à laquelle on travaillait encore au XVI^e^ siècle. — Avec la Réforme anglaise, ses vicissitudes d'ailleurs, furent nombreuses, et en 1643 on y pourchassait encore « les monuments de l'idôlatrie » — la Bêtise protestante est partout la même ! Le monument fut toutefois sauvé, après des déprédations diverses, parce que Richard Cromwell le choisit pour sa sépulture. — La restauration des Stuarts lui valut ensuite quelques transformations. En 1735, on entreprit de reconstruire les tours de la façade et à l'époque moderne différentes parties de l'église furent refaites, — car ce n'est pas seulement en France qu'on massacre les vieux monuments sous prétexte de leur donner l'unité de style. — Mais notre Saint-Denis n'est plus qu'un musée de statues funéraires, disposées sur des caisses de bois, tandis qu'à Westminster les effigies surmontent toujours les tombeaux. — Dès qu'on y pénètre aussi bien on peut se rendre compte que l'église offre une bien autre opulence que la basilique française. Avec les Puritains de Cromwell, même, elle fut relativement respectée; aussi est-il curieux de la visiter méthodiquement, d'examiner ses monuments divers, les sarcophages, les chapelles, la crypte, — la chapelle d'Henri V; celle d'Henri VII, véritable église ajoutée à l'abside et dont la voûte en éventail est une curiosité; la clôture en dinanderie de la Chantry-Chapelle, etc... — Des anciens bâtiments, la plupart ont été reconstruits. Il reste pourtant le cloître, le couloir du chapitre, la salle capitulaire et sa crypte, le dortoir, le petit cloître, le réfectoire et le doyenné, — avec d'assez nombreuses traces de coloration — et de même une partie de l'enceinte fortifiée, dont les tours alternent avec des édifices divers. — Westminster a conservé encore des bribes de son mobilier, quelques

objets d'art anciens, et une collection de mannequins funéraires dont certains remontent au XVI^e siècle, — sans parler des figures de cire « habillées, dit l'auteur, par les sacristains du XVIII^e siècle pour attirer les badauds ».

Des reproductions nombreuses des monuments décrits illustrent cet intéressant volume, qui est complété par deux plans.

§

Chez Laurens encore, la *Nouvelle anthologie des Provinces Françaises* s'est augmentée d'un volume sur **l'Auvergne**, par M. Louis Bréhier. Comme le précédent, sur *la Touraine*, c'est une étude consciencieuse, et qui concerne le sol, le climat, les habitants et aptitudes de la race, même ses croyances et superstitions, — le culte des saints, les pèlerinages, etc... — et suivie d'un choix varié de morceaux relatifs à la région. On y trouvera des pages intéressantes de Camille Julian sur la *Défense de Gergovie;* le curieux récit de la *surprise de Montferrant* (11 fév. 1387), tiré de Froissart; des extraits de Vermenouze, Legrand d'Aussy : *Aspects de Clermont au XVIII^e s.*; Maurice Faucon : le *Pèlerinage de Ste Hélidie ;* Marcellin Baudet : *la Légende de la comtesse Brayère,* — même d'anciens Noëls, des chansons populaires, proverbes, dictons, brocards, plaisanteries locales, etc. — Parmi les curiosités de l'illustration, d'ailleurs très heureuse, on peut signaler un chapiteau de l'église d'Issoire, où se trouve représentée la Cène. Les convives ici n'ont pas le ventre à table, mais se trouvent bien avoir la table autour du ventre.

§

Pour faire suite à son dernier livre, *Voyage dans la Hongrie pittoresque*, M. Pierre Marge a donné un **Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro**, où se retrouvent le soin et le pittoresque de ses précédentes descriptions, — fortifiées encore de renseignements historiques puisés à bonne source et qui éviteront surtout au lecteur d'éplucher, dans l'occurrence, nombre de tomes compacts et souvent indigestes. — C'est la côte de l'Adriatique avec Zara, Sebenico, Spalato, Raguse; les bouches de Cattaro, les « Echelles », ensuite la Montagne Noire; Mostar et l'Herzégovine; Serajevo, Jaice, la Suisse Croate, les lacs Plivitza, dans un décor admirable, — Novi, Fiume et le retour. Le récit de cette traversée, d'un extrême intérêt, est agrémenté d'anecdotes curieuses, de souvenirs légendaires, comme de bizarres traits de mœurs. Les voyageurs se plaignent souvent de la vermine, de la saleté foncière des populations, — ce qui peut nous servir à constater une fois de plus que les pleines lessives sont une invention de notre Occident. — Je dois remarquer encore qu'il n'aime pas beaucoup les hôteliers suisses; continuellement il part en guerre contre eux au hasard de ses souvenirs,

et les malmène avec véhémence. On a bien dû lui faire payer, de ce côté, cent sous une botte de radis et cent cinquante francs par jour une chambre, comme à Trouville, lorsque c'est la « season ».

§

Sur **le Corps royal du Génie et les projets d'agrandissement de Granville au XVIII^e siècle**, M. X. Eude a publié une brochure de documentation qui mérite d'être longuement considérée. Lorsqu'on étudie même hâtivement la topographie locale, on constate que Granville s'étend, en partie à la suite d'une falaise dite le Roc, — ville haute, — et partie en contre-bas, le long d'une rivière, le Bosq, — ville basse. C'était de la ville haute qu'il était alors question et qui devait s'étendre, selon le projet et les plans y annexés, à peu près jusqu'au cap Lihou. — Mais il y eut des débats, interminables, une cabale des intéressés contre cet arrangement des ingénieurs militaires, et qui durèrent de 1749 jusqu'à la Révolution. Rapports, contre-rapports, chicanes, arguties, — c'est-à-dire paperasses, formèrent une montagne, — et le plus clair de tout c'est qu'avec le bouleversement de la fin du siècle, les choses restèrent en l'état, — et s'y trouvent encore; à la suite de la ville haute, on a seulement construit, sur la crête des casernes et une corderie. — Le travail de M. X. Eude permet de suivre avec intérêt des débats en somme curieux et il faut le remercier d'avoir étudié avec un tel soin cet épisode à peu près ignoré de l'histoire locale.

§

Le château de Maisons-Laffitte, acquis en 1904 par l'Etat, qui doit y installer, je crois, encore un musée, a fait l'objet d'une brochure intéressante de M. Boisserie de Masmontet, qui nous indique les origines du lieu, son histoire, surtout depuis René de Longueil, d'une famille de robe, — lequel construisit le château, fut surintendant des finances sous Louis XIII et vit l'érection de Maisons en marquisat. Louis XIV, paraît-il, y vint souvent, et y séjourna même durant la construction de Versailles. Après les Longueil, Maisons eut différents propriétaires et finit par appartenir au comte d'Artois, — lequel en décampa en 1789, et, a-t-on même affirmé, par les souterrains. La Révolution confisqua le domaine, et, en 1804, il devint la propriété du maréchal Lannes, qui fut tué à Essling ; le banquier Laffitte, qui devait lui donner son nom, l'acheta en 1818, mais fit démolir les dépendances, morceler le parc et construire des villas, — de ces horribles cabanes à lapins, dites maisons de campagne, qui sont la honte des environs de Paris. Il vendit l'ameublement et les objets d'art, et c'est de là que provient la splendide grille qui ferme au Louvre la galerie d'Apollon. — La brochure de M. Boisserie de Masmontet sur **Maisons-Laffite et son château** devait naturel-

lement décrire l'immeuble, le parc; elle parle encore des courses de chevaux, qui pour nombre de gens se trouvent bien le seul intérêt de l'endroit. — L'auteur, sans doute y ajoutera quelques pages lorsque le château aura trouvé sa destination définitive, car on peut bien penser que le Musée n'est qu'une solution provisoire.

Memento. — *Les Remparts de Beaune*. Dans *l'Eclair* (8 août), Robert de Souza s'élève avec indignation contre la suppression projetée des bribes encore subsistantes des remparts de Beaune. Il paraît, du reste, qu'on y devait réparer une porte, la porte Saint-Nicolas, travail estimé à 2 ou 3.000 francs, et que l'architecte des Monuments historiques en demanda 28.000. *Inde iræ.* — Dans les derniers numéros du *Moyen-âge*, j'ai à signaler un important travail de M. G. Andouin sur *l'Armée royale au temps de Philippe-Auguste ;* le *Procès du boiteux d'Orgemont*, par L. Mirot; les *Dépositions du Grand-Maître Jacques de Molay au procès des Templiers*, par G. Lizerand, etc. — Dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, une longue étude de M. L. Maeterlinck, avec des reproductions curieuses, sur *l'Ecole primitive gantoise* et une excellente communication de M. A. Vander Mensbrugghe, à propos des *Rapports entre l'Archéologie et les récentes restaurations de Gand.* — Dans les derniers numéros du *Tour du Monde : au Pôle Sud*, par Roald Amundsen; *Souvenirs de Roumanie*, par Paul Labbé ; *Aux îles de la Manche*, par Camille Vallaux, travail qui a été ensuite publié en volume ; *Japoneries de Printemps*, par Louis Doguel; *Impressions de Sicile*, par Louise Caico; *Un mois à Majorque*, par le Dr F. Borel; — des articles sur *Ségovie*, pa-J.-F.-Louis Merlet; les *Marais du Guadalquivir et le pèlerinage de Rocio*, par J. Causse ; les *Iles les de la mer Egée*, par R. B. de Jandin ; *Sardes et les fouilles du professeur Butler*, etc...

CHARLES MERKI.

## *LES REVUES*

*Le Beffroi* et *la Phalange :* Témoignages de MM. Léon Bocquet, Roger Allard et Louis Thomas sur la vie de Léon Deubel et les causes véritables de son suicide ; — quelques strophes d'un poème inédit de Deubel. — *L'Amitié de France :* M. Georges Dumesnil à propos de Flaubert et des Rouennais. — *L'Occident :* M. Henry Dommartin, sur « André Suarès ». — Memento.

**Le Beffroi** (juin à août) consacre son numéro triple à Léon Deubel. « Dès 1901 », M. Léon Bocquet avait défini ce malheureux : « le dernier poète maudit .» C'est le titre d'une étude très attachante où il tend à expliquer l'homme et son œuvre. Ajoutons que M. Bocquet a une sincérité d'accent évidente, — la sincérité d'un témoin probe. Grâce à lui, on arrive à découvrir que, si lamentable demeure le suicide de ce poète de valeur, on peut loyalement prétendre que l'imperfection de la société ne fut pas tout ce qui le jeta dans la mort.

Ni les apostrophes véhémentes à la société qui tue ses prophètes et laisse périr ses poètes, — écrit M. Bocquet, — ni les inutiles récriminations contre les jurys littéraires, maladroits distributeurs de couronnes et de subsi-

des, ni le vocero de circonstance n'ont manqué, à ce propos, derrière la bière en sapin du pauvre, ni les vaines considérations, ni les tardifs regrets. Alors que la veille on négligeait de lui concéder un beau talent, voici que tout le monde s'ingénie à lui accorder du génie, maintenant qu'il n'est plus là. Et ceux-là seront sans doute les plus âpres à exalter sa mémoire devenue monnayable dont aucun n'esquissa le geste sauveur qui tire un homme de cette obscurité qui l'enserre et l'étouffe. Singulière époque, en vérité, que la nôtre, puisqu'il est urgent de mourir pour participer aux louanges et attirer sur soi l'attention! Il n'est pas impossible, il est au contraire fort probable, que Léon Deubel, en se laissant glisser à la Marne, ait prétendu tenter cette chance dernière qui lui restait de dominer enfin la rumeur malsaine des ambitions rentées et le silence des snobismes coalisés au détriment des vrais poètes.

Il est trop simple d'accuser en bloc la société et c'est déplacer avec désinvolture la question de responsabilité. La société ni tel groupe ou jury ne sont ici coupables. Deubel n'espérait rien de la foule et il avait élevé hautement entre elle et lui une épaisse muraille. Il ne voulait rien des jurys, puisque sa fierté lui interdisait de se soumettre à leur compétence. Mais il attendait tout de l'élite et de ses pareils, surtout de ceux qui ont le pouvoir de faire et de défaire les renommées, parce que leur voix est autorisée ou du moins écoutée.

Plus loin, M. Bocquet déclare : « Léon Deubel est mort de n'avoir pu s'adapter à son époque, de n'avoir su s'asservir aux besognes qui assurent le pain quotidien et qu'il estimait injurieuses pour l'éminente dignité du poète. »

Une seule chose était encore sa raison d'exister : son art. Et il estimait avoir bien rempli sa journée dès qu'il avait produit un beau vers.

Car il aimait d'un amour insensé et romanesque la poésie. Il lui sacrifia tout ici-bas : famille, amitiés, l'argent quand il en eut, bien-être possible, repos, joies charnelles et santé. Lorsqu'il n'eut plus rien à donner, il lui dévoua sa vie. A l'attitude que Léon Deubel avait adoptée, il n' avait point d'autre issue que ceci : la mort ou la gloire, ou la gloire au prix de la mort.

Conscient de sa valeur, persuadé

De dire avant la nuit des vers impérissables

il a cédé à ce besoin impérieux de *Régner* — c'était le titre élu pour son dernier recueil — de durer dans la mémoire des hommes à venir, de dominer son temps, de gré ou de force, et de se survivre. Et c'était devenu sa pensée obsédante et le thème de ses plus sincères poèmes. Il n'a subi de longues années son destin de dénuement et de privations et il n'a fait le geste de s'évader de sa misère que parce qu'il avait aux lèvres le goût de l'immortalité. Son suicide n'est pas une abdication, mais un acte logique.

M. Bocquet raconte la vie de Deubel qui « écrit des adresses, distribue même ses prospectus » pour subsister, à Paris, après sa révocation de maître répétiteur. C'est, ensuite, le service militaire à Nancy, puis, l'arrivée à Lille dans l'intention d'y travailler :

Les bonnes résolutions de Deubel se résolvaient souvent en gestes contradictoires. Il dormit le jour, s'amusa la nuit : une fois, en joyeuse compagnie, il dépensa follement son dernier avoir. Comme il supportait mal les observations sur sa conduite, il regagna précipitamment Paris.

Les amis du poète s'efforcent de lui trouver un emploi, soit au Caire, soit à Londres, où il eût enseigné le français : « Il ne savait se résoudre à quitter Paris... On aurait cru qu'on le poussait à la mort », note M. Bocquet. Il ajoute ces mots que nous ne saurions omettre : « Deubel n'aimait point les Roubaisiens et le fit sentir jusqu'à un point d'insolence qui devint gênant pour moi. » M. Bocquet offre là, sciemment, une arme à ceux qui croiraient devoir discuter son témoignage.

Voilà le poète nommé secrétaire d'une revue de poètes :

Mais Deubel a une tournure d'esprit fâcheuse. Non seulement il manque tout à fait de souplesse, ce qui prouve un caractère, mais, pour le plaisir de placer un trait mordant, il est maladroit ou injuste. Plus d'une fois, il a de la sorte gâté une situation avantageuse ou s'est aliéné des amis. Une brouille à laquelle il n'est point demeuré étranger amena la rupture entre les directeurs de *la Rénovation*. La revue continua de paraître... mais sans Deubel. La destinée certes a fréquemment été ingrate pour ce poète, et lui n'a point toujours eu la sagesse de prévoir ses coups. A l'occasion même il les attirait avec une belle insouciance.

Il est secrétaire de Marc Legrand, de M. Serge Persky, qu'il nomme « son bon et généreux patron » ; il entre dans les bureaux d'une compagnie d'assurances :

La ponctualité du service, la besogne insipide et la claustration régulière lui pèsent. Au bout de six mois, il lâche tout. Il m'écrit, le 31 mars 1907 : « J'ai dû plonger dans une compagnie d'assurances que je viens de quitter, le joug me paraissant par trop insupportable. Me revoici poète pour quelque temps. »

Deubel devient secrétaire de M. Fernand Gregh. L'été le sépare de ce nouveau patron qui, je le sais, eût employé de nouveau Deubel, si ce dernier en avait manifesté le désir. M. Bocquet cite une lettre où Deubel parle alors du « Mécène qui lui assurerait les cent francs de rente mensuels pour vivre dans un petit village ». Le poète écrivait peut-être cela avec plus d'ironie que « naïvement », comme le suppose son biographe.

Deubel n'a d'autres ressources qu'un salaire de famine et incertain, produit de traductions aléatoires, et d'honoraires instables d'une publicité qui ne rend pas. Comme au surplus il tient la prose pour une déchéance, il se refuse absolument à écrire quelque chronique ou conte de placement commode et rétribué. Et il est contraint de devenir le commensal d'amis presque aussi pauvres que lui-même et il plie sa fierté à accepter des aumônes

que lui distribuent des confrères compatissants. Le siècle cependant s'obstine à ignorer ce reclus hautain. Les petits cénacles, qui lui ont un instant fait fête, passent à d'autres exercices. Deubel s'aigrit. Il se persuade qu'il a des ennemis acharnés à sa perte et envieux de son génie. L'idée fixe s'ancre en lui. Il doute même de ceux qui lui veulent du bien et lui donnent mieux que de platoniques conseils. Il demeure obstinément seul, vit en lycanthrope à ruminer son chagrin, terré comme une bête, le corps mal sustenté et le cerveau anémié. Le fatalisme instinctif triomphe.

Soudain, une bonne aubaine tombe du ciel : un dernier petit héritage lui advient, assez pour tirer un homme pratique d'embarras, trop peu pour Léon Deubel, qui a l'appétit vorace de ceux qui ont longtemps eu faim. Il s'en va croquer ce bien à l'écart, comme s'il craignait une meute à ses trousses. Il va revoir le pays d'enfance, puis Bruxelles et Berlin, où il a peut-être escompté une situation durable. L'argent coule de ses mains prodigues et inexpertes. Que veut-il au juste? Un peu de bonheur, peut-être. Il y est inapte de toutes façons.

Dans **la Phalange** (20 juillet), M. Roger Allard s'exprime dans le même esprit d'équité qui anime M. Léon Bocquet :

Léon Deubel n'avait pas plus de trente-quatre ans lorsqu'il termina de la façon que l'on sait une existence tout entière vouée au culte de la poésie. Sur le bord d'une tombe à peine refermée, on ne saurait, sans sacrilège, raconter les vicissitudes de cette vie sombre et âpre, seulement réchauffée par le soleil intérieur du génie. La biographie de Léon Deubel se confond avec l'histoire de son œuvre. Ses tristesses et ses joies, ses fiertés et ses lassitudes, sa rancœur et son orgueil, il a tout jeté dans ses poèmes. A quoi bon les chercher ailleurs ?

Toutefois, il n'est pas inutile d'étouffer, dès sa naissance, une légende injurieuse pour les amis du poète et un peu aussi pour ses confrères.

Léon Deubel n'est pas mort de faim. Cela ne diminue, je pense, ni son talent, ni la grandeur presque tragique de sa destinée, mais cela atténue la responsabilité de ceux qui sont maîtres de faire sur le nom de vivants le bruit ou le silence.

M. Roger Allard cite une lettre où Deubel écrivait :

... Je compte, mes chers amis, sur votre bonté naturelle et vos sentiments de poètes pour me comprendre et m'éviter les reproches sanglants et les représentations prud'hommesques que mérite un homme jeune, vigoureux et bachelier, pas fichu de gagner ses repas...

Voici une importante déclaration de M. Allard :

Le poète de *la Lumière natale* n'est mort ni de faim ni de misère. Cette certitude est une consolation relative pour ses amis, pour ceux-là en particulier qui l'avaient un peu perdu de vue, et se l'eussent pu reprocher, bien qu'il n'y eût pas de leur faute. Car il n'était pas aisé de venir en aide à Deubel, dont la fierté n'avait d'égale que la délicatesse. J'en pourrais citer maint exemple.

Mais il faut le dire, les jeunes, c'est-à-dire, si je comprends bien, les écri-

vains non encore arrivés, sont responsables, pour une part, de cette mort si funeste aux lettres françaises. C'est à eux qu'il appartenait de tirer de l'ombre un génie ignoré, puisque les critiques des grandes revues et des grands journaux ont abdiqué cette tâche méritoire. Les jeunes, en ce sens, ont failli à leur devoir.

Deubel souffrait de se voir méconnu, ai-je dit. Entendez-bien qu'il n'était aucunement jaloux des écrivains de sa génération, dont le talent, plus accessible au public, avait trouvé une consécration rapide. Louis Pergaud, dont il avait guidé les premiers essais, n'eut pas de plus constant soutien...

Ce qui était insupportable à Léon Deubel, ce qui changea peu à peu en hypocondrie sa mélancolie naturelle, c'était de voir les célébrités grotesques s'échafauder sur l'argent, la brigue et la publicité mutuelle, avec la complaisance des suiveurs pendus aux basques du grand homme possible. Non certes qu'il désirât pour lui-même cette gloire en toc, mais il ressentait l'injustice de ces confrères comme une offense à la poésie. Et il avait raison.

Deux volumes par an suffisaient à peine à vanter aux foules le génie du *paroxysme* ou celui de la *grâce*. Les noms de plagiaires verbeux, de niais contrefacteurs s'imposaient aux revues dites d'avant-garde, alors que celui du poète d'*Ailleurs* restait dans une demi-obscurité. A bon droit dégoûté, il imita le petit roi de Chimérie, il abdiqua et refoula au fond de son cœur tendre et sauvage l'enthousiasme et l'amour dont il était empli naguère...

M. Roger Allard termine, par ces mots, son examen critique de l'œuvre de Deubel :

Il est bien vrai qu'au-dessus du fleuve de la vie qui devait charrier un jour la dépouille du poète l'œuvre de Léon Deubel reste supendue comme une arche inachevée, mais d'un noble et pur élan. Il n'est pas de plus émouvant mausolée pour celui qui fut, au-dessus de la mêlée des groupes et des clans, le poète solitaire !

Dans la même revue, M. Louis Thomas écrit :

Un jour, dans une grande maison de modes où je regardais des chapeaux avec une amie, j'ouvris, par mégarde, une porte : assis devant une grande table de dessinateur, le poète Léon Deubel écrivait des adresses. Nous fûmes aussi surpris, aussi gênés l'un que l'autre de nous trouver ainsi face à face. Discrètement, nous parlâmes d'autre chose pendant quelques instants. Puis je rentrai dans le salon d'à côté, le laissant à son travail misérable.

L'on ne pourra jamais m'accuser d'être extrêmement sensible aux malheurs de personne, y compris les miens ; j'avais cependant le cœur serré lorsque je me retrouvai parmi les chapeaux, les ombrelles à 50 louis, ce papotage des femmes qui ont pour trois, pour dix mille francs de robes et de bijoux sur elles. Je faisais même certainement une drôle de tête, car la jeune personne avec qui j'étais me le fit remarquer en me demandant où j'avais pu m'enfuir pendant ces quelques minutes. J'avais, jusqu'à en être blessé, le sentiment d'une injustice énorme : un talent si réel qui vient demander presque l'aumône dans une maison où d'autres cherchent avec une fièvre si sotte les moyens de gaspiller tant d'argent inutile...

Mais ne nous attendrissons pas : tout en publiant des vers très travaillés dans des revues jeunes, et deux plaquettes, *Ailleurs* et *Poèmes choisis*, Deubel méditait une fin juste et nécessaire, puisque l'implacable société ne voulait pas de lui.

Tel est, en effet, le devoir de l'homme courageux : lorsqu'il est inutile à lui-même ou accablant pour les siens, il n'a qu'à se retirer d'un banquet où il trouble les convives. Le suicide, qui est toujours beau, est souvent un acte sage et honnête. Ce fut une sagesse concentrée, chez Deubel.

*La Phalange* publie un fragment d'un poème inédit de Léon Deubel : « La louange de la Femme », dont nous reproduisons ci-après quelques strophes.

Nous ne saurions le faire sans imprimer, au préalable, ces lignes qui appartiennent à l'article plus haut cité de M. Roger Allard :

Ce poème n'a pas été publié. C'est, à ma connaissance, le seul manuscrit qu'ait laissé le poète, qui a détruit, avant de mourir, tous ses vers inédits. Celui que je possède est malheureusement amputé d'une dizaine de strophes, les dernières. On lira, par ailleurs, le fragment qui subsiste et que je crois devoir publier tel quel, ayant perdu tout espoir de le compléter.

LA LOUANGE DE LA FEMME

O toi que je vénère à l'égal des chimères
Qui ont armé tes doigts de leurs griffes d'acier,
O Femme aux flancs flétris par l'œuvre de la mère,
Je dépose en tremblant ma louange à tes pieds.

. . . . . .

Beaux yeux embus de pleurs, doigts annelés de bagues,
Corps ivre du vin noir de la vie enchantée,
Vous deviez m'entraîner, roulé de vague en vague,
Vers le rivage en feu d'une autre éternité!

Capturé tout entier aux innombrables liens
Que tresse sur mon cou ta chevelure torse,
O Femme ! j'ai dompté en des jours anciens
Les fauves qui peuplaient les jungles de ma force.

Sur tes seins divergents qui fleurissent ma bouche,
Maîtresse ! j'ai trouvé le refuge et l'asile
Et je t'ai embrassée dans un élan farouche
Comme un python noué aux vertèbres d'un psylle.

Souviens-toi. Le grand lit s'ouvrait dans l'ombre large
Pareil à quelque livre austère et médité
Où ton corps fastueux semblait inscrire en marge
Le poème du sang et de la volupté!

. . . . . .

§

Dans **l'Amitié de France** (juillet à octobre), au cours d'un

article sur « Flaubert et Homais », M. Georges Dumesnil donne cette impression d'enfance relative à Flaubert :

De Gustave, d'ailleurs, on ne parlait pas chez moi. Je devais avoir moins de trois ans la seule fois que ma mère le vit. Il est vrai qu'elle ne l'oublia pas ; mais c'est peut-être vingt ans après, qu'elle me fit part de ce souvenir. Il y avait tout près de chez nous un grand parc planté d'arbres touffus de haute futaie, au bout de ce parc une maison antique, dans cette maison une vieille femme bien originale qui donnait des lavements à ses poules et leur mettait des jambes de bois quand elles avaient la patte cassée, d'ailleurs les yeux les plus malicieux et pétillants d'esprit. Cette sorcière ou bonne fée, notre amie, Mme V..., était la marraine de Gustave Flaubert. Ma mère était chez sa vieille amie quand il s'y présenta, arrivant d'Afrique, où il était allé faire des recherches pour *Salammbô ;* et ce grand corps se plia en deux, fit un salut si profond et gracieux aux dames que ma mère en fut ravie. Et elle se connaissait aux grandes manières...

Sur le faible empressement des Rouennais à élever à Bouilhet une statue, comme le leur proposait Flaubert, M. Dumesnil remarque, quant à ce dernier :

Je suis obligé de dire que le sentiment public ne lui était pas acquis. A plus de quarante ans de distance, j'entends encore bourdonner en ville, à mon oreille, des phrases comme celles-ci : « Il ne mène pas une trop bonne vie... Avec le père qu'il a eu, il aurait pu mieux faire... Il ne fait pas trop d'honneur à sa famille..... » Quand Flaubert déclame que les bourgeois se figurent les artistes comme des fainéants qui fument des chibouks sur des sofas et qui font la débauche avec des actrices, il ne charge pas beaucoup ce que vaguement on imaginait de lui. Que « le fils Flaubert » eût été traduit devant les tribunaux pour littérature immorale, même acquitté, il en subsistait un mauvais relent. Les Rouennais n'avaient pas été flattés que *Madame Bovary* fût donnée comme une peinture des « mœurs de province », et de la province normande ; on peut le voir par la protestation du père Noël, l'ami de Michelet, qui signait « le père La Bêche » au *Journal de Rouen* et qui représente bien l'opinion des bourgeois libéraux du temps. Assurément il y avait à Rouen même une élite au-dessus de ces petitesses, et à sa tête Lapierre, le directeur du *Nouvelliste*. Mais *le Nouvelliste de Rouen* était le journal conservateur ; il avait à ménager l'opinion bien pensante. — « Avec le père qu'il avait... » En somme, et moyennement, on estimait que le Dr Achille Flaubert, bien qu'inégal à son père, faisait ce qu'il pouvait pour le continuer dignement, et on lui en était reconnaissant ; mais Gustave était plutôt une tache sur le soleil.

Je ne l'ai aperçu qu'une fois. Mes frères, quelques camarades et moi, nous faisions sur la Seine, dans les yoles de course, les randonnées les plus imprudentes, ayant commencé quand aucun de nous ne savait encore nager. Nous passions d'aventure sous la terrasse de Croisset. Un jour, nous y vîmes un grand diable, vêtu d'une sorte de vaste houppelande et qui ne tarda pas à s'éloigner, faisant de larges gestes à un compagnon qui l'écoutait. Et nous ramâmes plus loin... Nous n'y pensâmes plus.

§

Plusieurs, je le sais, parmi les meilleurs en Europe, s'inclinent devant lui. Mais ils ne l'avouent que secrètement. Ils jugent, peut-être, que l'absolue solitude où il s'enferme et son mépris du siècle les dispensent d'une plus ample reconnaissance.

Pour moi, je me sens grande audace à affronter Suarès. Un tel homme demande un peintre qui l'égale. Et je ne suis devant lui que passionné d'admiration. Je tremble, non tant de ne le pas montrer tel qu'il est — cela serait d'autant plus vain qu'au milieu de la vie Suarès n'a pas épuisé sa personnalité — que de ne point réussir à fixer tout ce qu'il est en moi.

Tels sont les termes qu'emploie M. Henry Dommartin avant de commencer une très belle étude sur « Suarès »,dont la première partie a paru dans **L'Occident** (juin).

Cette étude est un beau témoignage d'intelligence et de sensibilité. En voici une page, parmi les meilleures inspirées par l'œuvre d'un des maîtres de la pensée et du style :

Chez la plupart des hommes d'aujourd'hui, le manque de force est le trait distinctif du caractère. Un certain épanouissement de la faiblesse est l'œuvre où ils excellent. Pour ceux-là toute aspiration à la puissance est mensonge. C'est leur état d'hésiter, de céder. Ils y atteignent souvent la perfection; mais, dans le plan général de l'humanité, ils représentent des unités intermédiaires ou des valeurs perverties. Voilà où aboutirent les tendances chrétiennes qui nous ont éclairé sur notre cœur, mais en ont, en même temps, épuisé la vigueur.

Suarès est unique par la force. L'idée chrétienne du renoncement en brise le suprême élan; non pas même l'idée, mais une disposition native, étrangère pourtant, je crois, à son moi véritable.

La force est un attribut de la valeur intérieure. Sa valeur serait-elle en défaut, que sa force à l'apogée se défait? Non, car, en réalité, elle ne se défait pas. C'est une illusion de Suarès qu'elle s'abîme dans son objet : elle se fixe dans sa perfection. N'étant pas l'énergie, cette transformation spirituelle de la vigueur musculaire, mais la propre vertu de l'esprit créateur, elle n'a d'autres limites que celles de l'esprit. Je la vois qui naît avec l'être et l'accompagne dans son progrès. Elle l'annonce et ne se doit pas connaître.

Or, il *est* totalement, Suarès, plus que quiconque, mieux et plus purement. Il est fait d'une matière solide, compacte, féconde, dont la masse, en se prodiguant, s'épure et s'affine. Il se dresse sur le sol du réel, et la sève de la terre monte en lui, en se modifiant selon sa propre chimie, jusqu'au cerveau où elle fleurit en pensée. Il est un magnifique exemple d'organisme vivant dont toutes les parties sont ralliées au cœur et à l'épine du dos par l'innombrable réseau des artères et des nerfs. Nul défaut, nulle matière inerte. En chaque point, la vie est sans cesse renouvelée. Et chaque point tient aux autres par un lien secret. Ainsi, aucun geste qui ne vienne des profondeurs et qui ne révèle, du même coup, l'être entier. La force et l'intensité en manifestent l'essence, qui est la vie.

Tout vient, en Suarès, de sa capacité de vie et tout entre en elle.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (15 août) : — « Galatée », poème de M. Francis Vielé-Griffin. — « L'Ame musulmane », par M. Ch. Géniaux. — M. J. Rambaud : « Fra Diavolo et le commandant Hugo. »

*France-Italie* (1er août) : — M. Lionel Dauriac : « La Musique et la psychologie musicale dans l'opéra de Verdi. » — M. G. Soulier : « Raphaël et les fresques du Cambio. » — « Réponses à une enquête sur la culture italienne en France. »

*La Revue critique* (10 août) : — M. H. Clouard : « La Poésie de Mme de Noailles. » — « La Jeunesse universitaire allemande », par M. P. du Coulombier. — « L'Actualité de Descartes », par M. G. Maire.

*La Nouvelle Revue* (15 août) : — M. Ch. Oulmont : « Un chantre de l'Amour au XVIe siècle (Claude Turrin). »

*Les Marches de l'Est* (août) : — « Croquis d'Allemagne », par Panurge. — « Le Rôle militaire des forêts dans les marches de l'Est », par M. Louis Marin.

*La Revue du mois* (10 août) : — M. L. Bourgeois : « Les Anciennes mathématiques japonaises. » — M. P. La Chesnais : « Le Baccalauréat d'Ibsen. »

*La Plume* (15 août) : — Enquête sur « l'Influence du Théâtre espagnol sur la littérature française. »

*La Nouvelle Revue française* (1er août) : « Poèmes », par M. Paul Claudel. — Fin des « Lettres à l'Amie », de Jules Renard. — « Le Fruit plein de cendres », par M. Henri Aliès. — « Un livre sur Ronsard », par M. A. Thibaudet.

*La Vie* (23 août) : — « Qu'est-ce qu'un artiste français ? », par MM. Marius-Ary Leblond. — « Phnom Penh », par M. P.-L. Hervier.

*La Route* (15 août) : — « La Nature », par M. Val-d'Orcédès. — « La Pintade », par M. Antonin Seulh.

*Revue des Français* (20 août) : — « Gand et son exposition », par MM. Ch. Bernard, M. Wyseur, G. Harry. — M. Pionnier : « Une promenade à Bangkok. »

*Le Jardin fleuri* (août) : — Mme F. Darget : « En Alsace-Lorraine. »

*La Revue hebdomadaire* (16 août) : — « L'Age de la terre », par M. Gaston Bonnier.

*La Revue* (15 août) : — M. le Dr Max Nordau : « Le Chef d'orchestre. » — M. Doris-Vinci : « Le Hasard, la chance et la destinée. » — M. C. Roux : « Les Associations amicales des plantes. »

*La Grande Revue* (10 août) : — « La Peine des hommes », par M. Pierre Hamp. — M. A. Lavergne : « La Gloire de vieillir. » — M. J. Loussert : « Une amie de H. Heine et de Taine. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Stendhal épicier marseillais (*Le Temps*, 23 août). — Le sixième centenaire de Boccace (*L'Opinion*, 30 août).

On vient de retrouver à Marseille la maison de la rue du Vieux-

Concert où Stendhal fit ses essais d'épicier amoureux. La rue du Vieux-Concert est devenue la rue Venture; et l'immeuble qui porte aujourd'hui le n° 14 est bien celui qu'occupait en 1805 Charles Meunier, l'ancien patron de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*. A ce propos, M. Emile Henriot nous conte, dans **Le Temps**, les aventures de *Stendhal épicier marseillais :*

Il appartient à Stendhal d'étonner, et d'étonner en tout. Sa vie est le plus amusant spectacle que l'on puisse voir : tout à tour soldat, voyageur, homme du monde, dandy, écrivain — et quel écrivain ! — diplomate, il ne lui a même pas manqué de tâter aussi du commerce, et les lecteurs de son *Journal* et de sa *Correspondance* n'ignorent pas qu'il fut épicier, à Marseille, pendant près d'un an. Nous disons épicier, parce que cela fait mieux : à la vérité, c'est commis d'épicerie qu'il faudrait écrire. Cette période de l'existence de Henri Beyle n'est pas de beaucoup la moins curieuse. Il y règne un air de roman qui ne messied pas du tout au futur auteur de *l'Amour* — et tous les stendhaliens se rappellent comment Stendhal fut amené à tâter du commerce, au grand dépit de sa famille, fort honteuse de voir un fils négociant. C'était déchoir pour ces avocats et ces médecins.

En 1804, Stendhal était amoureux. Cela lui arrivait assez fréquemment. Dans l'article nécrologique qu'il se consacra à lui-même, un soir de mélancolie, en 1837, Beyle écrit ceci : « En 1804, Beyle devint amoureux de Mlle Mélanie Guilbert (Mme de Baskoff), et la suivit à Marseille, après s'être brouillé avec.... qu'il a tant aimée depuis. Ce fut une vraie passion. Mlle M. G... ayant quitté le théâtre de Marseille, Beyle revint à Paris, son père commençait à se ruiner et lui envoyait fort peu d'argent... »

Telle est la romanesque explication que Stendhal, peu soucieux sans doute de faire savoir à la postérité qu'il avait un jour cassé du sucre sur un comptoir d'épicerie et cacheté des pots de mélasse, crut devoir donner de son voyage à Marseille en 1805. La vérité est autre, et si le *Journal* ne la mentionne pas d'une façon bien précise, elle apparaît entière dans les belles et vivantes lettres que Stendhal écrivit de Marseille à Grenoble à sa sœur, Pauline Beyle.

Beyle était fort mal avec son père, homme avare et méfiant. Il pensa que l'indépendance assurée par le travail, fût-il subalterne et inférieur, était préférable à toute autre existence. Il y avait à Grenoble, dans la même maison que le grand-père de Henri Beyle, un M. Reybaud, petit épicier, qui avait des relations commerciales à Marseille. C'est de lui que Stendhal obtint, par recommandation, un emploi chez M. Charles Meunier, négociant en épices, rue du Vieux-Concert. Ensuite de quoi celui qui devait un jour écrire ces chef-d'œuvre, *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme*, partit pour Marseille le 22 juillet; il y arriva, après un voyage dont il a retracé les péripéties dans une lettre à sa chère Pauline, le 25 ou 26 juillet 1805. Notre auteur nous en conte lorsqu'il nous dit que c'est par amour qu'il « suivit » la belle dont il était épris. Une petite phrase du *Journal* laisse parfaitement entendre qu'il serait fort bien allé à Marseille tout seul si Mélanie Guilbert, dite Lonason, n'y avait pas été. Même chez Stendhal, la littérature ne perd pas ses droits !

Henri Beyle se montra toutefois fort heureux de retrouver l'actrice, qui

avait brillamment débuté, au théâtre où elle était engagée, dans le rôle d'Amenaïde, de *Tancrède*. « Je suis bien heureux, écrit-il à sa sœur. Je ne croyais pas qu'un si beau caractère fût dans la nature. Tu n'as pas idée de Mélanie. C'est Mme Roland avec plus de grâce. » — « Ma divine Pauline, je suis aussi heureux que possible... Je me trouve étrange dans le bonheur, je sens que je n'y suis pas encore accoutumé!... »

Et dans toutes ses lettres il est question de Mélanie, dont le *Journal* nous dit qu'elle avait une « figure céleste » et « une démarche pleine de sentiment et de grâce »... Il voudrait que Pauline lui promît de recueillir l'enfant de Mélanie Lonason, si, la mère disparue, il venait à disparaître lui aussi. Mais d'épicerie, fort peu. S'il parle de ses « séances à la Douane, au Poids, à la Bourse», et de ses « courses pour recouvrements », c'est pour se plaindre d'user beaucoup ses vêtements et prier Pauline de lui en faire envoyer d'autres, ainsi que des chemises, et des bas, et des cravates. Cet épicier dandy a beaucoup de saveur. Il demande aussi de l'argent, que lui doit son père ; et des livres — car, en dépit de la femme aimée, il s'ennuie à Marseille : « Pas l'ombre d'amusement ici, pas même de société ; des femmes archi-c... qui se font payer ; des hommes grossiers qui ne savent que faire des marchés... Quel séjour lorsqu'on a habité Paris !... » C'est à peine si le « commis » apparaît dans ces indications mystérieuses, adressées à Pauline encore, qui ne faisait pourtant point commerce d'épices, que je sache : « Les mélasses, 28, 29, 30 francs le quintal. On en expédie des barils ; le quintal coûte 8 francs d'ici à Grenoble. Le *versoin*, dernière qualité de sucre, 75, 80 les o/o. Je crois que les sucres vont baisser. Il y a eu 40o du 6 américain... (*sic*) ». Mais quand il parle à sa confidente de ses amours, de ses lectures, de son cœur, au hasard d'une plume qui vole, déjà Stendhal perce sous Henri Beyle dans cette vivante correspondance ; et l'on sent fort bien que l'épicerie, quoi qu'il en dît, n'est pas son fait... D'ailleurs ce singulier épicier ne devait pas s'attarder à Marseille. Au mois de mars 1806, son engagement terminé, Mélanie Lonason quitta cette ville. Stendhal resta encore quelque temps après elle, et, en mai, il partit à son tour. Son grand-père Gagnan s'était occupé de lui, avait fait démarches sur démarches auprès du comte Daru, cousin de la famille et cousin puissant. « Je n'ai quitté Marseille, écrit Stendhal, que sur des lettres terribles de mon grand-père. Le commerce humilie mon père, il ne fera rien pour un fils qui remue des barriques d'eau-de-vie, tout au monde pour un fils dont il verrait le nom dans les journaux. »

Et c'en fut fini pour Stendhal de l'épicerie. On accordera qu'il n'y a sans doute pas lieu de s'en plaindre.

Ce fut presque à contre-cœur que Stendhal renonça à faire fortune dans l'épicerie : il ne se trouvait pas humilié de remuer des barriques d'eau-de-vie. Mais peut-être que son expérience commerciale ne lui fut pas inutile dans ses nouvelles fonctions à l'intendance des armées.

§

M. André du Fresnois se demande, dans **l'Opinion**, s'il convient de laisser aux Italiens, qui s'apprêtent à célébrer le *sixième cente-*

*naire de Boccace*, tout le soin de sa gloire posthume. Boccace, qui appartient à l'humanité, dit-il, a des liens particuliers avec la France. C'est ce qu'il expose dans son article :

Je ne songe pas seulement au hasard qui le fit naître à Paris, en 1313, d'un Toscan et d'une mère dont on ne sait rien, sinon qu'elle était probablement parisienne. Mais toute notre littérature, du quinzième au dix-neuvième siècle, témoigne de son prestige et de son influence. Et l'on compte trop d'italianisants, parmi nos jeunes poètes, pour que sa mémoire risque de sombrer dans l'oubli.

Le mariage, qui devait être fécond du vigoureux esprit gaulois avec la douceur italienne, est conclu dès l'aube du quinzième siècle; et déjà, grâce à l'humanisme italien, truchement tout désigné entre l'antiquité et notre race, la raideur scholastique s'assouplit et s'anime. Les rapports sont incessants entre les deux peuples, et se marquent dans l'esprit comme dans les mœurs. Des œuvres de Boccace, dont le *Décameron*, avaient été traduites dès 1414 par Laurent de Premierfaict, et les conteurs des *Cent nouvelles nouvelles*, vers le milieu du siècle, s'inspirent largement de Boccace comme du Pogge. Mais c'est un peu plus tard que l'heureuse conjonction porte son fruit. Les guerres d'Italie ouvrent aux Francs le paradis terrestre, la contrée de grâce et de courtoisie, dont les enchantements font rêver toutes les têtes. Un nom, un nom charmant de femme, évoque cet émerveillement de la gaie science, cet appétit des ciels lumineux. Or, Marguerite de Navarre contribua plus que personne à la renommée du conteur florentin.

Sa gaîté spontanée et robuste se plaisait aux propos de Boccace. « Je croy, dit-elle par la bouche d'une des dames qu'elle a mises en scène, je croy qu'il n'y a nul de vous qui n'aît leu les *Cent nouvelles* de Bocace, nouvellement traduictes d'ytalien en François, que le roy François, premier de son nom, Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame Marguerite font tant de cas, que si Boccace, au lieu où il estoit, les eut peu oyr il debvait resusciter à la louange de telles personnes. » Elle fit plus que le vanter : elle l'imita, dans la forme, autant que dans l'esprit de son merveilleux ouvrage, cet *Heptameron* qui, achevé, eût été un autre *Décameron*.

Après avoir rappelé la vogue du conteur florentin tout le long de notre histoire littéraire, M. du Fresnois conclut :

Il n'est pas d'auteur étranger plus étroitement mêlé à l'histoire de notre littérature. Shakespeare, dont la renommée eut deux phases éclatantes, au dix-huitième siècle et à l'époque romantique, n'exerça point une influence si directe, et le goût espagnol laissa, tout compte fait, dans la littérature française, moins de traces que le goût italien.

Mais ces preuves historiques de l'importance de Boccace peuvent fournir une justification, non la raison vraie de l'hommage qu'il importe de rendre au conteur; et cette raison de l'aimer, c'est qu'il est infiniment aimable. Il a le cœur naturellement bon, et il mettait au service de son cœur un esprit ingénieux. On lui connaît deux vertus fort rares chez un auteur : la modestie et le dévouement à ses émules. On lui connaît aussi la vertu

suprême : il savait admirer. Nul n'a plus fait que lui pour la gloire de Dante et pour la gloire de Pétrarque. Il y a un scrupule extrêmement touchant dans le zèle qu'il emploie à s'effacer devant eux, à ne choisir pour matière où exercer son talent que des thèmes laissés en friche par ces deux grands hommes qui représentent le génie et la culture. Mais il n'ignore pas que les Muses gardent quelques sourires pour ses humbles travaux. Il sait les limites de son art ; il en sait aussi le mérite. Il proteste contre le grief d'immoralité dont on voulut d'abord écraser son ouvrage, et il proteste avec mesure. Son plaidoyer eût pu servir à travers les siècles, mieux que toute l'éloquence des avocats, aux écrivains tourmentés par l'éternelle hypocrisie des censeurs. Parce qu'il avait l'esprit libre de tout dessein qui ne contribuât au service de la beauté, il parla avec bonheur de la liberté de l'art, et du but où tendait le sien : la peinture de la vie, sans souci d'édifier ni de corrompre. Une esthétique aussi simple n'est funeste que si l'artiste n'a point d'amour pour cette vie qu'il se propose de peindre. Ce n'est pas le cas de Boccace. Je viens de relire quelques-uns de ses contes. Assurément il y avait chez leur auteur d'abondantes sources de poésie intime, une âme d'une grande richesse et d'une grande vivacité. C'est pourquoi cet amateur de vieux livres reste toujours jeune ; c'est pourquoi nous reconnaissons sur son œuvre les couleurs de la vie.

Il est sans doute inutile de rendre un hommage officiel à Boccace, mais puisque, à propos de ce sixième centenaire, son nom vient d'être évoqué en France, relisons ses contes d'un si souriant réalisme : cela nous reposera de l'actuelle littérature spiritualiste.

R. DE BURY.

## *ART*

*L'Art de notre temps* : *Gustave Moreau* (Librairie centrale des Beaux Arts, 3,50). — Mme Marie Burgesco : *Mélanges sur l'art français* (Dorbon aîné, 3,50).

Le dernier album de la collection de *l'Art de Notre Temps* traite de **Gustave Moreau**. Quarante-huit reproductions souvent floues, une préface de M. Léon Deshairs parfois juste, et des notes de M. Laran plus renseignantes sur l'accueil fait à Gustave Moreau par la critique, au long des salons, que sur Moreau lui-même ; ainsi connaîtrons-nous que les Goncourt aimèrent les premiers tableaux de Gustave Moreau, mais que Burger ou Castagnary l'attaquèrent avec vivacité. A l'opinion de Gautier et à celle de Saint-Victor, toujours utiles à retenir, on a joint celle de gens moins célèbres, Auvray, Massarani, Lagrange, dont les noms seront une surprise pour beaucoup de lecteurs. On peut voir à certaines pages que l'opinion de Saint-Victor sur Gustave Moreau a plusieurs fois varié, ce qui n'est pas extraordinaire, car Moreau dans l'unité de son œuvre offrit quelques aspects divers. Huysmans et Ary Renan sont cités, Huysmans avec des éloges, Jean Lorrain avec une nuance de blâme, encore qu'ils aient dit tous deux à peu près la même chose, M. Dubosc de Pesqui-

doux sans commentaires, ainsi que MM. Claretie, Bergerat, de Fourcaud, Paul Mantz. L'ensemble du livre, par les opinions émises par le préfacier M. Deshairs et les tendances du commentateur des reproductions, M. Jean Laran, est sympathique au peintre étudié, dont on nous affirme avec netteté les affinités bien connues avec Puvis de Chavannes et Chassériau, ces trois peintres étant les fils intellectuels de Delacroix ; cela n'a pas cessé d'être juste.

C'est même ce qui a été dit de plus juste sur Gustave Moreau et c'était aussi ce qu'il y avait de plus facile à dire. On s'explique peu d'ailleurs en quoi Gustave Moreau a pu être pour ses contemporains aussi déconcertant et leur demeura aussi inconnu, aussi masqué que le bourreau de ses Salomés, aussi distant que son Roi David. Les admirateurs ne sont pas souvent plus au fait que les détracteurs. Burger, — qui est hostile, dit de l'*Œdipe et le Sphinx* : « Drôle de tableau qui fait causer de la Grèce et de ses légendes et qui ne fait pas même penser à la peinture », ce qui au point de vue hollandais de Burger n'est pas sot, mais plus tard M. Cochin écrira : « Je continue à être attiré par une véritable prédilection pour M. Gustave Moreau, sans saisir plus que par le passé ses rêves étranges et sans pouvoir suivre toujours les égarements de son esprit bizarre. Son Hélène, sorte d'allégorie étrange de la beauté qui donne la mort, de l'amour qui tue, ne peut laisser insensible un spectateur dont l'âme est quelque peu tournée vers les spéculations poétiques. » M. Cochin, dans sa vive admiration, éprouve donc surtout une sorte d'attirance qu'il ne s'explique pas. M. de Foucaud de son côté dira : « Ce grand et singulier maître, ce poète étrange, est avant tout et par-dessus tout un admirable malade. Il est savant et ne peut se reposer sur sa science ; il se fait une souffrance de ce qu'il ne connaît pas ; il se tourne et se retourne sur le lit de cendre de ses désirs ; il prétend tout connaître, tout scruter, tout sentir et tout dire... » Mais cette ambition n'est point celle d'un malade et M. de Foucaud décrit certainement un singulier malade, et ceci à propos de cette Hélène, que Huysmans voit « marchant dans une pose cataleptique, tenant à la main de même que la Dame de Pique des jeux de cartes une grande fleur ; semblable à une divinité malfaisante qui empoisonne, sans même qu'elle en ait conscience, tout ce qui l'approche ou tout ce qu'elle regarde et touche (ce qui n'est pas loin de la conception de Verhaeren). Mais l'œuvre elle-même présente une femme debout luxueusement parée, sur les murs d'Ilion, ou de telle forteresse féeriquement fortifiée. La richesse de ces murs ou du costume n'est que l'application d'une théorie de Gustave Moreau sur la richesse nécessaire de l'ornementation. Elle est donc sur une terrasse fortifiée, près de la mer ; à ses pieds sont entassés des cadavres, victimes du dernier combat sous Troie. N'est-ce pas simplement une image élé-

mentaire d'Hélène, une synthèse fort simple de cette légende de beauté, de guerre et de mort ? Ce qui a parfois déconcerté devant Gustave Moreau, c'est que son ambition, très picturale d'ailleurs, est d'écrire des poèmes par des moyens picturaux. Mais cette ambition d'autres l'ont eue,et récemment M. Albert Bernard ne la dissimulait pas lorsqu'il peignait des éléphants et des paons blancs.

Pourquoi le peintre, ce descendant des vieux imagiers, n'aurait-il pas le droit de formuler de grandesimages? Pourquoi contesterait-on au peintre d'évocations la liberté qu'on propose à tous les décorateurs ? Y eut-il vis-à-vis de Delacroix, de Puvis ou de Chassériau autant d'objections à la variété de leur vision romantique? Il y a pourtant entre eux et Gustave Moreau une nuance. Gustave Moreau ne se borne pas, comme les romantiques ou les parnassiens, à évoquer le passé ; il le commente et aux sujets païens ou bibliques il apporte des variations et des sens moraux. Il modifie les allures, il insuffle un sens différent aux mythes ; on eût dit vers la fin de sa vie, s'il eût été symboliste, qu'il modifiait les symboles. Sous le couvert d'une vision antique il offre son commentaire et ne se gêne point avec la légende, ce que n'aurait fait ni Leconte de Lisle, ce que faisait si rarement Banville, eux qui ne touchaient aux légendes que pour les formuler plus historiques ou plus épiques toujours au moins dans leur tradition. Théophile Gautier d'ailleurs, avec sa claire intelligence de tout genre d'art et de tout phénomène esthétique, épuise la question Gustave Moreau d'un mot et en passant et dès les débuts ; il voit *l'Œdipe et le Sphinx* et déclare que Gustave Moreau a peint un Hamlet grec. Œdipe n'est pas Hamlet, mais Moreau a fusionné les deux figures ; il a agi souvent, et par procédé et par tournure d'esprit, et ce sont ces fusions, ces synthèses, qui souvent déroutèrent les mieux disposés de ses premiers admirateurs, dont M. Cochin a traduit franchement l'impression.

Mais ces fusions et ces mélanges ne sont point tellement arbitraires, tellement difficiles à démêler qu'on ne puisse les comprendre presque toujours sans peine, et les œuvres de Moreau plairont comme autant de poèmes très personnels, d'un accent profond. Dans son admirable tableau *Hercule et l'Hydre*, Gustave Moreau a renouvelé la présentation plastique d'Hercule : on a dit assez justement qu'il l'a remplacé par un Apollon. Il est peut-être assez plausible que le Dieu qui détruit les hydres et tue les monstres dans les profondeurs noires soit Apollon au lieu d'Hercule; les légendes de l'archer divin et du héros archer se touchent peut-être ici, mais enfin, en transposant son Hercule en une sorte d'Apollon, Moreau n'a modifié le mythe qu'à la façon de Banville dans certains poèmes des *Exilés*, dans *l'Education de l'Amour*, par exemple. Il ne dépasse pas les droits du poète, ni du peintre. Sa généralisation peut être hasar-

deuse, cela arrive par exemple dans ses *Rois mages*, mais elle est possible. N'est-on point en droit de prendre le mythe de Sémélé et d'en construire un hymne à la Divinité? C'est de l'art difficile, mais c'est du grand art.

§

Gustave Moreau n'est point un phénomène isolé. Il s'oppose au superbe mouvement réaliste de la peinture de son temps, avec autant de beauté que les autres idéalistes. Il est à Delacroix comme Baudelaire est à Hugo, il touche par certains points de conception et par son goût d'ornementation à Mallarmé. Picturalement, ses affinités, autant qu'avec Chassériau et Puvis, sont nettes avec les Préraphaélites. Sans doute il est très différent, mais il ne leur ressemble point seulement par son goût pour les quattrocentistes, ses figures féminines ne sont point sans analogie avec celles de Burne Jones, ses ambitions touchent à celles de Watts, il a certains accents pénétrants qui ne sont point très éloignés de Rossetti et, plus loin encore, par son goût de l'ornement et certains des traits de son dessin, il rejoint William Blake. Sa manière se modifia vers 1855; on sait par Théophile Gautier quelle impression produisit, en 1855, à l'Exposition universelle la section de peinture anglaise, où les Anglais nous donnèrent comme une leçon de fiction. Sans doute, Moreau est plus amer et plus tourmenté, mais ce sont là détails de tempérament qui n'empêchent point les ressemblances de but et de méthode; l'abus de l'ornementation chez Moreau ne fait-elle point songer à de pareilles richesses et peut-être à de semblables abus chez les Anglais Préraphaélites de même tempérament?

Veut-on dire ici qu'il y ait eu imitation? non! mais développement parallèle. Il semble bien que cette histoire de la peinture idéaliste dans la seconde partie du XIX^e^ siècle, qui enserrerait les Anglais préraphaélites, Chenavard, Moreau, Puvis, Chassériau, Bœcklin, Redon, soit encore à faire et ce serait celle d'un bien beau mouvement qui a eu toujours valeur idéologique et très souvent valeur picturale.

On retrouve dans le livre de M^me^ Marie Bengesco: **Mélanges sur l'art français**, une assez bonne étude sur Gustave Moreau et, à propos du livre d'Auguste Molinier sur le mobilier français, une étude assez longue, qui a une centaine de pages, et est très renseignante sur l'histoire de notre art officiel du meuble et sur les recherches de nos meilleurs artisans.

GUSTAVE KAHN.

## *LETTRES PORTUGAISES*

João Grave : *Jornada romanticai* Lello et Irmão, Porto. — Aquilino Ribeiro : *Jardim das Tormentas*, préface de Malheiro-Dias; Aillaud, Paris. — Orlando Mar-

çal : *Asas*, contes ; França Amado, Coïmbra. — Jayme Cortesão : *D'aqueme d'Alem Morte ;* Renascença portugueza, Porto. — J.Cortesão : *A Morte da Água ;* Guimaraes, Lisboa.— Mario Beirão : *O Ultimo Lusiada ;* Renascença portugueza. — Teixeira de Pascoaes : *O Doido e a Morte,* poème ; Renascença portugueza. — T. de Pascoaes : *Elegias* ; Renascença portugueza. — Memento.

Dans une série d'articles vigoureusement pensés, M. Jacques Reboul s'efforçait récemment de fournir les preuves d'une thèse originale qu'il résumait ainsi : « Il manque une idée fixe à la France. » Ainsi pense M. João Grave à propos de sa patrie.

Par la bouche de l'un des personnages qu'il fait agir et discourir en son nouveau livre : **Voyage romantique**, il déclare tout net que « le Portugal a besoin d'une idée dominatrice et d'un sentiment « profond ». C'est ce que le Catholicisme à d'autres époques réussit à lui insuffler. Il lui est nécessaire ensuite « d'apprendre à vivre dans « l'ordre, dans le savoir, dans l'effort obstiné du travail industriel et « agricole ».

Mais comment réorganiser le corps social? « A l'aide des forces « nationales et par leur mise en valeur méthodique, non pas par le « plagiat des institutions étrangères. »

Ainsi s'exprime Luiz qui, voyage en compagnie de Ricardo à travers la Suisse, l'Allemagne et la France. Luiz mène une existence cosmopolite ; le milieu portugais est devenu trop étroit pour lui. Ayant fait, du reste, ses études en Angleterre, il n'a presque rien conservé de péninsulaire, à part la couleur des yeux et des cheveux. Son élégance est sobre et d'une correction toute britannique ; les grandes capitales, Londres, Berlin, Paris, Paris surtout, sont devenues son séjour préféré ; il n'ignore rien des raffinements de la civilisation et sait en user avec mesure. Il observe, il étudie ; il sait formuler un jugement précis. Ricardo, au contraire, est un propriétaire terrien qui s'expatrie dans un mouvement de mauvaise humeur et qui, à trente ans, fait tout à coup le rêve de prendre contact avec les nations triomphales, celles qui incarnent à ses yeux tous les progrès actuels. Mais à peine a-t-il franchi les frontières du pays natal que le petit serrement de cœur de la nostalgie l'a déjà saisi. Au cours de ses brèves pérégrinations, il n'y a guère que les femmes qui réussissent à l'intéresser. Il fait figure de provincial en vacances et, après une aventure charnelle assez banale, il finit par s'ennuyer pour de bon. C'est avec délices qu'il part retrouver la bonne vie portugaise indolente et facile, son domaine patriarcal, sa mère attentive et dévouée, sa fiancée fidèle, inestimables biens.

Ricardo, en dépit de certaines appréciations plutôt pessimistes qu'il ne peut s'empêcher de formuler à propos de ses compatriotes, revient avec quelques idées saines et justes ; il est résolu à travailler, à administrer ses biens et sa fortune : à fonder un foyer. La terre portugaise l'a reconquis, et peut-être s'est-il senti d'autant plus docile

à son appel en pays étranger qu'il était demeuré plus proche de l'instinct racique. Il n'a point soif, en effet, d'intellectualisme, comme Luiz, ni de mondanité, comme Domingos, et il est trop Portugais jusqu'au tréfonds des moëlles pour réussir à se dénationaliser. En lui, non sans finesse psychologique et parfois avec un peu de charge, l'auteur a voulu peindre toute une classe de ses compatriotes qui pourrait constituer une élite d' « enracinés », si cette élite parvenait à se découvrir une foi, une raison de s'efforcer, en prolongement de la tradition nationale. De fait, rien ne se fonde socialement sans la foi, sans l'intervention d'un certain mysticisme, dont l'âme portugaise abonde, encore que les derniers événements nous aient montré la facilité avec laquelle le peuple pourrait accepter l'incroyance absolue.

M. João Grave est prêt à découvrir dans l'indolence lusitanienne la source des discordes nationales et la raison d'être de l'infortune collective. De même il incline à penser que « le découragement qui « pousse loin de la patrie les êtres sensibles, l'angoisse qui dévore « aujourd'hui les hommes cultivés prennent naissance dans le man- « que de foi. Le pessimisme contemporain a desséché les cœurs; « l'égoïsme a complété la dépression des caractères. Il faut croire avec « ardeur, et confiance, avec sincérité à quelque chose. » M. João Grave se rencontre ici avec les directions les plus récentes de la pensée contemporaine, ce qui prouve que le cas du Portugal s'étend bien au delà des frontières lusitaniennes. Allons-nous assister à la naissance de nouveaux dieux? En tout cas, il semble que le mal dénoncé par João Grave, l'abolition de toute foi vivante, ait surtout porté ses ravages à travers l'ancien domaine de l'Empire romain occupé depuis par le Catholicisme. Il y eut là un ferment de dissolution des collectivités ethniques, à dessein répandu par l'administration romaine. La formule politique du *Civis romanus*, laquelle n'était qu'une application pratique du principe *Divide et impera*, engendra l'individualisme farouche des décadences. L'autorité centrale s'étant affaiblie, l'anarchie générale favorisa les tentatives d'usurpation. Dès lors, tout ambitieux décidé à tout risquer s'ingénia à l'escalade du pouvoir à la faveur des mécontentements locaux. L'Empire fut ainsi morcelé, et l'invasion des Barbares activa la résurrection des nationalités; mais le poison versé par Rome subsistait dans le corps social, et le Catholicisme, avec sa conception césarienne, ne cessait de l'entretenir. Certes les éléments de foi sur lesquels il s'appuyait purent galvaniser un instant des énergies collectives ; mais il ne cessait de s'opposer par sa politique à l'affermissement des collectivités ethniques naturelles, en sorte que l'existence politique des pays latins n'a été, depuis des siècles, qu'une suite de révolutions. La conclusion à laquelle semble vouloir s'arrêter M. João Grave est la bonne ; il faut que le Portugal tire de soi les forces de régénération qui doivent le rendre

à lui-même. Maintes fois déjà, nous avons eu l'occasion de signaler les tentatives généreuses d'instaurer la foi nationale, qui ont préparé l'avènement de la République et qui doivent se développer, prendre corps, entrer dans l'action pratique si la République veut vivre.

Ainsi pensent les initiateurs de la société *Renascença portugueza* dont nous avons récemment analysé les tendances et mentionné les efforts. Jusqu'ici ce mouvement nous a surtout révélé des poètes épris de mysticisme patrial.

« Le moment actuel, énonce l'un des mieux doués d'entre eux, « Jayme Cortesâo, peut être appelé l'heure de l'Infant; il est signalé « par la révélation de l'Esprit de la Race devenu enfin conscient et « créant la poésie religieuse portugaise. »

Pour Teixeira de Pascoaes, il s'agit expressément d'une religion nouvelle, génératrice d'un nouvel Art, d'une nouvelle philosophie, d'un nouvel état social.

Nous n'avons pas à apprécier ici quelle peut être la portée immédiate d'une telle doctrine; il doit nous suffire d'indiquer la part de nouveauté qu'elle apporte dans les réalisations esthétiques et spécialement littéraire de la génération contemporaine.

Il est certain qu'elle s'oppose au cosmopolitisme qui permet l'éclosion des fruits rares sans rapport direct avec le milieu, tels que l'art exquis d'Eça de Queiroz en communiqua le goût.

Ce cosmopolitisme continue d'avoir ses virtuoses et quiconque aura lu les douze contes du **Jardin des Tourmentes** d'Aquilino Ribeiro ne saurait contester à leur auteur la qualité d'écrivain hors de pair. Pourvu de merveilleuses facultés d'analyse, M. Aquilino Ribeiro excelle à faire surgir les âmes à travers les gestes, et la souplesse colorée de son style sait traduire sans effort les plus subtiles nuances. A la chaleur de ton, à l'ironie délicate d'un Eça, il ajoute la finesse spirituelle d'un Anatole France, et il nous donne les pages chatoyantes de *la Cathédrale de Cordoue* et de *l'Inversion sentimentale*, qui semblent avoir été pensées en français; mais la pénétration psychologique qu'il révèle dans *le Remords*, dans *la Maison de Montalvo*, dans *Voluptueux miracle*, porte Carlos Malheiro-Dias, qui accepta d'écrire la préface du livre, à évoquer le souvenir de Dostoïewsky. Aquilino Ribeiro est avant toutes choses un peintre et l'on peut attendre de lui qu'il nous donne un jour quelque émouvant tableau de la vie portugaise. Volontiers le placerions-nous entre Antonio Patricio et Teixeira Gomes.

Orlando Marçal ne s'est guère évadé des horizons de la patrie. Les dix contes qu'il publie sous ce beau titre : **Ailes**, témoignent d'un talent consciencieux d'observation sincère, amoureux des scènes rustiques, chères au maître Trindade Coelho. Orlando Marçal ne folâtre point par les sentiers de la fantaisie; mais il sait découvrir la

note juste et graduer ses effets. C'est un réaliste qui s'inspire uniquement dans la vision directe des choses de sa terre et qui, dans un genre où le maître brésilien Coelho Netto vient encore de produire *Banzo*, a su créer les pages colorées de *Messe Noire*, de *la Renégate*, de *Tragédie rustique*, radieuse promesse de plus amples moissons.

Il n'y a point là certes la puissance tragique qui éclate dans *Au Rancho* et dans *Attrait de la terre* de l'auteur de *Banzo;* mais la ferveur d'art est la même et les personnages gardent toujours l'attitude éloquente de la vie.

Orlando Marçal est de taille à nous donner quelque jour une œuvre analogue à cet *Antonio Fogueira*, où Teixeira de Queiroz a dessiné si vigoureusement quelques figures de rustres et dont un journal de Bruxelles publiait récemment une traduction française.

Jayme Cortesão ne se borne pas à étudier sagement le contour des figures ou des paysages qu'il prétend reproduire; frénétiquement, son rêve étreint les choses, ausculte les âmes, interroge les destins, fouille les gouffres de la vie. Il lui faut un art visionnaire, chaotique, exalté, qui communie avec le monde et qui épouse les énergies secrètes de la terre. Une atmosphère tragique baigne son livre de contes: **En deçà et au delà de la mort**, livre de poète où l'auteur témoigne d'une extraordinaire puissance d'évocation, par exemple dans *le Fantôme du Pendu,* dont le thème est pourtant moins neuf qu'il ne voudrait paraître, et surtout dans *la Mort de la paralytique*, qui est bien près d'être un chef-d'œuvre. *L'Incendie dans le char des morts* pousse peut-être quelque peu à l'excès la note macabre ; mais l'intérêt ne faiblit pas un seul instant et, quant au *Psychoscope*, il révèle des dons supérieurs qui appellent le souvenir de Camillo.

L'âme de Jayme Cortesão est fille ou sœur des montagnes abruptes qu'il a si fortement célébrées dans les sept chants héroïques de **la Mort de l'Aigle**, tout pleins d'un souffle analogue à celui qui tressaille à travers l'*Atlantide* de Jacinto Verdagner. Dans *la Vie héroïque*, dans *la Tempête*, le poète trouve des accents que ne connut guère jusqu'ici la poésie portugaise et dont l'âpreté déconcerte sans doute quelque peu ses compatriotes.

L'âme nostalgique qui habite le paysage portugais s'est mystérieusement révélée à Mario Beirão, dont la lyre connaît les modulations les plus suaves. Les voix les plus intimes de la solitude lui sont familières; à travers le silence il entend la plainte du Passé s'enchevêtrer aux mélancolies du Présent. Dans le rêve de ce poète, qui intitule son recueil **Le Dernier des fils de Lusus**, le Paysage se transfigure et se transmue en prière, en mystique oraison. On aimera relire *les Feux*, *les Lieux déserts*, *Cintra*, *Coïmbra* et maints

sonnets dissséminés à travers le volume, d'une grande pureté de sentiment.

L'art de Mario Beirâo n'est pas sans quelque parenté étroite avec celui de Teixeira de Pascoaes : mais l'auteur de *Maranos* est plus essentiellement subjectif, et la nature ne l'envahit point; il la force d'épouser les fictions métaphysiques de son esprit. Dans **Le Fou et la mort**, il prend le ton prophétique et semble un barde d'Irlande descendu vers la Serra d'Estrella. Il y a là des vers d'une étrange force verbale, tout frémissants de « cette sempiternelle présence spirituelle qui domine les ténèbres » et qui palpite sous l'énigme des apparences. Teixeira de Pascoas est le poète de la *Saudade*, et il semble s'être défini lui-même quand il écrit :

> Mon chant dit aux morts : Ressuscitez!
> Et les voilà qui ressuscitent. Il dit aux choses :
> Brutes : « Aimez, pleurez! » Et les voilà qui pleurent.

Ses récentes *Elégies* affirment un retour vers la suavité de sa première manière. Ce sont des vers mouillés de larmes écrits sur un tombeau d'enfant,dans toute la ferveur des regrets dont le cœur saigne. La forme ici est simple et pure, sans heurts ni excès d'images. C'est une tendresse qui parle, et cela résonne plus avant dans l'âme que bien des orchestres compliqués. Le poète ne devait point publier ce livre; une pieuse pensée de charité l'y détermina; il a voulu que le produit de la vente fût offert à la souscription Gomes Leal.

Trop peu de place nous reste pour analyser comme il conviendrait le beau poème d'A. Corrêa d'Oliveira : *Vie et histoire de l'Arbre*, qui est un hymne incomparable à la Vie et au Verbe animateur de toutes choses. Force nous est de remettre également à plus tard les *Dictons du peuple*, écrin précieux de quatrains où la sagesse populaire se fleurit de pur lyrisme portugais.

Memento. — Ont paru *Vitoria Suprema*, poème dramatique de Vaz Passos; *Atlantiques*, anthologie portugaise en langue catalane de Ribera y Rovira; *Elegia da Lenda*, de Veiga Simoês; *Camillo Inédito* du Vicomte de Villa-Moura, *Jornal do Acaso*,de Simoês de Castro; *Terras de Beira*, de José Monteiro, *D. Pedro et D. Inès*, d'Anthero de Figueiredo.

PHILÉAS LEBESGUE.

## *VARIÉTÉS*

**Le Concours Lépine.** — Cette année encore, mais peut-être un peu tard en saison, s'est ouvert le concours Lépine, au Grand Palais, et l'on y put étudier nombre d'inventions ingénieuses ou cocasses, — si non toujours inédites; des trouvailles heureuses comme nombre de bizarreries. — Je crois avoir dit, l'an passé, tout

le bien qu'il faut penser de cette institution, qui permet au petit fabricant, — en somme à l'ouvrier — de se produire sans passer par l'intermédiaire d'un entrepreneur, dont les dispositions peuvent être douteuses ; je n'y reviendrai pas et me contenterai de donner la physionomie de cette exhibition, en somme intéressante. — En bas, où se trouve, durant le Salon, une partie du hall de sculpture, on a installé les comptoirs des inventeurs ; au pourtour, sous les galeries, les stands de vente, — où des commères hautes en couleur et bien en gueule vous raccrochent ferme, je vous prie de le croire. Du côté de la porte, un buste de Lépine, — assez renfrogné — sur un petit escabeau drapé de peluche, préside à ces ébats, et, à l'autre bout du hall, un orchestre déchaîne de copieux tintamarres.

Toutefois, et avant d'examiner les envois, les produits exposés, je crois devoir présenter une observation : c'est que l'exposition des petits fabricants, — très nombreux cette année — m'a paru quelque peu envahie par des industriels ayant, je ne dirai pas pignon sur rue, mais boutique ouverte, ce qui va plutôt contre les intentions du fondateur, lequel n'a nullement voulu aider tel ou tel établissement commercial, mais des travailleurs dont les ressources sont modestes. J'aï pu m'y tromper ; mais il semble qu'une surveillance spéciale sous ce rapport ne serait pas inutile. — Dès l'entrée, cependant, nous tombons sur la série des jouets, — mais qui n'ont rien, pour la plupart, d'absolument nouveau : les boxeurs comiques ; le Polycomédia, théâtre d'ombres et de marionnettes ; des soldats en bois, en papier, en carton ; l'école de bataillon avec mouvement des troupes sur un vase plein d'eau ; les Dancing girls et le zèbre savant ; le poivrot humouriste ; un ours à la barre fixe ; l'Eclipse de soleil, « jeu scientifique et de patience » ; plus loin, des jouets en fer, en bois, en pâte ; *Eureka*, tir de salon et de jardin ; les jouets électriques de M. Brianne (30 modèles) ; puis des mécaniques amusantes, mais, je le répète, déjà vues, il semble bien, pour la plupart ; le canard qui clopine en tirant du cou ; l'acrobate à culbutes ; l'ours qui marche, un bâton sur les épaules ; le coiffeur ; le pianiste ; un garçonnet courant derrière une voiturette ; l'écureuil qui fait tourner sa cage ; le marchand de marrons remuant sa poële ; le joueur d'orgue qui moud sa petite affaire en roulant des yeux extatiques, etc... Dans la même série on me présente encore « la mitrailleuse », pistolet à répétition. — Mais voici la quantité des inventions, dites pratiques, et nous passons à des choses plus sérieuses. C'est une nouvelle poudre de beauté pour la fraîcheur du teint ; le rince-barbe (douche faciale, pluie ascendante), — avec notice spéciale pour les coiffeurs ; une agrafe de corset « ne déchirant pas le jupon » ; un rasoir de sûreté ; une brosse à dents de voyage ; des pinces aseptiques pour les soins de la gorge ; une nouvelle laisse pour les chiens, — qui certes la lais-

seraient volontiers; un manchon-sac portefeuille, présenté par une dame fort aimable; le fume-tabac ou cigarette sans papier; des « étiquettes lavables »; un verseur inviolable (*sic*) pour les bouteilles de marque; le « Rêve de la Ménagère », pour enlever le globe des lampes sans les éteindre; divers outils ouvrant les boîtes soudées, l'un de M. Jeandanon, au Raincy; le couteau-clé pour les conserves, dit *Koutoclé*, et un autre dit le Friquet (capital 150.000 fr.; voir l'observation faite plus haut); un dispositif pour faire tirer les cheminées récalcitrantes; des supports brevetés pour tringles et crochets d'entrebâillement des fenêtres; une brosse électrique permettant de remettre à neuf les vêtements; « l'ami de la cave », fausset métallique de précision, — petit appareil simple et pratique; une double brosse articulée, pour cirer, décrotter; un chasse-mouche automatique (marchant sept heures pour 4 fr. 50); un roule-bande; un nouveau fer à repasser, « l'Idéal »; un fer à souder et un fer à repasser électriques; une boîte à ordures avec fermeture métallique; la pipe imbouchable, etc. — Ce n'est pas tout d'ailleurs; il faut mentionner un « appareil remueur », à l'effet de mélanger les viandes, salades, etc.; un « tourne-pages » fonctionnant avec le pied, — pour les exécutants musiciens qui d'aventure manqueraient de bras; le bouchon *stop* (automatique instantané), à l'usage des boissons hygiéniques; un séchoir à linge pliant; des épingles de sûreté, supprimant le protège-pointe; un porte-plume réservoir fonctionnant avec de l'eau; l'*automatic-encrier* pour dessinateurs, écoliers, etc.; le *Scopographe*, machine à dessiner, démontable, et de même, mais du côté des jouets, *un grillage perspectif* pour apprendre le dessin; une perceuse automatique à crémaillère, *la Jumelle*, chez M. Masson, 76, rue de la Fraternité, à Bagnolet; un très simple dispositif pour le lavage vertical des papiers photographiques; un vérificateur monétaire; un thermomètre à cadran; un « mélangeur pour toutes poudres »; l'échafaudage extra-rapide; le « classeur automatique » pour trouver instantanément le nom et le numéro d'un abonné du téléphone; un appareil pour chiffrer et déchiffrer la correspondance secrète; un autre pour le montage et démontage rapide des lits: *le gond idéal*, évitant la fermeture des portes et fenêtres par le vent et le bris des carreaux. — Voici encore le « porte-fût », pour trimballer les paniers de bouteilles, bonbonnes, tonneaux de poids moyen, à l'aide d'une courroie qui prend aux épaules; le *Décalco*, pierre artificielle supprimant le tampon, le rouleau et la presse, et permettant le tirage à six couleurs; le cadran de 24 heures pour la transformation des montres selon la nouvelle façon de compter; un appareil de sûreté pour la pratique et l'enregistrement du tir; un « amortisseur », *le Desmon*, pour « tous genres de brouettes »; une machine pour fabriquer les étiquettes d'étalage; le brancard métallique L. D. pour le transport des blessés;

*l'Eclaireur*, pour machine à coudre; des tables extensibles à volets, avec manœuvre facile et rapide ; les « bois ondulés » Simon (emballage pour colis postaux, grande vitesse); un lavabo automatique, dont l'avantage surtout serait de tenir peu de place.

On ne peut tout mentionner sans doute, mais on remarquera encore : le chauffage par l'électricité ; des bretelles sans boutons ; des poupées de vitrines, sujets en cire de tous genres ; un essuie-rasoir rapide ; un appareil pour la désinfection des livres et papiers ; le thermo-insecticide, détruisant instantanément les cafards, pucerons, chenilles, etc.. ; un système très simple, et en somme acceptable, de reliure ; la chaise mixte, se transformant en chaise d'enfant, et le bureau pliant ; des tables, chaises, buffet, lit, de même pliants ; un crachoir hygiénique (!) ; le luminographe pour la photographie en noir et en couleurs ; la tapette-brosse pour tapis, matelas, robes, marque *l'Universelle ;* un système pour le tirage des bières à la pression ; la manchette porte-épingle ; un distributeur automatique de grains « pour chevauxet basse-cour » ; « la table aspirante » pour le dépoussiérage par aspiration ; une « plieuse de précision (3.600 exemplaires à l'heure) ; les vêtements flotteurs de Derudder et Cie ; des lunettes et pince-nez militaires, — qui rappellent nos plus anciennes bésicles ; un appareil de « plongeur à nu, permettant de rester une minute sous l'eau » ; un dispositif pour la télégraphie sans fil, le briquet électrique (Godefroy, 74, cours de Vincennes) ; un signal automatique pour automobile ; de multiples systèmes de pare-boue, pour les véhicules de ce genre, dont le pare-boue: Boit la flaque (Dieu vous bénisse !) — et dont le besoin, d'ailleurs, se fait plutôt sentir ; un système de mise en place instantané pour les perches de trolley ; une fermeture automatique pour les portières de wagons ; un appareil pour les chevaux qui prennent le mors aux dents ; le grappin-tors universel pour saisir, repêcher les objets et les êtres ; le serre-câble, pour les attaches d'acier, chanvre, etc... un poste de secours et de sécurité pour les théâtres, cinémas ; un phare électrique amplifiant la lumière ; un *hydroksis* français à cloisons étanches pour glisser sur l'eau ; le bateau démontable Choret-Maurey ; un autre « pour la pêche, la chasse, et susceptible de porter trois personnes » ; un bateau plat pour la pêche d'hiver et la chasse, — sans parler des inventions et perfectionnements relatifs aux monoplans et aéronefs, — la coqueluche de ce temps, mais pour lesquels j'avouerai n'avoir pas le même enthousiasme que mes contemporains : — l'*hélyarbinaire*, « machine volante fonctionnant par air et gaz sous pression de 11 kg ; des systèmes de parachute planeur ; le Cycloplane Zimmy ; l'hélice centrale pour aviettes, bateaux, traîneaux ; un « navire aérien à stabilisateur automatique », — à côté de quoi nous rencontrons « le Lafayette navire de

haut bord et à quatre cheminées, marchant par l'électricité en avant et en arrière », — et toujours dans les mécaniques, « un assemblage et dispositif de leviers pour obtenir la force perpétuelle » (M. Cailler, Salles-Moussac, près Ruffec, Charente).

A l'intention de MM. les escarpes, dont les exploits sont de chaque jour, on peut indiquer quelques inventions précieuses, comme « un timbre avertisseur automatique » ; un appareil avertisseur pour la fermeture des portes, avec système de sonnerie ; « *le Vigilant* », encore un avertisseur ; l'électro-mitraille, détonateur à répétition ; le Protecteur, « système contre le vol », et les très curieuses serrures de sûreté d'Eugène Beaudot. — Comme il faut bien, ensuite, penser à la boustifaille, on nous présente « le Rotissfour », fonctionnant à l'essence ; le cuiseur « l'Econome », sans feu ni surveillance, appareil des Gourmets (?) ; un gril économique articulé et de même une pierre à aiguiser incassable et une planche à découper les légumes. Le café est donné par un double filtre à grille mobile.

A côté de ces productions, je dois citer quelques bizarreries, qui attestent au moins la bonne volonté des exposants : des tableaux rustiques inaltérables, en feuilles d'acier repassé et coloré à feu; des vases, candélabres, objets divers en coquillages, morceaux de porcelaine de couleur, et qui semblent des assemblages de timbres-poste ; de menus objets en sapin des Vosges ; des cadres, boîtes, couverts en paille teinte ; d'autres exécutés avec des bouts d'allumettes ou des morceaux de coquilles d'œufs ; des cuivres d'art, dont un lit Louis XVI ; enfin des étagères en coquillages, écailles de moules et sur lesquelles des bonshommes en terre glaise se donnent le plaisir de l'escrime. — Il y a aussi de très beaux modèles de coussins et des meubles.

Aux stands de vente, qui répètent la plupart des expositions du hall, on s'arrête volontiers devant l'appareil pour le délustrage des vêtements ; la poudre pour blanchir les mains ; le cinéma de salon « Perfecta » ; — un appareil pour le repassage des rubans sur un fer retourné ; un pare-éclats, frotteur de sécurité pour les allumettes qui vous crachent intempestivement dans la figure ; un brillant pour remplacer la cire des parquets et la pâte pour boucher les interstices du bois ; une machine à rincer les bouteilles; la pâte Electra pour le nettoyage de l'argenterie ; un fulgo-allumeur automatique, et l'allumage à distance ; le balai à loquets interchangeables ; une machine à glace domestique ; la cuisine au gaz sur braise artificielle ; des inventions intéressant les liquoristes ; un nouveau moule à beignets ; un cuiseur-chauffeur ; la *Cafetera*, permettant de faire d'un coup douze tasses de café ; — et l'on nous offre jusqu'à des cure-dents antiseptiques.

Mais au terme de cette revue rapide, je crois devoir indiquer quel-

ques curiosités— pour la bonne bouche : c'est un appareil donnant automatiquement à téter aux nourrissons ; à l'usage des pêcheurs à la ligne, l'*asticogène* (pas de contact avec les mains ; un tour de manivelle, et les asticots « tamisés » se présentent) ; pour le commun des mortels, le « sauveur des pieds », emplâtre à la feuille de lierre, et un appareil pour injections rectales contre la constipation. Il y a même un dessin — j'allais dire une figure ! — aidant à la démonstration du fait.

CHARLES MERKI.

## *LA VIE ANECDOTIQUE*

Les Enervés de Jumièges. — Tombes romantiques. — Dîner Tharaud l'aîné.

Nous avons visité cet été, André Billy et moi, les ruines de l'Abbaye de Jumièges. Elles s'élèvent dans un beau parc ; Jean de Tinan y erra souvent, paraît-il. Et près du petit musée où l'on conserve la pierre tombale d'Agnès Sorel et le tombeau des Enervés, nous vîmes un cabinet de travail dont la décoration nous ramenait un peu plus de quinze ans en arrière. Les murs sont couverts d'affiches, de programmes de théâtre, d'éventails, de photographies ; sous verre ou dans de petits cadres, voici les portraits et des caricatures du temps. C'est Jean Lorrain, ce sont encore des gens de lettres vivants, qui furent célèbres et que l'on a presque oubliés.

Ces curiosités, ces *Souvenirs*, qui plairont un jour, sont aujourd'hui dans l'âge ingrat. Ou plutôt, elles sont démodées, défraîchies, mais elles évoquent un peu l'époque de cet élégant et délicat Jean de Tinan, courte période où la littérature fut trop raffinée, où écrivains et lecteurs, désignés tous ensemble sous le nom d'esthètes, étaient aussi énervés que les fils de Clovis II, **les Énervés de Jumièges.**

§

De Jumièges nous allâmes à Villequier, fameux à cause du mascaret, à cause des roses, des cerises, des pilotes, et où survit le souvenir de l'accident qui fit périr en Seine, le 4 septembre 1843, quatre personnes parmi lesquelles la fille de Victor Hugo. **Tombes romantiques** !

Une couturière à la journée m'a dit que son père vit le naufrage, et que sa mère, qui était femme de ménage chez les Vacquerie, veilla les cadavres dans la jolie maison que l'on appelle aujourd'hui la *maison blanche*, les héritiers de Vacquerie l'ayant fait repeindre, mais que l'on appelait alors la *maison rouge*.

Le cimetière pourrait être un lieu célèbre de pèlerinage pour les hugolâtres, mais il en vient rarement ici, peut-être même commencent-ils à être rares ailleurs. Et tandis qu'ils diminuent, le grand poète

compte chaque jour plus de secrets admirateurs parmi les jeunes poètes...

Trois rangs de tombes méritent au cimetière de Villequier de retenir l'attention de ceux qu'intéresse l'histoire du romantisme. Voici d'abord la rangée placée le plus haut. Ce sont trois tombes entourées d'une seule grille qui enferme trois dalles. La tombe de gauche près de l'église est séparée des deux autres, qui sont d'une seule pièce. Voici les inscriptions de gauche à droite :

ICI REPOSE
MARIE EUPHÉMIE DE LA PORTE
DÉCÉDÉE LE 3 AOUT 1833
DANS SA 33e ANNÉE VEUVE
DE FRANÇOIS AMAND VACQUERIE
DÉCÉDÉ A MARSEILLE
PRIEZ DIEU
POUR LE REPOS DE SON AME

ICI
REPOSE
MARIE-ALINE
VACQUERIE
DÉCÉDÉE LE 1er MAI 1855
DANS SA 22e ANNÉE
ÉPOUSE DE
AMAND-ONÉSIME
VACQUERIE
PRIEZ DIEU POUR ELLE

ICI
REPOSE
A COTÉ DE SA MÈRE
MARGUERITE
VACQUERIE
NÉE A VILLEQUIER
LE 20 AVRIL 1855
DÉCÉDÉE A DUCLAIR
LE 10 JUIN 1855

La seconde rangée est composée de trois tombes entourées chacune d'une grille. A l'intérieur, il y a une petite bordure de buis et un rosier. La première tombe à gauche porte l'inscription suivante :

ICI SONT RÉUNIS
CHARLES AMABLE ISIDORE
VACQUERIE
ET SA FEMME JEANNE ARSÈNE
CHAUVEAU

Les tombes suivantes contiennent les victimes d'un accident dont la mémoire ne passera que lorsque la douleur sublime et la poésie auront cessé d'émouvoir les hommes :

CHARLES VACQUERIE
AGÉ DE 26 ANS
&
LÉOPOLDINE VACQUERIE
NÉE HUGO
AGÉE DE 19 ANS
MARIÉS LE 15 FÉVRIER ET MORTS
LE 4 SEPTEMBRE 1843
DE PROFUNDIS CLAMAVI AD TE
DOMINE

Sur la tombe romantique de la fille de Victor Hugo pousse un rosier blanc avec deux roses épanouies ; je n'ai pas osé toucher aux fleurs, mais j'ai cueilli trois feuilles que je porterai au grand Elémir Bourges...

PIERRE VACQUERIE
AGÉ DE 62 ANS
&
ARTHUR VACQUERIE
AGÉ DE 11 ANS
MORTS LE 4 SEPTEMBRE
1843
DE PROFUNDIS CLAMAVI AD TE
DOMINE

La dernière rangée n'est composée que de deux tombes semblables à celles de la rangée précédente, sauf que, sur la pierre tumulaire d'Auguste Vacquerie, il n'y a point de croix.

De droite à gauche on voit, avant tout, un petit tertre de gazon. C'était peut-être la place qu'avait choisie Victor Hugo pour y reposer...

A côté :

ADÈLE
FEMME
DE
VICTOR HUGO

Sur le rosier s'effeuille une rose rouge.

Et voici la pierre tombale d'Auguste Vacquerie.

AUGUSTE
VACQUERIE
1819-1895

Ma mère avait sa chambre à côté de la mienne.
. . . . . .
Je me suis assuré ma place au cimetière
Tout contre celle où nous l'avons couchée, afin
De sentir là tout près la mère au cœur divin
Que vivante j'aimais et que morte j'adore.
Et comme si cela nous rapprochait encore
Je veux qu'à son tombeau le mien soit ressemblant.
Ainsi mourir pour moi n'aura rien de troublant
Et ce sera reprendre une habitude ancienne
Que de ravoir ma chambre à côté de la sienne.

Au bas de la tombe on lit le nom du marbrier qui grava l'inscription : *Leferrier*.

Du cimetière, on voit la Seine. A l'endroit précis où eut lieu l'accident du 4 septembre 1843, un pilote de la corporation de Quillebœuf aborde un cargo norvégien, et, après avoir lancé son manteau ciré, escalade vivement l'échelle, tandis que le pilote de la corporation de Rouen abandonne la passerelle, serre la main du capitaine, du nouveau pilote, jette son imperméable et descend vivement dans la barque. Au tournant de Caudebec, un remorqueur gémit cinq fois, annonçant aux pilotes qui se désolent, assemblés sur le quai, un convoi funèbre de quatre *canals*...

Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts.

§

J'aime beaucoup le talent des deux Tharaud. Il est fait de vérité et de simplicité. L'aîné ayant reçu la croix de la Légion d'honneur, nous nous sommes réunis quatre pour célébrer dans un dîner amical une croix aussi brillante. Il y avait là, avec le nouveau chevalier, André Billy, René Dalize et moi-même.

**Tharaud l'aîné** est un petit homme mince, agile et robuste. On sent qu'il a de la volonté, non de l'entêtement ; sur sa tête passée à la tondeuse les cheveux très courts se hérissent, c'est ainsi que je me figure les bonzes thibétains. Il rappelle aussi, et je ne saurais dire en quoi, ces personnages de la tapisserie de Bayeux qui regardent la comète : *isti mirant stellam*. Tharaud l'aîné parle dans un langage plein de sens, il observe bien, écoute de même, et, quand il contredit, c'est en s'étonnant d'avoir à le faire ; alors il sourit et prend une voix de tête.

Un dîner presque rustique : du salé aux choux, un filet saignant, une salade, du fromage de chèvre. Les vins étaient bons : vouvray, corton, musigny, chambertin... tout cela, assaisonné par la gaillarde

humeur et l'appétit des convives, fut trouvé parfait et l'on décida de fonder *les dîners du litre* où, mensuellement, quelques dîneurs, triés sur le volet, inviteraient un raseur notoire à ne pas présider la réunion.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

## *ÉCHOS*

L'Entr'aide en Allemagne. — Le Masque de Nietzsche. — Une lettre inédite de Chateaubriand. — Le Monument de la Bataille des peuples. — Congrès d'esthétique. — Le Sottisier universel.

**L'Entr'aide en Allemagne.**— Une souscription était ouverte, il y a quelques mois, pour venir en aide à Mme Else Lasker-Schüler, dont la situation matérielle paraissait particulièrement précaire. A cette occasion, le *Zeitgeist*, supplément littéraire du *Berliner Tageblatt*, l'un des journaux les plus répandus de l'Allemagne, publiait un article de tête consacré à celle que M. Peter Hille a appelée « le cygne noir d'Israël ».M.Paul Zech y vantait l'âpre panthéïsme de Mme Lasker-Schüler, son goût pour la destruction, mais aussi sa langue plastique et la magnificence de son imagination. Elle n'était du reste pas une inconnue pour les lettrés. Collaboratrice régulière du *Sturm*, ses volumes de vers, *le Styx* (1902), *le Septième jour* (1905), d'autres encore, avaient été remarqués. La souscription annoncée en plusieurs endroits devait forcément attirer l'attention des lecteurs de journaux sur le sort misérable d'une femme de lettres qui n'occupe peut-être pas la place qu'elle mérite. Aujourd'hui les comptes en ont été arrêtés et M. Walter Otto, à Vienne, à qui les dons généreux devaient être adressés, fait connaître les résultats de son effort. Il a reçu, en tout et pour tout, une somme de 11 marks et 50 pfennigs, soit, en monnaie française, 13 francs et 37 centimes 1/2.

Mais Mme Else Lasker-Schüler ne s'est pas laissé décourager. Sous le titre de *Personen*, elle vient de publier un nouveau recueil, où les essais en prose alternent avec les poèmes, où quelques « portraits » montreront qu'elle juge sans sévérité les illustres contemporains qui la laissent mourir de faim.

§

**Le Masque de Nietzsche.** — Sous ce titre, nous lisons dans *le Journal des Débats :*

Les admirateurs de Nietzsche aiment à prêter à sa physionomie quelque chose de particulièrement tourmenté. Le front énorme du philosophe, ses sourcils en broussaille, surmontant des yeux de myope aux orbites profondes, sa terrible moustache tombante, tout cela leur apparaît comme l'expression caractéristique d'une énergie féroce, perpétuellement en lutte avec le désespoir. Sous les traits du visage on s'efforce de retrouver l'auteur de *Zarathoustra* et le masque d'un Nietzsche imaginaire appelle des comparaisons avec d'autres masques célèbres, ceux de Napoléon et de Beethoven. Le docteur Richard Oehler, de Bonn, s'oppose à cette conception dans une lettre qu'il écrit à *la Gazette de Francfort :*« L'image extérieure et intérieure de l'homme qu'était Nietzsche, telle qu'elle vit devant les yeux et dans l'esprit des contemporains, conserve singulièrement peu de traits qui correspondent à la vérité. Il n'y a pas dans le commerce de véritable masque

mortuaire de Nietzsche ; le seul véritable que l'on possède se trouve actuellement au *Nietzsche-Archiv* de Weimar. » Le docteur Oehler affirme l'avoir contemplé souvent depuis dix ans et y avoir trouvé les indices de ce qui caractérisait le mieux Nietzsche vivant, ceux d'une « grâce pleine de mesure ». Le philosophe, même au cours de sa longue maladie, avait conservé toute la noblesse de son allure. « Pendant six ans, entre 1891 et 1897, j'ai vu Nietzsche une fois toutes les trois semaines, je l'ai entendu parler et je lui ai adressé la parole... J'ai gardé de ces heures l'impression d'une dignité royale. Celui qui a pu voir Nietzsche entrer dans la chambre, la taille haute, au bras de sa mère dévouée, et s'adressant aux personnes présentes avec une expression de noble condescendance, redressant sa tête et laissant ses yeux errer dans le lointain, parlant avec précision et d'une voix harmonieuse, celui-là n'a pu se défendre du sentiment qu'il se trouvait en présence d'une personnalité qui avait conservé les traces de cette abondance d'esprit et de cœur dont Nietzsche, alors qu'il était encore en pleine santé, se faisait le dispensateur. » Voilà certes un portrait qui n'est pas celui d'un homme en proie à des crises de folie. Mais le docteur Oehler concède que ces heures de lucidité alternaient avec des moments d'exaspération nerveuse. Aucun portrait n'a cependant su rendre l'expression véritable de Nietzsche. Partout les traits sont exagérés et grossis. Le célèbre buste du philosophe, exécuté par le sculpteur Klinger, qui doit être considéré comme la meilleure interprétation, amplifie jusqu'à l'énorme certains signes caractéristiques. Klinger, en donnant à Nietzsche l'aspect d'un « phoque spiritualisé », malgré certaines invraisemblances, a néanmoins touché le plus près la réalité. — H. A.

§

**Une lettre inédite de Chateaubriand.** — C'est une des périodes les plus pittoresques de la vie de Chateaubriand que son séjour à Rome comme secrétaire d'ambassade, en 1803 et 1804 : Chateaubriand partant avec mille espoirs dans sa besace, se figurant qu'il allait être le véritable ambassadeur du Premier Consul auprès du Pape, puisqu'il est l'auteur du *Génie du Christianisme* et que Fesch, l'oncle de Bonaparte et ambassadeur, n'est qu'une grande bête,— et bientôt les déceptions, les déconvenues, des racontars, des dénonciations stupides, Fesch très irrité et très défiant, et Chateaubriand, ô merveille, réduit à dénoncer son chef, ainsi que nous l'avons vu avec stupeur par cette « fiche » que M. Louis Thomas a publiée au tome II de la *Correspondance de Chateaubriand*, page 325.

La lettre que nous donnons ici était ignorée de M. Thomas, et sans doute de tout le monde avant lui ; elle provient de la Bibliothèque de Genève (original autographe. Mss. Sup., 358, fos 300-301) et se rapporte à ces déboires dont nous venons de parler. Elle est adressée à Mme de Rocfeuille, et en date du 31 août 1803 :

Rome, le 13 fructidor, 31 août.

Si je vous avais écrit, Madame et chère cousine, en arrivant à Rome, pour vous dire combien j'étais honteux et affligé de ne vous avoir pas vue avant mon départ, ma lettre aurait peut-être été moins triste qu'aujourd'hui ; j'étais dans le premier moment des *honneurs*. Le Pape m'avait reçu comme un père reçoit un fils ; j'avais trouvé mon ouvrage traduit, etc., etc. Tout me semblait aller à merveille. Mais à présent je vois qu'il faut attendre pour juger. Les intrigues, les petites jalousies, les tracasseries de toute espèce ont bientôt pris la place de toutes les illusions : j'ai vu que cette pauvre religion était abandonnée de ceux mêmes qui pourraient et qui devraient la servir ; enfin que la franchise bretonne est bien étrangère à la politique romaine.

J'ai rencontré dans le pays, Madame, plusieurs personnes qui vous y ont connue, ainsi que madame votre mère. Elles conservent de vous un bien doux et un bien tendre souvenir, ce qui vous paraîtra tout naturel. Je voudrais bien me lier avec tout ce qui vous a aimé, et si vous vouliez m'envoyer quelques lettres de recommandation pour vos amis de Rome, vous me feriez un extrême plaisir. Nous

parlerions de vous souvent, de vos malheurs, de votre esprit, de votre bonne grâce, et vous savez combien on trouve de plaisir dans l'exil à parler des choses qui rappellent la patrie.

Veuillez me pardonner d'avoir été assez malheureux pour m'éloigner de la France sans vous avoir dit combien je mets de prix à votre amitié et à votre estime. J'ose croire que vous êtes bonne chrétienne, et que l'indulgence est une de vos premières vertus. Cependant je serai malheureux jusqu'au moment où vous m'enverrez mon pardon en bonne forme, et en généreuse cousine. J'attendrai votre réponse avec impatience; mais je vous supplie de croire qu'elle ne pourra rien ajouter à l'inviolable attachement et aux sentiments que vous a voués pour le reste de sa vie, Madame, le plus humble, le plus respectueux et le plus coupable de vos serviteurs.

DE CHATEAUBRIAND.

Oserais-je vous prier de présenter mes hommages à Madame votre mère et de me rappeler au souvenir de M. de Ségur.

*A Madame de Rocfeuille*
*place Beauveau, à l'ancien*
*Hôtel de la Municipalité*
*à Paris*
*France.*

Il est trop évident que nous sommes loin de connaître la majeure partie des lettres de Chateaubriand, et il faut souhaiter que l'utile travail de M. Thomas soit complété peu à peu.— G. P.

§

**Le Monument de la Bataille des peuples**, à Leipzig, « silhouette obtuse de cyanite rouge, à la tiare de droite, qui surgit de la plaine » (Ch.-E. Jeanneret), sera inauguré le 19 octobre pour le centenaire. Mais, dès 1814, E. Moritz Arndt l'avait proposé et le célèbre architecte Dannecker en fit un projet la même année. Un baron de Seckendorff publia également alors un appel qui préconisait plusieurs moyens patriotiques de réunir les fonds nécessaires : un impôt d'un pfennig, une collecte de maison en maison, la vente d'une médaille et d'un sceau que tout Allemand aurait le devoir d'acheter au double de leur valeur... En escomptant encore les dons volontaires, cela devait rapporter environ trois millions et demi de mark. Mais l'enthousiasme ne se communiqua point; les temps n'étaient pas propices; la nation avait assez « donné d'or contre du fer ». Il fallut attendre le cinquantenaire pour que l'idée du monument de la délivrance allemande reprît corps. Le 19 octobre 1863 on parvint à poser la pierre fondamentale. Mais vingt-cinq ans s'écoulèrent encore sans autre résultat. En 1888 une quête rapporta... 19.000 mark. Et les choses en restèrent de nouveau là jusqu'en 1894. L'approche du centenaire cependant galvanisa les énergies. La Société du Monument s'occupa de réunir les capitaux : sur les six millions de frais, il ne manque plus aujourd'hui qu'un million. Et par voie de concours on obtint le projet définitif : Bruno Schmitz fut l'architecte et Frantz Metzner le sculpteur de ce temple de la force brutale, mais de plus en plus organisée, d'un « peuple immense qui se dresse au seuil colossal d'un épanouissement à venir. Alberich, empereur du sous-terre obscur, dense et fécond, — triomphateur a bâti son palais ».

§

**Congrès d'esthétique.**— Du 7 au 10 octobre, un Congrès se tiendra à Berlin, qui a pris ce titre : *Kongress fuer Aesthetik und allgemeine*

*Kunstwissenschaft*. Toutes les communications de caractère sérieux ou scientifique y sont admises, mais, pour cette première année, elles devront être présentées et discutées en langue allemande. Cependant, les étrangers sont invités et l'on signale un assez grand nombre d'adhésions venues d'Angleterre, de Russie et d'Autriche, et quelques-unes de France. Le principal organisateur de ce Congrès est M. Max Dessoir, fondateur de la *Zeitschrift fuer Aesthetik*.

§

## Le Sottisier universel.

La peste dans l'armée roumaine [titre]. — On a constaté jusqu'à présent sept cas de choléra dans l'armée roumaine. — *Dépêche algérienne*, 2 août.

Sur la place Malesherbes, à Montmartre. — *Gazette de Liège*, 30 mai.

A quelques mètres gisait un parapluie appartenant à la victime, seul objet témoin muet du drame. — *Journal*, 24 mai.

En 1908, l'usine Krupp, d'Essen, se vit commander des canons de 28 millimètres... Les pièces, ayant plus de 20 mètres de longueur, étaient d'un poids formidable. — *Le Matin*, 26 avril.

## Coquilles.

Parmi les œuvres principales de Lucien Pallez, nous citerons son admirable galerie de boîtes, où figurent déjà le pape Pie X, le Cardinal Rampolla, etc. — *La Libre Parole*, 11 août.

Dans les fours de désastre ou les jours triomphants. — *Les Amitiés françaises*, juin-juillet, p. 21.

... l'intention, la clairvoyance dont M. Bergson a fait la base de son système. — *Journal*, 12 mai.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

# Le Livre d'occasion

## DES AUTOGRAPHES

La personnalité des hommes qui ont joué un rôle dans le monde nous intéresse de plus en plus. Jadis, on considérait l'œuvre politique d'un Périclès, mais son « ménage » nous était indifférent. Il n'en va plus de même aujourd'hui et les indiscrétions les plus graves ont favorablement accueillies par le public. C'est sans doute qu'on se rend mieux compte, de jour en jour, de l'union du physique et du moral.

C'est une des formes de cette curiosité que l'intérêt que nous portons aux autographes. La figure que les grands hommes se sont composée pour le public, nous la trouvons moins révélatrice que celle qu'ils ont montrée à leurs amis, à leurs maîtresses, à leur famille. Aussi, le siècle dernier a-t-il vu publier de nombreuses lettres qui n'avaient certes pas été destinées à la publicité.

Mais beaucoup de lettres sont encore inédites parmi les plus intéressantes, et beaucoup aussi ne sont pas publiables, car la liberté et la franchise de la correspondance intime n'ont pas à redouter les foudres burlesques de M. Bérenger.

D'autre part, la graphologie a retrouvé son crédit. Le grave M. Binet croit possible de la constituer scientifiquement ; d'autres disent que c'est déjà fait. On comprendra donc l'intérêt que peut présenter l'écriture même des lettres de nos grands hommes. Derrière les sentiments exprimés on en distinguera d'autres, plus profonds, plus secrets et peut-être inconscients pour celui qui croit écrire en toute connaissance de soi-même. Il y a grande chance que, dans ces derniers sentiments, on trouve l'explication et la « raison » de nombreuses actions d'allures illogiques et incohérentes.

Ajoutons à tout cela un peu de ce fétichisme qui reste encore au fond de nous, un peu de cette piété qui, de l'homme ou du dieu, s'étend à tout ce qui les touche, et on comprendra pourquoi les autographes sont recherchés avec une aussi grande passion.

Les prix considérables que certains d'entre eux atteignent ne nous surprendront plus. Et l'on pourra rechercher pourquoi certaines races leur portent plus d'intérêt que d'autres. C'est là un beau sujet de méditation. Peut-être trouverait-on que plus un peuple est religieux, plus il est adorateur d'autographes... L'Angleterre leur voue bien plus de respect que la France!

Nous avons donné déjà, dans une précédente chronique, les prix de lettres et billets passés à une récente vente parisienne.

En voici d'autres que nous comparerons avec ceux des ventes londoniennes.

Les littérateurs sont assez mal partagés. Une lettre de Balzac se vend ici 85 francs; deux de Chateaubriand : 65 fr. et 105 fr. Celles de Stendhal sont cotées : 95 fr., 110 fr., 90 fr. Un lot de deux cents lettres de ce grand épistolier ne vaut que 1600 fr. Sept lettres d'Alfred de Vigny à Marie Dorval se vendent 370 fr., tandis que six lettres de George Sand valent 41 fr. Trois lettres de Hugo: 90 fr. Une de Lamartine : 110 fr.

De l'autre côté du détroit une lettre de Shelley vaut 1250 francs, une autre 2400 francs. Six lettres de Byron se vendent 3000 francs. Une de Richardson 700 francs. Dix-huit de Dickens : 2000 francs. Une de Thackeray : 500 francs. Mais l'événement vraiment sensationnel a été l'enchère de 11.150 francs qu'ont atteinte quarante-quatre lettres adressées par Meredith à M. et Mme Jessopp.

A noter aussi six lettres de Mrs Carlyle à son futur époux, vendues 850 francs.

Jusqu'ici la comparaison des enchères donne des conclusions évidentes. Mais si nous voyons combien les lettres de peintres, de musiciens ou d'écrivains étrangers sont estimées en France et en Angleterre, respectivement, nous pourrons considérer nos conclusions comme définitives.

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
*25, rue Servandoni, PARIS — Tél. 810-22.*

En effet, trois lettres de Wagner ont été vendues, à Paris, il y a quelques mois 127 fr. 206 fr. et 255 francs. A Londres une lettre a valu 525 fr., une autre 600 fr. Une lettre de Berlioz n'atteint ici, malgré la gloire de ce musicien, que la somme inférieure de 61 francs. En Angleterre une lettre de Schubert est estimée 1750 fr. et une de Beethoven 1275 fr. Il en va de même des peintres, des hommes d'états et des généraux. Enfin, pour donner un dernier exemple, une lettre du grand Gœthe n'est estimée en France que 135 fr., alors qu'en Angleterre on trouve un public pour payer 325 fr. une lettre de Tolstoï!

Il est bien vrai que nous n'avons pas comparé l'intérêt respectif de chacune de ces lettres, mais nos résultats étant tous concordants et les prix étant empruntés aux ventes les plus récentes des deux pays, les questions individuelles disparaissent.

Nous pouvons conclure hardiment que les autographes se vendent beaucoup plus cher en Angleterre que chez nous.

Et nous disons à nos lecteurs : « Si vous voulez vendre une lettre d'un homme célèbre, passez la Manche. »

FIRMIN TILLET.

*PETITES ANNONCES*

*1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du* Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

**OFFRES**

**Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).**

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madame Putiphar, 1877.

Champfleury : Les vignettes romantiques.

C. Mendès : Rapport sur la Poésie.

Stirner : L'Unique (Revue Blanche).

**Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.**

Les Grands Palais de France: Fontainebleau. Paris, Librairie centrale Eggimann (2 tomes, état de neuf).

**G. Béranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.**

Péchon de Ruby : Vie généreuse des matois, gueux, bohémiens, cagoux, contenant leurs façons de vivre, subtilités et gergons Paris, 1622, in-8.

Ch. Butler : Principes de musique ; 1636.

**DEMANDES**

**P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, V^e^.**

Henri Cordier : Stendhal et ses amis.

Rich : Dictionnaire des Antiquités.

M^me^ de Surville : Balzac, sa vie, ses œuvres (1858).

Longus : Daphnis et Chloé, 8^0^, Paris, 1718.

Carlyle : Sartor Resartus, 1834.

D^r^ Mardrus : Les Mille Nuits et une Nuit, 16 volumes, Revue Blanche.

Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.

Profilet : François Villon, thèse de doctorat, Châlons, 1856, in-8.

Duchesne : Voyage d'un iconophile. Paris, 1834.

**Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.**

DELTEUIL. Manuel de l'amateur d'Estampes ; Paris.

# Le Home et la Santé

## LES REPAS

(*suite*)

La bière est une des boissons les plus anciennes de la Gaule : Pline notait déjà la façon dont les Gaulois préparaient la bière (*cervisia*, d'où *cervoise*). Le grain dont on se servait se nommait *brance ;* faut-il y voir l'origine de brasseur et brasserie? C'est très probable.

Quoi qu'il en soit, la bière fut alors très en honneur, du moins tant que les vignobles ne purent suffire à la consommation.

On connaît l'épigramme que Julien fit contre la bière, du temps où il habitait la Gaule : « Qui es-tu ? dit-il à la bière. Tu n'es pas la vraie fille de Bacchus L'haleine du fils de Jupiter sent le nectar, et la tienne est celle du bouc ! » C'est peu flatteur pour les amateurs de cette boisson, mais malgré ces satires, la bière devint d'un usage chaque jour plus fréquent ; elle était servie à la table des rois barbares, et Charlemagne, dans le capitulaire *de Villis*, voulut avoir dans ses métairies des ouvriers experts en la préparation de la bière.

Par la suite, la culture de la vigne s'étant développée, l'usage de la bière se ralentit un peu et, à ce propos, il est à remarquer que la consommation

la bière augmentait à la suite des andes calamités publiques ; tandis elle diminuait aux époques pros-res. Au commencement du règne de arles VII, sous la domination des nglais, la misère était affreuse dans ris, et le *Journal d'un Bourgeois Paris* dit qu'à ce moment la con-mmation de la bière fut beaucoup plus nsidérable que celle du vin et produi- en droits deux tiers de plus. La ême remarque se retrouve dans les émoires fournis par les intendants duc de Bourgogne vers la fin du gne de Louis XIV.

On se servait, dans le principe, de rge et des graines mentionnées par ine pour préparer cette boisson po-laire. L'emploi du houblon n'inter-nt que plus tard. Cependant, dès int Louis, on distinguait plusieurs pèces de bières, et, entre autres, celle n'on appelait *godale*, des mots anglais *od ale*, et d'où peut bien provenir xpression, un peu désuète mais si lie, de *godailler*, pour désigner des abitudes de grossière intempérance.

La cervoise épicée est aussi fort an-enne, et jusqu'au XVIe siècle, nos aïeux rent grand cas de ces bières mixtion-ées, à l'encontre de la bière toute mple ; de là vient directement l'ex-ression proverbiale : « C'est de la petite ière », plus usitée de nos jours sous forme négative.

On trouve dans le *Livre des Métiers* s statuts que reçut d'Etienne Boi-au la corporation des brasseurs ou *ervoisiers*. Ces statuts déterminent s denrées qui devaient servir à faire bière ou cervoise, à savoir : l'orge, le iéteil et la dragée, ou menues graines, mme vesce, lentilles, etc.

Par exemple l'emploi du piment et e la poix-résine est interdit sous eine d'amende. Les mêmes règlements éfendaient la vente de la bière hors e la brasserie. Cinq années d'appren-ssage et trois années de compagnon-age étaient nécessaires pour faire un aître brasseur. En 1750, il n'y avait lus à Paris que quarante brasseurs ; Révolution supprima la corporation vec les autres.

Dr ARGYRE.


## OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Ces annonces*

*sont exclusivement reçues*

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

## ISSY-LES-MOULINEAUX

A adjuger, ét. Me THOMAS, notaire, Montrouge, le lundi 29 septembre 1913, en 2 lots, terrains, rue Camille-Desmoulins, 41, Jules-Ferry et Capitaine-Ferber. **Mise à prix totale : 60.000 fr.**

**TERRAINS** à 75 cent. le mètre **STATION THERMALE.** Adjon. le 19 octobre 2 h., ét. Me DURIN, notaire à Pougues-les-Eaux (Nièvre). Plan lotissement.

# CORONA

**Fabriquée a GROTON New-York**

MACHINE à ÉCRIRE PLIANTE

*pour le voyage et le bureau*

Poids : 2 kil. 600

Prix : 350

**CORONA** pour Ecrivains, Professeurs, Militaires, Ingénieurs, Architectes, Artistes, Savants, Voyageurs, Explorateurs, Ecclésiastiques et Commerçants

**CORONA** Encrage bicolore, Touche de recul, Clavier Universel de 84 caractères, cinq copies à la fois, Clé Stencil.

*CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO*

Real **LA COMPAGNIE REAL**

*59, rue de Richelieu :-: PARIS*

CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

# SAISON D'ÉTÉ 1913

Trains express et de luxe pour

## GENÈVE ET LA SAVOIE

(Aix-les-Bains, Chambéry, Genève, Evian)

1° de Paris :

Train de luxe journalier « Savoie-Express » composé de voitures-salon de la Cie des Wagons-Lits et d'un wagon-restaurant.

Nombre de places limité.

(Mis en marche du 5 Juillet au 13 Septembre).

2° de Londres et Paris :

*a*) Express de nuit pour Genève et Divonne composé de lits-salon, wagons-lits, 1re 2e et 3e classes à couloir avec lavabos et water-closets. — Voitures directes: 1re et 2e classes Paris-Divonne; lits-salon, 1re et 2e classes Calais-Genève et vice versa.

*b*) Express de jour Paris-Genève, voitures de 1re et 2e classes à couloir. Wagon-restaurant de Paris à Dijon et de Dijon à Paris.

Pour plus amples renseignements consulter le Livret Guide-Horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 60 dans toutes les gares du réseau.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

## VOYAGES D'EXCURSIONS
## AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2e classes aux plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

**Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.**

DURÉE : 30 JOURS

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, **45** fr. 2e classe, **36** fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

## Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.

Il est délivré, au départ de toute station du réseau d'Orléans, pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement, des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, *viâ* Tours : 1re classe, **55** fr. **50**. — 2e classe, **37** fr. **40**.

CHEMIN DE FER DU NORD

# Saison balnéaire 1913 - Un jour à la mer

A partir du dimanche 22 juin et tous les dimanches suivants, ainsi que le lundi 14 juillet (Fête Nationale) et le vendredi 15 août (Assomption), jusqu'au dimanche 14 septembre inclus.

Trains de plaisir à marche rapide et à prix très réduits en 2e et 3e classes, aller et retour dans la même journée :

1° de **Paris** à **Boulogne-sur-Mer** et **Calais-Ville** et aux stations balnéaires de Noyelles, Cayeux, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Quend-Fort-Mahon, Rang-du-Fliers-Verton, Berck, Etaples, Dannes-Camiers, Wimille-Wimereux, Marquise-Rinxent.

ALLER : nuits des samedis aux dimanches et des 13/14 juillet et 14/15 août à 0 h. 8 et 5 h. 45.

RETOUR : arrivée à Paris nuits des dimanches aux lundis et des 14/15 juillet et 15/16 août à 22 h. 15 et 23 h. 58.

2° de **Paris** au **Tréport-Mers** et **Eu** (plages d'Ault et Onival).

ALLER : nuits des samedis aux dimanches et des 13/14 juillet et 14/15 août à 0 h. 15 et 5 h. 55.

RETOUR : arrivée à Paris nuits des dimanches aux lundis et des 14/15 juillet et 15/16 août à 21 h. 46 et 23 h. 58.

Les voyageurs porteurs de billets de trains de plaisir ne sont admis que dans le train de plaisir, tant à l'aller qu'au retour, *à l'exclusion de tout autre train.*

Indépendamment des billets individuels, il est délivré pour ces trains des billets de famille comportant, suivant le nombre des membres de la famille, des réductions de 5 à 25 °/₀.

A titre de renseignement, s'assurer des conditions dans les gares et bureaux de ville de la Compagnie.

# BULLETIN FINANCIER

La Bulgarie et la Turquie négocient à Constantinople en vue de régler leurs férends. M. Pichon, dans un discours prononcé à Lons-le-Saulnier, nous ire que la diplomatie ne peut aboutir qu'à des solutions pacifiques. Il est vrai le général Savoff, chef de la mission bulgare envoyée en Turquie, a eu la uvaise inspiration de faire à un correspondant du *Matin* des confidences naçantes à l'égard de la Grèce. Mais avant que la Bulgarie, même alliée à la rquie, puisse prendre sa revanche, nous aurons le temps de respirer.

Donc, le monde de la finance se livre volontiers à l'optimisme et les cours rentuent encore avec vigueur leur mouvement de reprise.

La rente française a retrouvé et dépassé le cours de 90; l'Espagne Extérieure rance à 93, 15; le Turc Unifié à 90,15.

Les fonds russes ne restent pas en retard : le Consolidé 4 o/o cote 94,60; le o/o 1901, 93,30; le 4 1/2 o/o 1909, 100,80; le 5 o/o 1906, 105,50 et le 3 o/o 77,80.

Les fonds des Etats balkaniques sont bien tenus : le Serbe à 85, l'Hellénique 1 à 316, le Roumain à 93,25, le Bulgare 5 o/o 1902 à 503.

Les chemins de fer français continuent leurs progrès : l'Est à 940, le Lyon à 3, l'Orléans à 1365, le Nord à 1728, le Midi à 1125,50, l'Ouest à 914.

Quant aux actions des grandes banques, elles jouissent de la faveur des ache- s qui escomptent déjà les prochaines émissions : le Crédit Foncier s'avance 25, le Crédit Lyonnais à 1721, la Banque de Paris à 1789, le Comptoir d'Es- pte à 1069, la Société Générale à 827, le Crédit mobilier à 664, le Crédit fran- à 515.

n'est naturellement pas encore question d'affaires.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes**

—

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts**
**Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages**
**Bibliophilie, Sciences occultes**
**Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

*Epilogues* (actualité) : Remy de Gourmont.
*Les Poèmes :* Georges Duhamel.
*Les Romans :* Rachilde.
*Littérature :* Jean de Gourmont.
*Histoire :* Edmond Barthèlemy.
*Philosophie :* Georges Palante.
*Le Mouvement scientifique :* Georges Bohn.
*Sciences médicales :* Docteur Paul Voivenel.
*Science sociale :* Henri Mazel.
*Ethnographie, Folklore :* A. van Gennep.
*Archéologie, Voyages :* Charles Merki.
*Questions juridiques :* José Théry.
*Questions militaires et maritimes :* Jean Norel.
*Questions coloniales :* Carl Siger.
*Ésotérisme et Sciences psychiques :* Jacques Brieu.
*Les Revues :* Charles-Henry Hirsch.
*Les Journaux :* R. de Bury.
*Théâtre :* Maurice Boissard.
*Musique :* Jean Marnold.
*Art :* Gustave Kahn.
*Musées et Collections :* Auguste Marguillier.
*Chronique de Bruxelles :* G. Eekhoud.
*Chronique de la Suisse romande :* René de Weck.
*Lettres allemandes :* Henri Albert.
*Lettres anglaises :* Henry-D. Davray.
*Lettres italiennes :* Giovanni Papini.
*Lettres espagnoles :* Marcel Robin.
*Lettres portugaises :* Philéas Lebesgue.
*Lettres américaines :* Théodore Stanton.
*Lettres hispano-américaines :* Francisco Contreras.
*Lettres brésiliennes :* Tristao da Cunha.
*Lettres néo-grecques :* Démétrius Astériotis.
*Lettres roumaines :* Marcel Montandon.
*Lettres russes :* Jean Chuzeville.
*Lettres polonaises :* Michel Mutermilch.
*Lettres néerlandaises :* J.-L. Walch.
*Lettres scandinaves :* P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
*Lettres tchèques :* Janko Cadra.
*La France jugée à l'Etranger :* Lucile Dubois.
*Variétés :* X...
*La Vie anecdotique :* Guillaume Apollinaire.
*La Curiosité :* Jacques Daurelle.
*Publications récentes :* Mercure.
*Echos :* Mercure.

## *VENTE ET ABONNEMENT*

*Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.*

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Le numéro..... *net* | 1.25 | Le numéro..... | 1.50 |
| Un an..... | 25 fr. | Un an..... | 30 fr. |
| Six mois..... | 14 » | Six mois..... | 17 » |
| Trois mois..... | 8 » | Trois mois..... | 10 » |

**ABONNEMENT DE TROIS ANS**

**France : 65 fr.** | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.